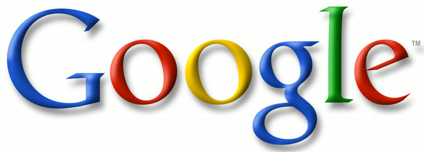



WIDENER
HN NQY4 +


VE RI
TAS

French Plays

I

LES PATTES DE MOUCHE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Gymnase-dramatique, le 15 mai 1860, et reprise au théâtre du Vaudeville, le 24 février 1870.

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Les Pattes de mouche, comédie en trois actes, en prose.
Nos Intimes! comédie en quatre actes, en prose.
Les Ganaches, comédie en quatre actes, en prose.
Les Diables noirs, drame en quatre actes, en prose.
Piccolino, comédie en trois actes, en prose.
La Perle noire, comédie en trois actes, en prose.
M. Garat, comédie en trois actes, en prose.
Les Gens nerveux, comédie en trois actes, en prose.
La Papillonne, comédie en trois actes, en prose.
Les Prés Saint-Gervais, comédie en deux actes.
L'Écureuil, comédie en un acte, en prose.
La Taverne, comédie en trois actes, en vers.
Les Premières armes de Figaro, com. en trois a., en prose.
Bataille d'amour, opéra-comique en trois actes.
Le Dégel, comédie en trois actes, en prose.
Les Femmes fortes, comédie en trois actes, en prose.
Don Quichotte, comédie en trois actes, huit tableaux, en prose.
Les Pommes du voisin, comédie en trois actes, en prose.
Le Capitaine Henriot, opéra-comique en trois actes.
Les Vieux Garçons, comédie en cinq actes, en prose.
La Famille Benoiton, comédie en cinq actes, en prose.
Nos Bons Villageois, comédie en cinq actes, en prose.
Maison neuve! comédie en cinq actes, en prose.
Patrie! drame en cinq aetes, en prose.
Séraphine, comédie en cinq actes, en prose.
Fernande, comédie en quatre actes.

LA PERLE NOIRE

ROMAN

Un volume grand in-18

POISSY. — TYP. ARBIEU, LEJAY ET CIE.

LES

PATTES DE MOUCHE

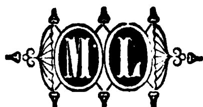
COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE

PAR

VICTORIEN SARDOU

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

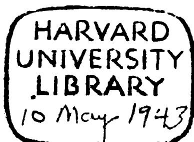
—

1870

PERSONNAGES

		GYMNASE.		VAUDEVILLE.
PROSPER BLOCK...	MM.	LAFONTAINE.	MM.	BRINDEAU.
VANHOVE............		LANDROL.		PARADE.
BUSONIER...........		DERVAL.		MUNIÉ.
THIRION..............		BLAISOT.		COLSON.
PAUL..................		DIEUDONNÉ.		WALTER.
BAPTISTE............		LEMÉNIL.		FAUVRE.
HENRI.................		LÉON.		—
SUZANNE.............	Mmes	ROSE-CHÉRI.	Mmes	FARGUEIL.
COLOMBA.............		MÉLANIE.		ALEXIS.
CLARISSE............		BLOCH.		CELLIER.
MARTHE..............		ANTONINE.		HÉBERT.
SOLANGE.............		GEORGINA.		BERTON.
CLAUDINE............		DIEUDONNÉ.		DESCHAMPS.

La scène est aux environs de Chinon, de nos jours.



LES

PATTES DE MOUCHE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un vieux salon meublé comme au temps de Louis XVI. — Ameublement riche mais un peu fané; dessus de portes, glaces, consoles, etc. — Au fond, deux pans coupés avec portes-fenêtres ouvertes sur un parc. Au milieu, une glace sans tain et une cheminée. De chaque côté de la glace, à portée de la main, deux petits supports, l'un à droite, vide, l'autre à gauche, surmonté d'une statuette de Flore en biscuit de Sèvres. — A droite, premier plan, un canapé; deuxième plan, la porte de la salle à manger. A gauche, premier plan, canapé; deuxième plan, porte des chambres à coucher; au milieu une table ronde, une lampe, une tapisserie, un livre, divers objets en désordre; chaises et fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE

BAPTISTE, HENRI, CLAUDINE.

Au lever du rideau, la porte-fenêtre à droite est ouverte toute grande; l'autre encore fermée avec les volets et les barres. — Baptiste bat des coussins; Henri achève de reclouer un tapis. — Claudine, à droite, frotte les pieds d'un fauteuil.

CLAUDINE, *faisant pirouetter le fauteuil dédaigneusement.*

Tenez! regardez-moi cela! Est-ce assez rococo, ce mobilier-là!

HENRI, *clouant.*

Il faut venir aux environs de Chinon pour voir des antiquailles pareilles.

BAPTISTE.

Oui, c'est encore une jolie idée que monsieur a là, de venir chasser dans cette campagne... (*Étendu sur la causeuse.*) Moi qui comptais le mener aux eaux... pour ma sciatique.

HENRI, s'arrêtant, et accroupi sur le tapis, à la turque.

Nom d'un petit bonhomme!... Je commence à en avoir assez, moi! — Depuis cinq heures du matin que nous avalons de la poussière!

BAPTISTE, étendu sur le canapé.

Pour des gens qui ont roulé hier toute la journée en chemin de fer...

CLAUDINE, de même, sur le fauteuil.

Et en seconde, encore... où on n'a pas toutes ses aises!

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, MADAME SOLANGE.

SOLANGE.

Eh bien!... dites donc, si vous allez ce train-là tous les trois, vous n'userez pas vos souliers!

CLAUDINE.

Tiens!... — A qui avons-nous l'honneur de parler?

SOLANGE.

Vous avez l'honneur de parler à madame Solange, concierge du château... ma chère, et nourrice de madame.

BAPTISTE.

Eh bien! mes compliments sur votre nourrisson, madame Solange; mais quant à votre façon de soigner le château...

SOLANGE.

Eh bien! quoi?

BAPTISTE.

Eh bien, ça ne vous tue pas!... Voilà bien deux ans que vous n'avez donné un coup de balai ici, pas vrai?

SOLANGE.

Non!... En voilà trois!

BAPTISTE, HENRI et CLAUDINE, en riant.

Trois!

SOLANGE, simplement.

Ah! mon Dieu oui, trois ans!... Depuis le départ de ma vieille maîtresse... madame de Crussolles... (la mère de madame; vous ne l'avez pas connue, vous!...) Depuis son départ pour Paris avec mademoiselle Clarisse, qui allait épouser M. Vanhove! — Je m'y vois encore, tenez! — C'était au petit jour; on

était allé chercher des chevaux de poste, dare dare, — pour les ateler à la vieille calèche; et madame me dit tout bas par la portière : — « Solange, ferme tout, ferme bien, ma fille, de peur des voleurs! (C'était sa manie à cette pauvre dame, d'avoir peur des voleurs!) Et tu ne rouvriras qu'à mon retour, entends-tu? — Oui madame. » — Et fouette cocher! J'ai donc fait ce qui était dit, moi : — j'ai tout fermé avec les volets et les grosses barres, — en attendant le retour de madame!... Hélas! elle n'est pas revenue, la pauvre madame; un an après la noce, elle n'était plus de ce monde; — si bien que l'appartement est toujours resté dans le même état... jusqu'à hier soir, où mademoiselle Clarisse, aujourd'hui madame Vanhove, arrive à minuit, avec son mari, sans crier gare, et me dit en sautant de voiture: « Vite, vite! nourrice, le salon ouvert et nettoyé de bonne heure: j'ai du monde demain à déjeuner, à dîner! » — J'ai donc ouvert, et de grand matin; car, il n'y a pas à dire... je ne connais que ma consigne, moi!

HENRI.

C'est donc pour cela que le salon était tout sens dessus dessous, comme si on l'avait quitté hier!

SOLANGE.

Oui, c'est pour ça; seulement, au lieu de bavarder, vous feriez mieux de finir votre salon!...

HENRI.

Bah!... Deux coups de plumeau, et c'est fait! Il va pour épousseter la Flore.

SOLANGE.

Malheureux! Ne touchez pas à Flore!

HENRI.

C'est plein de poussière, votre Flore!

SOLANGE, l'arrêtant.

C'est égal!... N'y touchez pas! c'est défendu!.... Depuis le malheur arrivé à Zéphire...

TOUS.

Zéphire!

SOLANGE.

Oui, il faisait le pendant là-dessus, tenez! Elle montre l'autre support

CLAUDINE.

Eh bien, où est-il?

SOLANGE.

Ah! le pauvret! cassé en mille pièces!... Et madame qui y

tenait comme à ses yeux! Un biscuit de vieux Sèvres!... Aussi, défense à tout le monde d'y toucher!... Et quand madame est devenue paralysée des deux bras, c'était toujours mademoiselle Clarisse qui l'époussetait... Elle seule! (A Henri, en prenant le plumeau.) Donnez-moi ça, tenez, je me charge du reste!...

CLAUDINE.

Alors! — Il n'y a plus rien à faire ici; — je vais prendre mon chocolat, moi!

HENRI.

Et moi mon bain!

BAPTISTE.

Et moi faire mon courrier!

HENRI, saluant ironiquement Solange.

Adieu, dame Solange!

BAPTISTE, de même.

Concierge!

CLAUDINE, de même.

Et nourrice! Ils sortent en riant.

SCÈNE III

SOLANGE seule, PUIS PAUL.

SOLANGE, époussetant.

Oui, oui, allez!... Du joli monde! pour être dévoué à ses maîtres! Si ce n'est pas une pitié, avec son chocolat!... (Paul entre tout doucement sur la pointe du pied.) Ça prend son chocolat!... Je t'en donnerai, moi, du chocolat...

PAUL, à voix basse.

Solange!

SOLANGE se retournant.

Monsieur Paul, ici, chez M. Vanhove!...

PAUL, de même.

Elle dort?

SOLANGE.

Qui?... madame Vanhove?...

PAUL, timidement.

Non! mademoiselle Marthe.

SOLANGE.

Tiens! vous connaissez donc mademoiselle Marthe?

PAUL, de même.

Oh! oui!...

SOLANGE.

Il n'y a pas besoin de rougir pour ça.

PAUL.

Mais je ne rougis pas!... Est-elle ennuyeuse... C'est la question, comme cela, tout à coup!...

SOLANGE.

Oui... et où l'avez-vous donc connue, mademoiselle Marthe, qui n'est pas venue au château depuis l'âge de huit ans?...

PAUL.

Mais à Paris, il y a deux mois, quand j'y suis allé avec mon tuteur, M. Thirion.

SOLANGE.

Ah! c'est M. Thirion, notre voisin, qui vous a présenté à madame Vanhove?

PAUL.

Et à mademoiselle Marthe, oui!

SOLANGE, le regardant en riant.

Ah! voilà!

PAUL, embarrassé.

Voilà!

SOLANGE.

Eh bien, parlez-moi de ces natures-là. On n'a pas besoin de lui demander de quoi il retourne, à celui-là!... c'est assez clair!...

PAUL, vivement.

Clair! qu'est-ce qui est clair?... je n'ai pas parlé.

SOLANGE.

Oui, mais vous avez tout dit.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, MARTHE, en amazone.

MARTHE.

alut à monsieur Paul!

PAUL.

Mademoiselle Marthe!

SOLANGE.

Ah! bien, il vous croyait encore endormie, tenez!

MARTHE.

Endormie, j'ai déjà fait deux fois le tour du village à cheval, toute seule, à l'anglaise!... Tiens, nourrice!... *Elle lui remet sa cravache et son chapeau.*

SOLANGE.

Avec un jeune homme comme celui-là!... je puis m'en aller, je suis tranquille!...

SCÈNE V

PAUL, MARTHE.

PAUL, *vivement.*

Ah! mademoiselle!

MARTHE, *un peu railleuse, de même.*

Ah! monsieur Paul!

PAUL, *même jeu.*

Comment vous êtes-vous portée depuis que je n'ai eu le bonheur de vous voir?

MARTHE, *de même.*

Mais pas mal, pas mal, et vous-même?

PAUL, *confus.*

Ah! bien, voilà déjà que vous commencez à vous moquer de moi! comme à Paris!

MARTHE, *riant.*

Mais non!... mais non!... Qu'est-ce que vous avez fait de bon, dans ces deux mois?

PAUL.

De bon!... oh! rien!

MARTHE.

Quoi, encore?

PAUL.

De la poésie!...

MARTHE.

Des vers!... Ah! vous me les ferez voir!

PAUL, *vivement.*

Oh! non!

MARTHE.

Pourquoi?

PAUL.

Parce qu'il y a dedans des choses que je ne veux pas dire.

MARTHE.

Eh bien, vous ne les direz pas, je les lirai.

PAUL.

Jamais!... Tenez! mademoiselle, laissez-moi prendre mon chapeau et m'en aller; je sens que je suis sur une mauvaise pente! Vous pouvez tout dire sans craindre de me fâcher, tandis que moi!... Tenez!... décidément, mademoiselle, une autre fois, plus tard... *Il prend son chapeau.*

MARTHE.

Alors! c'est fini!... Je puis m'en aller? *Fausse sortie.*

PAUL, *vivement.*

Si vite!...

MARTHE.

Mais dame, si vous n'avez plus rien à me dire...

PAUL.

Ah! si j'osais... mille choses!...

MARTHE.

Ah bien! c'est trop! Il y a confusion! Savez-vous ce qu'il faut faire, monsieur Paul?

PAUL.

Quoi, mademoiselle?

MARTHE.

Il faut vous promener une heure ou deux dans le parc, pour vous calmer... et surtout ne pas faire de vers. Non!... Vous vous raisonnerez en simple prose, et vous vous direz, par exemple : « Il faut convenir que je suis bien maladroit! »

PAUL.

Oh! oui!...

MARTHE.

« Comment, j'attends quelqu'un, une amie... avec une certaine impatience... »

PAUL.

Oh! en comptant les secondes!

MARTHE.

« En comptant les secondes!... et quand elle arrive, je n'ose plus rien lui déclarer de ce que j'ai dans le cœur... »

PAUL.

C'est vrai!

MARTHE.

« Comme si tout cela n'était pas très-avouable, très-honnête... »

PAUL.

Oh ! certainement...

MARTHE, continuant.

« Comme si mademoiselle Marthe pouvait s'en fâcher !... »

PAUL.

Ah ! mademoiselle ! voilà...

MARTHE, de même.

Voilà ce que vous allez vous dire sous les arbres... alors, vous viendrez... vous parlerez... je vous écouterai !...

PAUL.

Ah ! laissez-moi...

MARTHE, même jeu.

Et nous verrons bien si je me fâche !... Au revoir, monsieur Paul ! Elle sort par la gauche.

PAUL, seul.

Eh bien, mais alors !... c'est fini... je l'ai dit !... c'est-à-dire... non ; c'est elle qui me l'a fait dire ! mais c'est la même chose !... Ah ! je n'aurais jamais cru que je m'en serais si bien tiré !.. Ce que c'est, pourtant, que d'oser !...

COLOMBA, dehors.

Paul !

PAUL.

Mon tuteur, sa femme !!!... Ah ! ma foi ! je me sauve avec mon bonheur ! ils me le gâteraient ! Il s'élance dans le parc.

SCÈNE VI

THIRION, COLOMBA.

COLOMBA, entrant par le fond.

Paul ! Paul !... Eh bien, où est-il ?

THIRION, avec un filet où un papillon est pris.

Le papillon ?... le voilà.

COLOMBA.

Eh ! qui pense à vos papillons ? Je parle de Paul, que j'ai vu dans ce salon.

THIRION.

Ah ! Paul, toujours Paul !... Vous n'avez que Paul en tête !

COLOMBA.

Et vous... vous feriez mieux de le surveiller que de courir toute la journée après vos papillons et vos mouches !

THIRION, assis près de la table.

L'entomologie est une passion qui n'a jamais fait de mal... (Il pique le papillon sur son chapeau) à personne !

COLOMBA, vivement.

Je vous dis, moi, que vous ne remplissez pas avec cet enfant vos devoirs de tuteur !

THIRION.

Il a vingt ans, le bébé !

COLOMBA.

Il est bien assez évaporé, Dieu merci, depuis cet absurde voyage que vous lui avez fait faire à Paris, contre mon gré.

THIRION.

Pour lui faire connaître son notaire, ma bonne amie :... il faut bien qu'il connaisse son notaire !... Ma tutelle aura son terme, et quand il sera temps de le marier...

COLOMBA, vivement.

Le marier !... Allons donc !... Est-ce qu'il se mariera !...

THIRION, stupéfait.

Comment, si ?...

COLOMBA.

Mais je vous défends bien de lui mettre cela en tête, par exemple !

THIRION.

Ah !...

COLOMBA.

Rien que pour avoir vu, au bal, au spectacle, des femmes décolletées et légères comme elles le sont toutes à Paris...

THIRION.

Ah ! pour décolletées, le fait est que... mais enfin, il n'a vu que des femmes très-honorables... madame Vanhove, par exemple.

COLOMBA.

Ah ! justement !.. Une coquette... qui a fait assez parler d'elle, à Chinon... avant son mariage ;... et je crois qu'il en sait quelque chose, votre ami... cet original... ce M. Prosper... qui nous est arrivé l'autre jour des grandes Indes pour s'installer chez vous, et qui n'est pas seulement venu me saluer ce matin...

THIRION.

Eh bien, quoi ?... Qu'est-ce qu'il sait, Prosper ?... Quelques inconséquences de jeune fille ?... Vraiment si l'on vous entendait...

COLOMBA.

Eh! qu'on m'entende si l'on veut!... C'est bien la peine d'élever ce jeune homme dans des sentiments de retenue et de modestie, pour qu'il soit gâté par ces Parisiennes!

THIRION, s'échauffant.

Ah! çà, mais! est-ce que vous vous figurez que ce garçon restera toujours... Ah! sacrebleu!... Vous me feriez dire des sottises, à la fin!... Mais moi qui vous parle... moi, madame Thirion... mais sapristi!... mais à son âge... mais j'en faisais de toutes les couleurs...

COLOMBA, à demi-voix.

Aussi!...

THIRION.

Et quand ce jeune homme aurait une intrigue, après tout?...

COLOMBA.

Une intrigue avec une femme... Paul!

THIRION, se mordant les lèvres à part.

Ah! mazette! Colomba si prude!... suis-je bête!

COLOMBA.

Mais dites donc!... Achevez donc!... Parlez donc!

THIRION.

Mais non! non! — ma bonne amie! Je plaisantais!...

COLOMBA.

Monsieur Thirion!... Il y a quelque chose que vous me cachez!

THIRION.

Mais non! mais non! je te dis!...

COLOMBA.

Mais je vous forcerai bien à le dire!... Je le saurai, et s'il a le malheur!... Prosper paraît au fond.

THIRION.

Voyons, Colomba!

COLOMBA.

Je veux tout savoir; parlez!

THIRION.

Mais!...

COLOMBA

Mais parlez donc!

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, PROSPER.

PROSPER, *tout de blanc vêtu, avec un parasol et un éventail chinois.*

Ne parle pas, Thirion!...

THIRION, *se retournant.*

Prosper!...

PROSPER.

Ne parle pas!... Après la violence, madame Thirion sera forcée de recourir à la séduction; donnant donnant, mon bon! Laisse-toi séduire... et ne parle pas!

THIRION, *à Prosper.*

Croirais-tu?...

COLOMBA, *lui imposant silence.*

Assez!... *A Prosper.* Ah! mon Dieu!... Est-ce que vous avez fait le tour du village dans cette tenue-là?

PROSPER.

Mais comme j'ai fait le tour du monde, madame... et toujours avec le plus grand succès. — J'ai même rencontré, tout à l'heure, une amazone qui n'a pas dissimulé à ma vue son excessive gaieté!... Une délicieuse amazone!

COLOMBA.

Franchement... pour un homme... cet éventail... ce parasol... c'est de bien mauvais ton...

PROSPER.

Qu'appelez-vous *ton*, chère madame?

COLOMBA.

Mais... la mode.

PROSPER.

Ah! bien, parlez de mode à un homme qui vient de parcourir les deux hémisphères, à travers des hommes et des femmes de toutes couleurs... Ce n'est pas le bon ton à Chinon... Mais... c'est le bon ton... à Péking! Voilà tout!

THIRION.

Parbleu!... chez les Chinois!

PROSPER, *l'imitant.*

Ah! parbleu! chez les Chinois... Voilà bien mon Européen, qui croit avoir tout dit quand il a prononcé dédaigneusement

les Chinois!... Mais pour eux, le Chinois, c'est toi, Chinonais!... avec tes favoris en côtelette et ton tuyau de poêle sur la tête, en plein soleil!...

THIRION.

Moi?

PROSPER.

Mais toi, madame, et tous tant que vous êtes!... Autant de Chinois, dans une autre Chine, et avec d'autres chinoiseries!... Un Chinois, Thirion!... Il ne mange pas des nids d'hirondelles, mais il mange des huîtres confites, et des escargots à la provençale... Une Chinoise, madame Thirion!... Elle n'emprisonne pas ses petits pieds dans un dé à coudre, mais elle estropie sa taille dans un corset trop étroit!... Un Chinois, Prosper Block ici présent!... Il ne fume pas l'opium, mais il fume vingt cigares par jour, il se ruine, s'abrutit, et empeste!... Un Chinois!...

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, BUSONIER.

BUSONIER, *entrant gaiement.*

Et Busonier donc... en voilà encore un dont vous ne parlez pas!...

THIRION.

Busonier!... ici!...

BUSONIER, *serrant la main de Thirion et de Prosper.*

Eh! oui, j'ai su l'arrivée de madame Vanhove, et je me suis mis en campagne de grand matin, pour être des premiers à lui annoncer la grande nouvelle.

THIRION.

La grande nouvelle! Quelle nouvelle?

BUSONIER.

Quelle nouvelle?... Comment vous ne savez pas!... (*Éclatant de rire.*) Ah! bah! vraiment, vous ne savez pas?

THIRION.

Mais quoi?

BUSONIER, *riant.*

Ah! vous êtes bien les seuls, par exemple!... Une chose reille, dans ma position... directeur des douanes... mais, ami, mais partout, mais dans les cafés, dans les théâtres...

les journaux... mais il n'est question que de cela... Mais me voilà célèbre, illustre!... Grâce à madame Busonier!...

THIRION.

Votre femme!... Je devine!...

BUSONIER.

Eh bien, vous y êtes!... (à Prosper) Et vous, Prosper?

PROSPER, lui serrant la main.

J'y suis!

THIRION, avec élan.

Ah! ma foi! j'en suis bien content! Il lui serre la main.

BUSONIER, surpris.

Hein?

THIRION.

Ah! oui... Il y a bien longtemps que cela vous était dû!... Je disais toujours à madame Thirion : « Cela lui manque, mais il finira par là! » *

BUSONIER, à madame Thirion.

Ah! il vous disait...

THIRION, continuant.

Avec une femme comme madame Busonier, si intelligente, si adroite!... Ah! j'étais bien sûr...

BUSONIER.

Ah! çà, permettez!... permettez!... Qu'est-ce que vous croyez donc qu'il m'arrive?...

THIRION.

Eh bien, de l'avancement... de l'augmentation!...

BUSONIER.

De l'augmentation?... Au fait, oui... mais pas comme vous l'entendez!

COLOMBA.

Ah! mon Dieu!... je comprends... madame Busonier...

BUSONIER.

Parbleu!... Elle s'est fait enlever!

COLOMBA.

Ah! quelle horreur!

THIRION, d'un ton de reproche.

Ah! mon ami, devant Colomba!...

* Madame Thirion, Thirion, Busonier, Prosper.

BUSONIER.

Ma foi! madame Thirion ne peut pas le prendre au tragique plus que moi; et du moment que je tourne la chose en gaieté...

THIRION.

En gaieté!

BUSONIER.

Tiens! croyez-vous que je vais faire la sottise de m'arracher les cheveux, pour doubler mon ridicule!... Ah! que nenni!... Pas si sot, Busonier, que de donner à ses bons amis la satisfaction de le plaindre!... * A la première nouvelle, un autre se fût caché!... moi, j'ai pris ma canne, mon chapeau, et je suis allé droit à mon cercle!...— J'entre, on me tend la main d'un air de condoléance!... J'éclate de rire!... l'assemblée riposte... mais j'ai ri le premier, et mon rire a tué l'effet du sien!... Qu'un bossu oublie sa bosse, tout le monde s'en moque!... Qu'il s'en moque!... tout le monde l'oublie!...

COLOMBA.

C'est prendre la chose en philosophe!

BUSONIER.

Voulez-vous que je la prenne en Georges Dandin?... Suis-je à ce point solidaire des sottises de madame Busonier, que mes trente ans de probité bien connue fassent banqueroute avec sa vertu!... Grâce à Dieu! mon honneur est à moi!... comme son déshonneur est à elle!... J'étais honnête mari!... je reste honnête homme!... Elle perd les deux, tant pis pour elle!

PROSPER.

Enfin!... voilà donc un homme sans préjugés!...

BUSONIER.

Oh! certainement: et c'est aussi l'avis d'une femme pleine de sens et d'esprit, à qui je contais l'aventure ce matin?

THIRION.

Qui donc!

BUSONIER.

Mademoiselle Suzanne.

THIRION.

Elle est ici?

* Busonier sur le canapé, Madame Thirion assise près de la table; Prosper assis en face d'elle · Thirion sur le canapé.

BUSONIER, se levant.

A Chinon, où je l'ai laissée au milieu des malles!... Elle vient passer l'automne au château.

COLOMBA.

Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Suzanne?

BUSONIER *.

Ah! c'est juste..., madame ne la connaît pas! — Mademoiselle Suzanne est une Parisienne... petite cousine de madame Vanhove, et marraine de sa jeune sœur, qui, maîtresse d'une assez jolie fortune à la mort de ses parents, a constamment refusé les meilleurs partis, par amour de l'indépendance.

COLOMBA.

Une vieille fille!

BUSONIER.

Une charmante femme qui frise aujourd'hui la trentaine, et qui a le droit par conséquent de connaître en théorie bien des choses que les ingénues sont censées ne pas savoir. Spirituelle, d'une franchise d'allure qui choquerait peut-être chez une autre, mais qu'elle sait rendre aimable;... voyant à Paris le meilleur monde, et, plus sage dans sa liberté que beaucoup d'autres dans leurs chaînes... témoin madame Busonier!

PROSPER.

Bah! laissez donc madame Busonier; il faut en rire...

THIRION.

Ah! lui, parbleu!... Ça lui serait bien égal!... Ces choses-là!...

PROSPER.

Absolument!

THIRION.

Oui, en Chine, c'est bien porté!

PROSPER.

Et aux îles Marquises, c'est un honneur!...

THIRION, voulant lui imposer silence.

Chut!... Colomba, mon ami...

PROSPER, continuant.

Un honneur!... brigué!... sollicité!... imploré!

THIRION.

Mon ami, Colomba!... Colomb...

* Colomba, Busonier, Prosper, Thirion.

PROSPER, continuant et se levant.

Bah! madame va comprendre cela tout de suite!... C'est une affaire de latitude *!... Qu'est-ce que l'honneur, en pareil cas?... Une ombre!... Or tous les voyageurs vous diront que plus on avance vers l'équateur, plus les ombres sont petites et courtes, vu la perpendicularité des rayons solaires! A Java, par exemple, un cerf, un élan, Busonier, pourraient se promener impunément au grand soleil... Ils n'auraient pas à rougir de leur image!... Mais qu'ils s'avancent vers le Nord, et voici l'ombre qui s'allonge... qui s'allonge!... et le ridicule grandit en raison de l'ombre portée!...

THIRION.

Voilà donc pourquoi Vanhove est si jaloux!

PROSPER.

Il est du Nord?

THIRION.

Hollandais.

PROSPER.

Il craint son ombre...

BUSONIER, apercevant Vanhove qui traverse au fond, dans le parc.

Chut! le voilà...

PROSPER.

Est-il toujours de cette gaieté folle?

THIRION **.

Toujours.

PROSPER.

Voyez ce regard penché vers la terre!... Cet air anxieux!... Il craint son ombre!

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, VANHOVE.

COLOMBA.

Eh! bonjour, cher monsieur Vanhove... comment avez-vous passé la nuit?

VANHOVE.

Bien!... merci!...

* Colomba, Busonier, Prosper, Thirion.

** Colomba assise sur le canapé. — Busonier, Prosper, Thirion à l'extrême droite.

BUSONIER.

Madame Vanhove est-elle visible?

VANHOVE.

Oui, je crois!...

THIRION.

Alors, nous allons la saluer et nous vous laissons avec monsieur!... M. Prosper Block, l'ami dont je vous ai parlé hier au soir, et qui désire avoir avec vous un entretien sérieux!...

VANHOVE.

Bien!

PROSPER, à part.

Quelle glace!

THIRION.

A tantôt!... à tantôt!...

SCÈNE X

PROSPER, VANHOVE.

VANHOVE, prenant un siége, après avoir fait signe à Prosper de s'asseoir.

Monsieur désire ouvrir la chasse avec nous *?

PROSPER, de même.

La chasse? Non, monsieur, non... Il s'agit bien de chasse, mais d'un autre genre.

VANHOVE, froidement.

Ah!

PROSPER.

Mon Dieu! monsieur, j'irai droit au fait; je suis garçon, et, au risque de bien vous étonner, j'arrive de l'Inde pour me marier... Mais je commence par vous dire que j'ai la main forcée!

VANHOVE, de même.

Ah!...

PROSPER.

Voici comme!... Je suis seul héritier d'un oncle fort riche et encore plus entêté!... Et quant à mon patrimoine!... englouti... disparu dans des voyages de long cours!

VANHOVE.

Ah!... oui!...

* Vanhove, Prosper sur le canapé.

PROSPER.

Vous me demanderez peut-être pourquoi j'ai entrepris des xcursions si longues et si coûteuses ?

VANHOVE.

Non!

PROSPER.

Non! — Alors, vous ne tenez pas à ce que je vous raconte a trahison de femme et la cruelle aventure qui m'ont mis au point de chercher l'oubli sur l'écume des mers ?...

VANHOVE.

Non!

PROSPER.

Non! — Toutefois, vous devez être impatient de connaître les motifs qui me font une nécessité du mariage?

VANHOVE.

Non!

PROSPER.

Ah! pardonnez-moi; mais ceci, il faut absolument que vous soyez impatient de le connaître; car autrement je n'aurais pas de raison pour vous le dire... et c'est indispensable!

VANHOVE, froidement.

Soit!... je suis impatient...

PROSPER.

Je me rends donc à votre désir, et je commence; mais soyez tranquille, j'abrégerai! — Le mois dernier, après trois ans de promenades sur terre et sur mer, je tombe, avec toute ma cargaison de crocodiles et de perroquets empaillés, chez l'oncle dont je vous ai parlé, et qui vit seul, à un quart de lieue d'ici, dans une espèce de pigeonnier! — Il ouvre sa porte, et au lieu de m'embrasser : « Ah! polisson, c'est toi? — C'est moi, mon oncle! — Es-tu marié, au moins? — Je cherche si par hasard en Océanie ou ailleurs... Non! mon oncle, non, je ne suis pas marié! — Comment, être sans cœur... je me suis condamné au célibat pour toi seul! dans l'espoir que ta maison serait la mienne, et que ta femme me ferait mes tisanes... et au lieu de cela, tu me laisses seul, dans mon colombier, avec Athénaïs! (Athénaïs est sa gouvernante)... Veux-tu me faire le plaisir d'aller chercher une femme, tout de suite... et de l'épouser. — Une femme, où ça, mon oncle? — Mais partout, polisson; il n'y a que des filles adorables dans tout le département... — Mais, mon oncle!... — Je te donne six semaines; et si, dans ce délai, tu ne m'as pas amené ta future, je publie mes premiers

bans avec Athénaïs, et je l'épouse!... Bonsoir! Là-dessus, la porte au nez, et moi dans la rue, avec tous mes paquets. Qu'est-ce que vous dites de ça?

VANHOVE.

Rien!

PROSPER.

Rien! — N'en parlons plus! — C'est alors que je pris le parti d'aller m'installer chez votre voisin, mon ami Thirion, qui me garde ma chambre d'ami depuis dix ans. « Parbleu! me dit-il, j'ai ton affaire. M. Vanhove arrive demain avec sa femme et sa petite belle-sœur!... une perle!... Viens le trouver, fais ta demande, et c'est fait! » Je viens vous trouver, je fais ma demande, est-ce fait?...

VANHOVE.

[[1] Sans l'avoir vue?

PROSPER.

Pourquoi faire, cher monsieur? Voilà quatre mille ans que les Chinois se marient sans voir leurs femmes; il faut croire qu'ils s'en trouvent bien; car c'est le pays du monde où l'on voit le plus d'enfants! Mademoiselle de Cruseilles est de bonne famille; on la dit jolie, spirituelle!... Me voilà donc sûr d'être aussi heureux que les neuf dixièmes des gens qui se marient avec la prétention de connaître leur femme, parce qu'ils lui auront dit avant la noce : « Je t'aime... » en jouant au loto... et que la petite personne aura répondu : « Moi aussi... » en rougissant!... Quand j'aurai joué au loto avec mademoiselle Marthe, et que je l'aurai fait rougir, la belle avance!... J'aime bien mieux garder cela pour plus tard... (A lui-même.) Quand il y aura vraiment de quoi!...]

VANHOVE.

Bien!... oui... — Je ne dis pas non, moi!...

PROSPER.

Alors, c'est oui?

VANHOVE.

Oh!... non!...

PROSPER.

Alors, cher monsieur, qu'est-ce que c'est?

VANHOVE.

Voyez ma femme! — sa sœur! — cela la regarde plus que moi! Il sonne.

1. Les parties de dialogue placées entre crochets sont supprimées à la représentation.

PROSPER.

Vous avez raison! et j'en suis d'autant plus heureux, qu'il y a trois ans, logeant chez Thirion, j'ai eu l'honneur d'être admis chez madame de Crussolles; et si je n'ai jamais vu mademoiselle Marthe, alors au couvent, je suis parfaitement connu de madame Vanhove...

VANHOVE.

Ah!... bien!... (Il sonne; à Claudine, qui entre:) Priez madame de venir.

PROSPER.

Tenez, remettez-lui cette carte!

Claudine sort par la gauche avec la carte de Prosper.

VANHOVE.

Vous déjeunez et dînez avec nous?

PROSPER.

Vous êtes mille fois trop bon!

VANHOVE, regardant l'heure.

Neuf heures! — Je vais voir si mes chiens sont arrivés!... et je reviens! Il sort par le fond.

PROSPER, seul.

Je n'y tiens pas! Enfin me voilà sûr du mari, et je ne doute pas de sa femme!... Sa femme!... Quels souvenirs!... et quels changements en trois ans!... — Par exemple le salon n'a pas changé, lui...; voilà le guéridon, la lampe! la Flore!... jusqu'à la tapisserie!... Dieu me pardonne... je la reconnais... c'est la même!... Et ce livre!... le livre aussi!... Oh! nous allons bien voir!... c'était Geneviève!... (Lisant.) Genev... Tiens! cela me fait quelque chose!... (Froidement.) Oui, cela m'étonne!... — Ah! çà, mais, c'est le château de la Belle au bois dormant!... tout s'est endormi sur place!

SCÈNE XI

PROSPER, CLARISSE.

CLARISSE, sortant de sa chambre.

Et vous venez le réveiller!...

PROSPER, se retournant.

Clarisse!... madame!...

CLARISSE.

Je n'en croyais pas cette carte! c'est bien vous, monsieur!...

PROSPER.

Venu, comme le prince de la légende en question, à travers mille broussailles, pour voir ce qui a survécu au grand coup de baguette !...

CLARISSE.

Oh ! rien !

PROSPER.

Rien ! — Dans votre cœur, peut-être ; mais le mien n'oubliera jamais trois mois de l'amour le plus jeune, le plus tendre, le plus pur, né dans les fleurs et le soleil !...

CLARISSE.

C'est mort !...

PROSPER.

C'est mort ?

CLARISSE, s'asseyant à gauche sur le canapé.

Asseyez-vous donc, — et dites-moi d'où vous venez de si grand matin, pour me parler de tout cela !...

PROSPER, assis.

D'où je viens ? — Je viens de l'autre monde, madame, et pour vous parler d'autre chose !

CLARISSE.

Ah !... de quoi ?

PROSPER.

De mon mariage, madame.

CLARISSE.

Avec qui ?

PROSPER.

Avec votre sœur Marthe, si vous le permettez !

CLARISSE.

Marthe !... quelle folie ! une petite fille...

PROSPER.

Oh ! en fait de petites filles, il n'y a guère que de petites femmes !

CLARISSE.

Elle ne vous connaît seulement pas !

PROSPER.

Avantage énorme !... l'imprévu !

CLARISSE.

Enfin, qui vous dit qu'elle n'en aime pas un autre ?

PROSPER.

J'y compte bien !

CLARISSE.

Ah! vous comptez qu'elle en aime...

PROSPER.

Mais oui! — Tenez, voulez-vous permettre une comparaison orientale à un homme qui revient de Calcutta... Comment vous y preniez-vous, chère madame, pour nous préparer du thé, le soir, dans ce même salon? En versant d'abord quelques gouttes d'eau bouillante pour dilater les feuilles et en absorber l'amertume; et cette première eau jetée aux cendres... l'infusion suivante n'en était que plus suave! — Ainsi d'un premier amour de jeune fille!... il se jette aux cendres, et toute la saveur est pour la première tasse!...

CLARISSE.

Vous êtes toujours un peu fou!

PROSPER.

D'ailleurs, êtes-vous heureuse?

CLARISSE.

Oui, très-heureuse!

PROSPER.

Et vous repentez-vous d'avoir épousé M. Vanhove?

CLARISSE.

Oh! certes non! Je l'aime, et je n'ai qu'un regret, c'est d'avoir pu croire un instant que j'en aimais un autre.

PROSPER.

Vous connaissez donc la véritable recette du bonheur, c'est de jeter par la fenêtre celui qu'on aime, pour épouser celui qu'on n'aime pas! Donnez-moi donc mademoiselle Marthe, qui va faire comme vous et se trouver la plus heureuse femme du monde!

CLARISSE.

Oui... Eh bien! voulez-vous la vérité, maintenant?

PROSPER.

La vérité vraie?

CLARISSE.

La vraie! — C'est que je serais désolée que ce mariage se fît... et je ne veux pas vous tromper... il ne se fera pas!

PROSPER.

Pourquoi?

CLARISSR.

Ah! pourquoi? Pouvez-vous le demander? — Vous m

connue légère, frivole, et tranchons le mot, un peu coquette! et si peu que j'aie à rougir de cet amour de pensionnaire dont vous parliez tout à l'heure... encore est-ce trop pour que j'aie plaisir à m'en souvenir! Comment n'avez-vous pas compris, monsieur, que je ne verrais jamais de bonne grâce, chez mon mari, l'homme à qui j'ai permis de me dire avant lui...

PROSPER.

Ah...! ce que vous avez répondu : « Je vous aime! »

CLARISSE, se levant vivement *.

Vous voyez bien que vous me donnez raison. — Allons, monsieur, soyez galant homme, je ne vous demande pas un sacrifice: vous n'aimez pas ma sœur, vous ne la connaissez pas!... retirez votre demande; disons-nous adieu, et vous emporterez, avec la conscience d'une bonne action, l'assurance que vous avez en moi une véritable amie!

PROSPER.

Eh bien! voilà ce que je ne crois pas, par exemple!

CLARISSE, s'arrêtant.

Vous ne croyez pas?...

PROSPER.

A votre amitié!... ah! pas plus que je ne vous conseille de croire à la mienne... car sous les cendres de mon amour éteint j'ai gardé un tison!... Et quel tison!... une rancune atroce... que j'attise tout seul depuis trois ans, et dont je ne suis pas fâché de tirer à vos yeux quelques étincelles!... Car enfin on ne se joue pas d'un homme comme vous vous êtes jouée de moi... dans l'espace de cinq heures!...

CLARISSE.

Moi!...

PROSPER.

Oh! mon Dieu! nous y sommes, tenez; le décor est le même, et il ne tient qu'à vous de croire que ces trois ans n'ont duré qu'une nuit... et que cette dernière soirée où nous nous sommes vus... était hier! — Eh bien! hier... vous étiez là et moi là!... Et je lisais tout haut ce livre... tenez, qui est encore là!... et vous brodiez cette tapisserie que voici!... (car le diable s'en mêle, et tout s'y retrouve); et dans ce fauteuil votre mère semblait assoupie, mais sa surveillance inquiète nous suivait partout, et réduisait notre amour au jeu muet des regards et à l'é-

* Prosper, Clarisse, tous deux debout.

change de petits billets en quatre lignes!... Ah! ces billets! vous vous les rappelez, ces billets parfumés, charmants, que je brûlais à mesure, parce que je l'avais juré... candeur angélique!... Et la boîte aux lettres, si admirablement choisie; car personne n'y touchait que vous et moi!... Elle est toujours là, notre Flore!... comme hier!... Eh bien! hier au soir, mademoiselle Clarisse, je vous ai quittée en vous disant : *à demain*... vous m'avez répondu : *à demain!* — Et ce matin vous êtes madame Vanhove!... — Voilà ce que je trouve un peu brusque, par exemple *!

CLARISSE.

Qui l'a voulu?... vous!

PROSPER.

Moi?

CLARISSE.

Étiez-vous près de moi pour l'empêcher?... Où étiez-vous?..

PROSPER.

Où j'étais?... Eh bien, je vais vous le dire! — En vous quittant, madame, hier au soir, ou il y a trois ans, comme vous voudrez... au lieu de rentrer chez Thirion, je fais un tour sous les arbres... j'allume un cigare; et comme tous les amants platoniques, je m'appuie contre un arbre, en regardant vos fenêtres encore éclairées!... et en poussant mille soupirs!... quand tout à coup...

CLARISSE.

Tout à coup?

POOSPER.

Je vois briller à deux pas de moi, sous les arbres, un petit rond de feu très-ardent... pas un ver luisant... un cigare!...

CLARISSE.

Un cigare!...

PROSPER.

Et naturellement un homme au bout : un de mes bons amis et de vos admirateurs... M. de Rivière. — Étonnement réciproque, suivi de stupeur, à la découverte d'un nouveau feu dans un massif de rhododendrons. — Troisième cigare, M. Tonnerieux, secrétaire de la préfecture!...

CLARISSE.

Ah!

* Prospor assis à la gauche de la table, Clarisse à droite.

PROSPER.

Trois cœurs enflammés, brûlant leur encens sous vos fenê-es. — J'entraîne ces messieurs chez moi... Explications ora-uses. — Chacun se prétend autorisé à vous donner cette petite énade... et de sarcasmes en mots piquants... deux duels sur bras!

CLARISSE.

Ah! mon Dieu!

PROSPER.

Nous décrochons mes épées... nous gagnons les champs... et par un beau clair de lune je blesse Tonnerieux... une piqûre... de Rivière me perce le bras... je tombe, on m'emporte, et me voilà au lit, avec fièvre et délire.

CLARISSE.

Mais je n'ai jamais su...

PROSPER.

Ah! naturellement! — Sauf Thirion, mis au courant, tout le monde a cru à une fluxion de poitrine; et d'ailleurs, pour la moralité du récit, au moment même où je tombais... une chaise de poste emportait madame de Crussolles et sa fille à Paris, où les attendait M. Vanhove... Votre mariage fut la première nouvelle dont on salua ma convalescence; d'où... rechute, suivie d'un premier voyage aux îles Marquises!...

CLARISSE.

Mais... et ma lettre?...

PROSPER.

Votre lettre!

CLARISSE.

Mais la lettre que j'écrivais... au moment où vous étiez sous ma fenêtre!... La lettre où je vous disais tout... la demande de M. Vanhove... la volonté implacable de ma mère... et notre départ dans la nuit!... cette lettre où je vous disais de nous rejoindre à Paris à tout prix!... et que j'étais prête!... enfin mille folies que je rougirais de répéter, et que vous savez bien!...

PROSPER.

C'est la première nouvelle!

CLARISSE.

Ah! ne me dites pas cela!... Je suis descendue ici, la nuit, pour glisser la lettre à l'endroit convenu... très-certaine que vous la trouveriez. comme les autres, le lendemain matin!...

PROSPER.

Mais le lendemain matin... j'étais au lit, madame!

CLARISSE, se levant effrayée.

Ah! mon Dieu!... mais alors!... mais cette lettre, si vous ne l'avez pas prise... où est-elle?

PROSPER.

Mais, où vous l'avez mise!... sous la Flore!... à moins que quelqu'un...

CLARISSE.

Mon écriture... Ah! mon Dieu! si mon mari!... heureusement ce salon est resté fermé...

PROSPER.

Alors, elle y est!...

CLARISSE.

Ah!... vous m'avez fait une telle peur!... — Je n'ose plus regarder.

PROSPER.

Je vais voir!...

CLARISSE, vivement.

Non! non! — moi!...

PROSPER, s'arrêtant court.

Quelqu'un!

CLARISSE.

Mon mari!...

SCÈNE XII

VANHOVE, CLARISSE, PROSPER, BUSONIER, THIRION, MADAME THIRION, PUIS PAUL ET MARTHE.

PROSPER.

Eh bien! cher monsieur, vos chiens sont-ils arrivés?

VANHOVE.

Oui. (A Clarisse.) Qu'avez-vous?

CLARISSE.

Rien... l'émotion... ce que me disait monsieur...

VANHOVE *.

Ce mariage?

* Prosper, Vanhove, Clarisse.

PROSPER.

Mon mariage, précisément!

VANHOVE, à Clarisse.

Eh bien?

PROSPER, à Clarisse.

Eh bien! mais il me semble, n'est-ce pas, que c'est une affaire finie!...

CLARISSE.

Complétement! Monsieur a compris mes raisons!... il retire sa demande... Mouvement de surprise de Prosper.

VANHOVE.

Ah!

PROSPER.

Mais pardon, madame, pardon!... On ne renonce pas si facilement à l'honneur de votre alliance. Je souhaiterais avant... je voudrais...

MARTHE, embrassant Clarisse.

Bonjour, ma sœur!

PROSPER, à part.

Ah! mon Dieu!... c'est elle, mon amazone!... (Haut.) Ah! mais, non! non! non!.... je ne renonce pas du tout, du tout!

CLARISSE, inquiète.

Ah!

PROSPER.

Et je sollicite de madame, l'autorisation d'offrir mes soins avant de les juger inacceptables!

VANHOVE.

Naturellement. Il remonte et passe à gauche.

CLARISSE, bas à Prosper.

Ah! monsieur, ce n'est ni charitable, ni délicat ce que vo faites là... et c'est bien inutile! Elle remonte à droite.

COLOMBA, descendant à droite. A Paul (à part.)

Je vous défends de parler à mademoiselle Marthe!

PROSPER, après avoir suivi Clarisse du regard.

Je ne sais pas quel grand penseur a dit le premier : « Dès qu'une femme ne nous aime plus, elle nous déteste.... » Mais j'aurai bien voulu venir avant ce monsieur-là pour le dire avant lui, car c'est joliment vrai!....

THIRION, descendant et se trouvant seul avec lui sur l'avant-scène à gauche.

Qu'est-ce que tu dis?

PROSPER.

Je dis qu'il est diablement dur de faire le tour du monde pour une coquette qui vous traite au retour comme un laquais!... Sous prétexte qu'elle est devenue dans l'intervalle aussi vertueuse que Cornélie, mère des Gracques!

THIRION.

C'est un refus?

PROSPER, reprenant son éventail et son parasol.

C'est mieux! Un congé!... d'où il résulte que je suis fou maintenant de l'amazone, qui m'était parfaitement indifférente ce matin... Sable et marée!... M'en irai-je comme ça, avec mon ombrelle?...

THIRION.

Ma foi!... un mari jaloux et brutal... une femme qui t'en veut!... va-t'en! va!

PROSPER, regardant Clarisse, qui profite de ce que tout le monde est assis autour de la table pour aller tout doucement du côté de la cheminée.

Ah! cordieu!... non!... Je la tiens... je reste!... et je vais faire ma cour, en dépit d'elle!

THIRION.

Comment?

PROSPER.

Comment? As-tu jamais vu deux chasseurs guetter le même perdreau?

THIRION.

Eh bien?...

PROSPER.

Eh bien! Regarde madame Vanhove rôder autour de la Flore. Le perdreau est là!... Elle le guette!... moi aussi!... et j'ai idée que cela va être assez curieux!

THIRION, ne comprenant pas.

Un perdreau!

PROSPER, se retournant et voyant Clarisse sur le point de soulever la Flore et de prendre la lettre.

Mordieu!... trop tard!... Il est en joue!

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, SUZANNE.

SUZANNE, entrant gaiement par le fond.

C'est moi!

Tout le monde se retourne brusquement, et Clarisse rabat la main vivement sans prendre la lettre.

BUSONIER.

Mademoiselle Suzanne!

MARTHE, courant à Suzanne.

Ma marraine! ma marraine!

PROSPER, voyant Clarisse qui va embrasser Suzanne.

Sauvé!... A mon tour!...

Il veut remonter pour aller vers la Flore, mais Colomba l'arrête en chemin.

SUZANNE, embrassant tout le monde en descendant la scène.

Bonjour, chère amie... bonjour, mignonne!

MARTHE.

Je vais préparer ta chambre! (Elle sort.)

SUZANNE, continuant.

Bonjour, cousin Vanhove!... Vous êtes un ours... mais je vous permets de m'embrasser, ce n'est pas tous les jours fête!... Et M. Thirion aussi!... Et M. Busonier ....Ah! non! Je vous ai déjà donné ce matin! Qui encore?...

THIRION, présentant Paul.

Mon pupille que vous avez vu à Paris!

COLOMBA, retenant Paul.

Je vous défends d'embrasser...

SUZANNE, attirant Paul.

Ah! M. Paul!... il rougira! (L'embrassant.) Il a rougi! (Saluant Colomba.) Madame!...

COLOMBA, sèchement.

Mademoiselle!... Elle fait une scène tout bas à Paul.

SUZANNE, se retournant à gauche et apercevant Prosper qui va soulever la Flore et prendre la lettre sans être vu.

Tiens! ce monsieur blanc!

PROSPER, pirouettant.

Manqué! à refaire! Il descend.

CLARISSE, le présentant avec empressement pour le forcer à descendre.

M. Prosper Block !... un ami ! Elle remonte.

SUZANNE, les regardant.

Ah ! oui ! (A part.) Tiens ! il y a quelque chose * !

PROSPER.

Il y a bien longtemps que j'envie l'honneur d'être présenté à madame !

SUZANNE.

Vous êtes amateur de curiosités ?

THIRION.

Oh ! féroce !... Il revient d'Asie, d'Océanie, de partout !

SUZANNE.

Ah ! que l'on est heureux d'être homme ! Courez donc le monde avec des jupes !...

BUSONIER.

Cela n'a pas retenu madame Busonier !

SUZANNE.

Et voyons un peu, monsieur le voyageur... qu'est-ce que vous avez vu de plus curieux dans le monde ?

PROSPER.

De plus curieux !... Les femmes !

SUZANNE.

Ah ! vous étudiez l'espèce ?

PROSPER.

Exclusivement, madame ! comme Thirion les insectes, et d'autres les champignons !

SUZANNE.

C'est une manière de nous rappeler qu'il y en a de vénéneux.

PROSPER, regardant Clarisse qui tourne autour de la Flore.

Les plus beaux ! (A part.) Ah ! nous recommençons à tourner autour !

SUZANNE.

Et en vrai naturaliste, vous nous rangez avec de petites étiquettes, comme les oiseaux empaillés du Jardin des Plantes ?

PROSPER.

Ah ! mon Dieu ! c'est ce que je disais tantôt à madame Van-

* Vanhove et Thirion sur le canapé. — Prosper, Clarisse et Busonnier au delà de la table, Suzanne assise en retour. — Paul et Colomba sur le canapé.

hove!... Tenez... (*Tout le monde se retourne vers Clarisse qui redescend, sans avoir pu prendre la lettre; Prosper lui offre une chaise et la met dans l'obligation de s'asseoir.*) La femme est un oiseau à bec très-effilé, à griffes très-longues, au plumage plus ou moins brillant, avec préoccupation constante de le faire luire...

SUZANNE.

Et les ailes?...

PROSPER.

Oh! les ailes... absentes!... Est-ce pour n'avoir rien de commun avec les anges?... *Protestations de tout le monde.*

SUZANNE.

Ah! monsieur! — Et votre mère, qui n'avait peut-être pas autant d'esprit que vous, mais qui avait assez de cœur pour vous bercer toute la nuit... — Et votre sœur, peut-être un peu coquette, mais qui met ses bijoux en gage pour payer vos dettes de jeu... — Et votre femme?...

PROSPER, *l'interrompant.*

Ah! voilà où cela se gâte!

SUZANNE.

Non, voilà où vous nous gâtez!... car nos vices, c'est bien vous qui les faites; mais nos vertus, vous ne les faites pas! Et le jour où la misère et la maladie vous jettent sur un grabat d'hôpital, ce jour-là... votre histoire naturelle a tort, monsieur! car il n'y a là pour vous soigner, ni femme, ni bec, ni griffes: il n'y a plus qu'une sœur de charité... avec des ailes!

PROSPER.

L'exception confirme la règle, madame, et en fait de femmes, règle générale...

SUZANNE.

Règle générale, monsieur!... il n'y a que des exceptions!

PROSPER.

Eh bien! madame, j'ai cru à deux exceptions, à Java et à Bornéo; et savez-vous ce qui en est résulté?... on m'a empoisonné deux fois!... Aussi, dans notre beau pays où les poisons changent de nature et se transforment en perfidies et calomnies de toute sorte!... je me suis juré de ne plus faire un pas sans un contre-poison.

THIRION.

Et lequel?

PROSPER.

Mais, que sais-je?... le premier objet inquiétant pour l'en-

nemi, et de nature à le tenir en échec!... par exemple!... une lettre!

CLARISSE, à part.

Il veut la lettre!...

SUZANNE, à part, remarquant le mouvement

Il s'agit de lettre!

BUSONIER.

Fi donc!... contre une femme!... une arme pareille!

PROSPER.

Ah! pardon! je n'ai pas parlé d'attaque, mais de défense! Où l'épée serait infâme, le bouclier est légitime!... Chez tous les peuples...

THIRION.

Vous allez voir qu'il va citer les Chinois!

PROSPER, vivement.

Mais, nos maîtres en bien des choses, quand ce ne serait qu'en porcelaine!... Montrez-moi, dans ce salon, quelque objet comparable à leurs chefs-d'œuvre? Tenez, ce petit Sèvres, par exemple! (à Clarisse.) Une Flore, n'est-ce pas? Il prend la Flore.

CLARISSE, voulant l'arrêter.

Monsieur!...

PROSPER.

Oh! ne craignez rien, madame; je sais son prix.

CLARISSE, effrayée.

Donnez!... c'est plein de poussière!

PROSPER, descendant.

Je ne souffrirai pas! (A part.) Je la sens!

CLARISSE, prenant un mouchoir comme pour épousseter elle-même.

Avec mon mouchoir!...

PROSPER.

Mille grâces!... en soufflant à l'écart! Il se détourne sous prétexte de souffler.

SUZANNE, arrêtant Clarisse en lui serrant la main.

Vanhove vous regarde *!

CLARISSE.

Oh! si vous saviez!... (La lettre tombe.) Ah!... Prosper met vivement le pied sur la lettre.

SUZANNE, à part.

Une lettre! J'en étais sûre!

* Suzanne, Clarisse, Prosper.

PROSPER, remettant la Flore à Clarisse.

Décidément, madame, vous craignez pour ce petit chef-d'œuvre.

CLARISSE, bas.

Ah! monsieur! c'est infâme ce que vous faites là!

PROSPER, de même.

Un bouclier, madame, c'est de bonne guerre! On sonne au dehors la cloche du déjeuner.

MARTHE, entrant.

C'est le déjeuner!...

THIRION, se levant.

Ah! bien, je n'en suis pas fâché!...

BUSONIER, se levant.

Ni moi!

PAUL, se levant.

Ni moi!

COLOMBA, bas à Paul.

Je vous défends de vous placer à côté de mademoiselle Marthe!

PAUL, de même.

Mais...

COLOMBA.

Je vous le défends!

MARTHE, entraînant Paul.

Donnez-moi votre bras, monsieur Paul!...

COLOMBA.

Je vous défends... Elle se retourne et se trouve en face de Busonier.

BUSONIER, à Colomba.

Madame!... Colomba prend son bras, Clarisse celui de Thirion.

SUZANNE, à Prosper qui ne bouge pas, le pied sur la lettre.

Eh bien! vous ne m'offrez pas votre bras?

PROSPER.

Ah! pardonnez-moi!... c'est que j'ai laissé tomber...

SUZANNE.

Quoi donc?

PROSPER, laissant tomber son mouchoir.

Mon mouchoir!...

SUZANNE, à demi-voix.

Allons, rendez-la de bonne grâce, voyons...

PROSPER, de même.

Quoi donc?

SUZANNE.

La lettre !...

PROSPER.

Mon contre-poison !... non !

SUZANNE.

Je vous la ferai rendre de force !

PROSPER.

Gageons que non !

SUZANNE.

Gageons que si !

PROSPER.

Une déclaration de guerre ?...

SUZANNE.

A outrance !

PROSPER.

Et nous commencerons les hostilités ?...

SUZANNE.

Après déjeuner !... Seulement, donnez-moi le bras, car le mari nous regarde.

PROSPER, lui offrant son bras.

Madame... daignez accepter...

SUZANNE, tout haut.

Alors, vous aimez les Chinois... décidément ; et mangez-vous, comme eux, avec de petites baguettes ? Ils remontent en riant.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Le cabinet de Prosper, dans la maison de Thirion. Porte au fond. Bibliothèque à gauche de cette porte. Bahut et dressoir, à droite. — À gauche, troisième plan, une fenêtre; deuxième plan, pan coupé et porte de la chambre à coucher, dissimulée par un papier de tenture pareil à celui de l'appartement, par un tableau et un encadrement de larges feuilles exotiques. Premier plan, une cheminée. À droite, premier plan, une porte; deuxième plan, un casier de naturaliste; troisième plan, pan coupé comme à gauche, occupé en grande partie par un cercueil égyptien debout. De tous côtés, cartons, casier de voyageur, plantes, animaux empaillés, pipes, armes bizarres, poteries, etc. — À terre, nattes et peaux de bêtes. — À gauche une grande table, un coffre, des livres, un album, un encrier et une grande jatte russe pleine de tabac, de cartes de visite, de lettres, etc. — Divan à droite, fauteuils, chaises, tabourets, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

PROSPER, seul.

Il est assis devant la cheminée, enveloppé dans une robe de chambre de fourrure, avec bonnet de renard sur la tête, les pieds dans une chancelière. — Grand feu dans la cheminée.

Ma parole d'honneur !... on n'a pas idée d'un climat pareil !... avant déjeuner, une chaleur du Sénégal... à deux heures, un froid de Laponie !... (Il jette une bûche au feu.) C'est odieux ! odieux ! (Autre bûche. Détonations lointaines.) Ah ! des coups de fusil ! Ces messieurs sont en chasse... bien du plaisir ! (Au domestique qui entre.) Qu'est-ce que c'est? je n'ai pas sonné....

LE DOMESTIQUE.

Une lettre pour monsieur... On attend la réponse

PROSPER.

Ah ! de mon oncle?... bien !... Je la sais par cœur, sa lettre !... il me l'écrit tous les matins... « Polisson !... as-tu trouvé ta femme?... » (Lisant.) « Polisson ! as-tu trouvé?... » C'est ça... quinzième édition ! (Il la jette au feu.) Dites que j'irai porter la réponse moi-même, tantôt, et sellez mon cheval vers trois heures !...

LE DOMESTIQUE.

Bien, monsieur. (Il sort.)

PROSPER.

Un quart d'heure pour aller, autant pour revenir... j'aime mieux faire la course et le voir cet oncle farouche!... Je lui dirai que je l'ai trouvée, ma femme..... (Il cherche un cigare dans la jatte.) qu'elle est délicieuse... qu'elle est blonde et qu'elle m'adore!... (Faisant une cigarette.) Quant à cette demoiselle Suzanne, je ne sais pas si elle est aussi chaste que sa patronne; mais ce qui n'est pas équivoque, sable et marée!... c'est son cartel... « J'aurai la lettre par la force!... » Allez donc! Parlez-moi de ça!... Ah! tu veux ruser, bon petit cœur, et m'escamoter ma lettre... à l'américaine! — Très-fine Suzanne, mais bien plus fin Prosper! nous allons bien voir ce que cela va faire! — La lettre une fois conquise, j'avais plusieurs moyens de la défendre!... D'abord, la garder sur moi, jour et nuit!... La nuit, je ne suppose pas que cette demoiselle... non! Mais le jour et le soir surtout, mille embûches à craindre! La cacher sous la coiffe de mon chapeau!... j'en ai fait l'expérience à Surinam, pour l'épître enflammée d'une jolie dame hollandaise.... mais je n'ai pas manqué d'oublier le chapeau chez le mari, lequel s'en est bravement emparé et le porte depuis ce temps-là sans que j'aie jamais osé le réclamer!... Donc, pas de chapeau!... Or, du moment que je renonçais à garder l'objet sur moi, je n'avais plus pour ressource que ma chambre et mes meubles!... ou un ami... ou encore un tronc d'arbre!... Mais, 1° le tronc d'arbre!... absurde... car d'abord, il faut le trouver, et ensuite, quand on l'a trouvé, il ne faut pas s'en servir, à cause des rats! — 2° L'ami!... je n'ai que Thirion... homme marié... par conséquent des deux sexes... donc, à redouter! — 3° La chambre et les meubles... rien à moi, donc, rien de sûr, ni les domestiques ni les serrures!... Que je l'enferme dans ce coffre à secret, on n'ouvrira pas le coffre!... mais les fenêtres ne sont qu'à six pieds du sol avec espaliers, et un coffre de cette taille a des ailes! Voyez un peu comme le problème le plus simple en apparence peut devenir compliqué!... Pour un méchant petit carré de papier, grand comme cela... Bref!... je crois qu'un autre que Prosper Block eût été fort empêché, et je me déclare à moi-même avec un enthousiasme qui tient du délire, que j'ai fait preuve de génie, en le cachant dans le seul endroit que l'on ne puisse soupçonner... dans... (On frappe.) Quelqu'un!... Entrez!...

SCÈNE II

PROSPER, PAUL.

PROSPER.

Tiens!... c'est vous, mon jeune ami?... vous n'êtes donc pas à la chasse avec ces messieurs?

PAUL, très-embarrassé et voulant être très-digne.

Non, monsieur!...

PROSPER.

Je comprends, madame Thirion a peur... très-bien... Asseyez-vous donc et prenez un cigare, tenez...

PAUL, de même.

Merci... monsieur... je ne fume pas! Il s'assied à gauche de la table.

PROSPER.

Ah! oui... madame Thirion n'aime pas l'odeur?...

PAUL.

Mon Dieu, monsieur, je ne suis pas ici pour fumer, mais pour avoir avec vous un entretien des plus graves...

PROSPER, assis à droite de la table.

Ah!

PAUL.

Ce matin j'ai su, par un mot échappé à M. Thirion, que vous aviez demandé à M. Vanhove la main de mademoiselle Marthe!...

PROSPER.

Oui... Eh bien?

PAUL.

Eh bien, monsieur, je ne vous cacherai pas que j'aime mademoiselle Marthe, et que mon plus grand désir est d'obtenir sa main!...

PROSPER.

Si madame Thirion y consent!...

PAUL, doucement.

Monsieur, il ne s'agit pas ici de madame Thirion, mais de vous et de moi! Veuillez me dire si vous persistez dans votre demande, oui ou non?

PROSPER, à part.

Tiens! tiens! Il est amusant le collégien!... (Haut.) Eh bien, oui, monsieur, j'y persiste!

PAUL.

Alors, monsieur, comme l'un de nous doit nécessairement céder sa place à l'autre, et que je ne suis pas disposé à être celui-là, il est indispensable que nous nous battions!...

PROSPER.

Est-ce indispensable?

PAUL.

Je vous en fais juge!

PROSPER.

Accordé!... Seulement, mon jeune monsieur, il y a bien des façons de se battre : laquelle préférez-vous?

PAUL.

C'est à vous de choisir, monsieur!

PROSPER.

Je ne vous cacherai pas que j'ai un faible pour la coutume du Japon.

PAUL, se levant

Va pour la coutume du Japon! — J'aurai l'honneur de vous envoyer mes témoins, et...

PROSPER.

Oh! inutile!... la chose est faisable entre nous, à huis clos, et tout de suite si vous le désirez. (Il va à sa panoplie.)

PAUL, déposant son chapeau et ôtant ses gants.

C'est contre toutes les règles... mais je suis votre homme!

PROSPER, lui présentant deux kriss malais.

Voici deux kriss, veuillez choisir.

PAUL.

Ça.

PROSPER.

C'est l'arme! (Paul en prend un.) Et maintenant (Il s'assied) ayez la bonté de commencer!

PAUL. Il se retourne vivement, le fer à la main, et s'arrête stupéfait en le voyant assis.

Que je commence?...

PROSPER, tranquillement.

Naturellement!... c'est vous qui provoquez... c'est à vous de commencer!...

PAUL.

Tout seul ?... Commencer quoi ?

PROSPER, *tranquillement.*

Eh bien ! à vous fendre le ventre !

PAUL.

Le ventre ?

PROSPER.

Coutume du Japon ! Règle invariable : le provocateur se fend le ventre devant le provoqué, et le provoqué est tenu d'en faire autant à l'instant même ! Vous êtes provocateur, commencez... je vous suis !

PAUL.

Est-ce que vous vous moquez de moi, monsieur ? Nous ne sommes pas ici au Japon, mais en France, et votre coutume n'a pas le sens commun !

PROSPER.

Affaire d'appréciation ! — Moi, c'est la vôtre que je trouve détestable !

PAUL.

Détestable pour qui manque de courage et d'honneur !

PROSPER, *gaiement.*

Oh ! en fait de courage, jeune homme, j'ai fait la guerre aux tigres, qui vous valaient bien... et en fait d'honneur, vous voyez que tout le monde n'en juge pas de même, puisque celui du Japon ne se comporte pas comme celui d'ici ! — Et notez que le Japonais raisonne bien mieux que vous ; car, prenons que nous nous battions à la française... il est inévitable que je vous tue !

PAUL.

Oh !

PROSPER, *de même.*

Oh ! je vous en réponds ! — Et je n'en épouse que plus sûrement après : vous voilà donc à cent lieues de votre but ! Au contraire, battons-nous à la japonaise... Fendez-vous, je me fends !... Et vous n'épouserez pas, c'est vrai, mais moi non plus ! et vous voilà tranquille !

PAUL.

Vous me traitez en enfant, monsieur !

PROSPER, *se levant et lui tendant la main.*

Dites, en ami, jeune homme ! Et pour en finir, croyez-moi, les deux méthodes ne sont guère plus raisonnables l'une que

l'autre; et l'homme qui vient de laver son honneur dans le sang peut dire comme Diogène au sortir d'un bain suspect... « Où va-t-on se laver quand on sort d'ici? » — Mais ce qui est bien venu en tous temps et en tous lieux, ce qui sied à tous les âges et à toutes les tailles, c'est la lutte loyale et courtoise, celle de l'intelligence et du cœur, celle que je vous offre. Vous aimez mademoiselle Marthe!... Elle vous aime peut-être!... Tant mieux! car je vous jure que je ne l'épouserai pas contre son gré!... Mais puisque vous avez su lui plaire, permettez-moi de croire que je ne serai pas plus maladroit que vous, et laissez-moi faire mon stage!

PAUL.

Et comment?

PROSPER.

Ah! je ne vous ai pas demandé vos moyens. La demoiselle choisira, le vaincu s'éclipsera... et intact!... Consolation toute trouvée!...

PAUL.

Et combien de temps vous faut-il pour cette épreuve, monsieur?

PROSPER.

Oh! cher ami, ne me chicanez pas sur le temps. Vous n'êtes pas majeur, vous n'avez pas le consentement de votre tuteur, et je suis persuadé que vous ne l'aurez jamais!...

PAUL.

Jamais!... Pourquoi?

PROSPER.

Pourquoi?...

COLOMBA, *dehors, frappant à la porte.*

M. Prosper!

PROSPER.

Tenez, voilà pourquoi! Je ne suis pas présentable, je me sauve!...

COLOMBA et MARTHE, *dehors.*

Peut-on entrer?

PROSPER.

Oui, mesdames. *Il entre dans sa chambre, à gauche.*



SCÈNE III

PAUL, COLOMBA, MARTHE.

COLOMBA, étonnée et cherchant Prosper du regard.

Eh bien!

MARTHE.

Et M. Prosper?

PROSPER, de sa chambre.

Excusez-moi... je suis en ours... je vous aurais fait peur!...

COLOMBA.

Nous vous demandons pardon! Nous pensions trouver ici mademoiselle Suzanne et ces messieurs, qui veulent visiter votre musée...

PROSPER, de sa chambre.

Visitez! mesdames, visitez!

MARTHE, au fond.

Oh! les jolies choses!... (Effrayée.) Ah! cette momie!

COLOMBA, à part à Paul, tandis que Marthe regarde au fond.

Vous savez que je ne veux pas que vous fréquentiez M. Prosper! c'est une très-mauvaise connaissance.

PAUL.

Mais, madame, à la fin, si je vous écoutais, je ne parlerais plus à personne!... C'est M. Prosper, c'est mademoiselle Suzanne, c'est mademoiselle Marthe...

COLOMBA.

Oh! celle-là, surtout! D'ailleurs vous faites grand cas de mes recommandations!... Vous n'avez pas manqué de vous placer à table à côté d'elle, et de bavarder tout bas d'une manière indécente... malgré mes regards!...

PAUL.

Mais, madame...

COLOMBA.

Mais je vous préviens que si vous ne changez pas de conduite à l'instant, je vous fais partir ce soir pour Chinon, afin de préparer votre baccalauréat.

PAUL.

Mais, madame!...

MARTHE, descendant.

Monsieur Paul!

COLOMBA, *à Paul, de même.*

Et pour commencer, je vous ordonne formellement de ne vous occuper que de moi !

MARTHE.

Monsieur Paul !

COLOMBA, *à Paul.*

Vous entendez ! *Elle s'assied à gauche près de la table, et regarde des livraisons.*

MARTHE, *à Paul.*

Ah ! çà... il faut donc venir vous chercher ? (*Geste embarrassé de Paul. Marthe s'assied sur le divan.*) Ah ! ah ! je comprends ! depuis ce matin madame Thirion vous fait toujours les gros yeux, et cette fois elle vous a défendu de me parler ?

PAUL.

Oh ! mad...

COLOMBA.

Paul ! donnez-moi un tabouret, s'il vous plaît !

PAUL.

Oui, madame. *Il va chercher le tabouret.*

MARTHE, *bas à Paul.*

Je vous défends de le donner !

PAUL, *le tabouret à la main.*

Mais !...

MARTHE, *montrant ses pieds.*

Et mettez-le là tout de suite !

COLOMBA, *vivement.*

Eh bien ! Paul, vous n'entendez pas ?... un tabouret !

PAUL, *le tabouret à la main, au milieu.*

Pardon ! mais je... ne sais...

COLOMBA.

Eh bien ! vous l'avez à la main !

PAUL, *regardant Marthe, qui lui montre ses pieds.*

C'est que mademoiselle avait demandé...

MARTHE.

Oh ! comment donc !... mais si madame le désire... donnez à madame, monsieur Paul, donnez ! *A partir de ce moment Paul va de l'une à l'autre avec son tabouret.*

COLOMBA, *sèchement.*

Vous êtes trop aimable, mademoiselle !

MARTHE.

Pas du tout, madame, c'est une déférence que mon âge doit au vôtre.

COLOMBA, repoussant le tabouret que lui présente Paul.

Il n'y a pas assez de différence pour que je l'accepte, mademoiselle !

MARTHE, même jeu.

Alors, prenez que c'est une galanterie de M. Paul que je vous cède, madame !

COLOMBA, se levant, à part.

Qu'elle me cède !... insolente !

MARTHE, se levant, à part.

Attrape !

COLOMBA, à Paul, bas.

Vous partirez ce soir !

PAUL, toujours avec son tabouret.

Mais...

MARTHE, bas à Paul.

Si vous lui répondez, je ne vous parle de ma vie !

PAUL, désolé.

Alors... je... (Il tombe assis sur son tabouret.) Ah !...

SCÈNE IV

LES MÊMES, THIRION, BUSONIER, SUZANNE, PROSPER.

THIRION, sur le seuil de la porte avec Busonier, tous deux en chasseurs, avec leurs fusils.

Peut-on entrer?

PROSPER, sortant de sa chambre, habillé.

Entrez ! Entrez !

SUZANNE.

Battez tambours ! sonnez trompettes !... (A Prosper.) J'espère, cher monsieur, que je n'y vais pas de main morte ! visite domiciliaire avec force armée !... suis-je indiscrète !

PROSPER, la saluant.

Je vous répondrai, madame, à l'orientale, qu'un rayon de soleil a ses entrées partout !

MARTHE

Et quana on n'est pas rayon de soleil, monsieur?

PROSPER, de même.

Qu'importe, mademoiselle, si l'on est parfum de rose !...

MARTHE, à Paul.

Il est plus galant que vous!

PROSPER, à Thirion et à Busonier.

Ah! çà... je vous croyais en chasse tous les deux?

BUSONIER.

Oui... oui... mais c'est un entr'acte!

PROSPER.

Et qu'est-ce que vous avez tué depuis le déjeuner?

THIRION.

A nous deux, nous avons tué un chien!

PROSPER.

Et Vanhove?

BUSONIER.

Oh! Vanhove! lui, c'est ordinairement un fort chasseur devant l'éternel!... Mais je ne sais pas ce qu'il a depuis ce matin, il est sombre et n'est pas du tout à sa chasse!

COLOMBA.

Madame Vanhove n'est donç pas venue avec vous?

BUSONIER.

Non! elle est souffrante!

THIRION, arrivant sur Paul, le fusil en arrêt, et l'apercevant.

Tiens! qu'est-ce qu'il fait donc là, lui?

COLOMBA.

Monsieur, il est urgent que ce jeune homme parte po Chinon!

THIRION.

Tiens! pourquoi?

COLOMBA.

Pour préparer ses examens!

THIRION.

Oh! je n'y tiens pas!

PAUL.

Ni moi!

COLOMBA.

Oui! mais j'y tiens, moi!

THIRION.

Pourquoi?

COLOMBA.

J'ai des raisons!

THIRION.

C'est différent!... il partira! (Colomba remonte.) (A part.) Quelques fredaines!... Petite bête, va... qui ne peut pas s'arranger de façon à ce que Colomba n'en sache rien!... (A Paul.) Ah! que tu es bête, va!

PAUL.

Plaît-il?

THIRION, sévèrement.

Assez!... allez faire votre malle!

PAUL, soupirant.

Ah! quand une femme vous en veut!... Mais je ne suis pas encore à Chinon!

THIRION.

Qu'est-ce que c'est?... (Paul sort par la petite porte de droite.)

SCÈNE V

LES MÊMES, MOINS PAUL.

SUZANNE, redescendant

Ah! c'est vraiment curieux, ce musée... la collection... le collectionneur...*

PROSPER.

Bric-à-brac tous les deux!... que voulez-vous!... la vogue est au bric-à-brac!... Nos meubles... bric-à-brac!... Nos livres... bric-à-brac!... Nos idées et nos mœurs... bric-à-brac!... Nous n'aimons plus que l'étranger ou l'étrange... bric-à-brac!..

SUZANNE.

Aussi, montrez-moi un monsieur assis dans un fauteuil à bascule américain, comme celui-ci, devant une table flamande, recouverte d'un tapis algérien, et buvant dans de la porcelaine de Saxe une liqueur chinoise, en fumant du tabac

* Prosper debout, Colomba assise, Suzanne derrière elle; Busonier à droite, au fond, Thirion assis sur le divan, Marthe allant et venant.

turc, après un dîner à la russe, où il a parlé sport en anglais à sa femme, qui lui a répondu musique en italien, je vous dirai tout de suite : « C'est un Français !... »

MARTHE.

Tiens ! ces petits coquillages !

PROSPER.

Souvenir d'une dame d'Honolulu !

COLOMBA.

Un bracelet !

PROSPER, à demi-voix à Suzanne et Colomba.

Non ! une robe.

COLOMBA, choquée, se levant.

Oh ! monsieur !

SUZANNE, à part.

Trop de vertu pour être vertueuse !

MARTHE.

Tiens ! M. Paul n'est plus là ?

SUZANNE, à part.

Ah ! c'est donc aussi M. Paul ?

MARTHE, à Prosper.

Mille remercîments, monsieur !... Viens-tu, marraine ?

SUZANNE.

Va ! je te suis !

THIRION, à Marthe, qui va sortir par la petite porte de droite.

Tiens ! vous sortez par là ?

MARTHE.

Oui ! c'est le plus court pour aller au château !... (A elle-même.) Et c'est par là qu'il est sorti ! (Haut.) A tantôt, messieurs !

THIRION, à Busonier.

Si nous allions rechasser, nous ?

BUSONIER.

Allons tuer un autre chien !

COLOMBA, prête à sortir par le fond.

Vous ne venez pas, mademoiselle ?

SUZANNE.

Non, madame ! je prendrai le même chemin que Marthe.

THIRION et BUSONIER, sortant par le fond avec Colomba.

A bientôt !

SUZANNE, prête à sortir à droite.

Bonne chasse!... (à Prosper.) Monsieur, j'ai bien l'honneur!...

Prosper la salue et va fermer la porte du fond sur Thirion et Busomer : Suzanne ferme vivement la petite porte de droite et revient.

SCÈNE VI

PROSPER ET SUZANNE.

SUZANNE, s'asseyant à droite et achevant sa phrase.

De vous saluer!

PROSPER.

Ah! à la bonne heure! je vous croyais en retraite!

SUZANNE.

Avant la bataille?... On voit bien que vous ne me connaissez pas! Mais d'abord gardez-vous toujours la lettre?

PROSPER.

Oh! je la garde!

SUZANNE.

Alors, avant d'en venir aux mains, si nous échangions quelques notes diplomatiques?

PROSPER, s'asseyant à droite de la table.

Echangeons des notes!

SUZANNE.

Primo! Nous faisons appel à l'honneur de notre adversaire, et nous lui demandons si la simple probité l'autorise à garder une lettre qu'il a... comment dirai-je?

PROSPER.

Volée!

SUZANNE.

Soyons parlementaires et mettons *détournée!* Que répondez-vous?

PROSPER.

Je réponds que la lettre étant à moi, prise par moi, est à sa place chez moi!

SUZANNE.

Vous ne l'avez pas reçue, donc elle est à nous!

PROSPER.

Vous me l'avez envoyée, donc elle est à moi!

SUZANNE.

Il n'y a pas eu d'envoi...

PROSPER.

Oh! pardon!... question de bonne foi!... La Flore représente ici la boîte aux lettres, et le point en litige est celui-ci : Une lettre jetée dans la boîte appartient-elle encore au destinateur ou déjà au destinataire?

SUZANNE.

Au destinateur!

PROSPER.

Au destinataire!

SUZANNE.

Mettons à tous deux!

PROSPER.

Donc elle est à moi!

SUZANNE.

Oui! mais elle est aussi à nous!

PROSPER.

A droits égaux, possession vaut titre! — Passons outre à l'incident!

SUZANNE.

Nous demandons ce que vous voulez faire de notre écriture!

PROSPER.

J'ai déjà répondu de la manière la plus catégorique sur ce chapitre. Gardez la neutralité, et le jour où j'aurai renoncé à mademoiselle Marthe... ce jour-là... en faisant des adieux éternels à madame Vanhove, je brûlerai la lettre à ses yeux!

SUZANNE, *se levant.*

Vous ferez cela?

PROSPER, *de même.*

Sur l'honneur! — Et je vous jure que je l'eusse fait ce matin, chez moi, sans vous en rien dire, bien entendu, si votre défi ne m'eût piqué au jeu!

SUZANNE.*

Eh bien, prenez que je n'ai rien dit, et brûlez-la devant moi. Tenez!... voilà un joli feu qui ne demande pas mieux!... Clarisse n'en saura rien, et l'effet sera le même pour vous!... Allons, voyons! un bon mouvement!

PROSPER, *riant.*

Non! j'y perdrais trop!

* Suzanne, Prosper.

SUZANNE.

Quoi encore?

PROSPER.

L'immense satisfaction d'artiste que je me promets à vous voir découvrir ma lettre où je l'ai cachée!...

SUZANNE.

Ah! décidément, l'esprit gâte le cœur!

PROSPER.

Pas toujours, mademoiselle!... vous en êtes la preuve!

SUZANNE.

Un madrigal!... C'est votre dernier mot?

PROSPER.

C'est le dernier! Rupture des négociations!

SUZANNE.

Eh bien, j'espère que j'y ai ai mis toutes les formes et que j'ai fait les trois sommations!

PROSPER.

Oui!

SUZANNE.

Et maintenant, que les trompettes sonnent aux champs... puisque c'est moi qui vous ai empêché de les détruire, ces pattes de mouche, me voilà bien forcée de réparer le mal que j'ai fait et de vous les faire brûler devant moi!

PROSPER.

Qu'à cela ne tienne, mademoiselle!... la lettre est ici!...

SUZANNE.

Elle est ici?

PROSPER.

Ici! Trouvez-la, et je vous autorise à la brûler vous-même.

SUZANNE.

Ah! je suis artiste aussi, moi!... Et je ne serai pas contente que vous ne la brûliez de votre main... à ce feu-là!

PROSPER.

Madame, je vous jure sur mon honneur que si vous venez à bout de faire ce que vous dites là... je renonce à mademoiselle Marthe... et je pars ce soir... madame... ce soir... pour aller chercher femme aux îles Marquises!

SUZANNE.

C'est juré?

PROSPER.

Juré!

SUZANNE.

Lâche qui s'en dédit!... — Je vous préviens que je suis entêtée!...

PROSPER.

Moi aussi!

SUZANNE.

Que la peur du qu'en dira-t-on ne m'arrêtera jamais!...

PROSPER.

Moi non plus!

SUZANNE.

Surtout quand il s'agit d'une bonne action!

PROSPER.

Oh! pour moi, sur le chapitre des bonnes actions, glissons! glissons!...

SUZANNE.

Et que je vais commencer un blocus en règle! Je m'attache à vous, je vous assassine de ma présence; je suis fatigante, insupportable, odieuse... et je ne vous quitte plus que vous n'ayez dit : « Dieu! que cette femme est agaçante!... j'aime encore mieux brûler la lettre! »

PROSPER.

Madame!... je ne crois pas qu'on ait jamais menacé quelqu'un d'un supplice aussi charmant! et mon âme est ivre de joie à la pensée des bonnes heures que nous allons passer ensemble!... Veuillez vous asseoir dans ce fauteuil et vous considérer ici comme chez vous... Voici du feu, des livres et quelques albums de voyage sur lesquels j'ose appeler votre attention! Les casiers sont ouverts : ici mes coquillages, là les insectes de Thirion; toutes les clefs sont aux serrures... y sont-elles? (Il regarde.) elles y sont! excepté à ce petit coffre, qui contient des papiers d'affaires sans intérêt pour vous! Allez, venez, ouvrez! bouleversez et furetez partout, je serai trop heureux si cela peut charmer vos loisirs pendant une petite visite que je suis obligé de faire à mon oncle, et si je vous retrouve au retour, pour continuer ce délicieux entretien qui ne doit plus cesser!...

SUZANNE.

Mais...

PROSPER.

A bientôt!... madame, à bientôt! Il sort.

SCÈNE VII

SUZANNE, seule.

Comment... il s'en va? — Décidément il y a de l'étoffe chez ce monsieur. Voilà une sortie qui n'est pas mal trouvée comme impertinence!... « Donnez-vous donc la peine de chercher, madame, tout est ouvert... tout, excepté ce coffre!... » Ce soin de souligner son coffre... avec des papiers importants!... Pauvre monsieur! — Me voilà déjà sûre que la lettre n'y est pas, dans son coffre! — Oui, mais elle est ici!... Où a-t-il pu la cacher? (On frappe à la petite porte de droite.) Déjà! non... c'est à la petite porte du parc! (Coups plus pressés.) Qui va là? Tenez, me voilà compromise! rendez donc service! Elle ouvre.

SCÈNE VIII

SUZANNE, CLARISSE.

CLARISSE, sur le seuil de la porte.

Seule, n'est-ce pas?

SUZANNE.

Clarisse!

CLARISSE, fermant la porte.

Je l'ai vu passer à cheval sous mes fenêtres, et ne vous voyant pas revenir, ma foi, je ne tenais plus en place... J'ai jeté ce châle sur mes épaules, et je suis venue...

SUZANNE.

Imprudente!... Si votre mari vous avait vue!... ou madame Colomba, la charité même!

CLARISSE, jetant son châle sur le canapé.

Bah! puisque nous sommes deux! L'avez-vous?

SUZANNE.

La lettre? — Non! il refuse de la rendre!

CLARISSE.

Oh! Suzanne, il l'a laissée ici quelque part! trouvez-la, je vous en prie : je n'ose plus regarder en face M. Vanhove : il me semble qu'il a tout deviné... qu'il sait tout!

SUZANNE, assise sur le divan.

Ah! ma pauvre amie! quelle leçon pour les jeunes filles, si elles vous entendaient!

CLARISSE.

Ah! je vous réponds qu'elles n'écriraient jamais!

SUZANNE.

Quitte à parler double... voilà une moralité bien comprise.

CLARISSE.

Mon Dieu! ne perdons pas de temps, cherchons!

SUZANNE.

Mais je cherche!

CLARISSE.

Comme cela?

SUZANNE.

De tête... oui... plus sûrement qu'avec mes mains!

CLARISSE.

Mais il faut tout remuer, tout voir!...

SUZANNE.

Faites! j'ai licence! — Mais ce n'est pas ma manière, à moi!

CLARISSE, cherchant sur la table au milieu des livres, des papiers, etc.

Comment! vous allez rester là, assise?

SUZANNE, tranquillement.

Ah! ma chère enfant, la nature, en nous créant femme, nous a joué un si vilain tour, qu'elle a voulu nous dédommager par le cadeau d'un sixième sens, comme les papillons!... Avez-vous jamais examiné les papillons?

CLARISSE.

Oui... je ne sais... Quelle question!

SUZANNE.

Eh! bien, regardez dans ce cadre-là... tenez!... (Clarisse prend le cadre, et le lui apporte vivement.) C'est la collection de Thirion... Et voyez leurs têtes... c'est très-joli!... Ils ont là deux petites cornes, longues... longues... pour sentir et palper de loin!

CLARISSE.

Eh bien?

SUZANNE.

Eh bien, ma chère... nous autres femmes, nous avons comme cela des petites cornes d'or tout autour de la tête... si fines, qu'on ne les voit pas, et si délicates, qu'elles devinent tout!... les unes en vrilles, pour entortiller ces messieurs, et les autres pointues, pour les aveugler!...

CLARISSE, reportant le cadre avec dépit.

Et c'est avec cela que vous prétendez retrouver ma lettre?

SUZANNE, riant.

Cherchez! Je vais vous faire voir comment on s'en sert!

CLARISSE.

Ah! je me fie plus à mes deux mains! (Elle commence à ouvrir tous les tiroirs.)

SUZANNE, riant.

C'est cela! allez! bouleversez les tiroirs! — Je vous recommande aussi la bouche du lézard et le creux de la guitare! — Quelle enfant!

CLARISSE.

S'il l'avait cachée dans la bibliothèque!

SUZANNE.

Trois cents volumes à visiter? Trop long! Regardez le bord des tablettes.

CLARISSE.

Pourquoi?

SUZANNE.

Sont-elles poudreuses?

CLARISSE, montant sur une chaise et regardant.

Oui.

SUZANNE.

Partout?

CLARISSE.

Partout.

SUZANNE.

Alors, ce n'est pas là!... En tirant un livre, il eût essuyé la poussière.

CLARISSE, fermant.

C'est vrai!

SUZANNE.

Regardez donc là, ce petit papier plié en quatre, qui sert à caler le pied de la table?

CLARISSE.

Cela?...

SUZANNE, se levant.

Oui!... — Non! ce n'est pas la peine!

CLARISSE.

Pourquoi?

SUZANNE.

Parce que la tranche du papier est usée et noire!...

CLARISSE.

En tous cas, ce ne serait pas habile!... En vue de tout le monde!... *Elle continue à fouiller partout.*

SUZANNE.

C'est précisément pour cela que ce serait très-fin... Décidément, vous ne savez pas vous servir de vos petites cornes, ma chère... — Vous confondez les cachettes des niais avec celles des gens d'esprit! — Le niais fait son trou dans le mur et l'on y va tout droit! L'homme d'esprit cache si peu l'objet, que vous ne vous avisez jamais d'aller le chercher où il est!... Et je parierais bien que si nous ne trouvons pas cette malheureuse lettre, c'est qu'elle nous crève les yeux!...

CLARISSE, *après avoir cherché.*

Rien!... Mais il y a encore une chambre!

SUZANNE, *riant.*

Allez toujours! j'ai le droit de visite.

CLARISSE, *poussant la porte de la chambre à coucher.*

S'il rentrait pourtant! — Ah! tant pis! je me défends! *Elle entre.*

SUZANNE, *cherchant du regard autour d'elle.*

Où peut-elle bien nous crever les yeux? Il est assez fin pour la mettre tout simplement... sous son garde-papier! (*Elle lève le garde-papier.*) Rien! Et ici... dans la coupe? (*Elle cherche dans la jatte.*) Des cartes de visite!... un bâton de cire à cacheter... du papier à cigarettes, du tabac... des lettres chiffonnées... déchirées... (*Lisant.*) A monsieur Prosper Block! (*Autre lettre.*) A monsieur, monsieur Prosper... (*Même jeu avec plusieurs.*) En voici une qui a une singulière figure! avec ses timbres! Elle a voyagé! (*Elle va pour la mettre dans l'autre main avec les autres et se ravise.*) A monsieur Prosper Block, chez le révérend sir Edward, à Honoloulou, dans l'île d'Oahou. (*Réfléchissant.*) A Honoloulou! ce n'est pas d'hier! Pourquoi est-elle là? C'est drôle! (*Elle pèse la lettre.*) Qui est-ce qui écrit à M. Prosper à Honoloulou... un petit poulet qui ne pèse pas plus que cela! — Faire payer cinq francs de port à un homme pour lui dire : « Bonjour, il fait beau! » — C'est encore bien drôle! (*Elle regarde au jour à travers la lettre.*) C'est un tout petit carré de papier!... (*Appelant.*) Clarisse!...

CLARISSE, *dans l'autre chambre.*

Je ne trouve rien!

SUZANNE.

Dites-moi donc, ma chère?... Etait-ce bien gros, votre lettre?

CLARISSE, *de même.*

Non! une demi-feuille pliée en deux!

SUZANNE, *tâtant, à elle-même.*

Une demi-feuille pliée en deux... oui! (*Haut.*) Papier blanc?

CLARISSE.

Non! je l'ai vu ce matin!... bleu!

SUZANNE, *regardant en entr'ouvrant l'enveloppe.*

C'est bleu!

CLARISSE, *toujours dans l'autre chambre.*

Suzanne! une boîte pleine de papiers!

SUZANNE.

Allons! tant mieux! tant mieux! (*Elle sent la lettre.*) parfums!... envolés!... (*Regardant de plus près à travers l'enveloppe.*) Voyons l'écriture... (*Mouvement pour arracher la lettre.... elle s'arrête.*) Ah! doucement!... ceci est un cas de conscience!... Ai-je le droit de lire?... Pourquoi pas?... il m'a permis de visiter tout ce qui était ouvert... tout!... Cette enveloppe est ouverte, c'est égal, c'est un peu léger... et quand on n'en a pas l'habitude,... quoique femme... (*Froissant l'enveloppe.*) Si c'était elle pourtant!... Ah! j'ai la fièvre dans les doigts...

CLARISSE, *sortant de la chambre, désespérée.*

Ah! ma pauvre Suzanne!... c'est fini, j'y renonce... nous ne la retrouverons jamais!... jamais!...

SUZANNE.

Je ne puis pas la voir pleurer ainsi, moi... (*Elle arrache le papier bleu de l'enveloppe et le présente à Clarisse.*) Clarisse! Est-ce que votre lettre ne ressemble pas à ceci?...

CLARISSE, *dépliant la lettre.*

C'est elle!

SUZANNE, *éclatant de rire.*

Ah! ma chère, les petites cornes!... Qu'est-ce que je vous disais?... les petites cornes!

CLARISSE.

C'est bien elle!... (*Lisant.*) « Je pars cette nuit; mais, de près ou de loin, mon amour... » Mon amour!... Si M. Vanhove... (*Coups violents à la petite porte.*)

SUZANNE.

On frappe!...

CLARISSE.

On frappe?

VANHOVE, dehors, frappant plus fort

Ouvrez donc!

SUZANNE.

Vanhove!... Donnez! Elle lui reprend la lettre.

CLARISSE, effrayée.

Ah! mon Dieu! où me cacher?

SUZANNE, à demi-voix, en allant à la porte pour l'ouvrir.

Toujours la même!... On ne se cache pas!... on reste!

CLARISSE, perdant la tête.

Oh! non! non! il verrait mon trouble... il devinerait... (Elle cherche.) Ah! dans cette chambre! Vanhove frappe plus fort.

SUZANNE, la main sur la serrure de la petite porte.

Mais restez donc!

CLARISSE.

Non!

Elle entre dans la chambre de Prosper et ferme la porte.

SUZANNE, avec dépit.

Ah! maladroite! Elle ouvre.

SCÈNE IX

SUZANNE, VANHOVE en chasseur, avec son fusil.

VANHOVE, surpris.

Vous?

SUZANNE, très-calme et riante.

Eh! bien, oui, moi!... Quel vacarme, cousin!

VANHOVE.

Ici?

SUZANNE.

Sans doute! un musée... je regarde!

VANHOVE, regardant autour de lui.

Seule?

SUZANNE.

Vous voyez... (Elle va s'asseoir à la table devant les casiers de coquillages.) Il y a une collection de coquillages... c'est merveilleux! Regardez donc!

VANHOVE, *déposant son fusil contre le bras du divan.*

On parlait ici tout à l'heure?

SUZANNE.

Oui!... je cherchais à déchiffrer les étiquettes tout haut. Ces savants leur donnent des noms si baroques!... Tenez... regardez-moi celui-là; est-il assez joli?

VANHOVE.

Suzanne! vous n'étiez pas seule, et Clarisse était ici!

SUZANNE.

Clarisse? Tiens! pourquoi faire?

VANHOVE.

Oh! rien de bon, apparemment, car elle s'est enfuie!

SUZANNE, *riant en regardant toujours les coquillages.*

Ah! par exemple! — Est-ce que cela vous prend souvent, cousin?

VANHOVE.

Je vous dis qu'elle y était!

SUZANNE.

Alors, pourquoi n'y serait-elle plus!... mon ami... j'y suis bien, moi! Croyez-vous qu'elle s'est cachée... sous la table?

VANHOVE, *brutalement, en la regardant en face.*

Alors, pourquoi n'avez-vous pas ouvert tout de suite?

SUZANNE, *soutenant son regard.*

Parce que j'ai cru qu'on frappait à la porte du fond, et que j'ai ouvert l'une avant l'autre, voilà tout!

VANHOVE.

Vous l'avez ouverte pour que Clarisse pût s'enfuir... c'est par là qu'elle est sortie! *Il traverse et va ouvrir la porte du fond.*

SUZANNE.

Ah! décidément, tenez! vous êtes ennuyeux!... Si elle est sortie par là, allez vous en assurer, et laissez-moi regarder tranquillement mes petites coquilles!

VANHOVE, *redescendant.*

Suzanne, j'ai trouvé ma femme bien émue ce matin, après sa conversation avec ce monsieur... qui l'a connue autrefois! Ils se sont parlé bas avant le déjeuner!... Que se disaient-ils à l'oreille en se disputant cette porcelaine?

SUZANNE, se levant, et descendant en regardant de petits coquillages.

Ils se disaient probablement que M. Vanhove est un drôle d'homme avec ses jalousies...

VANHOVE, sans l'écouter, s'échauffant peu à peu.*

Il m'a demandé la main de Marthe, ce monsieur... sans la connaître... Quelle apparence! un moyen de s'introduire ici, de la revoir :.... un jeu concerté d'avance, ce mariage!... pour dérouter mes soupçons! (Saisissant la main de Suzanne.) Dites que ce n'est pas cela!... Dites-le en face!

SUZANNE.

C'est évident; seulement, lâchez ma main, Vanhove, vous me faites mal... Et voilà comme vous traitez les coquillages... Tenez! (Elle ouvre sa main et il en tombe une coquille en poussière.) Ce n'est pas gentil!

VANHOVE.

Eh bien! savez-vous ce que j'ai fait?... j'ai quitté la chasse pour revenir brusquement au château... j'ai demandé madame... elle était sortie... J'avais avec moi Myrrha, ma chienne, qui lui est attachée autant qu'à moi!... Je lui ai dit : « Cherche maîtresse, Myrrha!... cherche bien!... »

SUZANNE.

Oh!... si l'on peut...

VANHOVE, l'imitant.

Oh! — Et Myrrha s'est élancée dans le parc pour venir droit à la maison de Thirion, où elle s'est arrêtée à la porte qui est au bas de cet escalier. Je vous dis que ma femme est ici, Suzanne. (Éclatant.) Où est-elle? où est-elle?...

SUZANNE.

Est-ce que je sais, moi?... Appelez Myrrha, mon cher!... du moment que vous chassez votre femme au chien courant!...

VANHOVE, frappé et tombant assis.

Ah! Suzanne, vous avez raison!... Je suis un malheureux!... c'est vrai!... mais cette jalousie est une affreuse passion... Elle m'aveugle et me rend fou!... La fièvre bat mes tempes... je ne suis plus un homme..., mais une bête fauve... qui n'entend rien, ne connaît rien! (Pleurant.) Ah! laissez-moi pleurer... Tenez! cela me soulagera... Ah! Dieu! mon Dieu! que cela fait donc mal!

SUZANNE.

Voyons! Vanhove!... mon ami... je vais vous gronder, moi! grand enfant que vous êtes!... Est-il possible de gâter ainsi son

* Vanhove, Suzanne.

bonheur! Avec la femme la plus charmante, la plus aima qui ne pense qu'à vous, qui ne vit que pour vous!...

VANHOVE.

Oh! je le sais! je le sais! Je me raisonne, Suzanne... Je me calme... mais à la première occasion... si je crois... (Apercevant le hâle de Clarisse et sautant dessus.) Mais vous voyez bien qu'elle est venue, puisque voici son châle!... *

SUZANNE.

Son châle!

VANHOVE, le lui montrant.

Niez-le donc!... le voilà!... Qui l'a mis là?

SUZANNE.

Moi, j'ai pris le premier venu!

VANHOVE, hors de lui.

Non!... je ne vous crois pas!... Le châle est ici, elle n'est pas sortie, elle est cachée!... Mais je vous jure Dieu que si je la trouve!...

SUZANNE.

Vanhove, arrêtez!...

VANHOVE, frappant les murs malgré elle et cherchant une porte.

Laissez-moi!

SUZANNE, cherchant à l'arrêter.

Mon ami!

VANHOVE, découvrant la porte de la chambre.

Une porte! c'est là!... (Suzanne se jette devant lui.) Elle est cachée dans la chambre de cet homme! Laissez-moi passer, vous dis-je!... Et sur ma vie (Il saisit son fusil), je tuerai du même coup l'amant et sa maîtresse!

SUZANNE.

Ah! malheureux! tuez-moi donc alors! — Sa maîtresse, c'est moi!

VANHOVE.

Vous!

SUZANNE, avec une volubilité qui l'étourdit.

Il faut bien vous le dire à la fin, fou que vous êtes!... puisque vous faites un esclandre qui va l'apprendre à tout le monde... Quoi! vous ne l'avez pas compris tout de suite, à mon trouble, à mon embarras?... Ah! çà, croyez-vous qu'une femme vienne seule, chez un homme, pour regarder des papillons et des coquillages? Si je n'ai pas ouvert, c'est que j'avais peur d'être surprise; si votre chienne s'est arrêtée à la porte, c'est qu'elle a

* Suzanne, Vanhove.

reconnu le châle de Clarisse; si Clarisse a refusé hier la main de Marthe à Prosper, c'est qu'elle sait notre liaison... Si Prosper veut se marier, c'est qu'il se figure que je l'ai trompé et qu'il veut me punir et se venger!... Si Clarisse lui parlait bas, c'était pour me justifier, pour l'attendrir et pour empêcher ce mariage qui ne se fera pas! car je suis jalouse aussi, moi, Vanhove, jalouse comme vous, tenez; et je vous promets que quand je m'y mets!... ah! mais!

VANHOVE.

Est-ce possible?... Vous, Suzanne, si vertueuse?

SUZANNE, *soupirant.*

Ah! mon pauvre ami! Il y a des jours et des heures!... ah!

VANHOVE.

Attendez donc!... oui!... il m'a parlé ce matin de l'amour d'une femme, il y a trois ans!

SUZANNE, *soupirant.*

Moi!

VANHOVE.

D'une trahison!

SUZANNE, *soupirant.*

Apparente, hélas!... Moi!

VANHOVE.

Et pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela tout de suite?

SUZANNE.

Tiens! vous êtes bien bon! Si vous croyez qu'on fait volontiers un pareil aveu!... mais vous alliez tout casser!... Et des cris! vous ne vous entendez pas!... Alors! ma foi, la peur! et puis... Enfin, c'est dit, c'est dit!... n'est-ce pas?... — Mais ma réputation... à ma place... vous comprenez, Vanhove? (*A part.*) Et taratatata! Je l'embrouille si bien que je ne sais plus ce que je dis!...

VANHOVE.

Calmez-vous, Suzanne! Personne ne saura ce que vous m'av confié... et de ce mal, il sortira un grand bien!

SUZANNE.

Comment?

VANHOVE.

Car à présent, ce n'est plus Marthe que M. Prosper doit épouser... c'est vous!

SUZANNE.

Moi? (*A part.*) Ah! bien! je n'avais pas prévu celle-là!

VANHOVE.

Ah! ah! soyez tranquille! j'en fais mon affaire!

SUZANNE.

Mais, mon ami!...

VANHOVE.

Non! non! je le verrai, moi! je lui parlerai, moi! et tout de suite, encore! Où le trouve-t-on, ce monsieur?...

SUZANNE.

Oh! mon ami! pas avant moi!... vous me laisserez bien la joie de le ramener moi-même, voyons!... (Insistant.) Ah! Vanhove...

VANHOVE.

Eh bien! soit! Mais je vous déclare qu'à l'heure du dîner, s'il n'a pas pris son parti, je le saisis à la cravate!

SUZANNE.

Ah! mon ami!

VANHOVE, sans lui laisser le temps de placer une parole.

Et il vous épousera! je vous en réponds! mort ou vif!... Une femme comme vous! soupçonnée!... accusée!... Mais c'est comme Clarisse! ma bonne, ma sainte Clarisse!... que... je... (Riant.) Mon Dieu qu'on est donc sot!... Ah! il vous épousera! je suis trop content pour que tout le monde ne le soit pas! il vous épousera! et quelle fête! Par saint Hubert! Suzanne, il faut que vous soyez heureuse... je suis trop content. Allons! en chasse! en chasse! (Reprenant son fusil.) Debout! Myrrha! En chasse, ma fille!

SUZANNE, à part.

Et on dit qu'il ne parle pas!

VANHOVE.

Ah! surtout, pas un mot à Clarisse, Suzanne...

SUZANNE.

Soyez tranquille, mon ami, elle ne le saura pas plus demandé qu'aujourd'hui!

VANHOVE.

En chasse, Myrrha! Ah! quelle fête!

SUZANNE.

Ah! quelle fête! (Il sort.) Ouf!

SCÈNE X

CLARISSE, SUZANNE.

CLARISSE, *sortant de la chambre.*

Parti?

SUZANNE.

Chut! *Clarisse rentre.*

VANHOVE, *dehors.*

En chasse, Myrrha! allons, ma fille!

SUZANNE.

Il s'éloigne.

CLARISSE, *se jetant dans ses bras.*

Ah! Suzanne! mon amie, ma sœur! soyez bénie, vous m'avez sauvée deux fois!

SUZANNE.

Folle! il faut bien se soutenir contre l'ennemi commun!... Seulement, je suis perdue, moi!

CLARISSE.

Perdue!

SUZANNE.

S'il faut que j'épouse ce monsieur, je le tue d'abord... je le tue le soir des noces!

CLARISSE.

Ah! mon Dieu! si mon mari s'obstine à le voir, à lui parler!... tout se découvre! Il faut qu'il parte!

SUZANNE.

Il partira! Mais sortez vite! Vanhove peut rentrer à la maison!

CLARISSE.

Brûlez la lettre!... je voudrais bien la voir brûler, d'abord!

SUZANNE.

Vite donc! vous devriez être là-bas avant lui!

CLARISSE, *remontant vers la porte du fond.*

Si l'on me voit?

SUZANNE, *ouvrant la petite porte.*

Par là! c'est désert!

CLARISSE.

Je me sauve!

SUZANNE, lui arrachant le châle.

Laissez le châle!

CLARISSE.

C'est vrai!... Oh! j'irai vite! je suis plus légère qu'en venant! Elle sort par la droite.

SCÈNE XI

SUZANNE, seule. Elle tire la lettre de sa poche.

Brûler la lettre, ce n'est pas difficile; mais le faire partir, c'est autre chose!... Il voudra sa revanche! (Regardant la pendule.) Quatre heures et demie; il aurait le temps de faire ses malles, et de partir encore ce soir par le train de neuf heures! (Elle commence à chiffonner la lettre pour la jeter au feu.) Voilà qui serait joli!... (S'arrêtant et regardant la lettre.) Ah! non... pas l'enveloppe. Rendons à César ce qui est à César... (Elle tire le papier de l'enveloppe.) Tiens! au fait! je vais y glisser le premier papier venu... (Elle met un petit carré de papier pris sur la table.) Et au milieu du tabac!... là! (Elle replace l'enveloppe parmi les lettres dans la jatte). Voilà!... A monsieur Prosper Block, à Honoloulou! Maintenant mettons un peu d'ordre... (Elle rejette dans la jatte tous les objets qu'elle en avait tirés précédemment, remue le tout et replace la jatte.) C'est cela! Quant au billet doux... (s'approchant de la cheminée) ce n'est pas précisément ce que je m'étais promis; j'aurais eu plus de plaisir... (elle l'approche du feu) à le lui faire brûler à lui-même... (le papier prend feu; elle le retire et souffle)... à lui-même?... Tiens!... Qu'est-ce qu'il m'a donc juré? Si vous me le faites brûler, de ma main, à ce feu-là, je vous donne ma parole d'honneur que je pars ce soir pour aller chercher femme aux îles Marquises!... C'est cela qui nous irait!... A-t-il une parole d'honneur, cet homme-là?... Il doit en avoir une!... mauvaise tête!... cerveau malade!... mais je croirais assez à sa parole, moi! — Voyons donc! voyons donc! Est-ce qu'il serait bien difficile de lui faire brûler cela? (Elle regarde le foyer.) En le plaçant bien... près du feu!... là, par exemple! (Elle place le papier chiffonné et tordu près de la cheminée.) On dirait qu'on a déjà allumé un cigare avec!... (S'éloignant en le regardant de tous les côtés.) Pour quelqu'un comme moi, qui aime les petits tours d'adresse, c'est très-appétissant, ce papier à faire brûler!... Il va m'amuser, ce monsieur, pour changer; car depuis ce matin, il m'ennuie assez! (Elle écoute.) On monte! c'est lui! et les allumettes que j'oublie!... (Elle les jette toutes dans le feu.) La!... (Elle s'assied dans le fauteuil, à droite de la table.) Ayons l'air bien abattue, bien abattue!... (Elle s'étend et fait semblant d'être assoupie. Prosper frappe tout doucement.) Ah! oui, va, frappe!...

SCÈNE XII

SUZANNE, PROSPER.

PROSPER. Il ouvre doucement la porte du fond, cherche Suzanne du regard, et la voyant étendue dans le fauteuil, s'avance sur la pointe du pied.

Endormie !... Fatigue ! accablement ! désespoir ! (Regardant autour de lui.) Eh bien, elle a assez remué mon petit ménage ! (Il jette un coup d'œil dans sa chambre à coucher et éclate de rire.) Et l'épître?... l'avons-nous trouvée? (Suzanne le regarde du coin de l'œil en souriant, tandis qu'il cherche dans la jatte et aperçoit l'enveloppe.) Elle y est !... Allons ! (Assis sur la table à côté d'elle.) Le sexe rusé est battu ! (regardant Suzanne de très-près.) Nous sommes bat... (s'interrompant.) Tiens !... au repos... c'est étonnant comme elle est jolie ! (Regardant de plus près.) Mais très-jolie !... c'est fin !... fin !... fin !... (Il tourne autour d'elle.) Et quant aux yeux !...

SUZANNE ouvre les yeux tout grands en le regardant.

Plaît-il?

PROSPER, ébloui et reculant.

Oh ! éblouissants !...

SUZANNE, feignant de se réveiller.

Ah ! mon Dieu ! je vous demande pardon ! je crois que je m'étais endormie...

PROSPER.

Vous êtes chez vous, madame !...

SUZANNE, se levant

Quelle heure est-il donc?

PROSPER.

Cinq heures. Il passe à la cheminée.

SUZANNE.

Déjà si tard !

PROSPER.

Et, sans raillerie, l'avez-vous trouvée?

SUZANNE.

Non, mais je n'y renonce pas... Vous voyez que je poste ! et j'y reste !... Elle vient s'asseoir devant la cheminée.

PROSPER.

Même ce soir?

SUZANNE.

Même ce soir !

PROSPER.

Même la nuit?

SUZANNE.

Même... — Bah ! je l'aurai avant !

PROSPER, riant.

Eh bien, sur mon âme, madame, c'est chevaleresque et beau ! Voilà bien l'entêtement le plus héroïque que j'aie vu de ma vie !

SUZANNE.

Comment, de l'entêtement ? Vous appelez cela de l'entêtement ?

PROSPER.

Mettons de l'amour-propre !

SUZANNE.

Ni l'un ni l'autre !

PROSPER.

Ah ! ne vous en défendez pas !... Vous avez une réputation de finesse et d'esprit à sauver ! Cette lutte, un peu témérairement engagée, peut la ternir par un échec... Vous faites à toutes vos forces un appel désespéré, vous vous jurez à vous-même de mourir sur la brèche !... C'est beau ! c'est grand, c'est sublime ! Et si le hasard de la guerre ne m'avait fait votre ennemi, sur ma foi, je voudrais combattre sous votre étendard et la conquérir avec vous, cette malheureuse lettre ! (Suzanne fait semblant de grelotter.) Ah ! vous avez froid... pardon ! Il jette une bûche au feu.

SUZANNE.

Alors, tout de bon, vous vous imaginez que tout ce que j'en fais n'a pour motif que la sotte vanité de vous battre ?

PROSPER, se retournant vivement, et à genoux devant le feu.

Ne dites pas vanité, madame, dites orgueil ! et légitime orgueil ! Vous combattez un homme qui a fait la guerre aux peaux rouges ! Témoin ce casse-tête conquis par moi sur un grand chef... *Le caïman qui pleure sa postérité !*... Je suis un grand chef, moi-même... un grand chef des *visages pâles*, subtil au flair, rusé à la piste, et ce ne serait pas pour vous une médiocre gloire que de conquérir ma chevelure !

La nuit est venue peu à peu.

SUZANNE.

Eh bien, pour parler comme vous, malgré le plaisir que j'aurais à vous scalper, grand chef, c'est un motif plus honnête qui m'a fait prendre le sentier de la guerre !... Seulement, ayez la complaisance d'allumer votre lampe, car décidément on n'y voit plus clair.

PROSPER, se relevant pour prendre la lampe qui est sur la cheminée.

Oui, madame!... Mais, à défaut d'orgueil, quelle raison peut vous obliger à cette lutte désespérée?

SUZANNE.

Ah! vous n'admettez pas qu'il en puisse exister de plus sérieuses?

PROSPER.

J'avoue que... (La lampe crie comme lorsqu'elle est vide.) Allons, bon! cet imbécile de domestique qui n'a pas mis d'huile! Il sonne.

SUZANNE.

Allumez une bougie..., ce sera plus vite fait.

PROSPER.

C'est juste!... (Il cherche ses allumettes.) Je dis, madame, que si ce n'est pas le désir, très-naturel chez une femme, surtout... Ah! bien! pas d'allumettes, maintenant!

SUZANNE.

Eh bien! le premier morceau de papier!

PROSPER, se penchant et apercevant le papier roulé.

Voici l'affaire! (Il le ramasse.)... Très-naturel chez la femme, de ne pas se laisser vaincre en habileté par un homme... Il approche du feu le papier, qui commence à s'enflammer.

LE DOMESTIQUE, entrant avec une lampe allumée.

Monsieur a sonné?

PROSPER, éteignant le petit papier et le gardant à la main.

Ah!... bon!... merci!... voilà ce que je désirais...

SUZANNE, à part, pendant qu'ils placent la lampe sur la table.

Maudit fâcheux!... c'était fait!

Le domestique sort.

PROSPER, continuant.*

... Par un homme!... (je finirai peut-être ma phrase...) Je ne vois pas du tout ce qui peut vous exciter ainsi contre moi!

SUZANNE.

Et le désir de sauver une amie, pour quoi le comptez-vous?

PROSPER, toujours avec le papier à la main. Ils sont assis face à face, Prosper à droite de la table, Suzanne à gauche.

Une amie!... une amie!... — Mon Dieu, madame, pardonnez-moi cette question; mais est-il bien possible qu'une femme

* Suzanne. Prosper.

soit assez l'amie d'une autre femme pour la tirer d'un mauvais pas? (A part.) Elle est ravissante à la lumière!

SUZANNE.

Je pourrais m'offenser de la question; mais j'aime mieux en rire!...

PROSPER, mordillant le papier.

Ravissante! (Haut.) Notez que je n'ai pas meilleure opinion de mon sexe, et que je ne crois pas à la bonté de l'un plus que de l'autre!

Suzanne prend machinalement l'enveloppe et la fausse lettre dans la jatte et affecte de jouer avec; mouvement de Prosper.

SUZANNE, riant.

C'est que vous vous regardez dans la glace.

PROSPER, riant de lui voir la lettre à la main.

Si vous voulez dire que je suis un égoïste... (A part, enchanté.) Oh! la lettre!... (Haut.) Je vous avoue que j'y fais tous mes efforts; on ne me fait que du mal, et je ne vois pas ce que je gagnerais à faire du bien aux autres.

SUZANNE, rejetant la lettre dans la jatte.

Et le plaisir de le faire!... Si vous saviez à quel point un service rendu nous fait paraître le ciel bleu, le repas appétissant, et doux l'oreiller... ah! monsieur l'égoïste!... vous seriez bon par amour de vous-même!... De tout ce que vous avez dépensé dans votre vie, comptez ce qui vous reste. Le peu que vous avez donné...

PROSPER, surpris.

Peut-être... oui!... (A lui-même.) Quel sourire!... et quelle âme!... Il jette le papier sur le tapis.

SUZANNE, à part.

Si j'éteignais la lampe... il serait bien forcé de la rallumer.

Elle se met à monter et descendre la mèche.

PROSPER, avec élan.

Tenez, madame!... (s'arrêtant.) Elle fume?

SUZANNE, continuant.

Oui! un peu!... (Elle l'éteint.) Ah! mon Dieu!

Elle ôte le verre et prépare la lampe pendant tout le couplet suivant.

PROSPER.

(A part.) Tant mieux! (Haut.) Ah! madame, si vous pensez tout ce que vous dites!... si vous n'agissez vraiment que par bonté d'âme... Ah! non, non, ce n'est plus de l'enthousiasme que

vous devez m'inspirer, c'est de la vénération, de l'idolâtrie, du culte!... Vous n'êtes plus seulement une femme d'une beauté, d'un charme, d'un esprit adorables!... mais un être venu je ne sais d'où, je ne sais comment, pour être adoré par moi sans que je sache précisément pourquoi... mais qu'il faut que j'adore bon gré, mal gré, sous peine d'être stupide; car vous êtes, de toutes les femmes, la seule femme, véritablement femme, dont on puisse faire sa femme!

SUZANNE.

Parlez-moi de déclaration!... en voilà une!... mais elle serait beaucoup plus claire si vous rallumiez votre lampe!

PROSPER, se rapprochant d'elle.

Non, madame, non, rien n'est doux comme la lumière d'un foyer d'automne, et surtout pour ce que j'ai à vous dire...

SUZANNE.

Allumons! ou je m'en vais!

PROSPER.

Ah! commandez, je suis votre esclave!... Mais je n'ai pas d'allumettes!... aussi je vous jure...

SUZANNE.

Allumons! allumons!

PROSPER.

Oui, je vous jure!... Je vous jure que depuis mon retour vous m'avez électrisé, grisé!...

SUZANNE, lui montrant la lampe.

Oui, mais...

PROSPER.

Je suis fou!... mais c'est peut-être la raison qui revient avec l'amour!...

SUZANNE.*

Ah! je m'en vais!

PROSPER.

Vous ne vous en irez pas... Non! non! vous ne laisserez pas votre œuvre inachevée!... Vous m'avez fait croire un instant que la vertu la plus pure et la bonté parfaite pouvaient être de ce monde; je veux le croire toute ma vie, et pour vous prouver que j'en suis digne... Cette lettre, madame, cette lettre, précieux talisman qui vous a fait descendre du ciel pour moi... je veux la détruire... et brûler avec elle devant vous... (Il prend l'en-

* Prosper, Suzanne.

veloppe dans la jatte) mon passé, et toutes ses erreurs, que j'abjure.
Il jette l'enveloppe au feu.

SUZANNE, à part.

Ah ! bien! je l'embrasserais pour ce mouvement-là !

PROSPER, prenant l'enveloppe avec les pincettes.

Regardez, madame, elle brûle ! elle brûle !

SUZANNE, à part.

Je n'aurai plus le courage de le renvoyer, maintenant !... — Bah !... Je le mettrai dans la confidence, et il restera !

PROSPER.

En voulez-vous les cendres à vos pieds?

SUZANNE, riant.

Etes-vous bien sûr que ce soit elle?

PROSPER.

Vous douteriez?

SUZANNE.

De votre bonne foi !... Oh !... non ! — Mais donnez-moi ce petit papier que vous teniez tout-à-l'heure !

PROSPER, cherchant sur le tapis.

Le petit papier !... Je ne comprends pas !...

SUZANNE, riant.

Le voilà !... Prosper le ramasse avec étonnement.

PROSPER.

Eh bien, madame ?

SUZANNE, écoutant.

Chut ! — Qu'est-ce que c'est que cela?

PROSPER.

Les abois des chiens ! (Allant à la fenêtre.) Thirion, Busonier et Vanhove, qui reviennent de ce côté !

SUZANNE.

On peut monter. Vite !... Donnez !...

PROSPER.

Ah ! j'y suis. — Vous avez peur d'être surprise avec moi dans l'obscurité !... Soyez tranquille !... (Il allume le papier.)

VANHOVE, dehors, sous la fenêtre.

Ici, Myrrha, ici !

SUZANNE, regardant le papier qui brûle.

Allons ! Il est écrit que c'est lui qui le brûlera !... (Prosper allume la bougie et jette le papier enflammé par la fenêtre. — [illegible].) Ah !...

VANHOVE, dehors.

Monsieur Prosper, voilà comment on met le feu à une maison!

SUZANNE.

Ah! mon Dieu!

PROSPER, de la fenêtre, se retournant.

Ne craignez rien!... Il s'est éteint en tombant!... et j'aperçois quelqu'un qui le ramasse!

SUZANNE, épouvantée.

Vanhove! — Tout est perdu!

PROSPER.

Comment?

SUZANNE.

Mais c'est elle!... c'est la lettre!...

PROSPER.

La lettre!... comment... ce petit papier...

SUZANNE.

Eh! ce petit papier, oui!... Vite! courez!... Mais courez donc!

PROSPER, effaré comme elle et courant à la fenêtre.

Ah! mon Dieu!... par où?...

SUZANNE, lui montrant la porte du fond.

Par là!...

PROSPER, courant à celle de droite.

Je cours!...

SUZANNE.

Mais non, par là!...

PROSPER.

Par là! Il court à la porte du fond en renversant les chaises.

SUZANNE.

Vous me retrouverez à la serre!...

PROSPER, courant au fond.

Mort ou vif, je l'aurai!

SUZANNE, à droite, en sortant.

Soyez donc trop fine!

FIN DU DEUXIEME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Une serre chez Vanhove. — A droite, second plan, grand massif de plantes exotiques empiétant sur la scène. Au troisième plan, entrée des appartements. Au premier plan, table, fauteuils, etc. — Au fond, le vitrage de la serre, tapissé de plantes grimpantes, et au milieu, la porte d'entrée. — A gauche, arbustes, banc, etc. Au premier plan, une porte; au deuxième plan, l'entrée de la salle à manger. — La scène est éclairée par des lanternes, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

SOLANGE, HENRI, BAPTISTE.

Solange, à droite, tire d'un panier des fruits qu'elle place sur une assiette. Henri prend l'assiette et la passe à Baptiste, qui dresse les fruits pour le dessert.

SOLANGE, à Henri.

Tenez!

BAPTISTE.

Vite! vite! Ces messieurs vont nous arriver affamés comme des chasseurs, et le couvert n'est pas seulement mis.

SOLANGE, même jeu.

Cette rage aussi, de mettre son dessert sur la table en même temps que le potage, au lieu de garder cela pour la petite surprise, comme de mon temps!

HENRI. (Bruit et éclats de rire au dehors.)

Les voilà!

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, THIRION, BUSONIER, TROIS AUTRES CHASSEURS.

Ils entrent par le fond, en riant.

THIRION.

Mais, ventre de loup!... Je vous dis que je l'aurais tué, si je l'avais voulu. Les rires redoublent.

BUSONIER.

Un perdreau blessé! Un grognement pour Thirion!...

TOUS, riant.

Vive Thirion!

THIRION.

Vive Thirion!... Vous êtes tous de mauvais plaisants! Car enfin, chacun son goût!... Voici M. d'Espars qui n'estime qu'une seule chasse! c'est de courre le cerf!... Busonier... c'est le lièvre!... M. le receveur, qui rit là dans son coin, c'est la sarcelle!... Vanhove... Ah! celui-là, si on le laissait faire, il chasserait l'éléphant! Eh bien, moi, j'ai des goûts plus modestes, je fais la chasse aux papillons, et aux demoiselles!...

BUSONIER.

Avec un fusil!

THIRION.

Et voilà pourquoi je l'ai manqué, ce malheureux perdreau!... Je le tenais au bout de mon fusil, n'est-ce pas... et j'allais le tuer!... Quand j'aperçois à terre, trottant, trottant pour regagner son gîte avant la nuit... un tigre...

TOUS.

Un tigre!...

THIRION.

Un tigre!... le tigre des coléoptères! un carabe doré!... Un naturaliste!... l'instinct l'emporte : je le guette!... comme ça... Je tire sur le perdreau en visant le carabe... je manque le premier, mais je saute sur l'autre!... Et vous voyez bien que je ne suis pas si maladroit... puisque le voilà, dans ce cornet! Il montre un petit cornet de papier bleu, planté dans le canon de son fusil.

BUSONIER.

Si nous ne rapportions que cela pour dîner!...

THIRION.

Ah! dîner!... A propos!... je dînerais bien, moi! Il dépose son fusil à gauche, contre le bras du banc.

TOUS.

Ah! oui!

HENRI, à Baptiste, bas.

Et le couvert qui n'est pas mis!

BAPTISTE.

Si ces messieurs veulent d'abord secouer leur poussière?

BUSONIER.

Ah! oui, les ablutio les ablutions ne sont pas de trop!

BAPTISTE.

Les chambres de ces messieurs sont de ce côté. Les chasseurs le suivent, et sortent avec lui par la droite.

BUSONIER.

Ah! çà, où diable est Vanhove?

THIRION.

Je n'en sais rien! Il nous a quittés brusquement sous mes fenêtres. (à Solange.) Eh bien, et ma femme? Elle n'est pas encore arrivée, ma femme?

SOLANGE, entrée avec une pile d'assiettes.

Non, monsieur!

THIRION, regardant l'heure à sa montre.

Sa toilette!... (A lui-même.) Elle est si scrupuleuse sur le chapitre de la toilette, Colomba!... Comme son langage, rien de décolleté!... Quand on pense qu'elle ne m'a jamais tutoyé! jamais!... Il sort par la gauche.

SCÈNE III

SOLANGE, HENRI, CLAUDINE.

CLAUDINE, qui est entrée sur les derniers mots.

Ah! sa femme, à ce bon monsieur!... Est-ce que ce n'est pas cette blonde si pincée qui a toujours quelque chose à dire tout bas à M. Paul? Henri et elle se regardent en riant.

SOLANGE, passant une assiette à Henri.

Voulez-vous vous taire, mauvaise langue!

HENRI.

Dites-donc, madame Solange, prend-on le café ici?

SOLANGE.

Oui! Henri entre dans la salle à manger.

CLAUDINE.

Alors, je compte sur vous pour préparer les tasses!... Je vais changer de col!... celui-là me va si mal!... j'ai l'air d'une bonne! Elle sort par la gauche.

SOLANGE.

Oui, ça ne sait pas faire un ourlet; mais ça sait jouer du piano!... Quelle misère!... Elle entre dans la salle à manger avec ses assiettes de fruits.

SCÈNE IV

PROSPER, puis SUZANNE.

PROSPER.

Il entre par le fond, en laissant la porte ouverte. Il est effaré, essoufflé.

Dans la serre !... Ici !... Enfin !... Heureusement !...

SUZANNE, entrant par le fond, effarée comme lui.

Heureusement !... Eh bien?

PROSPER, de même.

Eh bien?

SUZANNE.

Vous l'avez?

PROSPER.

Vous ne l'avez pas?

SUZANNE.

Eh ! non !

PROSPER.

Ni moi !

TOUS LES DEUX, avec désespoir.

Ah !

SUZANNE.

Eh ! alors, qu'est-ce que vous disiez donc : *heureusement !*

PROSPER.

Eh ! je disais : « Je ne l'ai pas !... mais elle doit l'avoir, *heureusement !* »

SUZANNE.

Mais puisque je suis arrivée après vous !

PROSPER.

Eh ! justement ! Je descends l'escalier quatre à quatre !... J'arrive en bas... personne !... plus de papier !... Je me dis : De deux choses l'une... ou Vanhove a mis le pied dessus pour achever de l'éteindre... ou il l'a ramassé pour s'assurer qu'il était bien éteint !... Le papier n'est pas là, donc c'est la seconde hypothèse qui est la bonne. Il l'a ramassé, puis jeté... Les chiens de chasse ont la manie de tout rapporter... Sa chienne, en voyant le papier, l'a pris aux dents, puis abandonné à dix pas de là !... Suivons la piste !... je le trouverai... J'ai suivi la piste !...

SUZANNE.

Et vous n'avez rien trouvé?

PROSPER.

C'était pourtant puissamment raisonné!...

SUZANNE.

C'est le vent qui l'a chassé!...

PROSPER.

Il n'y a pas de vent!

SUZANNE.

Alors c'est la première hypothèse qui était la bonne!...

PROSPER.

C'est ce que je me suis dit!... Vanhove a marché sur le papier!... J'ai mal cherché!... mais heureusement mademoiselle Suzanne est plus adroite que moi... elle l'a trouvé!...

SUZANNE.

Mais je n'ai pas cherché, moi!... Je descends; vous n'y êtes plus!... Je me dis : « Il l'a! courons! » — Et... j'accours!

PROSPER, *s'asseyant à droite.*

Mille crocodiles! c'est à recommencer demain matin, au petit jour!

SUZANNE.

Comment, demain matin?... mais tout de suite!

PROSPER, *effrayé.*

Sans paletot!

SUZANNE.

Il s'agit bien de paletot!

PROSPER.

Mais, mademoiselle, considérez...

SUZANNE.

Voulez-vous que le premier passant le trouve...

PROSPER.

Non!

SUZANNE.

Et le porte à Vanhove?

PROSPER, *se levant.*

Ah! je me brûlerais le peu de cervelle qui me reste!

SUZANNE.

Eh bien! marchez vite!...

PROSPER, boutonnant sa redingote et frissonnant d'avance.

Oui, mademoiselle! Brou... brou!...

SUZANNE, lui jetant le châle de Clarisse sur l'épaule.

Vous avez froid? — Tenez, voilà mon châle!

PROSPER.

Non, mademoiselle, non!

SUZANNE, insistant.

Si! si!

PROSPER, se laissant envelopper du châle.

Ah! mon Dieu!... elle m'éblouit! elle me fascine!... elle me grise!... Je suis désarmé, dompté (le châle lui ferme la bouche), muselé!...

SUZANNE.

Allons, vite!... en route!

PROSPER.

Oui, mademoiselle!... muselé! Je suis muselé!...

Il se sauve par le fond.

SCÈNE V

SUZANNE, seule et assise à gauche.

Et dire que depuis ce matin je suis comme un écureuil en cage pour un méchant petit carré de papier... et à cause de ce!... Pauvre garçon!... il se donne assez de peine pour défaire ce qu'il a fait!... N'en disons pas de mal; mais maudits soient les écrits, l'écriture et les écrivassières!... Parler et tout dire, passe!... Je vous aime est une jolie phrase à risquer... mais l'écrire!... elle se gèle en route! Enfin!... j'aurais beau donner par lettre tous les baisers du monde à... ce monsieur, par exemple!... la belle avance pour lui!... sa joue n'en serait pas plus rouge!.. (Se levant.) Tiens! c'est singulier, c'est la mienne qui rougit!... Ah! par exemple! est-ce que je me ferais la mauvaise plaisanterie de me cacher une arrière-pensée sur ce monsieur?... Ah! mais, voyons donc!... voyons donc!... qu'est-ce que cela signifie?... Eh! la, mademoiselle Suzanne... je vais vous surveiller, moi!...

SCÈNE VI

SUZANNE, MARTHE, puis PAUL.

MARTHE.

Ah! c'est marraine!... — As-tu vu M. Paul?

SUZANNE, bas.

En voilà une qui n'y fait pas tant de façons!... (Haut.) Non, je ne l'ai pas vu; mais toi, as-tu vu Vanhove?

MARTHE.

Non! il se promène en long et en large dans sa chambre...

SUZANNE, effrayée.

En long et en large!... nous sommes perdus!

BUSONIER, entré aux derniers mots de Marthe.

Qui est-ce qui a le front de se promener en long et en large à six heures et demie... On ne dîne donc pas, ici?

MARTHE.

Je vais voir!... Elle entre dans la salle à manger.

SCÈNE VII

SUZANNE, BUSONIER.

SUZANNE.

Busonier, mon ami!... Vite... répondez-moi!

BUSONIER.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est?

SUZANNE.

Vous étiez avec Vanhove quand M. Prosper a jeté ce papier enflammé par la fenêtre?

BUSONIER.

Tiens, vous savez?

SUZANNE.

Qui l'a ramassé?

BUSONIER.

Le papier?

SUZANNE.

Est-ce Vanhove?

BUSONIER.

Vanhove?

SUZANNE.

Mais répondez donc, vous me faites mourir!

BUSONIER.

Eh! ma chère amie, laissez-moi le temps... Ah! çà, quel diable d'intérêt?...

SUZANNE, *impatientée.*

Ah!...

BUSONIER.

Ah!... j'y suis!... c'est moi qui l'ai ramassé!

SUZANNE.

Vous?

BUSONIER.

Positivement!

SUZANNE.

Et après?...

BUSONIER.

Après?

SUZANNE.

Qu'est-ce que vous en avez fait?

BUSONIER.

Ce que j'en ai... Ah! çà, quel diable d'intérêt?...

SUZANNE.

Ah! quel homme!...

BUSONIER.

Ma foi! je crois que je l'ai jeté!... Ah!... non! non! non! Je ne l'ai pas jeté!...

SUZANNE, *vivement.*

Vous l'avez?

BUSONIER.

Non!... Je l'ai donné à Thirion!

SUZANNE.

A Thirion? *Paul paraît au fond et disparaît vivement.*

BUSONIER.

Ou plutôt c'est lui qui me l'a pris des mains... Positivement!... C'est cela!

SUZANNE.

Thirion!... un fou!... Quel malheur! Où est-il, au moins, que je lui parle?

BUSONIER.

Il était là tout à l'heure avec moi... (Appelant.) Eh! Thirion!...

SUZANNE, lui fermant la bouche.

Non! non! ne l'appelez pas!

BUSONIER, surpris.

Ah!... il ne faut pas l'appeler?...

SUZANNE.

Cherchons-le, trouvons-le... Venez.

BUSONIER.

Mais... quel diable d'int....?

SUZANNE, l'entraînant.

Mais venez donc!...

Ils sortent par la droite.

SCÈNE VIII

PAUL, PUIS SOLANGE.

PAUL, entrant avec précaution par la porte du fond; il est en tenue de voyage.

Personne!... Je me risque!... Il descend.

SOLANGE, sortant de la salle à manger avec un plateau et des tasses.

Tiens! M. Paul!...

PAUL.

Veux-tu te taire!

SOLANGE, baissant la voix.

Madame Thirion qui me dit d'ôter votre couvert!

PAUL.

Je crois bien, Solange... elle me chasse!... Elle m'envoie à Chinon préparer mon baccalauréat!

SOLANGE.

Eh bien, vous dînerez toujours avant de partir?

PAUL.

Ah! il y a longtemps que je suis parti!... Sous prétexte que ma place était retenue d'avance... elle m'a fait prendre la patache à cinq heures, devant la porte, en me recommandant au conducteur!... Et voilà une heure que je suis en route.

SOLANGE.

Comme ça?

PAUL.

Tu comprends; j'étais seul dans le coupé... aux dernières maisons du village, à la petite côte... j'ai ouvert tout doucement la portière... j'ai sauté sur le chemin, sans être vu... et je suis revenu à travers champs!...

SOLANGE.

Pourquoi faire?

PAUL.

Pourquoi faire, Solange? Mais pour la revoir, elle!... Tu sais bien qui!... pour lui dire que je l'aime... que je l'aime bien plus que ce matin, cent fois plus!... Et que je veux pas la quitter... et que je veux qu'on nous marie... et que je n'ai pas besoin d'être bachelier pour ça!...

SOLANGE.

Ah! si mademoiselle Marthe vous entendait! quelle semonce!

PAUL.

Marthe!... Ah! je suis bien sûr que non!...

SOLANGE.

Ma patronne!... Il est devenu fat!

PAUL.

Elle serait bien trop contente de me voir.

SOLANGE.

Vous voir?... Vous comptez la voir?...

PAUL.

Tiens!... je crois bien... pendant le dîner!

SOLANGE.

Et où ça, s'il vous plaît?

PAUL.

Ici!... — C'est joliment commode, la serre... Il y fait bon!... Je m'y cache tout l'hiver! Et je la verrai, et je lui parlerai toute la journée!... et libre... comme le sauvage dans ses forêts... sans tuteur, ni tutrice!... Plus de Colomba! — A bas Colomba!...

SOLANGE.

Mais c'est un garnement!...

PAUL.

Et pour commencer, je vais écrire un petit mot à made-

moiselle Marthe. (Se fouillant) Eh bien... mon calepin!... Ah! je l'aurai perdu en sautant de la voiture!... Mais voilà toujours un bout de crayon... donne-moi du papier, vite!... du papier!

SOLANGE.

Moi!... Ah bien, plus souvent!

PAUL.

Tu refuses?

SOLANGE.

Mais je vais aussi porter votre lettre, n'est-ce pas?

PAUL.

Certainement!

SOLANGE.

Mais tout de suite!... A-t-on jamais vu?... (A part.) Je m'en vais, il finirait par m'enjôler!...

PAUL.

Solange!... ma chère Solange!...

SOLANGE, indignée.

Me proposer à moi!... Voulez-vous, petit monstre!... Elle sort par la salle à manger.

SCÈNE IX

PAUL, seul.

Moi qui comptais sur elle!... comment faire? (Il tâte ses poches.) Voilà bien le crayon,... mais le papier à lettre!... (avec dépit) Ah!... (Il tombe assis sur le banc de gauche, et se trouve en face du petit cornet de Thirion.) Oh! Providence!... Ce cornet!... (Il le prend et le secoue.) Qu'est-ce que c'est que ça?... Un grelot! (Il ouvre et regarde.) Un scarabée!... c'est le gibier de mon tuteur!... Bah! un de plus ou de moins dans sa collection!... il croira qu'il l'a perdu en route! (Il secoue le cornet ouvert.) Voilà un animal qui doit un joli cierge à l'amour!... Il échappe au camphre! (Il plie et déchire le bord qui est tout brûlé, puis jette ce fragment à terre.) La! comme cela, ce sera plus convenable!... C'est écrit, mais il y a un côté tout blanc! Quelle chance! (Il écrit:) « Je suis revenu... on veut me faire passer mon baccalauréat, mais je ne veux pas être bachelier, je veux être votre mari... je suis caché dans la serre... pour la vie... »

THIRION, dehors.

Le papier?

PAUL, se levant.

Quelqu'un !... mon tuteur !... Ah ! mon Dieu ! Il se jette à droite dans les plantes du massif, qui se referme sur lui.

SCÈNE X

SUZANNE, BUSONIER, THIRION. Ils rentrent par la droite.

THIRION, criant.

Mais le papier qui?... mais le papier quoi?... Je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites !

SUZANNE.*

Mais voulez-vous ne pas crier si fort !

THIRION, bas.

Quel papier?

SUZANNE.

Celui de Prosper !

BUSONIER.

Allumé !

SUZANNE.

Jeté par la fenêtre !...

BUSONIER.

Que j'ai ramassé !...

SUZANNE.

Et que vous lui avez pris des mains !

THIRION.

Ah ! le chiffon de papier brûlé !... mais parlez donc !

SUZANNE.

Enfin !

THIRION, sans l'écouter.

Eh ! mettez-vous à ma place !... Vous me dites le papier !... Quel papier? Il y a tant de pa.....

SUZANNE, impatientée, à Busonier.

Oh ! il est encore plus agaçant que vous !

THIRION.

Si vous m'aviez dit tout de suite le chiffon...

SUZANNE.

Eh bien, le chiffon, là !... le chiffon !... Où est le chiffon ?

THIRION.

Tiens, c'est drôle !... Vous tenez à ce méchant bout de...

* Suzanne Thirion, Busonier.

SUZANNE.

Oui !...

THIRION.

Vous savez qu'il est brûlé.

SUZANNE et BUSONIER, exaspérés, accentuant chaque syllabe.*

Qu'est-ce... que... vous en a...vez... fait?...

THIRION.

Eh bien, j'en ai fait un petit cornet!

SUZANNE.

Un cornet?

THIRION.

Oui, pour enfermer mon coléoptère, qui me chatouillait abominablement le creux de la main.

SUZANNE.

Et où est-il, ce cornet?...

THIRION.

Parbleu!... il est là, dans le canon de mon fusil!

BUSONIER.

Eh! dites-le donc!

THIRION, grognant.

Eh! dites-le donc! Il traverse et prend le fusil sans le regarder.

SUZANNE.

Enfin! je le tiens!

THIRION, regardant le fusil.

Tiens! il n'y est plus!

BUSONIER.

Parti!

SUZANNE, effrayée.

Perdu!

THIRION.

Oh! le scélérat de carabe!... Voyez-vous cela! Il se sera tant démené qu'il aura roulé à terre avec son sac.

SUZANNE.

Alors! il ne peut être loin!... Cherchons! Ils se penchent tous et regardent à terre.

THIRION, cherchant au milieu des plantes.

Ah! c'est inouï!... Est-ce intelligent ces animaux! Quel joli mémoire à faire sur celui-là, pour la société d'entomologie de Chinon! (Poussant un cri.) Ah! (Suzanne et Busonier se rapprochent vivement, croyant

* Thirion, Suzanne, Busonier.

qu'il a trouvé le cornet.) J'intitulerai ça : *Une évasion*... (Ils se détournent avec dépit) ou *un coléoptère à la Bastille*... ou *le Latude des scarabées*... oui, *le Latude*...

SUZANNE, découragée.

Rien !

THIRION et BUSONIER.

Rien !

SUZANNE.

Ah ! il n'y a pas à dire : il faut le trouver !... Cherchez !... cherchez ! (Apercevant Vanhove, et vivement.) Non !... ne cherchez pas !

BUSONIER et THIRION, stupéfaits.

Ah !...

SCÈNE XI

SUZANNE, THIRION, BUSONIER, VANHOVE, CLARISSE, MARTHE, COLOMBA, CHASSEURS, BAPTISTE, HENRI.

VANHOVE.

Ah ! çà !... Est-ce qu'on ne dîne pas ?...

MARTHE, sortant de la salle à manger.

Si ! c'est prêt !

BAPTISTE.

Madame est servie !

TOUS, avec satisfaction.

Ah !

BUSONIER.

Bonne nouvelle !

CLARISSE, bas à Suzanne.

Il est parti ?

SUZANNE, cherchant toujours des yeux et distraite.

Le carabe ?... Oui, il est parti !...

CLARISSE, surprise.

Le carabe ?...

SUZANNE.

Ah ! non !... lui !... Prosper ! oui, mon amie, oui !... (A part.) Pauvre garçon, qui cherche là-bas !...

CLARISSE.

Lui parti !... et la lettre brûlée !... Ah ! Suzanne, je respire ! Elle remonte.

SUZANNE, à part.

Moi..., j'étouffe !...

VANHOVE, à part, en la regardant.

Elle est soucieuse!... elle n'aura pas réussi auprès de cet homme!... Maintenant c'est mon affaire! (A Suzanne, en lui offrant son bras.) Suzanne...

SUZANNE, jetant un dernier coup d'œil à terre, et lui prenant le bras machinalement, tandis que tout le monde entre dans la salle à manger.

Merci, mon ami!

MARTHE.

Tu as perdu quelque chose?

SUZANNE.

Oui... une petite broche!...

VANHOVE.

Ici?

SUZANNE, vivement et se retenant.

Ah! ne cherchez pas, mon ami, ce n'est pas la peine! (A Marthe. Dis à Solange de venir me parler.

MARTHE.

Oui! (A part.) Conçoit-on ce Paul qui n'est pas venu!

SCÈNE XII

PAUL, PUIS CLAUDINE.

PAUL. Il ouvre le feuillage et sort à quatre pattes, sa lettre à la main.

Enfin!...—Voilà un quart d'heure que j'entends un bourdonnement de paroles!... (Se frottant les mains et les jambes.) On n'est pas très-bien, là dedans!... Une foule de plantes qui piquent les bras... qui piquent les jambes! Ah! çà, qui est-ce qui va porter ma lettre? Il remonte et cherche des yeux dans le parc.

CLAUDINE, rentrant par la gauche avec un col de guipure.

La!... Maintenant, je crois qu'on a l'air de quelque chose! (Apercevant Paul.) Tiens, le petit brun de la grosse dame blonde!...

PAUL, se retournant effrayé.

Ah!

CLAUDINE.

Monsieur cherche peut-être la salle à manger?

PAUL.

Ah! mademoiselle! ne dites pas que vous m'avez vu... à personne! à personne!

CLAUDINE.

Oh! monsieur, soyez tranquille je suis discrète par état!

5..

PAUL, à part.

Discrète !... au fait !... la lettre ! J'ai vu cela dans tous les romans... si j'essayais... (Haut.) Mademoiselle...

CLAUDINE.

Monsieur?

PAUL, très-embarrassé. *

Vous êtes très-jolie, mademoiselle !...

CLAUDINE.

On me le dit souvent, monsieur !

PAUL, de même, les yeux baissés.

On a bien raison ; seulement il vous manque...

CLAUDINE, le regardant.

Quoi donc?... des yeux ?

PAUL.

Oh ! non ! ceux-là suffisent !... (Timidement.) Je voulais dire, il vous manque de belles boucles d'oreilles !...

CLAUDINE, à part.

Tiens ! tiens ! il veut me corrompre ! Voyons !

PAUL, à part.

Pourvu qu'elle n'aille pas se fâcher, mon Dieu ! (Haut.) Et si j'osais... Il lui glisse sa bourse.

CLAUDINE, la prenant.

Tout ce que monsieur voudra !

PAUL, ravi.

Oh! mademoiselle, ce que je veux, c'est que vous portiez mon petit billet !

CLAUDINE, riant et prenant le billet.

Je n'ai pas besoin de demander à qui ?... **

PAUL.

Tu le remettras...

CLAUDINE.

En changeant d'assiette.

PAUL.

Ah! Marton ou Lisette!... Tiens!... tant pis ! je t'embrasse !

CLAUDINE, riant.

Celui-là ! c'est pour moi !... je le garde !... Elle entre dans la salle à manger.

* Paul, Claudine.
** Claudine, Paul.

PAUL, seul.

Ah! mais, comme je me forme!... Escapade... billets secrets!... séduction de soubrette!... Encore quelqu'un!... le diable l'emporte! Il se cache à gauche.

SCÈNE XIII

PROSPER, PUIS SOLANGE, PUIS PAUL.

PROSPER, rentrant par le fond, enveloppé du châle.

Rien! rien! rien! — Rien qu'un froid de loup et une faim canine!... (Bruit d'assiettes dans la salle à manger.) On dîne sans moi!... Eh bien! c'est complet maintenant: une entrée essoufflée... un costume inacceptable! un appétit de bouvier!... me voilà parfaitement ridicule. (Assis à droite.) Ah! Prosper! après trois ans de circumnavigation!... faire naufrage au souffle d'une femme! Rougis de ta propre honte... et s'il te reste quelque pudeur, contemple-toi dans ce châle!... De quoi as-tu l'air, grotesque?... d'un Hercule abruti sous la robe de Nessus!... (Se levant.) Il te dévore, ce châle, il brûle tes os, il te calcine! et tu ne saurais l'arracher... Tu te plais à le porter en souvenir de sa propriétaire... que tu aimes! Allons, lâche le mot, misérable!... tu l'aimes!... tu l'aimes tellement qu'avec ton appétit féroce tu restes là à débiter ton monologue, au lieu d'aller manger!... Va donc manger, saltimbanque! va manger!...

SOLANGE, sortant de la salle à manger.

Monsieur!...

PROSPER.

Vite! j'ai faim!... (Mouvement de Solange pour le retenir par son châle.) Ne touchez pas mon châle!

SOLANGE.

C'est bien monsieur qui s'appelle Prosper?...

PROSPER.

Oui, Prosper Block, qui a très-faim!... (Même jeu.) Mais ne touchez donc pas mon châle!... Il va pour entrer dans la salle à manger.

SOLANGE, interdit

Ah! c'est que mademoiselle Suzanne...

PROSPER, revenant vivement.

Mademoiselle Suzanne!... Eh bien?

SOLANGE.

Elle m'a dit comme ça de guetter monsieur à son retour...

PROSPER, enchanté.

Eh! allons donc! parlez donc!...

SOLANGE.

Et de dire à monsieur qu'on a perdu dans la serre un petit cornet.

PROSPER.

Un cornet...

SOLANGE.

De papier, avec une petite bête dedans.

PROSPER, stupéfait.

Une petite bête! un cornet avec une petite bête?... Eh bien, qu'est-ce que cela me fait?

SOLANGE.

Ah! c'est qu'elle prie monsieur de le chercher tout de suite, tout de suite!...

PROSPER.

Comment le chercher... comment tout de suite! Et dîner? et dîner?

SOLANGE.

Ah! dame!... elle n'a pas parlé de dîner!... elle m'a seulement dit de vous redemander son châle!

PROSPER, lui rendant le châle.

Son châle!... Ah! dernier coup!... (Il tombe assis sur le banc à gauche.) Je suis mort!...

SOLANGE, effrayée.

Monsieur!...

PROSPER, avec dignité.

Allez! allez!... (Solange sort toute surprise par la droite. — Seul, toujours sur le banc.) Si je cherche, je ne dîne pas!... Si je ne cherche pas et si j'entre, je ne dîne pas... car son regard menaçant me coupe l'appétit.... Je suis son esclave... son nègre! (Il se lève.) — Il lui faut son cornet... tout de suite, et sa petite bête!... Un caprice ridicule, extravagant!... N'importe, mon métier commence! Dompté, muselé! je l'ai voulu!... Allons, cherche, toutou, cherche le cornet pour maîtresse à toi!... cherche la petite bête!... cherche!...

Il se met à fureter partout en remontant la scène et disparaît un moment dans le parc.

PAUL, sortant à mesure que Prosper remonte.

Je n'entends plus rien... il doit être à table!... (Regardant du côté de la salle à manger.) Ah! la portière est ouverte! je les vois tous! On va changer les assiettes!... (Prosper reparaît et descend la scène en cherchant à droite, puis à gauche.) Voilà Claudine qui me fait signe... (Répondant au signe de Claudine.) Oui, oui, maintenant!... Elle prend une assiette!... elle va... — Eh bien! où va-t-elle donc?... Mais!... Ah! la malheureuse, mais ce n'est pas... Elle donne la lettre à Colomba!... (Criant.) Ah!

PROSPER, assis sur le banc à gauche et se retournant brusquement.

Hein?

PAUL.

Quelqu'un!... Je suis perdu! Il se précipite dans le massif.

SCÈNE XIV

PROSPER, puis VANHOVE.

PROSPER, seul.

Un cri!... j'ai marché sur l'animal!... (Il cherche autour de lui en redescendant et ramasse le petit fragment de papier brûlé.) Ce ne peut pas être cela! (Il l'ouvre.) Un fragment de papier brûlé!... de papier bleu!... (Il lit.) Des fins de mots : « *Ma mère... hove... hove...* » Vanhove!... c'est elle!... la lettre!... ici... déchirée... comment? .. (Il se retourne et aperçoit Vanhove, qui sort de la salle à manger.) Ah! très-bien; voici comment!...

VANHOVE, allant à la porte du fond.

J'ai entendu crier.

PROSPER, à part.

C'est ici qu'on s'égorge!... Oui, mais après dîner!...

VANHOVE, l'apercevant.

Ah! monsieur!...

PROSPER.

Monsieur, je vous demande pardon, je me suis fait un peu attendre. Mouvement pour entrer dans la salle à manger.

VANHOVE, l'arrêtant.

Deux mots d'entretien, monsieur, s'il vous plaît.

PROSPER, à lui-même, redescendant.

Allons! — il est écrit que je me battrai à jeun!...

VANHOVE. *

Persistez-vous toujours dans la demande que vous m'avez adressée ce matin, monsieur?

Bruit d'assiettes.

PROSPER, après un coup d'œil de regret à la salle à manger.

Mon Dieu!... (A part.) Ah! diable, je n'y pensais plus! (Haut.) Mon Dieu, oui et non... Oui, en principe... mais en réalité, non! non!...

VANHOVE.

Expliquez-vous!

PROSPER.

Je m'explique!... Madame Vanhove a témoigné pour cette union une si grande répugnance!...

VANHOVE.

Motivée.

PROSPER.

Motiv... (Bas.) Cela se gâte! de l'aplomb!... (Haut.) Motivée comment, monsieur?... Motivée par quoi?

VANHOVE, tranquillement.

Mais peut-être par l'oubli d'une passion plus ancienne que madame Vanhove verrait avec peine sacrifier à la nouvelle!...

PROSPER, après l'avoir regardé.

Ah! (A part.) Eh bien, l'y voilà tout de suite, j'aime mieux ça! (Haut et changeant de ton.) Monsieur!... — vous savez tout, n'est-ce pas?

VANHOVE.

Je sais tout!

PROSPER, se levant, ainsi que Vanhove.

Alors, permettez que nous en recausions après dîner.

Même jeu que précédemment pour entrer dans la salle à manger.

VANHOVE, l'arrêtant. **

Non, monsieur, non! la chose est assez grave pour ne souffrir aucun délai.

PROSPER.

Oh! mon Dieu, pas si grave que vous le croyez, mon cher monsieur. J'ai aimé la personne que vous savez... nous avons échangé quelques confidences, quelques lettres, c'est vrai... mais permettez-moi de vous dire que je m'en suis tenu au té-

* Prosper sur le banc à gauche, et Vanhove à droite.

** Vanhove, Prosper.

moignage de l'amour le plus respectueux, le plus pur... et qu
sa vertu...

VANHOVE.

Non, monsieur !

PROSPER.

Comment, non !

VANHOVE.

Non ! monsieur ! non !

PROSPER.

Sable et marée ! voilà une erreur déplorable, et je vou donne ma parole d'honneur !...

VANHOVE.

Ne jurez pas ! Elle est coupable !... elle me l'a dit !

PROSPER.

Elle vous a dit?...

VANHOVE.

Tout !

PROSPER.

Mais quoi, *tout?* quel *tout?* Il n'y a pas seulement la moitié.. ni le quart.

VANHOVE.

Tout !

PROSPER.

Allons donc ! elle ne peut pas s'être accusée de ce qui n'es pas ! la médisance des femmes ne va pas encore jusque-là.

VANHOVE.

Tout, vous dis-je... Votre abandon, pour une trahison appa rente... vos voyages, votre retour, et le peu de cas que vou semblez faire aujourd'hui de l'amour qu'elle vous a gardé.

PROSPER, à part.

L'amour que... Eh bien ! ce qui m'en plaît... c'est le choi du confident ! (Haut.) Alors, elle vous l'a dit?... comme cela !.. tout simplement ?

VANHOVE.

Enfin, elle me l'a dit !

PROSPER.

C'est charmant !... Et vous êtes venu?...

VANHOVE.

Oui.

PROSPER.

Pour m'offrir?...

VANHOVE.

Oui.

PROSPER.

De nous couper la gorge ensemble?

VANHOVE.

Non! de vous réconcilier avec elle.

PROSPER, stupéfait.

Hein?... Plaît-il?

VANHOVE.

Je dis... de vous réconcilier avec elle!

PROSPER.

Vous!... me réconcilier...

VANHOVE.

L'honneur de ma maison l'exige!

PROSPER.

Ah! c'est l'honneur qui... (A part.) Il l'entend comme aux îles arquises, lui!...

VANHOVE, lui tendant la main.

Ainsi monsieur... c'est un ami qui vous tend la main!...

PROSPER, la serrant.

Ah! vous êtes bien bon!... très-bon. (A part.) Trop bon!

VANHOVE.

Faites son bonheur...

PROSPER, de même.

Eh bien oui, monsieur!... Eh bien oui, monsieur!

VANHOVE.

Et le mien!...

PROSPER, à part.

Et le sien! Il dit cela avec une majesté!... (Haut.) Ah! çà, mais ble et marée, monsieur, avez-vous bien réfléchi à ce que ous me proposez-là!... Et si je refusais, monsieur?...

VANHOVE.

Ah! si vous refusiez, monsieur... je vous tuerais!

PROSPER.

Ah!

VANHOVE.

Infailliblement!... car il ne sera pas dit qu'une femme douce bonne aura cru à votre amour, et que vous lui refuserez

après sa faute toutes les satisfactions qu'elle est en droit d'attendre!

PROSPER.

Toutes les satisfactions!... je lui refuse toutes...

VANHOVE.

Mais certainement!...

PROSPER, à part.

Satisfactions!... Il a des mots superbes!

VANHOVE.

Ainsi, votre choix?...

PROSPER.

Il est tout fait! — J'aime mieux le duel!... Mais, sable et marée... ce sera bien la première fois qu'un mari se battra pour que sa femme...

VANHOVE.

Eh! monsieur! ne mêlons pas le nom de ma femme à tout ceci!

PROSPER.

Eh! monsieur!... il le faut bien!...

VANHOVE.

Non! monsieur, il ne le faut pas: vos armes?

PROSPER.

Les vôtres!

SCÈNE XV

LES PRÉCÉDENTS, SUZANNE, CLARISSE.

SUZANNE, à part.

Ah! ce que je craignais...

CLARISSE, de même, à la vue de Prosper.

Une provocation?...

SUZANNE, se jetant entre eux. *

Ah! Prosper!... la raison de Vanhove n'aura donc pas sur vous plus de pouvoir que mes larmes?

PROSPER, surpris.

Hein!...

SUZANNE.

Faudra-t-il que je me jette à vos pieds pour faire appel à votre honneur!...

* Clarisse, Vanhove, Suzanne, Prosper.

VANHOVE, la retenant.

Oui, est-ce là ce que vous demandez?...

PROSPER.

Seigneur Dieu! qu'est-ce que c'est que cela?...

SUZANNE.

Non! mon ami! Votre Suzanne n'a jamais été coupable! (Bas.) ites comme moi! (Haut.) Non, je n'ai pas trahi mes serments!... ous le savez bien!... (Bas.) Dites donc comme moi!

PROSPER, effaré.

Mais...

SUZANNE.

Mais jamais amour plus vrai n'a été récompensé par une lle ingratitude!...

PROSPER.

Moi?...

SUZANNE.

Maladroit! (Haut.) Et si vous refusez de me rendre l'honeur...

PROSPER, bas.

Je...

SUZANNE.

Je me tuerai... oui! Et c'est vous!... vous qui m'aurez porté coup mortel!... Mais parlez donc!... parlez donc! parlez onc!...

PROSPER, ne sachant plus où il en est.

Ah! il faut que... (A part.) je n'y comprends rien; mais je la ens!... (A Aanhove.) Ah! il faut que...

VANHOVE.

Eh! oui!...

PROSPER. *

Bien! monsieur, bien!... Je comprends!... je comprends!

VANHOVE.

Que répondez-vous?

PROSPER.

Eh bien! je réponds, je réponds... (Résolûment.) Tout cela est-il ien vrai, madame?

SUZANNE, avec effusion.

Ah!... (Bas.) Bien! bravo!

* Clarisse, Vanhove, Prosper, Suzanne.

PROSPER, à lui-même.

Bien! bravo!... Eh bien, attends, va!... (Haut.) Vous m'avez été fidèle, vous le jurez?

SUZANNE, même jeu.

Ah!... il le demande!

VANHOVE.

Vous le demandez?

PROSPER, lui serrant les mains.

Non! monsieur, non! je ne le demande plus!

SUZANNE, bas à Prosper.

Bien! courage!

PROSPER, vivement.

Et vous m'aimez?

SUZANNE, avec cœur.

Ah!... (Bas.) Censé!

PROSPER, bas.

Ah! bien oui, censé... (Haut.) Et moi aussi, madame, moi aussi, je vous aime!

SUZANNE, bas.

Censé!

PROSPER, bas.

Ah! bien oui, censé!... (Haut.) Et je prends monsieur à témoin de cet amour mutuel!

SUZANNE, bas.

Assez! assez!

PROSPER.

Et je vous épouse, madame, sur mon honneur, je vous épouse, quand vous voudrez!

VANHOVE.

Enfin! Il remonte avec Clarisse.

SUZANNE, bas.

Censé, toujours.

PROSPER, bas.

Ah! bien oui, censé, tout de bon! tout de bon! (Haut.) Dans mes bras, Suzanne, dans mes bras!

SUZANNE, reculant. *

Ah! mais...

VANHOVE, la jetant dans les bras de Prosper.

Eh! allez donc, Suzanne, c'est en famille!

* Prosper, Suzanne, Vanhove, Clarisse.

PROSPER, l'embrassant.

Ah! ma chère Suzanne!

SUZANNE, de même.

Ah! Prosper!... (Bas.) Ah! traître!...

PROSPER, de même.

Tirez-vous de là.

SCÈNE XVI

LES PRÉCÉDENTS, THIRION, BUSONIER, COLOMBA, MARTHE, LES TROIS CHASSEURS, BAPTISTE, HENRI.

VANHOVE.

Messieurs... j'ai l'honneur de vous annoncer le mariage de ma cousine Suzanne avec M. Prosper Block...

TOUS.

Ah!...

SUZANNE.

Comment? déjà!... Tous les entourent en les félicitant.

THIRION, seul, à l'avant-scène, tenant le petit papier bleu à la main; il est un peu gris. — On sert le café au fond.

Une lettre à Colomba!... une lettre que j'ai surprise, sans être vu, au moment où la femme de chambre la glissait sous son assiette... Ah!... l'émotion... le champagne... j'étouffe!... lisons! (Il lit.) « Je pars cette [illegible], mais de près ou de loin, mon amour...» (S'interrompant.) Mon amour!... Il appelle Colomba mon amour!... Ah! misérable!... Si je connaissais... et pas de signature!... Il plie le papier en deux.

VANHOVE, redescendant avec une tasse de café à la main.

Eh bien! Thirion... vous ne prenez pas?...(Thirion veut faire bonne contenance.) Ah! mon Dieu! quelle figure!... (A Prosper, qui descend aussi avec une tasse de café.) Regardez donc!...

THIRION.

Au fait, c'est une idée!... le maître de la maison!... il doit connaître l'écriture de toutes les personnes qui sont ici... (A Vanhove, en lui donnant le papier plié.) Qui est-ce qui a écrit cela?...

VANHOVE.

Cela?... (Pendant qu'il cherche à lire, Prosper, derrière son dos, demande à Thirion ce qu'il a. — Vanhove lit.) « Je suis revenu....»

THIRION *.

Comment... il est revenu... il dit qu'il part!...

VANHOVE, de même.

« ... On veut me faire passer mon baccalauréat...

THIRION.

Comment, son baccalauréat?... mais non, il y a : « Mon amour. »

VANHOVE, riant de son agitation.

Mon baccalauréat!... C'est écrit au crayon!...

THIRION.

Mais non!... (Il lui reprend le papier plié et le lui représente ouvert.) Là! là ** !...

PROSPER, reconnaissant la lettre.

La lettre!... Il l'enlève vivement des mains de Vanhove.

VANHOVE, riant.

Voyons!

PROSPER.

Mais non! vous ne verrez pas!

VANHOVE, riant toujours de la figure de Thirion.

Comment?

THIRION.

Qu'est-ce à dire?

PROSPER, achevant de prendre son café.

C'est-à-dire que je ne prends personne ici pour confident!

THIRION.

Lui!... c'est lui!...

VANHOVE, n'y comprenant rien.

Cette lettre...

PROSPER.

Eh bien, c'est moi qui l'ai écrite... après?...

THIRION.

Lui! toi!... vous!... sous mon toit! Déclarer sa flamme à Colomba!...

VANHOVE, sautant.

Hein?...

* Thirion, Vanhove, Prosper.
** Toute cette scène en aparté, tandis qu'on prend le café au fond.

PROSPER, haussant l'épaule.

Allons donc!

VANHOVE, donnant sa tasse vide à Thirion.

Mais monsieur! mais c'est monstrueux!... Ce matin vous me demandez la main de Marthe, ce soir vous épousez Suzanne... et vous trouvez encore le temps d'aimer...

THIRION.

Colomba!

COLOMBA, descendant.

Plaît-il? Vanhove remonte indigné.

PROSPER, à Thirion.

Allons donc!... Et qui est-ce qui pense à aimer Colomba?

THIRION.

Mais toi, misérable!...

PROSPER, lui donnant sa tasse vide.

Tais-toi donc!

THIRION.

Tu l'appelles *mon amour!*

PROSPER.

C'est faux!...

VANHOVE.

La preuve, monsieur!...

PROSPER, embarrassé.

La preuve!... Il fait voir adroitement la lettre à Suzanne.

SUZANNE, bas à Clarisse, avec effroi.

La lettre!

CLARISSE, de même.

La lettre!...

PROSPER, continuant.

La preuve... c'est que je prie mademoiselle Suzanne... ma femme, messieurs, d'en prendre connaissance à l'instant même... Il tend la lettre à Suzanne.

VANHOVE, saisissant la lettre au passage.

Soit!... (Mouvement d'effroi de Prosper et de Suzanne.) zanne!...

SUZANNE, riant.

Inutile, mon ami... je sais ce que c'est...

ANHOVE.

Vous savez...

SUZANNE.

Un enfantillage... Brûlez!

VANHOVE.

Suzanne, prenez garde!... il y va de votre bonheur...

SUZANNE, lui présentant le candélabre qui se trouve à la portée de sa main, sur la table.

Brûlez!... brûlez!...

VANHOVE.

Vous le voulez?... (A Prosper.) Ah! vous êtes bien heureux d'avoir une femme... Il allume le petit papier et le jette à terre.

PROSPER, tandis que Vanhove remonte avec le flambeau, regardant la lettre qui brûle.

Ah!... coquine!... nous as-tu donné assez de mal!

THIRION, ses deux tasses à la main.

Il y avait pourtant: «Mon amour!»

COLOMBA.

Quoi donc?

SUZANNE.

Une bonne nouvelle, chère dame, nous marions Marthe avec Paul!...

PAUL, s'élançant du massif.

Ah! quel bonheur!...

COLOMBA.

Il était là!...

PAUL, à Marthe; en lui baisant la main.

Ah! que je suis heureux!...

PROSPER, à Suzanne.

Et moi donc!

SUZANNE, à demi-voix.

Vous!... vous allez partir pour Honoloulou!

PROSPER.

Avec ma femme... oui!

SUZANNE.

Jamais!

CLARISSE.

Ah! ma chère Suzanne!...

PROSPER.

Ah! ma chère Suzanne!...

SUZANNE.

Allons! il est écrit que je me sacrifierai pour tout le monde... et cela pour une lettre...

PROSPER, lui montrant le papier brûlé.

Ah! chères petites pattes de mouche, ne les maudissez pas!...

SUZANNE, à Prosper.

Elles nous ont fait faire bien du chemin!

FIN

LE PETIT HOTEL

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théatre-Français, le 21 février 1879.

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DES MÊMES AUTEURS

FORMAT GRAND IN-18

BARBE-BLEUE, opéra-bouffe en trois actes	2 »
LA BELLE HÉLÈNE, opéra-bouffe en trois actes. . . .	2 »
LA BOULANGÈRE A DES ÉCUS, opéra-bouffe trois actes..	2 »
LA BOULE, comédie en quatre actes	2 »
LE BOUQUET, comédie en un acte	1 50
LES BREBIS DE PANURGE, comédie en un acte . . .	1 50
LE BRÉSILIEN, comédie en un acte.	1 50
LES BRIGANDS, opéra-bouffe en trois actes.	2 »
CARMEN, opéra-comique en quatre actes	1 »
LE CHATEAU A TOTO, opéra-bouffe en trois actes . . .	2 »
LA CIGALE, comédie en trois actes	2 »
LA CLÉ DE MÉTELLA, comédie en un acte	1 50
L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN, comédie en un acte . .	1 50
LE FANDANGO, ballet-pantomime en un acte.	1 »
FANNY LEAR, comédie en cinq actes	2 »
FROUFROU, comédie en cinq actes	2 »
GRANDE-DUCHESSE DE GÉROLSTEIN, op. trois actes..	2 »
L'INGÉNUE, comédie en un acte	1 50
LOULOU, vaudeville en un acte	1 50
MADAME ATTEND MONSIEUR, comédie en un acte . .	1 50
LE MARI DE LA DÉBUTANTE, comédie en quatre actes.	2 »
LA MI-CARÊME, folie en un acte	1 50
LE PASSAGE DE VÉNUS, leçon d'astronomie en un acte.	1 50
LA PÉRICHOLE, opéra-bouffe en trois actes.	2 »
LE PETIT DUC, opéra-comique en trois actes	2 »
LA PETITE MARQUISE, comédie en trois actes. . . .	2 »
LE PHOTOGRAPHE, comédie en un acte	1 »
LE RÉVEILLON, comédie en trois actes	2 »
LE ROI CANDAULE, comédie en un acte	1 50
LES SONNETTES, comédie en un acte	1 50
TOTO CHEZ TATA, comédie en un acte	1 50
LE TRAIN DE MINUIT, comédie en deux actes. . . .	1 50
TRICOCHE ET CACOLET, vaudeville en cinq actes. . .	2 »
LA VEUVE, comédie en trois actes	2 »
LA VIE PARISIENNE, opéra-bouffe en cinq actes . . .	2 »

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE ROBERT.

LE
PETIT HOTEL

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE

PAR

HENRY MEILHAC & LUDOVIC HALÉVY



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

PERSONNAGES

BOISMARTIN...............	MM.	COQUELIN.
LA MARSILLIÈRE..........		THIRON.
UN NOTAIRE................		COQUELIN CADET.
JOSEPH......................		TRUFFIER.
ANTOINETTE DE CERNAY.	Mlle	JEANNE SAMARY.

A Paris, de nos jours.

S'adresser pour la mise en scène détaillée et le plan du décor, à M. LÉAUTAUD, au THÉATRE-FRANÇAIS.

Toutes les indications sont prises de la droite et de la gauche du spectateur. — Les personnages sont inscrits en tête des scènes dans l'ordre qu'ils occupent au théâtre. — Les changements de position sont indiqués par des renvois au bas des pages.

LE PETIT HOTEL

CHEZ LA MARSILLIÈRE

Un salon. — Porte d'entrée au fond. — Portes latérales. — Fenêtre à gauche. — Un bureau à droite. — A gauche, guéridon et canapé près du guéridon. — Tous les préparatifs d'un déménagement. — Des bibelots emballés, des piles de livres sur les chaises et sur le bureau. — Des tableaux par terre retournés contre le mur, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARSILLIÈRE, UN NOTAIRE.

Le notaire assis au bureau à droite. — La Marsillière se promenant en long et en large.

LE NOTAIRE *.

Moi, tu sais, je suis notaire; en ma qualité de notaire, je me crois obligé de t'adresser une question.

LA MARSILLIÈRE.

Quelle question?

* La Marsillière, le notaire.

LE NOTAIRE.

Veux-tu ou ne veux-tu pas te marier?

LA MARSILLIÈRE.

Je veux me marier...

LE NOTAIRE.

Décidément?...

LA MARSILLIÈRE.

Décidément!...

LE NOTAIRE.

Alors il est de toute nécessité que tu connaisses ton contrat.

LA MARSILLIÈRE.

Je ne demande pas mieux.

Il va s'asseoir près du bureau.

LE NOTAIRE.

A la bonne heure. (Lisant.) « Contrat de mariage entre » M. de La Marsillière et madame Piétranéra... »

LA MARSILLIÈRE.

Qu'est-ce que tu en penses, toi, de ce mariage?

LE NOTAIRE, stupéfait.

Plait-il?...

LA MARSILLIÈRE.

Réponds-moi sincèrement. Qu'est-ce que tu penses de mon mariage avec madame Piétranéra?

LE NOTAIRE.

C'est un mariage superbe.

LA MARSILLIÈRE.

Ce qui m'y a surtout fait penser, à ce mariage superbe, c'est que j'ai appris que Mautravers, mon ami

Mautravers, du cercle, avait envie de l'épouser; alors comme il y a, depuis vingt ans, une rivalité entre Mautravers et moi et que je me suis promis d'avoir le dernier...

LE NOTAIRE.

Tu t'es mis sur les rangs et madame Piétranéra a tout de suite paru t'accorder la préférence... ce dont je te félicite... madame Piétranéra est une femme charmante.

LA MARSILLIÈRE.

Un peu coquette.

LE NOTAIRE.

Excessivement coquette...

LA MARSILLIÈRE.

Tu en conviens?...

LE NOTAIRE.

Pourquoi n'en conviendrais-je pas?... Entourée d'hommages comme elle l'a toujours été, il n'est pas étonnant que madame...

LA MARSILLIÈRE.

Elle est encore jeune, madame Piétranéra?...

LE NOTAIRE.

Je le crois bien, elle n'a pas trente ans.

LA MARSILLIÈRE.

Et moi, j'en ai quarante-huit.

LE NOTAIRE.

Mon ami...

LA MARSILLIÈRE.

Eh bien?...

LE NOTAIRE.

Je croirais manquer à mon devoir si je ne t'adressais pas derechef la question que je t'ai adressée tout à l'heure : Veux-tu ou ne veux-tu pas?...

LA MARSILLIÈRE.

Je veux.

LE NOTAIRE.

Décidément?

LA MARSILLIÈRE.

Oui, décidément, et la preuve, c'est que j'ai mis mon hôtel en vente.

LE NOTAIRE.

Ah! c'est fait?

LA MARSILLIÈRE.

Oui.

LE NOTAIRE.

Ça a été dur.

LA MARSILLIÈRE.

Très dur .. mais il fallait bien... il n'y aurait pas eu ici assez de place pour ma femme et pour moi... (Se levant.) Aussi tu vois, j'empaquète mes bibelots, mes livres; je vais partir, je pars; mais cela me crève le cœur de le quitter, ce charmant petit hôtel où pendant vingt-cinq années j'ai vécu si heureux...

LE NOTAIRE, se levant.

Vingt-cinq ans...

LA MARSILLIÈRE.

Oui, vingt-cinq ans... Et si je te racontais tout ce qui s'y est passé, dans mon petit hôtel, pendant ces vingt-cinq ans... tiens, pendant les quinze premières années

surtout, si je te disais combien de petits coupés se sont arrêtés là, devant la porte... Et je courais à mon rideau... c'est elle... oui, c'est bien elle!... Et quelquefois... tiens, non ce n'est pas elle, c'en est une autre...

LE NOTAIRE.

Moi, tu sais, je suis notaire... ces choses-là ne me regardent pas...

LA MARSILLIÈRE.

Elles n'en sont pas plus désagréables pour ça!

LE NOTAIRE.

Eh bien! non, vois-tu, il n'y a pas moyen de lire un contrat de mariage...

LA MARSILLIÈRE.

Mais si, mais si...

LE NOTAIRE.

Non, je t'assure, tu ne me parais pas du tout être dans les dispositions... Le voilà, ton contrat, je te le laisse, tu vas le lire, et je reviendrai dans une heure te demander si tu as des observations à faire .. Est-ce entendu?...

LA MARSILLIÈRE.

C'est entendu, seulement...

LE NOTAIRE.

Seulement?...

LA MARSILLIÈRE.

Je t'en prie, ne parle à personne de ce mariage...

LE NOTAIRE.

Et pourquoi ne pas en parler? Tu n'es donc pas encore?...

LA MARSILLIÈRE.

Si fait, si fait, je suis décidé, absolument décidé, il est bien évident que si je n'étais pas décidé, je n'aurais pas laissé aller les choses... Mais si l'on en parle, de ce mariage, je vais être en proie à tous les donneurs de conseils... au cercle, par exemple... tu sais que j'y vais tous les soirs, j'y vais pour faire mon piquet, eh bien! j'en connais au cercle, qui ne pourraient pas s'empêcher de me dire: comment, vous vous mariez?... Quelle drôle d'idée vous avez là!... Ça me serait désagréable...

LE NOTAIRE, en riant.

C'est bien, je n'en parlerai pas...

LA MARSILLIÈRE.

Cela vaudra mieux.

LE NOTAIRE.

Et tu vas lire...

LA MARSILLIÈRE.

Oui.

LE NOTAIRE.

A tout à l'heure, alors.

LA MARSILLIÈRE.

A tout à l'heure...

Le notaire sort.

SCÈNE II

LA MARSILLIÈRE, puis JOSEPH.

LA MARSILLIÈRE.

Voyons un peu. (Regardant autour de lui avec regret.) Ah!... Prenant son parti. — Il va s'asseoir au bureau à droite et lit.) « Il y » aura communauté de biens entre les futurs époux, » conformément aux dispositions du code Napoléon, » sauf les modifications... » (Entre Joseph apportant une carte *.) Qu'est-ce qu'il y a, Joseph?

JOSEPH.

Monsieur, c'est un monsieur qui vient pour voir l'hôtel.

Il donne la carte.

LA MARSILLIÈRE.

Comment, pour voir...

JOSEPH.

Dame, monsieur, puisqu'il est en vente...

LA MARSILLIÈRE.

C'est vrai, au fait!... puisque mon hôtel est en vente, il est tout naturel qu'on vienne... Faites entrer ce monsieur. (Joseph sort. — La Marsillière regarde la carte que l'on vient de lui donner.) De Boismartin. Tiens, tiens... Est-ce que ce serait un parent?...

Entre Boismartin.

* Joseph, La Marsillière.

SCÈNE III

BOISMARTIN, LA MARSILLIÈRE.

BOISMARTIN *.

Monsieur.

LA MARSILLIÈRE.

Je viens de lire votre carte, monsieur. Nous avons au cercle un M. de Boismartin avec qui, presque tous les soirs, j'ai le plaisir de faire ma partie.

BOISMARTIN.

C'est mon oncle.

LA MARSILLIÈRE.

Votre oncle?... Est-ce que par hasard vous seriez?..

BOISMARTIN.

Louis de Boismartin, moi...

LA MARSILLIÈRE.

Louis de Boismartin... c'est bien cela! (Boismartin vient s'asseoir sur une chaise près du bureau à droite. — La Marsillière se rassied dans le fauteuil devant son bureau.) Mais alors, je vous connais beaucoup plus que je ne croyais... et beaucoup plus que vous ne croyez vous-même...

BOISMARTIN.

Comment!...

LA MARSILLIÈRE.

M. de Boismartin, votre oncle, est le plus fort joueur de piquet du cercle...

* Boismartin, La Marsillière.

BOISMARTIN.

Ah!

LA MARSILLIÈRE.

Moi, aussi .. c'est ce qui fait que nous jouons presque toujours ensemble... Or, monsieur votre oncle a cela de particulier que, lorsqu'il perd, il ne dit rien, mais que lorsqu'il gagne, il est bavard, bavard... Comme il vous adore, c'est de vous qu'il parle, et il ne s'arrête pas. — Aussi je connais votre histoire sur le bout du doigt... Il y a un an, vous êtes allé en Amérique...

BOISMARTIN.

En effet!...

LA MARSILLIÈRE.

Un grand chagrin, une grande colère après une rupture. . une femme du monde que vous adoriez... vous avez découvert qu'elle vous trompait...

BOISMARTIN, *surpris.*

Mon oncle vous a raconté...

LA MARSILLIÈRE.

Oui, un soir qu'il avait gagné dix-huit cents points... il ne m'a pas dit le nom, mais, à cela près, il m'a donné tous les détails, et bien souvent, ensemble, nous avons maudit la personne qui vous avait tant fait souffrir.

BOISMARTIN.

Vous l'avez maudite?...

LA MARSILLIÈRE.

Oui... en mêlant les cartes...

BOISMARTIN, *avec éclat.*

Eh bien! vous avez eu tort...

LA MARSILLIÈRE, étonné.

Monsieur...

BOISMARTIN.

Pardonnez-moi, quand je parle de cela, je ne suis pas maître...

LA MARSILLIÈRE, s'excusant.

Si j'avais su...

BOISMARTIN.

Mais ça ne fait rien, il ne me déplaît pas d'en parler...

LA MARSILLIÈRE.

Alors...

BOISMARTIN.

Vous avez eu tort, je le répète... la femme qui m'a trompé était maîtresse de ses actions après tout... et il n'y avait entre nous que ces serments qui jamais n'ont engagé personne, et que l'on échange tout uniment parce qu'il est doux de les faire et qu'il est doux de les entendre... rien ne m'attachait à elle, rien ne l'attachait à moi, aussi je ne lui en veux pas à celle-là, mais il y en a une autre...

LA MARSILLIÈRE, légèrement.

Je sais...

BOISMARTIN, stupéfait.

Ah!

LA MARSILLIÈRE.

Oui, un soir qu'il avait gagné trois mille points, votre oncle... il ne m'en a pas dit autant sur cette seconde aventure que sur la première, mais je sais cependant quelques petites choses... je sais qu'en revenant d'Amérique, vous vous êtes arrêté en Italie...

BOISMARTIN.

Et que là, n'est-ce pas, j'ai rencontré une femme?...

LA MARSILLIÈRE.

Oui...

BOISMARTIN.

Que cette femme, j'ai été sur le point de l'épouser?...

LA MARSILLIÈRE.

Oui. Et qu'à la suite d'une querelle survenue au dernier moment, le mariage avait été rompu...

BOISMARTIN.

Et cette querelle! mon oncle vous l'a-t-il racontée, cette querelle?

LA MARSILLIÈRE.

Non.

BOISMARTIN, sombre.

Moi non plus, je ne vous la raconterai pas...

LA MARSILLIÈRE.

Je respecte...

BOISMARTIN.

Ce que je tiens à vous dire cependant, c'est que si je vous la racontais, vous ne pourriez pas vous empêcher de me donner raison... (Mouvement approbateur de La Marsillière.) Après cette querelle je suis reparti, j'ai fait un voyage...

Il se lève et se met à marcher avec agitation.

LA MARSILLIÈRE.

C'est votre moyen, il paraît.

Il se lève.

BOISMARTIN.

Depuis deux jours je suis revenu à Paris, j'y suis re-

venu, parce que je me sentais calme... très calme, tout à fait calme.

Il continue à marcher avec agitation.

LA MARSILLIÈRE.

Ah! vous trouvez que vous êtes calme, très calme.

BOISMARTIN, *s'arrêtant brusquement.*

Vous ne trouvez pas, vous...

LA MARSILLIÈRE.

Tout est relatif; si j'étais dans l'état où vous êtes, il me semblerait, à moi, que je suis plutôt agité... mais il est possible que pour vous...

BOISMARTIN.

Je suis guéri maintenant, parfaitement guéri; je suis décidé à vivre en garçon, en vieux garçon... inutile à tout le monde, égoïste...

LA MARSILLIÈRE.

Eh là! monsieur...

BOISMARTIN.

Monsieur...

LA MARSILLIÈRE.

C'est que moi-même... j'ai quarante... deux ans, moi, et j'ai toujours vécu de cette façon-là...

BOISMARTIN.

Oh! pardonnez!...

LA MARSILLIÈRE, *riant.*

Très volontiers.

BOISMARTIN, *changeant de ton.*

J'ai appris que vous vendiez votre petit hôtel, et comme, étant données mes dernières résolutions, ce petit hôtel faisait parfaitement mon affaire...

LA MARSILLIÈRE.

Vous êtes venu pour le visiter...

BOISMARTIN.

Mon Dieu, oui...

LA MARSILLIÈRE.

Vous me permettrez de vous en faire moi-même les honneurs.

BOISMARTIN.

Monsieur!...

LA MARSILLIÈRE.

Je vous en prie... le neveu de Boismartin... il est tout naturel... Commençons-nous par la droite ou par la gauche?

BOISMARTIN.

Oh! quant à ça!...

LA MARSILLIÈRE.

Commençons par la gauche... Je vais vous montrer un meuble du seizième siècle...

Au moment où ils se dirigent tous les deux vers la porte latérale de droite, entre Joseph.

SCÈNE IV

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH *.

Monsieur, c'est une dame...

LA MARSILLIÈRE, léger.

Quelle dame?... (Boismartin le regarde d'un air étonné.) Ne fai-

* Joseph, La Marsillière, Boismartin.

tes pas attention, c'est le vieil homme... non, c'est le jeune homme qui reparaît. (D'un ton posé à Joseph.) Voyons, quelle dame? (Il prend la carte; à part) La comtesse de Cernay! Ah! mon Dieu! * (A Boismartin.) Monsieur, je vous avais offert de vous accompagner, mais... je suis obligé...

BOISMARTIN.

Comment donc, monsieur... et même, si je vous dérange le moins du monde, je puis très bien revenir dans un autre moment!...

LA MARSILLIÈRE.

Pas du tout! pas du tout! Joseph va vous montrer l'hôtel. Vous entendez, Joseph!...

JOSEPH.

Oui, monsieur...

Il va ouvrir la porte de droite, Boismartin et Joseph sortent. Dès qu'ils sont sortis, La Marsillière va au fond au-devant d'Antoinette.

SCÈNE V

LA MARSILLIÈRE, ANTOINETTE.

LA MARSILLIÈRE.

Mais c'est vrai, ma foi, c'est bien vous!

ANTOINETTE, entrant **.

Eh oui! c'est bien moi...

LA MARSILLIÈRE.

Comme il y a longtemps qu'on ne vous avait vue!...

* La Marsillière, Joseph, Boismartin.

** Antoinette, La Marsillière.

ANTOINETTE.

Il y a un peu plus de deux ans... j'ai quitté Paris après...

LA MARSILLIÈRE.

Après?...

ANTOINETTE, très grave.

Après mes malheurs...

La Marsillière fait asseoir Antoinette sur le canapé à gauche et s'assied, lui, sur une chaise près du canapé.

LA MARSILLIÈRE.

Vous n'y avez pas remis les pieds, à Paris, depuis deux ans?

ANTOINETTE.

Si fait! il y a trois mois... j'y ai passé quinze jours... mais pendant ces quinze jours-là, je n'ai vu personne... j'y reviens aujourd'hui pour m'y fixer...

LA MARSILLIÈRE.

Et votre première idée a été de rendre visite à un de vos plus vieux amis... à un homme qui vous a fait sauter sur ses genoux .. car, enfin, je vous ai fait sauter... on vous appelait Ninette, alors... C'est très bien à vous, Ninette, d'avoir pensé...

ANTOINETTE.

Certainement, j'ai beaucoup de plaisir... mais ma visite a un but...

LA MARSILLIÈRE.

Lequel?...

ANTOINETTE.

J'ai entendu dire que vous vendiez votre hôtel, et je venais...

LA MARSILLIÈRE.

Pour le visiter?...

ANTOINETTE.

Si vous le voulez bien.

LA MARSILLIÈRE, riant.

Mon hôtel est beaucoup trop petit pour vous, beaucoup trop petit, c'est un hôtel de garçon!...

ANTOINETTE, très sérieuse.

C'est ce qu'il me faut!

LA MARSILLIÈRE.

Ah!

ANTOINETTE.

Mon intention étant tout justement de vivre...

LA MARSILLIÈRE.

En garçon?...

ANTOINETTE.

De vivre seule, si vous aimez mieux!

LA MARSILLIÈRE.

Toute seule?...

ANTOINETTE.

Toute seule, toute seule!... Ces deux dernières années, je les ai passées avec ma mère, mais je ne sais comment vous dire, ma mère...

LA MARSILLIÈRE.

Elle est insupportable...

ANTOINETTE.

Oh!

LA MARSILLIÈRE.

Vous ne savez comment le dire, alors moi... je ne le

dirais pas, bien entendu, si je n'avais à ajouter qu'il n'y a pas de femme meilleure que madame votre mère, mais enfin, elle est ..

ANTOINETTE.

Nous avons toutes les deux le même caractère... absolument. Dans de pareilles conditions, la vie commune, vous comprenez...

LA MARSILLIÈRE.

Je comprends, mais ce n'est pas du tout à madame votre mère que je pensais, et quand je vous avertissais que mon hôtel était trop petit, je voulais dire qu'il me paraissait impossible qu'un jour ou l'autre, un mariage...

ANTOINETTE, *éclatant.*

Un mariage!...

LA MARSILLIÈRE.

Oui.

ANTOINETTE.

Moi, un mariage!!!

LA MARSILLIÈRE.

Sans doute.

ANTOINETTE.

Mais vous oubliez donc que je l'ai été, mariée?...

LA MARSILLIÈRE.

Non, je ne l'oublie pas, bien qu'en vous voyant, il me fût parfaitement permis...

ANTOINETTE.

Ah! c'est joli cela, c'est très joli...

LA MARSILLIÈRE.

Je ne dis pas qu'en s'appliquant on ne pourrait pas trouver mieux, mais enfin, pour la conversation courante... il me semble...

ANTOINETTE.

J'en ai goûté du mariage... pendant huit jours, et vous la savez, l'histoire de mes huit jours de mariage?...

LA MARSILLIÈRE.

J'en ai entendu parler comme tout Paris, vaguement...

ANTOINETTE.

Cela ne suffit pas, et l'histoire de l'agent de change, la connaissez-vous, l'histoire de l'agent de change de mon mari?

LA MARSILLIÈRE.

Je l'ai entendu raconter de vingt manières différentes ..

ANTOINETTE.

Je vais vous dire la vraie. Nous étions mariés depuis trois jours... mon mari était sorti... pour aller chez son agent de change... il avait pris le coupé et, moi, j'étais sortie à pied toute seule... ça m'amusait, vous comprenez... Je remontais le boulevard Haussmann... Tout à coup, sur ce boulevard même, au coin, tout près de l'église Saint-Augustin, j'aperçois le coupé de mon mari... j'avais beau être mariée... j'étais restée enfant, un peu gamine...

LA MARSILLIÈRE.

Ninette...

ANTOINETTE.

Oui, Ninette... Je me dis : tiens je vais lui faire une bonne plaisanterie à mon mari... Va-t-il être surpris quand il redescendra de chez son agent de change. Et me voilà dans la voiture; le domestique et le cocher avaient bien l'air un peu embarrassé, mais ils n'osent rien me dire; un quart d'heure se passe; au bout de ce quart d'heure, comme je commençais à m'ennuyer, je

m'avisai, pour me distraire, de regarder les gens qui allaient et venaient. . Il y avait justement à Saint-Augustin, un mariage, un grand mariage, et beaucoup de personnes, attendant la fin de la messe, se promenaient devant l'église... un de ces promeneurs vient tourner autour de ma voiture, je le reconnais et lui aussi me reconnaît. — C'était le petit Lafresnaye, vous savez...

LA MARSILLIÈRE.

Le petit Lafresnaye, celui de madame de ?...

ANTOINETTE.

Non, l'autre. Il vient à moi. — Comment c'est vous, qu'est-ce que vous faites là ? — J'attends mon mari qui est allé donner un ordre à son agent de change... — Son agent de change, s'écrie le petit Lafresnaye, et il me regarde d'un air effaré... — Mais oui, son agent de change !... Là-dessus, le petit Lafresnaye me salue, me quitte en courant, et je le vois qui s'en va, de groupe en groupe, racontant à tout le monde une histoire qu'il a l'air de trouver excessivement drôle .. Alors, parmi les personnes qui se promenaient devant l'église, il se produit un mouvement... on regarde ma voiture, on regarde cette maison devant laquelle ma voiture est arrêtée... Le petit Lafresnaye montre du doigt les fenêtres du premier étage, des fenêtres avec des rideaux bleus et roses... et des clignements d'yeux, des sourires et des exclamations que je n'entends pas, mais que je devine. Cependant la place se vide peu à peu... On entre dans l'église pour aller féliciter les mariés... Moi aussi l'on m'a félicitée, je me le rappelle !... Et j'attends toujours mon mari, moi, et mon mari ne redescend pas... Les larmes me viennent aux yeux, et, sans que je sache pourquoi, je me sens rougir de honte... A l'église, il paraît que tout est fini... L'on sort, l'on s'en va. Tout à coup, je m'entends appeler... c'était madame de Senermont, une amie de ma

mère... Elle était allée à ce mariage, et elle s'en retournait : Qu'est-ce que vous faites là ? me dit-elle... — Moi, madame, j'attends mon mari qui est allé... Les larmes éclatent et m'empêchent de finir. — Pauvre enfant, dit madame de Senermont, rentrez chez vous, croyez-moi, rentrez chez vous tout de suite... Et elle-même donne l'ordre au cocher... je rentre... je raconte à ma mère ce qui vient de se passer. — Boulevard Haussmann. — Oui, maman. — Au coin, près de Saint-Augustin? — Oui, maman. — Oh! l'infâme, à la porte de sa maîtresse!... Et c'était vrai, monsieur, c'était vrai!... Trois jours après mon mariage, mon mari... Il reparut un peu avant l'heure du dîner... je ne le vis pas, ma mère lui parla; à la suite de cette conversation, il partit... Je pensais qu'il reviendrait le soir... Il ne revint pas, ce soir-là ni jamais... Cinq jours plus tard, j'appris qu'il s'était battu en Belgique, et qu'il avait été tué par un étranger qui était jaloux de la dame...

LA MARSILLIÈRE.

Oui, je me rappelle le tapage...

ANTOINETTE.

Et je restai là, moi... veuve en face de ma corbeille de mariée, de ma corbeille à peine défaite, et n'ayant d'autre consolation que d'être, à dix-sept ans, l'héroïne d'un des scandales les plus retentissants de Paris... La voilà l'histoire de mon premier mariage... Et après cela, vous venez, vous, vous venez me parler...

LA MARSILLIÈRE, hésitant.

Mon Dieu...

ANTOINETTE.

Mon Dieu quoi, voyons, mon Dieu quoi?...

LA MARSILLIÈRE.

Je conviens que cette première épreuve... mais enfin...

en prenant un second mari vous seriez au moins sûre d'une chose...

ANTOINETTE.

C'est que le second mari, n'est-ce pas, ne pourrait pas être plus mauvais que le premier?...

LA MARSILLIÈRE.

Dame...

ANTOINETTE.

Vous croyez cela, vous?...

LA MARSILLIÈRE.

J'oserais même affirmer...

ANTOINETTE.

Eh bien! vous vous trompez.

LA MARSILLIÈRE.

Oh!...

ANTOINETTE.

Je vous ai dit qu'il y a trois mois, j'étais venue à Paris et que j'y avais passé quinze jours... Pendant ces quinze jours, il a été question pour moi d'un nouveau mariage...

LA MARSILLIÈRE.

Eh bien?...

ANTOINETTE.

Eh bien! à côté de cet homme que j'ai failli épouser il y a trois mois, mon premier mari était un ange...

Elle se lève et descend vers la gauche.

LA MARSILLIÈRE, se levant.

Vous devez exagérer...

ANTOINETTE.

Non, je n'exagère pas...

LA MARSILLIÈRE.

S'il en est ainsi, je n'ai plus rien à répondre; je comprends cette résolution que vous avez prise de vivre seule, toute seule...

ANTOINETTE.

Alors vous voulez bien permettre que je visite votre hôtel?...

LA MARSILLIÈRE.

Je vous conduirai moi-même... (Montrant la gauche.) Si vous le voulez bien, nous allons commencer par ce côté-ci...

Au moment où ils remontent vers la porte latérale de gauche, reparaissent à droite Boismartin et Joseph.

SCÈNE VI

LES MÊMES, BOISMARTIN, JOSEPH.

LA MARSILLIÈRE *.

Ah! bien non, alors, puisque l'on a fini de visiter ce côté-là, nous allons, nous...

BOISMARTIN, reconnaissant Antoinette.

Oh!

ANTOINETTE, reconnaissant Boismartin.

Oh!

Et tous deux restent immobiles, atterrés, face à face, Boismartin s'appuyant de la main droite sur le bureau et Antoinette s'appuyant de la main gauche sur le guéridon.

* Antoinette, La Marsillière, Joseph au fond, Boismartin.

LA MARSILLIÈRE, allant à Boismartin.

Monsieur? ..

BOISMARTIN, bouleversé.

Qu'est-ce que vous dites, monsieur?...

LA MARSILLIÈRE.

Je dis que puisque vous avez fini de visiter ce côté-là...

BOISMARTIN, ne sachant ce qu'il dit, sans bouger.

Ce côté-là...

LA MARSILLIÈRE.

Eh bien, oui... ce côté-là... puisque vous avez fini de le visiter, nous allons, madame et moi... (Il traverse le salon et va à Antoinette.) Madame...

ANTOINETTE, éperdue, anéantie.

C'est à moi que vous parlez?...

LA MARSILLIÈRE.

Sans doute... (A part.) Ah çà! qu'est-ce qu'ils ont?.. (Haut.) Puisque monsieur a fini... Monsieur vient aussi pour voir l'hôtel...

ANTOINETTE, sans bouger.

Ah! monsieur vient...

LA MARSILLIÈRE.

Oui. — Nous allons faire un chassé-croisé, pendant que monsieur ira par ici, nous irons par là, nous...

ANTOINETTE, prenant le bras de La Marsillière et s'appuyant comme une femme qui va se trouver mal.

Oui, oui... Vous avez raison... Allons par là, monsieur, allons...

Elle entraîne La Marsillière, et sort rapidement avec lui par la porte latérale de droite.

SCÈNE VII

BOISMARTIN, JOSEPH, puis LA MARSILLIÈRE.

JOSEPH, qui pendant ce temps est resté au fond et a ouvert la porte latérale de gauche *.

Par ici, monsieur, il y a la salle à manger. — Si monsieur veut se donner la peine d'examiner les panneaux.

BOISMARTIN.

Les panneaux...

JOSEPH.

Oui, monsieur...

BOISMARTIN.

Quels panneaux?...

JOSEPH.

Les panneaux de la salle à manger... J'ai l'honneur de dire à monsieur, que par ici...

BOISMARTIN.

Mon ami, vous pouvez me rendre un grand service... Cette dame qui était là, il faudrait...

JOSEPH.

Il faudrait?...

BOISMARTIN.

Il faudrait... il me semble que les murs tournent autour de moi, je vais tomber...

Il tombe sur la chaise près du bureau à droite.

* Joseph, Boismartin.

JOSEPH.

C'est un étourdissement, monsieur. — Je vais aller chercher de l'eau de mélisse et un morceau de sucre...

BOISMARTIN.

Oui, je veux bien, allez chercher. (Joseph sort par la gauche.) C'est la surprise, la colère. Elle est là?... Qu'est-ce qu'elle fait? — Qu'est-ce qu'elle dit?... Elle parle de moi sans doute... elle raconte... Et je ne puis pas la voir, je ne puis pas l'entendre... Elle est là, il suffirait d'ouvrir cette porte...

En ce moment revient par la gauche Joseph rapportant un verre d'eau sucrée avec de l'eau de mélisse. Il s'approche de Boismartin toujours assis.

LA MARSILLIÈRE, rentrant vivement par la droite *.

Joseph ! où est Joseph?... (Il voit Joseph qui présente le verre à Boismartin.) Qu'est-ce que vous apportez là ?

JOSEPH.

Du sucre, monsieur, du sucre et de l'eau de mélisse.

LA MARSILLIÈRE.

C'est justement ce qu'il faut. Donnez-moi.

JOSEPH.

Mais, monsieur...

LA MARSILLIÈRE.

Donnez donc vite...

Il s'empare du verre d'eau sucrée et sort rapidement.

JOSEPH.

Ce n'est pas ma faute, monsieur...

* Joseph, Boismartin, La Marsillière.

BOISMARTIN, se levant.

Ça ne fait rien, je vais mieux *. (Donnant de l'argent à Joseph.) Tenez, mon ami, tenez... Tant que cette dame sera ici, je tiens à y rester, moi aussi... et je compte sur vous... Tenez encore, tenez... Ma foi, je n'en ai plus...

JOSEPH.

Je regrette, monsieur!...

Entre La Marsillière **.

LA MARSILLIÈRE, faisant signe à Joseph de sortir.

Joseph...

Joseph sort.

SCÈNE VIII

LA MARSILLIÈRE, BOISMARTIN.

LA MARSILLIÈRE ***.

Mon Dieu, monsieur, je suis vraiment désolé... Cette dame... le hasard fait que je la connais beaucoup.

BOISMARTIN.

Vous connaissez madame de Cernay?

LA MARSILLIÈRE.

Oui, monsieur.

BOISMARTIN.

Elle vous a parlé, qu'est-ce qu'elle vous a dit?

* Boismartin, Joseph.

** Boismartin, Joseph, La Marsillière.

*** Boismartin, La Marsillière.

LA MARSILLIÈRE.

Que votre présence lui était pénible.

BOISMARTIN.

En vérité...

LA MARSILLIÈRE.

Excessivement pénible. (Saluant à moitié.) Je suis donc, à mon grand regret, obligé de...

BOISMARTIN.

Monsieur, il y a un instant, j'ai refusé de vous raconter cette querelle... cette querelle qui a eu lieu entre madame de Cernay et moi...

LA MARSILLIÈRE.

Vous me rendrez cette justice que je n'ai pas insisté...

BOISMARTIN.

Les circonstances ne sont plus les mêmes. Tout à l'heure je devais me taire, maintenant je dois parler.

LA MARSILLIÈRE.

Non, non... vous ne devez pas...

BOISMARTIN.

Si fait, monsieur.

LA MARSILLIÈRE.

Pas maintenant, du moins...

BOISMARTIN.

Vous êtes l'ami de mon oncle... Vous ne pouvez pas refuser de m'entendre...

LA MARSILLIÈRE.

Eh bien!... Oui, là... je veux bien... mais plus tard.

BOISMARTIN.

Non pas, monsieur. C'est maintenant, c'est tout de suite...

LA MARSILLIÈRE.

Je vous en prie...

BOISMARTIN.

C'est moi, monsieur, qui vous en prie... N'ayez pas peur, il ne me faudra que peu de mots pour vous prouver que c'est elle qui a tous les torts... C'était il y a trois mois .. le mariage était convenu, il ne restait plus qu'à envoyer les lettres de faire part. Nous étions tous les trois, elle, sa mère et moi, assis autour d'une table, et nous écrivions les adresses, tout à coup...

Entre Antoinette brusquement par la droite.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ANTOINETTE.

ANTOINETTE *.

Ce n'est pas vrai...

LA MARSILLIÈRE.

Madame...

ANTOINETTE.

Il n'y a pas un mot de vrai dans ce que vient de dire monsieur...

LA MARSILLIÈRE.

Madame, je vous en conjure...

* Boismartin, La Marsillière, Antoinette.

ANTOINETTE.

Pas un mot de vrai... pas un mot ..

LA MARSILLIÈRE.

Madame.

ANTOINETTE.

N'ayez pas peur, je m'en tiendrai là. Je vous avais prié de prier monsieur... mais puisque vous n'avez pas jugé à propos... puisque monsieur est encore là, c'est moi qui...

Elle fait un mouvement pour sortir.

LA MARSILLIÈRE, l'arrêtant.

Par exemple... vous voyez, monsieur...

BOISMARTIN.

Je m'en vais... je m'en vais. .

Il salue et sort.

ANTOINETTE, passant à gauche *.

A la bonne heure.

LA MARSILLIÈRE.

Vous voyez, il est parti.

BOISMARTIN, passant sa tête par la porte du fond **.

Mais je reviendrai...

ANTOINETTE.

Ah !

BOISMARTIN, à La Marsillière, parlant de la porte du fond.

Il faut que nous ayons tous les deux une conversation...

LA MARSILLIÈRE.

C'est entendu.

* Antoinette, La Marsillière.

** Antoinette, La Marsillière, Boismartin.

BOISMARTIN, rentrant.

Bientôt, n'est-ce pas ?

LA MARSILLIÈRE.

Oui, oui, bientôt...

BOISMARTIN, voulant emmener La Marsillière.

Tout de suite vaudrait mieux, et si vous pouviez venir...

LA MARSILLIÈRE.

Mais non, monsieur, je ne peux pas.

ANTOINETTE.

Il ne s'en va pas... Vous voyez qu'il ne s'en va pas .. alors c'est moi qui...

Elle veut sortir.

LA MARSILLIÈRE, l'arrêtant.

Mais non... mais non... (A Boismartin.) Monsieur.

BOISMARTIN, redescendant en scène.

Oui... je m'en vais, mais...

ANTOINETTE, défaillante.

Il veut que je meure, décidément, il veut que je meure...

Elle tombe évanouie dans les bras de La Marsillière.

LA MARSILLIÈRE.

Allez-vous en, monsieur.

BOISMARTIN.

Oui, je m'en vais, mais cet évanouissement...

LA MARSILLIÈRE, furieux.

Allez-vous en !... Je n'ai pas autre chose à vous dire.. Allez-vous en !...

BOISMARTIN, ému et montrant Antoinette evanouie.

Cependant...

LA MARSILLIÈRE, exaspéré.

Oh!

BOISMARTIN.

Je m'en vais, je m'en vais...

Il sort.

SCÈNE X

ANTOINETTE, LA MARSILLIÈRE.

LA MARSILLIÈRE, tenant toujours Antoinette et ne pouvant guère remuer *.

L'eau de mélisse... elle est par là...

Il fait toujours, sans quitter Antoinette, quelques pas vers la porte de droite.

ANTOINETTE, revenant à elle.

Il est parti?...

LA MARSILLIÈRE

Oui, madame, oui...

ANTOINETTE.

Oh! monsieur. (S'apercevant qu'elle est dans les bras de La Marsillière et se dégageant.) Je vous demande pardon, monsieur, je vous demande mille pardons...

LA MARSILLIÈRE, faisant un pas vers la porte.

Si vous voulez de l'eau de mélisse...

* Antoinette, La Marsillière.

ANTOINETTE.

Non, je vous remercie... dans un instant il n'y paraîtra plus...

Elle s'assied sur le canapé à gauche.

LA MARSILLIÈRE.

Oui... c'est cela, asseyez-vous .. ne parlez pas... Ne parlez pas.

ANTOINETTE.

Si fait... je veux parler, je tiens à parler...

LA MARSILLIÈRE.

Ah!

ANTOINETTE.

Cet homme... que j'ai dû épouser, il y a trois mois...

LA MARSILLIÈRE.

C'était?...

ANTOINETTE.

Oui... Je vous ai dit tout à l'heure, qu'à côté de lui mon premier mari avait été un ange... Vous m'avez répondu que je devais exagérer.

LA MARSILLIÈRE.

En effet.

ANTOINETTE.

Je tiens à vous prouver que je n'exagérais pas... Je tiens à vous dire ce qui s'est passé entre cet homme et moi... Vous êtes l'ami de ma mère, vous êtes mon ami, vous ne pouvez pas refuser de m'entendre ..

LA MARSILLIÈRE, venant s'asseoir sur une chaise, près du canapé.

Mais je ne refuse pas du tout... au contraire .. je vous avouerai même que ma curiosité...

ANTOINETTE.

Elle est bien naturelle. C'était il y a trois mois... le mariage était convenu, il ne restait plus qu'à envoyer les lettres de faire part. Nous étions tous les trois, lui, ma mère et moi, assis autour d'une table, et nous écrivions les adresses. Tout à coup...

Entre Boismartin par la gauche. Répétition exacte de la rentrée d'Antoinette à la fin de la scène VIII.

SCÈNE XI

LES MÊMES, BOISMARTIN.

BOISMARTIN.

Ce n'est pas... ce n'est pas exact...

ANTOINETTE, se levant *.

Ah !

BOISMARTIN.

Je suis vraiment désolé de vous interrompre, madame... Mais je le répète, ce que vous dites n'est pas...

ANTOINETTE.

Lui!... encore lui!...

LA MARSILLIÈRE, ouvrant les bras pour la recevoir.

Madame...

ANTOINETTE, faisant signe que cette fois elle ne va pas s'évanouir.

Non...

LA MARSILLIÈRE.

Comment se fait-il, monsieur?...

* Antoinette, La Marsillière, Boismartin.

BOISMARTIN.

C'est votre domestique .. il a consenti à me cacher dans cette chambre...

LA MARSILLIÈRE, furieux.

Joseph !...

BOISMARTIN.

Je lui ai promis que vous lui pardonneriez... J'ai ajouté que, dans le cas où vous ne lui pardonneriez pas, je le prendrais à mon service...

LA MARSILLIÈRE.

S'il en est ainsi, monsieur... je n'ai qu'à vous prier de l'emmener tout de suite, tout de suite, vous entendez...

BOISMARTIN.

Monsieur, je vous en prie... je vous assure, monsieur, qu'il n'est pas besoin de vous mettre en colère... Il est bien évident que si vous voulez que je sorte, je sortirai... Mais, là, voyons, est-ce qu'il ne serait pas plus simple... puisque madame et moi nous nous sommes, par hasard, rencontrés chez vous, chez vous, qui nous connaissez tous les deux, ne serait-il pas plus simple de vous faire, vous-même, juge de cette querelle ?...

LA MARSILLIÈRE.

Mon Dieu, moi, je ne demanderais pas mieux.

ANTOINETTE.

Mais moi, je ne veux pas...

LA MARSILLIÈRE.

Ah !

BOISMARTIN.

Madame vous a parlé de moi, n'est-ce pas ?

LA MARSILLIÈRE.

Oui. .

BOISMARTIN.

Et vous en a dit du mal, beaucoup de mal ?

LA MARSILLIÈRE.

Oh ! oui, quant à ça...

BOISMARTIN.

N'est-il pas juste alors, quand je demande à me défendre...

LA MARSILLIÈRE.

Je vous répète que, moi, je le veux bien...

ANTOINETTE.

Et je vous répète que, moi, je m'oppose absolument... Vous ne prétendez pas je suppose, me forcer à écouter...

BOISMARTIN.

Je ne dirai rien, madame parlera d'abord et je ne répondrai que lorsque madame aura fini de parler. Tant que madame parlera, je ne dirai rien, je ne ferai pas un geste. .

LA MARSILLIÈRE, à Antoinette.

Vous entendez ?

ANTOINETTE.

Vous en mourez d'envie, que je consente à parler, vous en mourez d'envie, je sais bien pourquoi...

LA MARSILLIÈRE.

Mon Dieu, c'est parce que...

ANTOINETTE.

C'est parce que vous êtes curieux comme une vieille pie... C'est maman qui dit ça, et elle a bien raison, maman...

LA MARSILLIÈRE.

Oh !... (*Sur ce mot de vieille pie, Boismartin regarde La Marsillière, « Vous voyez » a-t-il l'air de lui dire en lui montrant Antoinette.*) Je ne dirai pas qu'il n'y a pas un peu de curiosité.. mais je pourrais, ce me semble, ajouter qu'un motif plus noble, le désir de voir deux personnes...

ANTOINETTE.

Enfin, je consens... mais il est bien convenu que monsieur ne dira pas un mot, ne fera pas un geste...

LA MARSILLIÈRE.

Il l'a promis.

BOISMARTIN.

Et je le promets encore...

ANTOINETTE.

Nous verrons bien... (*Antoinette va s'asseoir à gauche, de profil, près du petit guéridon, La Marsillière s'assied sur le canapé, et Boismartin sur une chaise au milieu du théâtre.*) Nous étions donc, monsieur, ma mère et moi, assis autour d'une table, et nous étions en train... (*Mouvement de Boismartin.*) Vous dites, monsieur ?...

BOISMARTIN.

Moi, rien...

ANTOINETTE.

Pardon, il me semblait...

BOISMARTIN.

J'aurais bien quelque chose à dire... oh ! oui ! j'aurais bien... mais j'ai promis de me taire, je me tais.

ANTOINETTE.

Nous étions en train de préparer les lettres de faire part !... Monsieur écrivait les adresses, je mettais, moi, les lettres dans les enveloppes, et maman... (*S'interrompant.*) Vous avez fait un geste, monsieur...

BOISMARTIN.

Oui, madame. Est-ce que je n'ai pas le droit?...

LA MARSILLIÈRE.

Non, vous n'avez pas le droit, vous avez promis tout à l'heure de ne pas...

BOISMARTIN.

C'est vrai... j'ai promis... je n'aurais pas dû... Je vous demande pardon...

ANTOINETTE.

Je mettais, moi, les lettres dans les enveloppes et maman les rangeait sur la table, de façon à faire des paquets de vingt-cinq. Quand il y en avait vingt-cinq, ça faisait un paquet et alors... (S'interrompant.) Mais ce n'était vraiment pas la peine de renoncer aux gestes, si vous les remplacez par des jeux de physionomie...

BOISMARTIN.

Immobile alors, absolument immobile?... C'est très bien!...

ANTOINETTE, à La Marsillière.

Vous m'avouerez qu'il est vraiment difficile, dans de pareilles conditions...

LA MARSILLIÈRE.

Mais non, madame, mais non... Je saisis parfaitement .. Vous êtes autour de la table... vous mettez les lettres en paquet, quand il y en a vingt-cinq, cela fait un paquet...

ANTOINETTE.

On venait justement d'en terminer un, le premier, quand on annonça une visite... (Regardant Boismartin qui est là sur sa chaise, immobile, impassible, et s'interrompant.) Je comprends tout ce qu'il y a d'ironique dans cette immobilité appa-

rente, monsieur, mais cela ne m'empêchera pas de continuer... Où en étais-je ?

LA MARSILLIÈRE.

On annonça une visite...

ANTOINETTE.

Oui, et madame de Noriolis entra. Elle regarda le paquet terminé et, tout naturellement, elle vit le nom qui était écrit sur la lettre du haut... Ah! ah! dit-elle, vous envoyez une invitation à madame...

BOISMARTIN, se levant.

Il me paraît inutile...

ANTOINETTE, se levant.

Il parle à présent, il parle complétement.

BOISMARTIN.

Eh bien! oui, je parle et je dis...

LA MARSILLIÈRE, se levant.

Vous aviez promis de ne rien dire... (Courant après Antoinette qui s'est levée et qui s'en va.) Eh bien, madame, eh bien, où allez-vous?

ANTOINETTE.

Je m'en vais... Monsieur a manqué de la façon la plus complète aux conditions qu'il avait fixées lui-même, je me lève et je m'en vais...

LA MARSILLIÈRE, faisant redescendre Antoinette en scène.

Je vous en prie, madame... Tenez, il y a un moyen de tout arranger... (A Boismartin.) Voici du papier, un crayon. . si vous avez quelque chose à dire, au lieu de parler, vous écrirez... et c'est moi qui lirai, je lirai tout haut... cela vous va, n'est-ce pas?

BOISMARTIN.

Soit.

Il s'assied au bureau à droite et se met à écrire.

LA MARSILLIÈRE, pendant que Boismartin écrit.

Je vous en prie, madame... nous avons de la peine, mais nous finirons par arriver... (Il fait asseoir Antoinette sur le canapé. Boismartin donne à La Marsillière le papier sur lequel il vient d'écrire.) Je vais lire, vous écoutez?

ANTOINETTE.

J'écoute!

LA MARSILLIÈRE.

« La personne dont le nom était sur la première en-
» veloppe, devant être l'objet d'accusations assez graves,
» il est, ce me... » (A Boismartin qui veut parler.) Non non, ne parlez pas! (Lisant.) « Il est, ce me semble... » (A Boismartin.) C'est bien cela, n'est-ce pas?... (Lisant.) « Il
» est, ce me semble, préférable que ce nom ne soit pas
» prononcé... »

ANTOINETTE, se levant.

Ah! ah!

LA MARSILLIÈRE.

Eh bien?

ANTOINETTE, prenant le milieu *.

Je consens à ne pas nommer cette personne.

LA MARSILLIÈRE.

Je le regrette .. (Se reprenant.) Non, je ne le regrette pas... (A Antoinette.) Vous, madame, ayez la bonté de continuer...

Antoinette s'assied sur une chaise au milieu du théâtre. La Marsillière sur le canapé et Boismartin à droite dans le fauteuil près du bureau.

* La Marsillière, Antoinette, Boismartin.

ANTOINETTE, reprenant absolument l'intonation qu'elle avait au moment où elle a été interrompue par Boismartin.

Ah! ah! dit madame de Noriolis, vous envoyez une lettre de faire part à madame... N'ayez pas peur... j'ai dit que je ne la nommerais pas .. — Mais oui, répond maman, est-ce qu'il ne faut pas?... — Oh! mon Dieu si, dit madame de Noriolis, on peut bien lui envoyer une lettre de faire part puisqu'on la reçoit partout, bien que sa liaison avec M. de Méré soit connue de tout Paris .. (Boismartin saisit une plume et se met à écrire.) Là-dessus, deux autres visites... madame de Croisilles et madame de Précy-Bussac ; elles aussi regardent les lettres et lisent le nom... le fameux nom... — Tiens, dit madame de Croisilles, vous envoyez une lettre de faire part à madame... Vous avez raison après tout, on la voit, bien que tout le monde connaisse sa liaison avec M. de Ginesty. — Vous voulez dire avec M. Palmer, reprend madame de Précy-Bussac. (Boismartin écrit très rapidement avec agitation.) — Mais non, avec M. de Ginesty, j'ai des preuves. — Moi aussi j'ai des preuves. — Tous les deux alors! — Mettons tous les trois, dit maman, car voilà madame de Noriolis qui prétend que M. de Méré... Et là-dessus encore deux visites, et toujours la même scène avec cette seule variante que chaque fois l'adorateur de la dame avait un nouveau nom.

Boismartin écrit toujours.

LA MARSILLIÈRE, enchanté.

Oh! oh! il paraît que la dame...

ANTOINETTE.

Il paraît... il paraît aussi que monsieur a quelque chose à dire, et que ce quelque chose est un peu long. (En effet Boismartin, fiévreusement, couvre de notes une demi-douzaine de feuillets.) C'est un peu long, décidément c'est un peu long.

LA MARSILLIÈRE.

Ça ne fait rien, quand une chose a été convenue, il ne faut pas...

ANTOINETTE.

J'attendrai...

LA MARSILLIÈRE, pendant que Boismartin continue à écrire.

Qui ça peut-il être la dame?... Vous ne pouvez pas me dire... Non, je ne vous le demande pas, mais qui ça peut-il être?...

ANTOINETTE, voyant que Boismartin a fini.

Enfin, c'est fini...

La Marsillière va à Boismartin, Antoinette descend à gauche *. Boismartin, qui paraît enchanté de ce qu'il vient d'écrire, met ses notes en ordre et les donne à La Marsillière; mais, au moment où celui-ci va les lire, Boismartin les lui reprend, les parcourt de nouveau, fait la grimace en les relisant et finalement les déchire.

LA MARSILLIÈRE.

Ah! vous aimez mieux?... (Boismartin fait signe que oui.) Eh bien! quelque chose me dit que vous n'avez pas tort... Et voyez comme mon idée est bonne... Si vous aviez parlé, vous n'auriez pas pu rattraper vos paroles, tandis qu'avec mon procédé... Continuez, madame, je vous prie.

ANTOINETTE.

Je peux?...

LA MARSILLIÈRE.

Mais oui, il me semble...

* Antoinette, La Marsillière, Boismartin.

ANTOINETTE, elle reprend le milieu *.

Du reste, je vais avoir fini. Au bout de toutes ces visites, arrive ma cousine de Saint-André... (Boismartin veut retourner au bureau pour écrire.) Ce n'est pas la peine, je sais ce que vous allez écrire... Ma cousine est une méchante femme, jalouse, envieuse, enragée d'avoir trente-cinq ans et de n'avoir jamais été ni jeune, ni jolie, ni mariée, une peste enfin, une véritable peste, mais enfin telle qu'elle est, ma cousine de Saint-André arrive, et son premier mot, en apercevant le nom, le nom de la dame, c'est : Je suis bien sûre que ce nom-là était sur la liste de M. de Boismartin. — En effet, dit maman. — Ça ne m'étonne pas, dit ma cousine... Et moi alors, qui jusque-là n'avais rien dit, je me lève et j'ordonne à ma cousine de s'expliquer... (A Boismartin.) C'est bien ça, n'est-ce pas, c'est bien ainsi que les choses se sont passées?

BOISMARTIN.

Oui, mais voyons un peu si vous irez jusqu'au bout, voyons si vous répéterez ce que votre cousine...

ANTOINETTE.

Certainement je le répéterai... Elle est tombée dans mes bras, ma cousine, elle m'a arrosée de ses larmes...

BOISMARTIN.

Ah! ah! ses larmes...

ANTOINETTE.

Enfin, elle a eu l'air... et elle m'a dit...

Entre Joseph **.

* La Marsillière, Antoinette, Boismartin.

** La Marsillière, Antoinette, Joseph au fond, Boismartin.

SCÈNE XII

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, à La Marsillière.

Monsieur, il y a là une personne.

BOISMARTIN, remontant au fond *.

Renvoyez-la.

LA MARSILLIÈRE, étonné.

Hé?

BOISMARTIN, redescendant, à La Marsillière.

Eh bien quoi?... C'est quelqu'un qui demande à visiter votre hôtel. Je l'achète, votre hôtel, il n'est plus à vendre... Renvoyez... renvoyez...

JOSEPH.

Bien, monsieur...

Il sort.

BOISMARTIN, à Antoinette **.

Eh bien, voyons... que vous a-t-elle dit, votre cousine?...

ANTOINETTE.

Ce qu'elle m'a dit? Malheureuse enfant... Voilà ce qu'elle m'a dit... Ton premier mari au moins, avait attendu quarante-huit heures, mais celui-ci c'est le jour même de la cérémonie qu'il veut...

* La Marsillière, Joseph au fond, Boismartin, Antoinette.

** La Marsillière, Boismartin, Antoinette.

LA MARSILLIÈRE.

Oh!

BOISMARTIN.

Vous entendez?

LA MARSILLIÈRE.

J'entends et je comprends...

ANTOINETTE.

Qu'est-ce que vous comprenez?

LA MARSILLIÈRE, gaiement.

Je comprends qu'à tous les noms qui avaient été dits, il fallait encore en ajouter un, celui de...

ANTOINETTE.

C'est cela même... Et là-dessus, n'est-ce pas, vous croyez qu'il va se justifier, se défendre... pas du tout, au lieu de se défendre, il s'est mis dans une colère...

BOISMARTIN.

Et j'ai bien fait... Oui, j'ai bien fait... m'entendre ainsi traiter, (Avec violence.) moi qui vous adorais, moi qui avais pour vous tout l'amour...

ANTOINETTE, ironique.

Tout l'amour...

BOISMARTIN, marchant vers elle.

Oui, tout l'amour!... oui, tout l'amour!...

LA MARSILLIÈRE, à part.

Il va la battre... (Haut.) Monsieur, monsieur...

BOISMARTIN, très animé.

Et vous le savez bien, que j'avais pour vous tout l'amour...

ANTOINETTE, très animée.

Mais non, je ne le sais pas... je ne le sais pas du tout, et je serais vraiment curieuse...

Entre Joseph *.

JOSEPH.

Monsieur, c'est une personne...

ANTOINETTE, remontant vers le fond. — Répétition du jeu de scène de Boismartin à la précédente entrée de Joseph **.

Renvoyez cette personne... On vous a dit que l'hôtel n'était plus à vendre, je l'ai acheté...

LA MARSILLIÈRE.

Ah! c'est vous maintenant?

ANTOINETTE.

Renvoyez, renvoyez... (Joseph sort. — Antoinette continue s'adressant à Boismartin ***.) Tout l'amour, vraiment... Reste à m'expliquer comment tout cet amour s'accorde avec la scène épouvantable que vous avez jugé à propos...

BOISMARTIN.

A qui la faute, si ce n'est à vous, qui, au lieu d'imposer silence à votre cousine, vous êtes jointe à elle et m'avez dit les choses les plus dures...

ANTOINETTE.

Ah! ah!

BOISMARTIN.

Oui, les plus dures.

ANTOINETTE.

Je sais bien, et j'en ai dit bien d'autres depuis, quand je parlais de vous.

* La Marsillière, Joseph au fond, Boismartin, Antoinette.

** La Marsillière, Joseph, Antoinette, Boismartin.

*** La Marsillière, Antoinette, Boismartin.

LA MARSILLIÈRE, légèrement.

C'est vrai, tout à l'heure encore...

ANTOINETTE, se retournant brusquement vers La Marsillière.

Pourquoi dites-vous ça, vous?...

LA MARSILLIÈRE.

Mais je le dis parce que...

ANTOINETTE.

Parce que ça vous amuse de nous exciter l'un contre l'autre. Je vous reconnais bien là.

LA MARSILLIÈRE.

Moi... ça m'amuse de vous exciter. (A Boismartin.) Vous entendez, monsieur *. .

BOISMARTIN.

Oui j'entends et je ne suis pas de l'avis de madame.. je ne crois pas que vous le fassiez exprès.

LA MARSILLIÈRE.

C'est heureux.

BOISMARTIN.

Vous ne le faites pas exprès, mais il est évident que malgré vous, par votre présence et par les observations que vous faites. .

LA MARSILLIÈRE.

Les observations... mais je ne dis rien.

ANTOINETTE.

Si fait .. vous parlez à chaque instant... Et au lieu de chercher à nous calmer comme ce serait votre devoir..

* Antoinette, La Marsillière, Boismartin.

BOISMARTIN.

Ce n'est pas votre faute, j'en suis bien sûr... mais enfin, si vous n'étiez pas là...

LA MARSILLIÈRE.

Si je n'étais pas...

BOISMARTIN.

Ça irait bien mieux, si vous n'étiez pas là, ça irait tout seul...

LA MARSILLIÈRE.

Ah çà! mais, est-ce qu'après avoir renvoyé les gens qui venaient chez moi, vous auriez par hasard la prétention...

ANTOINETTE.

Oui, c'est ça, allez-vous en.

ANTOINETTE et BOISMARTIN.

Allez-vous en... allez-vous en.

LA MARSILLIÈRE.

Hé?

ANTOINETTE.

Peut-être, quand vous serez parti, M. de Boismartin pourra-t-il me donner cette explication qu'il n'a pas pu me donner il y a trois mois, peut-être pourra-t-il me dire comment il se fait que madame Piétranéra...

LA MARSILLIÈRE.

Madame...

ANTOINETTE.

Ma foi, je l'ai nommée...

LA MARSILLIÈRE.

Comment... cette dame... sur qui l'on racontait... en

changeant le nom chaque fois, c'était... madame Piétranéra...

ANTOINETTE.

Oui.

LA MARSILLIÈRE, défaillant.

L'eau de mélisse !...

BOISMARTIN et ANTOINETTE, avançant chacun une chaise.

Eh bien ! eh bien!...

LA MARSILLIÈRE, tombant sur les deux chaises.

L'eau de mélisse, je vous en prie...

ANTOINETTE, à Boismartin.

Là, dans la chambre. (Boismartin sort par la droite.) Eh bien, voyons, eh bien... (Rentre Boismartin apportant l'eau de mélisse.) Donnez vite...

BOISMARTIN, bas.

Qu'est-ce qu'il a?...

ANTOINETTE, bas.

Je ne sais pas... (La Marsillière boit le verre d'eau sucrée.) Là... Tenez... ça va mieux, n'est-ce pas?... Oui, ça va mieux..

LA MARSILLIÈRE, revenant à lui.

Mon petit hôtel...

ANTOINETTE.

Eh bien...

LA MARSILLIÈRE.

Mon petit hôtel que j'aimais tant, dans lequel j'ai vécu si heureux...

BOISMARTIN.

Oui.

LA MARSILLIÈRE.

C'est parce que j'allais me marier que je le quittais... Mon Dieu oui, j'allais me marier, et la femme que j'étais sur le point d'épouser, c'était...

ANTOINETTE.

Madame Piétranéra?

LA MARSILLIÈRE.

Oui. Elle est allée passer quinze jours en Angleterre pour embrasser une tante qu'elle a dans le Devonshire... et, à son retour, ce mariage devait avoir lieu.

Boismartin et Antoinette essaient de résister, mais ils ne peuvent pas et ils finissent par aller tomber assis : Antoinette près du guéridon, et Boismartin près du bureau, pris d'un accès de fou rire qui, malgré tous leurs efforts, repart en fusée à deux ou trois reprises.

ANTOINETTE.

Je vous demande bien pardon, mais...

LA MARSILLIÈRE.

Vous êtes encore aimables.... Je sais bien qu'à tout prendre, c'est un service... (Se levant.) Mais qu'est-ce que je vais devenir à présent?... Il n'est plus à moi, mon petit hôtel.

BOISMARTIN, se levant.

Quant à cela, c'est moi qui l'ai acheté...

ANTOINETTE, se levant.

Non... c'est moi... mais je vous le rends bien volontiers...

BOISMARTIN.

Moi aussi...

LA MARSILLIÈRE.

A la bonne heure... mais c'est que j'en avais acheté

un autre... un plus vaste... un très vaste... pour ma femme et pour moi... Je voudrais bien m'en débarrasser de celui-là. (Il regarde Boismartin et Antoinette, mais celle-ci n'a pas l'air de comprendre.) Savez-vous ce que vous devriez faire tous les deux?

ANTOINETTE.

Non...

LA MARSILLIÈRE.

Vous ne devinez pas?

ANTOINETTE.

Non...

LA MARSILLIÈRE.

Vous devriez me le racheter... tous les deux!...

ANTOINETTE

Oh! non... par exemple...

LA MARSILLIÈRE.

Vous ne direz pas que cette fois je cherche à vous exciter l'un contre l'autre...

ANTOINETTE.

Non, non, cent fois non...

BOISMARTIN,

C'est bien, madame, c'est bien... Il est inutile de le dire avec tant d'acrimonie.

ANTOINETTE.

Acrimonie, monsieur...

BOISMARTIN.

Oui, madame, acrimonie...

LA MARSILLIÈRE, les calmant.

Eh bien, eh bien!

ANTOINETTE.

Mais voyez... c'est comme il y a trois mois. Le voilà qui va se mettre en colère au lieu de demander grâce, au lieu d'avouer.

BOISMARTIN.

Avouer quoi?... que j'ai aimé madame Piétranéra... Eh bien, oui, là, je l'ai aimée... et quand j'ai su qu'elle me trompait, j'ai été malheureux, très malheureux... pour me consoler, j'ai fait un voyage !...

LA MARSILLIÈRE, avec sentiment.

Il est allé en Amérique...

BOISMARTIN.

En revenant je me suis arrêté en Italie, et c'est là, à Florence, que je vous ai vue pour la première fois... (S'approchant d'Antoinette *.) Et depuis ce jour où je vous ai vue... je ne lui en ai plus voulu du tout à madame... je l'aurais remerciée au contraire, je l'aurais bénie... N'était-ce pas à elle que je devais le plus grand bonheur de ma vie, puisque c'est à elle que je dois de vous avoir rencontrée,... vous que j'aime, vous que j'ai tout de suite aimée du grand amour, du vrai, de celui qui ne vient qu'une fois, qui vous prend tout entier et qui dure toujours... Vous entendez, Ninette, toujours, toujours... Le voilà, mon aveu... je n'ai pas autre chose à vous dire... et si je me suis mis en colère, il y a trois mois, c'est que cela m'indignait que vous eussiez l'air de douter. Il me semblait que c'était à vous de me défendre contre les personnes qui m'accusaient... Il me semblait que vous auriez dû leur dire : Eh bien! oui, il en a aimé une autre, mais regardez-le, c'est moi qu'il aime maintenant, moi seule, et à cause de cet amour qu'il a pour moi, de cet amour dont je suis sûre, j'ai bien le droit de le croire et de lui pardonner.

* Antoinette, Boismartin, La Marsillière.

ANTOINETTE.

Ah! selon vous, c'est là ce que j'aurais dû dire.

BOISMARTIN.

Oui.

ANTOINETTE.

J'avoue que l'idée ne m'en est pas venue... mais il est possible que j'aie eu tort, et je vous en demande pardon.

BOISMARTIN.

Ah! Ninette, Ninette!...

JOSEPH, entrant *.

Monsieur, il y a là...

LA MARSILLIÈRE.

Renvoyez, on vous a dit, renvoyez, renvoyez...

JOSEPH.

Mais c'est que c'est M. Majorel.

LA MARSILLIÈRE.

Le notaire... Ah bien! non, alors, ne renvoyez pas, faites entrer au contraire, faites entrer.

Entre le notaire.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LE NOTAIRE.

LA MARSILLIÈRE **.

Te voilà, toi. Tu viens encore me demander si je veux me marier?

* Antoinette, Boismartin, Joseph, La Marsillière.

** Antoinette, Boismartin, le notaire, La Marsillière.

LE NOTAIRE.

Mais sans doute.

LA MARSILLIÈRE.

Eh bien! non... je ne veux pas me marier... tu entends, je ne veux pas me marier, et je ne me marierai pas...

LE NOTAIRE.

Décidément?

LA MARSILLIÈRE.

Décidément!

LE NOTAIRE.

Mes compliments, mon cher ami, tu as parfaitement raison de ne pas épouser madame Piétranéra, sa liaison avec M. de Sainte-Maure...

LA MARSILLIÈRE.

Avec M. de Sainte-Maure...

Mouvement de Boismartin.

LE NOTAIRE.

Oui.

LA MARSILLIÈRE.

Tu le savais, et tu ne m'en disais rien...

LE NOTAIRE.

Dame! moi, tu sais, je suis notaire... Mais ça ne fait rien, je trouve que tu as raison, bien que j'y perde un contrat...

BOISMARTIN, *au notaire.*

Vous ne perdrez rien du tout, monsieur, et si vous voulez faire notre contrat à nous...

ANTOINETTE.

A qui, à nous?... à nous deux?...

BOISMARTIN.

Sans doute...

ANTOINETTE, au notaire *.

N'y comptez pas, monsieur, jamais je n'épouserai monsieur...

BOISMARTIN.

Comment?

ANTOINETTE.

Je vous guettais... et j'ai bien vu tout à l'heure, quand on a nommé M. de Sainte-Maure, vous avez fait une grimace.

BOISMARTIN.

Une grimace, moi?... j'ai fait une...

ANTOINETTE.

Oui.. Comme il y a trois mois quand on a nommé les autres, et j'ai vu le moment où, comme il y a trois mois, vous alliez...

BOISMARTIN.

Oh!...

ANTOINETTE.

Jamais je n'épouserai monsieur, jamais.. jamais...

LE NOTAIRE.

Madame.

ANTOINETTE.

Jamais, jamais...

BOISMARTIN.

A votre aise, madame. Et si vous croyez que je n'en prendrai pas mon parti...

* Boismartin, Antoinette, le notaire, La Marsillière.

LA MARSILLIÈRE, éclatant *.

En voilà assez... pour qui me prend-on à la fin?... Vous venez chez moi... vous bouleversez ma maison... Vous achetez mes domestiques, vous mettez à la porte les gens qui viennent me voir, et vous vous imaginez que je ne me révolterai pas et que je ne saurai pas vous montrer que je suis le maître chez moi... parbleu si, je vous le montrerai. Assieds-toi là, notaire.

Il fait asseoir le notaire au bureau à droite.

LE NOTAIRE.

Oui, mon ami.

LA MARSILLIÈRE.

Tu vas faire leur contrat, tu entends!... (A Antoinette.) Venez là, vous...

ANTOINETTE.

Cependant...

LA MARSILLIÈRE.

Nous verrons bien si je ne vous forcerai pas à faire ce dont vous mourez d'envie tous les deux. Venez là, je vous dis...

ANTOINETTE, venant s'asseoir près du bureau.

C'est bien, ne vous fâchez pas.

LA MARSILLIÈRE, à Boismartin.

Vous ici... (Boismartin vient s'asseoir près d'Antoinette.) Et maintenant donnez vos noms.

ANTOINETTE.

Ninette, monsieur, non, Antoinette... Antoinette de Cernay...

LA MARSILLIÈRE.

A vous, maintenant.

* Boismartin, Antoinette, La Marsillière, le notaire au fond.

BOISMARTIN, d'une voix très douce.

Louis de Boismartin, rentier. Je suis doux, moi, vous voyez... je ne suis pas comme elle. (je suis doux, je suis très doux...)

Entre Joseph.

SCÈNE XIV

Les Mêmes, JOSEPH.

JOSEPH.

Pardon, monsieur.

LA MARSILLIÈRE.

Qu'est-ce qu'il y a encore? Renvoyez, renvoyez...

TOUS.

Renvoyez, renvoyez.

Antoinette et Boismartin se lèvent.

JOSEPH.

Mais, monsieur, c'est une dépêche de Londres.

LA MARSILLIÈRE *.

Une dépêche de Londres! (Il prend la dépêche, Joseph sort. — La Marsillière descend à gauche — Il lit la dépêche et après l'avoir lue.) Ah! Mautravers, mon ami Mautravers.

LE NOTAIRE.

Eh bien!

LA MARSILLIÈRE, reprenant le milieu **.

Il l'a épousée! Madame Piétranéra et lui viennent de

* La Marsillière, Boismartin, Antoinette, le notaire.

** Boismartin, La Marsillière, Antoinette, le notaire.

se marier à Londres. Mautravers, ce pauvre Mautravers!

Il tombe sur une chaise en éclatant de rire.

BOISMARTIN et ANTOINETTE, *voyant qu'il va étouffer à force de rire.*

L'eau de mélisse, l'eau de mélisse!...

Ils rapportent à La Marsillière le verre d'eau sucrée.

LA MARSILLIÈRE, *après avoir bu.*

Je savais bien que j'aurais le dernier!

Et le rideau tombe sur un éclat de rire des quatre personnages.

FIN

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — J. Robert.

MADAME ATTEND MONSIEUR

COMÉDIE

Représentée pour a première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 8 février 1872

Clichy.—Imp. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12 (1554, 3-2.)

MADAME
ATTEND
MONSIEUR

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

H. MEILHAC ET LUD. HALÉVY



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT.

1872

PERSONNAGES

MADAME........................	Mme C. Chaumont
MONSIEUR......................	M. Daniel Bac.
UNE PORTIÈRE..................	Mme Colbrun.
UN VOISIN.....................	M. Videix.

A Paris, de nos jours.

Toutes les indications sont prises de la gauche et de la droite du spectateur. Les personnages sont inscrits en tête des scènes, dans l'ordre qu'ils occupent au théâtre. — Les changements de position sont indiqués par des renvois au bas des pages

MADAME ATTEND MONSIEUR

Le théâtre représente une petite chambre à pans coupés, très-élégamment et très-confortablement meublée : tapis, tentures. — Au fond, au milieu, une alcôve garnie de rideaux. — A gauche de l'alcôve, la porte d'entrée. — Dans le pan coupé de gauche, une cheminée avec glace, pendule et candélabres. — Dans le pan coupé de droite, une fenêtre. — Une jardinière avec des fleurs devant la fenêtre. — Console entre la enêtre et l'alcôve. — Petit bureau très-élégant adossé au mur de droite. — A gauche, une table servie; deux couverts, et dans des seaux à glace, deux bouteilles de vin de Champagne; près de cette table un fauteuil. — Au milieu de la scène, un guéridon chargé de menus objets : miroir, bonbonnière, boîte de poudre de riz, coupe, journaux, cartes pour faire des patiences, une petite photographie de femme dans un cadre, etc. — Trois lampes allumées, deux sur la cheminée, la troisième sur la console. — Un pouf devant le guéridon. — Un panier à bois devant la cheminée. — Chaises. — Un canapé à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

LA PORTIÈRE, MONSIEUR, puis MADAME.

Au lever du rideau, la portière est accroupie devant la cheminée, arrangean le feu. — Monsieur va et vient, sans parler, dans la chambre, examinant tout, déplaçant des meubles, étalant des bonbons dans la coupe, etc. — Quelques instants de silence.

MONSIEUR.

Un grand feu, n'est-ce pas, madame Robert? un grand feu..?

LA PORTIÈRE.

Soyez tranquille, monsieur.

On entend le bruit d'une voiture qui passe dans la rue.

MONSIEUR.

Une voiture!... (Courant à la fenêtre et mettant la jardinière de côté.) C'est elle!... (Il ouvre la fenêtre. On entend la pluie qui tombe avec violence.) Non, ce n'est pas elle... la voiture ne s'arrête pas. Brr... il fait froid... (Il éternue très-légèrement.) Il pleut... (Il referme vivement la fenêtre.) Mais je connais Catarinette, le mauvais temps ne l'empêchera pas de venir...

LA PORTIÈRE, toujours accroupie devant le feu.

Y a pas de danger.

MONSIEUR.

N'est-ce pas?... Elle m'aime!...

LA PORTIÈRE, se relevant et descendant.

Et nous sommes dans la dernière semaine de décembre... Cette semaine-là, les femmes viennent toujours.

MONSIEUR.

Chère petite!. . Je lui ai apporté un bracelet... (Il tire un écrin de sa poche et va à la table *.) Je vais le cacher là, sous sa serviette... et quand nous nous mettrons à table pour souper... en prenant sa serviette, elle trouvera le bracelet. (Il met le bracelet sous la serviette.) Là... Et ces deux papiers aussi...

LA PORTIÈRE.

Qu'est-ce que c'est que ça?..

* Monsieur, la portière.

MONSIEUR, montrant un des papiers.

Ça, c'est la facture... la facture acquittée. Ça lui fera plaisir... Elle a de l'ordre...

LA PORTIÈRE.

Chère petite!...

MONSIEUR.

Et puis, elle verra ce que ça coûte... Je ne suis pas fâché...

LA PORTIÈRE.

Et l'autre papier?...

MONSIEUR, prenant un air sentimental.

L'autre papier, c'est... Ça lui fera plaisir aussi, l'autre papier... (Il met les deux papiers sous la serviette. — On entend un nouveau bruit de voiture. — Courant à la fenêtre.) Encore une voiture!... Et cette fois, elle s'arrête... (Il ouvre la fenêtre. — On entend la pluie.) Une femme!... C'est elle, madame Robert, c'est elle!... (Il ferme la fenêtre et laisse retomber les rideaux.) Dites-lui que je ne suis pas encore arrivé... je vais me cacher... et je lui ferai une surprise...

LA PORTIÈRE.

Compris.

Violent coup de sonnette. — Monsieur se cache derrière le rideau de droite de l'alcôve. La portière va ouvrir la porte du fond. — Entre rapidement une femme enveloppée dans quatre ou cinq voiles. Le visage est tout à fait masqué par ces voiles. — Madame passe devant la portière et se laisse tomber dans le fauteuil près de la table.

LA PORTIÈRE *.

Il n'est pas venu encore, madame... mais il va venir... Je sais bien que nous sommes dans la dernière semaine de décembre et que, cette semaine-là, les hommes ne viennent pas tou-

* Madame, la portière.

jours... Mais M. Alfred n'est pas un de ces hommes-là... il va venir, M. Alfred, il va venir... (Madame incline la tête sans dire un mot.) (A part.) Tiens, tiens, on dirait que ce n'est pas la même... (Tout en disant ces mots, elle a tourné autour de madame, par derrière, en l'examinant, puis elle sort en emportant le panier à bois.)

SCÈNE II

MADAME, faisant, par un brusque mouvement, sauter ses voiles en l'air.

Je l'espère bien qu'il va venir... M. Alfred... et je l'attends!... La voici donc, cette chambre qu'il a fait meubler... richement meubler... pour y recevoir sa maîtresse... Eh bien, ce soir, ce n'est pas sa maîtresse qu'il y trouvera... (Se levant.) C'est moi, sa femme... sa vraie femme!... (Monsieur, qui avait entr'ouvert les rideaux du lit, ébauchant un sourire, rentre précipitamment dans sa cachette.—Madame ôte son chapeau, qu'elle met sur le guéridon, et son châle, qu'elle jette sur une chaise à droite.—Tous ces mouvements très-saccadés.) Et tout fait supposer que la conversation sera animée... Y a-t-il des pincettes, d'abord?... y en a-t-il des pincettes, dans cette chambre richement meublée?... (Allant à la cheminée.) Il est impossible que l'on ait oublié... Non, en voici... (Elle les prend.) Pas trop lourdes, faciles à manier... Bon! et M. Alfred va venir!... C'est très-bien! Attendons M. Alfred, alors... (Posant les pincettes sur le guéridon.) attendons M. Alfred. (Elle se promène pendant quelques instants, silencieuse, avec agitation, autour de la chambre.) Il me disait : Les événements nous ont fait perdre une année... Cette année perdue, il faut tâcher de la rattraper. Non-seulement nous travaillerons plus, mais nous dépenserons moins... Ton salon a besoin d'être renouvelé... je le sais bien, ma chérie, qu'il a besoin d'être renouvelé... Eh bien! nous ne le renouvellerons pas... voilà pour l'économie. — Quant au travail, non-seulement je

passerai la journée à mon bureau, mais j'y retournerai le soir... ce que je n'avais jamais fait... j'y retournerai deux fois par semaine... de dix heures du soir à une heure du matin... Et, en effet, depuis trois mois, il n'y manquait pas... deux fois par semaine, régulièrement, de dix heures du soir à... (Avec un geste d'indignation comique.) du matin... Il appelait ça ses jours de besogne supplémentaire!... Le brigand!... Et, au lieu d'aller à son bureau, il venait ici, et pendant qu'il refusait de renouveler mon salon, pendant que moi, bonne bête, je l'embrassais, en lui disant : « Tu as raison... il faut faire des économies... » il louait cette chambre au premier étage d'une maison borgne, et dans cette chambre, afin de la rendre digne de mademoiselle Catarinette, il entassait tout ce que le luxe le plus extravagant... C'est beaucoup mieux que chez moi, ici... Ces fauteuils... (S'asseyant dans un fauteuil.) On est très-bien dans ces fauteuils... on est admirablement... (Se levant et se laissant tomber sur le canapé.) Et sur ce canapé... (Se relevant comme repoussée par un ressort, et regardant le canapé avec horreur.) Oh!... oh!... oh!... Et la pendule... et les candélabres... et les lampes... et cette jardinière... et cet amour de petit bureau... Y a-t-il longtemps que j'avais envie d'en avoir un pareil!... et je n'osais pas dire que j'en avais envie... Et ce tapis... et ces rideaux... (En redescendant.) Les pincettes!... les pincettes!... Est-ce qu'il ne va pas venir le moment des pincettes?... (Bruit d'une porte-cochère qui se ferme.) Ah! si... On vient de fermer la porte de la rue... quelqu'un monte! Lui, sans doute... (Bruit de pas dans l'escalier.) Ah! ah! ah! (Elle prend les pincettes et attend près de la porte. — Monsieur, qui vient de montrer une tête effarée, disparaît aussitôt. Madame lève les pincettes, le bruit de pas continue.) On ne s'arrête pas... c'est un locataire de la maison... (Reposant les pincettes sur le guéridon.) Monsieur se fait attendre. Bon! il n'est pas dix heures, du reste... et c'est à dix heures seulement qu'il a l'habitude de venir, à ce que m'a dit la femme de chambre de mademoiselle Catarinette... (S'asseyant sur le canapé.) Car c'est par la femme de chambre de mademoiselle Catarinette que j'ai tout appris. — Il y a deux

heures, j'étais chez moi, en train d'examiner mes livres de dépense... mon mari venait de sortir... pour aller... à son bureau!!!... Coup de sonnette!... On m'annonce qu'une dame désire me parler. — Une dame? quelle dame? — On ne sait pas... Une drôle de dame, voilà tout ce qu'on peut me dire... Et voyez ce que c'est que les pressentiments... je n'avais pas alors le moindre soupçon contre mon mari... ah! Dieu!... j'étais à cent lieues de penser... — et cependant, au premier mot, j'ai senti là quelque chose qui me tortillait le cœur, et j'ai dit tout de suite : Faites entrer cette dame. — Et elle est entrée... assez drôle en effet... ébouriffée, pas de gants, un chapeau planté tout de travers... et un accent!... Elle ne m'a pas laissé le temps de l'interroger... (Accent marseillais.) « Madame, m'a-t-elle dit, je suis la femme de chambre de mademoiselle Catarinette, et mademoiselle Catarinette est la maîtresse de votre mari! » — A partir de ce moment, l'on voit la scène...

Moi, cherchant à me contenir : « Des preuves, mademoi-
» selle!... Je pense que vous me donnerez des preuves?... »

Elle, me tendant un papier pas bien propre sur lequel on avait écrit quelques mots au crayon : « Prenez cette adresse,
» madame... Là, telle rue, tel numéro... dans une chambre
» qu'il a fait meubler... »

Moi : « Achevez... »

Elle : « Ce soir, à dix heures, votre mari y sera... Vous
» avez le temps d'y aller... Allez-y, vous le pincerez... »

Moi, me levant : « Avec cette femme?... »

Elle : « Non, ce soir votre mari sera seul... ma maîtresse
» lui a écrit deux lettres aujourd'hui... Dans la première,
» écrite à onze heures du matin, elle lui disait : « A ce
» soir... » Dans la seconde, écrite à deux heures de l'après-
» midi, elle lui disait : « Pas moyen ce soir... » J'ai moi-
» même porté la première lettre à votre mari... mais je ne

» lui ai pas porté la seconde... Elle est dans ma poche, la » seconde... La voici... »

Elle me la donne, je la lis en me promenant avec agitation, et la scène reprend.

Moi, cherchant de plus en plus à me contenir : « C'est » très-bien, mademoiselle, et je vous remercie... »

Elle : « Et vous ne me demandez pas quel est le motif qui m'a décidée à vous rendre ce petit service?... »

Moi, ne me contenant plus : « Ah! ça, par exemple, ça » m'est bien égal! »

Elle : « Mais moi, je tiens à vous le dire... Vous pourriez » croire que c'est des raisons d'intérêt... pas du tout. Je me » venge de votre mari, parce qu'il a froissé mon amour-pro» pre... »

Et là, elle entame une histoire, qui m'aurait fait bien rire dans un autre moment. Il paraît que M. Alfred avait donné à mademoiselle Catarinette une avant-scène pour la *Princesse Georges*... Une avant-scène magnifique... Toujours les économies, toujours pour rattraper cette année que les événements nous ont fait perdre... Mademoiselle Catarinette n'ayant pas ce soir-là d'amie à emmener, avait emmené sa femme de chambre. A dix heures... toujours à dix heures!... mon mari arrive... Il voit la femme de chambre, ça lui semble roide. Il se fâche, et il la prie de s'en aller. Elle s'en alla... mais elle était vexée... Elle jura, en s'en allant, qu'elle le rattraperait... Et c'était pour le rattraper qu'elle était venue tout me dire. (Se levant.) On comprend que je lui laissai à peine le temps d'achever son histoire... Je la renvoyai, et tout aussitôt je m'enveloppai dans une demi-douzaine de voiles, et je me fis conduire ici, à l'adresse indiquée, pour y attendre Monsieur! (S'asseyant sur le bras du

fauteuil.) Dix heures un quart... il n'arrive pas. Je sais bien qu'il ne peut pas ne pas venir, puisqu'il a reçu la première lettre et qu'il n'a pas reçu la seconde... (Se levant.) Mais il n'arrive pas, et ça commence à me... (On entend la pluie. Regardant par la fenêtre.) C'est à cause de la pluie, sans doute... Il aura pas trouvé de voiture... (Monsieur se montre, allonge le bras vers la serrure et cherche à s'enfuir... Madame ferme brusquement et revient en scène. Épouvanté, Monsieur se rejette derrière les rideaux.) Et pendant que ces messieurs courent après des femmes qui se moquent d'eux et qui les trompent... car elle te trompe, imbécile !... (Monsieur, qui avait encore montré sa tête, se cache vivement.) Oui, elle te trompe!... « Pas moyen ce soir. » Pendant que ces messieurs se font duper, berner par de pareilles coquines, nous restons vertueuses, nous!... Nous résistons!... Nous sommes assez bêtes pour... Je sais bien que ce n'est pas à cause d'eux le plus souvent... que c'est à cause de nous... Mais, enfin!... nous résistons... et nous y avons parfois quelque mérite. Ainsi, moi, avec Édouard... (Monsieur passe sa tête.) J'ai résisté!... je résiste!... Et pourtant il n'a pas vingt-deux ans encore... (Monsieur disparaît.) Et il est beau... mais beau!... Vous ne pouvez pas vous imaginer comme il est beau... On dit que la beauté, chez les hommes, ça n'a pas d'importance. Ce sont les hommes qui disent cela... Nous autres, femmes, nous laissons dire... mais nous réservons notre opinion... Il n'est pas précisément mon cousin... mais il est le cousin de mon mari... Ça revient au même!... Il est commis chez nous... C'est lui qui est chargé de la correspondance... (Par distraction, elle prend un bonbon dans la coupe, le porte à ses lèvres et le rejette aussitôt.) Et il a une drôle de façon de la faire, cette correspondance!... Dernièrement, je suis entrée dans le cabinet de mon mari... Mon mari n'y était pas, mais il y était, lui... Il était en train de travailler... (S'asseyant sur le pouf devant le guéridon.) Et, en travaillant, il faisait comme ceci, comme cela... (Elle fait le mouvement d'un poëte qui compose.) Ça m'a étonnée, parce qu'enfin la correspondance, chez un ommissionnaire en marchandises, ça n'est pas tellement...

Je lui ai dit : « Édouard... » Je l'appelle Édouard... J'ai le droit de l'appeler Édouard... puisqu'il est le cousin de mon mari... « Édouard, qu'est-ce que vous faites donc là?... » Il m'a répondu : « Madame... je fais la correspondance... » (*Se levant.*) Je me suis approchée... J'ai regardé par-dessus son épaule et j'ai lu :

« J'avais raillé l'amour, il a pris sa revanche. »

« Mais c'est un vers, cela? — Oui, madame... — Vous » faites des vers, Édouard? — Oh! non, madame... pas ha- » bituellement... Mais, comme aujourd'hui, il y avait quel- » que chose qui m'inspirait... » Et il me regardait, en disant cela! « Ainsi, Édouard, vous avez raillé l'amour? — Oui, » madame. — Et il a pris sa revanche, l'amour? — Oui, » madame... De la façon que vous pourriez voir, si vous » aviez la bonté de lire. — Non, monsieur, non... certaine- » ment je ne lirai pas!... Mais il ne faut pas que mon mari » voie cela. Il trouverait que ce n'est pas là pour un commis » une bonne manière d'employer son temps. » Là-dessus, je m'emparai des vers... et je sortis en les emportant...

Ils étaient très-jolis... Je ne les avais pas bien compris tout de suite... Mais une fois que je les ai eu compris, je les ai trouvés charmants :

« J'avais raillé l'amour, il a pris sa revanche ;
» Du tour qu'il m'a joué, le traître rit encor...
» Il écrivit un nom sur une page blanche,
» Puis il perça la page avec un grand clou d'or.

» A quoi sert tout cela?... Le dieu tombe en enfance!
» Murmurais-je à part moi. Mais lui, d'un ton moqueur
» — Tu vas voir, me dit-il, un peu de patience... —
» Et paf! il m'enfonça le clou d'or dans le cœur!

» Et là, depuis ce jour, ainsi qu'une étiquette,
» Je porte un nom que rien ne saurait arracher,

» Un nom charmant et doux... un nom, ô Juliette!
» Que vous trouverez bien, si vous voulez chercher... »

Je m'appelle Juliette!... Le lendemain, à la même heure, je suis retournée dans le cabinet de mon mari. Mon mari n'y était pas... Édouard y était. Je lui ai dit que j'avais déchiré ses vers sans les lire... Mais il a bien dû voir que je ne disais pas la vérité, car, en lui parlant, je ne pouvais m'empêcher de le regarder, là, au cœur, comme pour voir si le clou d'or y était avec l'étiquette, et mon nom sur l'étiquette... Lui aussi, alors, m'a regardée en souriant... Mon Dieu! qu'il était beau!... J'ai fermé les yeux, j'ai senti un petit frisson.. Pour ne pas tomber, j'ai été forcée d'appuyer ma main sur son fauteuil. Sa main a touché la mienne... J'ai poussé un cri... Je me suis sauvée... Et jamais, plus jamais je ne suis retournée dans le cabinet de mon mari à l'heure où je savais que mon mari n'y était pas et qu'Édouard y était!... Ah! mais que Dieu me pardonne!... Je crois que si, en ce moment, Édouard frappait à cette porte et s'il entrait... Oh!... heureusement, Édouard ne viendra pas, et mon mari... Mon mari, lui non plus ne vient pas!... Et il est dix heures et demie... (Elle recommence à se promener avec agitation autour de la chambre.) Ah çà, mais... ah çà, mais... on m'a fait lire autrefois le *Voyage autour de ma chambre*... Est-ce que je vais être obligée, pour passer le temps, de faire un voyage autour de... (Elle fait le tour de la chambre avec agitation. Monsieur montre sa tête. Madame apercevant le placard.) Un placard... (Elle l'ouvre.) Voyons!... Hein? qu'est-ce que c'est que cela? (Elle prend un petit veston d'appartement pour homme) Oh!... Et ça?... (Elle prend une robe de chambre de femme. Monsieur se cache.) Lui et elle!... Elle et lui!... Je les tiens tous les deux!... Ah! ah! ah!... (Elle arrive sur le devant de la scène en secouant les deux vêtements.) Eh bien! ma conscience, vous voilà juge, comme vous vouliez l'être... et les deux coupables sont dans mes mains! (A la robe de chambre de femme qu'elle tient de la main gauche.) Quant à vous, mademoiselle... je n'ai aucun re-

proche à vous adresser!... Vous faites votre métier... Vous me permettrez seulement de vous dire que votre métier est le métier d'une coquine!... Je n'ajouterai pas un mot... ce n'est pas à vous, mais à mon mari que j'ai affaire! (Au veston d'homme.) Oui, monsieur, c'est à vous!... Et nous verrons un peu ce que vous aurez à répondre!... Pourquoi me trompez-vous? hein?... Est-ce que je ne suis pas avec vous plus gentille que vous ne le méritez? Est-ce que je ne suis pas douce et bonne... et patiente?... Brigand, va!... Est-ce que je ne vous soigne pas quand vous êtes malade?... Est-ce que vous n'êtes pas choyé, dorloté?... Est-ce que je ne sais pas être drôle, quand il le faut?... Plus drôle cent fois que cette mijaurée avec ses fanfreluches!... Oui, plus drôle!... (A la robe de chambre de femme.) Hein? quoi?... qu'est-ce que c'est?... Encore une fois, je ne vous parle pas, mademoiselle!... Je parle à mon mari. (Au veston d'homme.) Eh bien! voyons, que pouvez-vous dire?... Quelles raisons avez-vous à donner?... Quelle excuse?... Hein?... quoi?... quoi?... quoi?... L'impétuosité de vos passions?... (Avec l'air d'une profonde commisération.) Ah! monsieur, dites cela... dites cela à d'autres, mais pas à moi!... Eh quoi, encore?... Vous l'aimez?... Ah! tu l'aimes!... Eh bien! aime-la!... sacripant!... Aime-la, ta drôlesse!... (Roulant violemment ensemble les deux vêtements et les jetant en paquet sur le canapé.) Aime-la! Embrasse-la!... Et donne-t'en avec elle autant qu'il te plaira!... Oh! les misérables!... les misérables!... (Elle se laisse tomber sur le fauteuil, le mouvement fait reculer le fauteuil, et elle aperçoit sous la table de petites pantoufles de femme.) Qu'est-ce que c'est que cela?... Les pantoufles de la drôlesse! (D'un air triomphant, après en avoir essayé une.) Ah!... je les mets par-dessus mes bottines!... (Au moment où madame est tombée sur le fauteuil, les rideaux de l'alcôve se sont entr'ouverts, et la tête effarée de monsieur s'est montrée; puis lentement, sur la pointe des pieds, il se dirige vers la porte, cherchant à s'esquiver, pendant que madame essaye es pantoufles. Il touche déjà le bouton de la porte, quand un violent coup de sonnette se fait entendre. Il se rejette aussitôt derrière les rideaux du lit. Madame envoie vivement, d'un coup de talon, la pantoufle à l'autre bout de

la chambre, se lève et s'écrie :) Oh! cette fois, c'est lui! (Elle saisit les pincettes et va ouvrir, en se tenant cachée derrière la porte. Entre un voisin. Madame fait sauter en l'air son chapeau d'un coup de pincettes.)

SCÈNE III

MADAME, LE VOISIN.

MADAME.

Tiens, brigand!... Tiens! tiens!...

LE VOISIN, abasourdi.

Madame!... Hé! la! madame!...

MADAME, stupéfaite.

Ce n'est pas lui!

LE VOISIN.

Oh! madame!...

MADAME.

Monsieur, je vous demande pardon!... Si j'avais su...

LE VOISIN, balbutiant.

Je crois, madame, que je me suis trompé d'étage...

Il ramasse son chapeau.

MADAME, toute confuse.

Monsieur... je suis désolée!...

LE VOISIN.

Pas du tout, madame!... pas du tout!... C'est ma faute!... Je n'aurais pas dû me tromper d'étage. (Remontant: Votre serviteur, madame.

MADAME.

Votre servante, monsieur * !

LE VOISIN.

Je suis désolé, madame, de vous avoir dérangée... Je n'aurais pas dû me tromper d'étage.

Il remonte en saluant très-respectueusement, et sort en retapant de la main son chapeau tout bossué.

SCÈNE IV

MADAME, seule.

Il a un bon caractère... C'est égal, ça m'a soulagée! Ce pauvre monsieur!... Je suis fâchée pour lui... mais ça m'a soulagée, positivement!... (Elle se trouve alors près de la table servie, verse un peu de vin dans un verre et boit. Après avoir bu, regardant la table.) Je comprends maintenant pourquoi, à dîner, il disait qu'il n'avait pas faim. Et moi qui m'inquiétais... Ah! si j'avais su... (Elle soulève machinalement la serviette et aperçoit l'écrin, qu'elle ouvre.) Oh! oh!... Qu'est-ce que c'est que ça?... Un bracelet!... Un bracelet magnifique!... Ma foi, je ne sais pas si je dois rire ou me fâcher!... Ce qui est sûr, c'est que mademoiselle Catarinette s'en passera. (Elle met le bracelet à son bras. Monsieur regarde cela avec stupeur.) Et ces pa-

* Le voisin, madame.

piers !... La facture !... Quatre mille deux cents francs... Toujours les économies !... L'année qu'il faut rattraper... Moi, j'ai rattrapé le bracelet ! C'est toujours ça !... Et cet autre papier... (Ouvrant le papier.) Des vers !... Comment ! Mon mari aussi !... Ça doit être joli ! Ah ! par exemple ! je ne me serais jamais doutée... Voyons. (Lisant.)

« J'avais blagué l'amour, il a pris sa revanche; »

Ah çà... mais je connais ça...

« J'avais blagué l'amour, il a pris sa revanche ;
» Du truc qu'il a trouvé, le farceur rit encor... »

Ce sont mes vers !...

« J'avais raillé l'amour... »

On a mis *blagué* au lieu de raillé...

« Du tour qu'il m'a joué le traître rit encor... »

On a mis :

« *Du truc* qu'il a trouvé... »

Et plus loin :

« Un nom charmant et doux, un nom : Catarinette.
» Que tu trouverais bien... »

C'est bien cela... Catarinette, au lieu de :

« ... ô Juliette !... »

Ce sont mes vers !... Édouard les a prêtés à mon mari, après les avoir transposés en style de cocotte !... (Froissant et jetant le papier.) Oh ! les hommes !... les hommes !... Si j'en tenais un... mon mari... Édouard... ça m'est bien égal... (Soulevant une chaise.) Si seulement le monsieur de tout à l'heure pouvait revenir !... (Regardant à la pendule.) Onze heures... et il

ne vient pas!... Et il pleut toujours!... Je ne peux pourtant pas rester là, toute la nuit... (Elle reprend son châle.) Si je descends dire à la portière qu'il me faut une voiture, j'aurai un air bête... (Bruit de voiture.) Une voiture!... Elle s'arrête!... (Elle jette son châle sur le fauteuil.) Il aura fini par en trouver une... Enfin!... (Elle court ouvrir la fenêtre. On entend la pluie.) C'est cela... Elle s'arrête! .. Mais elle s'arrête de l'autre côté de la rue... (Léger éternuement derrière les rideaux.) Hein!... Il me semblait avoir entendu... (Regardant à la fenêtre.) Je me suis trompée... ce n'est pas mon mari... C'est une forte dame!... Elle descend... elle paye le cocher... (Criant.) Hé! cocher!... Vous êtes libre?... Oui?... Eh bien! venez vous ranger là!... Je vous prends à l'heure!... (Nouvel éternuement plus violent. — Quittant la fenêtre.) Mais non... je ne me trompe pas... on a éternué... (Deux ou trois éternuements violents. Elle court aux rideaux du lit, les ouvre et aperçoit son mari assis sur le lit.) Ah! ah! ah! Vous étiez là!...

SCÈNE V

MADAME, MONSIEUR.

MADAME.

Venez un peu!... Venez!... (Monsieur descend lentement, tremblant, éperdu.) Vous étiez arrivé avant moi, il paraît... (Le mari incline la tête.) Alors, vous savez ce qui vous attend... hein?... (Elle fait un mouvement vers les pincettes, qu'elle prend. Le mari tend le dos.) N'ayez pas peur!... (Reposant les pincettes.) Ça, c'est déjà fait!... Heureusement pour vous, il s'est trouvé là un monsieur!... (Elle remet son chapeau et son châle.) Nous allons rentrer à la maison. (Le mari incline la tête.) J'ai une voiture!... Nous allons rentrer chez nous!... (Elle donne à son mari son chapeau.) Nous serons plus tranquilles chez nous pour nous expliquer... Ah!... j'ai à vous remercier pour ce

bracelet!... C'est une attention... Passez devant... (*Le mari traverse la chambre d'un air piteux. Elle fait un mouvement pour se jeter sur lui.*) Ah!... (*Le mari fait un bond et va tout épouvanté se coller contre la muraille* *. *Regardant autour d'elle.*) Non... attendez!... (*Le mari s'arrête.*) Je serais vraiment trop bête de laisser ici... (*Lui mettant la jardinière sous le bras.*) Prenez ça sous votre bras!... Prenez!... Et puis ça, de l'autre main... (*Elle lui donne deux chaises.*) Et puis ça, et puis ça, et puis ça!.. (*Pour finir elle lui donne les pincettes.*) Quant à moi... (*Elle prend divers objets.*) Et nous reviendrons, mon ami... nous reviendrons chercher le reste... A la maison, maintenant!... (*Ils sont tous les deux chargés de meubles et de bibelots.*) Comme ça, au moins, quand nous passerons devant la portière, ce n'est pas moi qui aurai l'air bête!... A la maison!...

Pendant que le rideau baisse, Monsieur se heurte à la porte et laisse tomber tout ce qu'il portait. — Madame se précipite, l'aide à ramasser les meubles. — Tableau.

* Madame, Monsieur.

FIN

Clichy — Impr. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12. (1354,2-2.

LES

BREBIS DE PANURGE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville le 24 novembre 1862.

Imprimerie de L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

LES
BREBIS DE PANURGE

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE

PAR

HENRI MEILHAC ET LUDOVIC HALÉVY



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 1

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1863

PERSONNAGES

JACQUES DURAND.	MM. Frédéric Febvre.
ANTOINE.	Ricquier.
MARTHE NERVIL.	Mmes Fargueil.
GABRIELLE DARCEY.	Blanche Pierson.

A dix lieues de Paris, de nos jours, chez madame Nervil.

Toutes les indications sont prises de la gauche du spectateur. — Les changements de position sont indiqués par des renvois.

Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à M. Brierre, souffleur-copiste, au théâtre.

LES

BREBIS DE PANURGE

Un salon richement meublé. — Portes au fond, à gauche et à droite. — Au premier plan à gauche, une petite porte; une table, canapé, fauteuils. — Au fond, une cheminée, au-dessus une glace sans tain par laquelle on aperçoit le jardin. — A droite sur le devant de la scène, un métier à tapisserie.

SCÈNE PREMIÈRE

MARTHE, GABRIELLE *.

GABRIELLE, assise à droite devant le métier et travaillant.

Dites-vous ce que vous pensez, Marthe, ou parlez-vous ainsi seulement pour vous moquer de moi?

MARTHE, assise à gauche sur le canapé et coupant les feuilles d'une brochure.

Je parle très-sérieusement et je ne dis rien que je ne pense. Je soutiens qu'il n'est pas nécessaire pour être un bon mari d'avoir passé par les trois mille aventures de don Juan.

GABRIELLE.

Eh! laissons don Juan!...

MARTHE.

Le jour où je me suis mariée avec M. Nervil..., aucune victime ne s'est jetée les cheveux épars entre lui et moi... Je n'ai pas

* Marthe, Gabrielle.

entendu de sanglots étouffés derrière les piliers de l'église... j'ai cependant épousé M. Nervil avec beaucoup de plaisir, et je suis maintenant fort heureuse d'être sa femme.

GABRIELLE.

D'abord, je suis bien sûre qu'avant son mariage, M. Nervil avait fait parler de lui.

MARTHE.

Mais non, cela n'est pas!

GABRIELLE.

Il est impossible qu'un homme comme lui n'ait pas eu une jeunesse...

MARTHE.

Mais du tout! du tout!...

GABRIELLE.

Vous ne me persuaderez pas.

MARTHE.

M. Nervil, a-t-on jamais vu?... je vous défends de dire des choses pareilles... M. Nervil a eu une jeunesse très-ordinaire... très-prosaïque... sans cela, je ne l'aurais pas épousé.

GABRIELLE.

Comment! si vous aviez su qu'il avait été aimé, adoré, qu'une femme était morte pour lui?

MARTHE.

Je ne me serais pas sentie de force à lutter contre de tels souvenirs, et j'aurais craint que cette femme ne s'avisât tout d'un coup de renaître pour m'enlever mon mari. On n'est jamais sûre de rien avec les femmes que la passion a tuées.

GABRIELLE.

Que cela m'étonne que vous vous obstiniez!

MARTHE, se lève et va près de Gabrielle.

Il y a un petit grain de folie dans cette tête-là, mignonne, je m'en suis toujours doutée...

GABRIELLE.

Écoutez-moi encore un peu... Car enfin, ce que je dis, moi, me paraît si évident que je ne comprends pas...

MARTHE.

Je vous écoute.

GABRIELLE.

Un homme, quand il se marie, n'a généralement pas moins de vingt-cinq à trente ans, est-ce vrai?

MARTHE.

Je vous accorde cela.

GABRIELLE.

Et vous osez soutenir que s'il mérite de fixer l'attention, il a pu arriver jusqu'à vingt-cinq, jusqu'à trente ans sans être remarqué?... Vous admettez donc que toutes les femmes qui ont été à même d'avoir une opinion sur cet homme ont été sottes ou aveugles?

MARTHE.

J'admets qu'elles ne sont pas infaillibles et que cet homme a peut-être bien dédaigné de leur laisser voir, à elles, les qualités qu'il me montre à moi. Il ne me suffit pas que d'autres femmes aient remarqué un homme, pour que je le trouve remarquable. Il ne me suffit pas non plus qu'elles aient passé près de lui sans l'apercevoir pour qu'il me paraisse indigne d'attention. J'ai l'orgueil de compter pour quelque chose mon jugement particulier.

GABRIELLE.

C'est un orgueil qui me manque, je l'avoue... Là où les autres n'ont rien vu, je n'ai pas la prétention de distinguer quelque chose, et pour juger du mérite des hommes, je pense que le mieux est d'imiter les médecins de Molière, et de nous en rapporter, les yeux fermés, à l'avis de nos... anciennes.

MARTHE.

Ce sont vos anciennes, apparemment, qui vous avaient renseignée sur le mérite du mari que vous avez perdu.

GABRIELLE.

D'abord M. Darcey avait eu des aventures très...

MARTHE.

Sous le premier Empire, mignonne, sous le premier Empire !

GABRIELLE.

Et puis, qu'est-ce que cela prouve? je ne me suis pas mariée, on m'a mariée avec M. Darcey. Maintenant je suis libre, ma main est à moi, j'ai le droit de choisir, et je choisirai selon mon goût.

MARTHE.

Ah ! voilà une phrase qui me fâche plus que toutes les autres... je vous crois malheureusement fort capable de faire ce que vous dites... de choisir, et de choisir très-mal... vous ne manquerez pas de tourner le dos à un honnête homme qui vous aimera... pour aller vous jeter...

GABRIELLE.

N'ayez aucune inquiétude à ce sujet. (Entre Antoine.)

SCÈNE II

LES MÊMES, ANTOINE *.

MARTHE.

Qu'est-ce que c'est, Antoine?

ANTOINE, lui présentant une carte.

Il y a là quelqu'un qui désire parler à madame.

MARTHE, lisant.

Jacques Durand...

GABRIELLE, se levant et rangeant son métier à droite.

M. Durand, vous connaissez?...

MARTHE.

Qu'est-ce qui ne connaît pas... un ou plusieurs Durand?... Pourtant, je ne me rappelle pas bien... Comment est-il, ce M. Durand?

* Antoine, Marthe, Gabrielle.

ANTOINE.

Dame! il est comme tout le monde, madame.

MARTHE.

Ah!

ANTOINE.

Il vient de Paris pour parler à madame.

GABRIELLE.

Vous allez le recevoir, Marthe?

MARTHE.

On ne peut vraiment pas fermer sa porte à quelqu'un qui a fait dix lieues...

GABRIELLE.

Je vous laisse... alors...

MARTHE.

Eh! pourquoi?

GABRIELLE.

Si ce quelqu'un a fait dix lieues, c'est pour vous parler de choses importantes sans donte.

MARTHE.

Eh! il sera bien temps de vous retirer quand il m'aura dit...

GABRIELLE.

Non; je ne veux pas être là!...

MARTHE.

Mais, Gabrielle?...

GABRIELLE.

Je vous en prie. (Elle sort à droite.)

MARTHE.

Faites entrer cette personne, Antoine. (Antoine sort.) Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que je l'aurais fâchée? Elle avait en me parlant un air impatienté. (Durand entre vivement; son premier regard se porte avec émotion sur le fauteuil laissé vide par Gabrielle.)

SCÈNE III

MARTHE, DURAND *.

DURAND, saluant.

Madame...

MARTHE.

Monsieur...

DURAND.

Je vous remercie, madame...

MARTHE, s'asseyant sur le canapé et invitant Durand à s'asseoir.

Donnez-vous la peine de vous asseoir... monsieur.

DURAND, s'asseyant.

On vous a remis ma carte, madame?

MARTHE.

Monsieur Durand?

DURAND.

Oui, madame, Jacques Durand!

MARTHE.

Jacques Durand... C'est bien cela...

DURAND.

Vous me connaissez...?

MARTHE.

Oui, je me souviens... mon mari m'a parlé de vous...

DURAND.

Souvent, madame?...

MARTHE.

Une fois ou deux, je crois.

* Marthe, Durand.

DURAND.

Une ou deux fois?...

MARTHE.

En termes très-flatteurs du reste...

DURAND.

Une fois ou deux seulement?...

MARTHE.

Du moins je ne me rappelle pas...

DURAND.

J'ai le plaisir de connaître très-particulièrement M. Nervil...

MARTHE.

Ah! et c'est pour le voir!...

DURAND.

Justement, madame...

MARTHE.

Il est au Mexique, monsieur.

DURAND.

Au Mexique!

MARTHE.

Vous savez qu'il est capitaine de frégate.

DURAND.

Belle position, madame, bien due à son mérite... Et il est au Mexique... c'est fâcheux... très-fâcheux, mais il reviendra...

MARTHE.

Dans trois mois, monsieur...

DURAND.

Dans trois mois!...

MARTHE.

Ou dans six.

DURAND.

Ou dans neuf... je ne puis vraiment pas attendre... il y aurait de l'indiscrétion, peut-être...

MARTHE.

Vous dites, monsieur?

DURAND.

Mais vous aussi, madame, je vous connais.

MARTHE.

Moi!

DURAND.

J'ai eu l'honneur de danser avec vous.

MARTHE.

Quand cela?

DURAND.

Il y a deux ans!

MARTHE.

Vous avez une excellente mémoire.

DURAND.

Excellente, madame... Vous aviez une robe bleue.

MARTHE.

Vous en êtes sûr?

DURAND.

Bleue ou verte... je ne sais pas, car le soir on ne distingue pas!...

MARTHE.

Vous arrivez de Paris, monsieur?

DURAND.

Oui, madame.

MARTHE.

Mon Dieu! je ne pense pas que vous ayez fait dix lieues pour le seul plaisir de me rappeler... Si ce que vous aviez à dire à mon mari est important... vous ferez bien...

DURAND.

Important... pas précisément!... Il y a six mois j'ai eu avec M. Nervil une conversation... très-intéressante... sur l'art d'engraisser les bestiaux... Votre mari eut la bonté de me dire qu'il avait ici des moutons superbes; il m'invita à les venir voir un jour... si je n'avais rien de mieux à faire... et aujourd'hui...

MARTHE.

Comme vous n'aviez rien de mieux...

DURAND.

Comme je n'avais... c'est-à-dire non... (**Marthe remonte et va à la cheminée pendant que Durand parle et la suit des yeux***.) Enfin j'ai pris le chemin de fer pour venir voir les moutons de monsieur votre mari. (**Marthe sonne.**) Eh! que faites vous, madame?

MARTHE.

Je sonne un domestique pour qu'il vous conduise... Mon mari est au Mexique... mais les moutons sont ici...

DURAND.

Madame, je vous en prie...

MARTHE.

Comment?

DURAND.

Vous me prenez pour un fou et vous n'avez pas tout à fait tort. Mais ne craignez rien... ma folie n'est pas dangereuse. (**Antoine paraît à droite.**) Renvoyez ce domestique, madame, je vous en prie... je vous en supplie...

MARTHE, après un moment d'hésitation.

Ce n'est rien, Antoine... Laissez-nous! (**Antoine se retire.**)

DURAND.

Ayez pitié de moi, madame, je vous jure que, pour expliquer ma visite, j'avais mille prétextes... très-ingénieux... et voilà qu'en entrant dans ce salon... je n'en ai plus trouvé un seul.

MARTHE.

Pourquoi?

* **Durand, Marthe.**

DURAND.

Ah! c'est qu'en entrant dans ce salon... j'ai vu...

MARTHE.

Vous avez vu?

DURAND.

Ou plutôt je n'ai pas vu... enfin, pardonnez-moi, madame, ce fauteuil vide me met dans un état inexprimable...

MARTHE.

Ce fauteuil vide!

DURAND.

Oui, madame... et cette tapisserie...

MARTHE.

Le fauteuil de madame Darcey...

DURAND.

Elle était ici... on a dit mon nom devant elle...

MARTHE.

Oui!

DURAND.

Et elle est partie... partie tout de suite... n'est-ce pas?... partie en laissant voir son impatience.

MARTHE.

Oh!... mais cela devient beaucoup plus intéressant que je ne croyais... asseyez-vous donc, monsieur! asseyez-vous!...

DURAND, s'asseyant sur le canapé; Marthe s'assied sur la chaise.

Ah! madame!... je vous dis cela... croyez bien... c'est que... si vous ne me connaissez pas... je vous connais, moi, et je sais que vous êtes une femme d'esprit.

MARTHE.

Bien, monsieur... bien!...

DURAND.

Une femme de cœur!...

MARTHE.

Bien, vous dis-je!...

DURAND.

Et puis vraiment, je suis dans une situation telle que ce secret m'étouffe et qu'il faut que je le crie à n'importe qui!

MARTHE.

Il fallait commencer par cette raison-là... Elle suffisait sans les autres!

DURAND.

Les autres ont aussi leur valeur.

MARTHE.

Parlez, maintenant, monsieur!...

DURAND.

Madame... je vous prie de me regarder avec soin... Voyez-vous en moi quelque chose de particulier.

MARTHE.

Rien du tout, monsieur!

DURAND, *se levant.*

Regardez bien, madame, regardez bien!

MARTHE.

J'ai beau regarder...

DURAND, *se rasseyant et d'un air découragé.*

Vous ne voyez rien, n'est-ce pas, madame, rien du tout? je ressemble à tout le monde... vous n'osez pas dire non. Voilà mon malheur, madame, je suis banal, déplorablement banal... ni grand, ni petit, ni gras, ni maigre, ni beau, ni laid, ni riche, ni pauvre, ni bête, ni spirituel!... banal! Et je m'appelle Durand... Tout ce qu'il y a au monde de plus banal... Dans la comédie de la vie, j'étais né pour remplir le rôle d'un de ceux qui, au quatrième acte de la pièce, jouent au whist... dans le fond, en attendant la grande scène, et qui, lorsque cette scène est arrivée, viennent se ranger respectueusement en rond... autour des personnages prin-

cipaux... j'étais comparse, un caprice de la destinée a fait de moi un premier sujet.

MARTHE.

Je vous plains, monsieur !

DURAND.

Et vous avez raison, madame. Bon gré mal gré, il m'a fallu jouer un rôle pour lequel je n'étais pas fait... je l'ai joué, j'ai été mauvais... madame Darcey m'a sifflé !

MARTHE.

Amoureux... de madame Darcey ?...

DURAND.

Comme un fou ! depuis deux ans ; je l'ai vue pour la première fois à ce bal où j'ai eu le plaisir de danser avec vous... Et après l'avoir vue... je rentrai chez moi éperdu... bouleversé... Depuis j'ai mis à la poursuivre autant de soin qu'elle en a mis à m'éviter... Ne pouvant me lasser de la voir cependant, je la cherchais toujours et l'irritais de plus en plus... Il y a deux jours j'appris qu'elle avait quitté Paris. Ah ! madame, pendant ces deux jours-là !... j'ai su qu'elle était ici chez vous. Je suis parti me disant que je faisais une chose énorme, absurde... mais je voulais la voir... pardonnez-moi... J'arrive... j'entends sa voix... J'entre... je trouve ce fauteuil vide... et dit en phrases plaisantes ou autrement, cela est vrai, je suis malheureux, madame, excessivement malheureux !

MARTHE, se levant.

Je vous crois, monsieur !

DURAND, se levant.

Et vous faites bien, madame. D'abord, j'espérais que cela se passerait... mais pas du tout, au contraire...

MARTHE.

Je me rappelle maintenant les paroles de mon mari. Il m'a dit qu'il était difficile de trouver un plus honnête homme que vous. Cela n'est pas tellement banal...

DURAND.

Ah ! s'il suffisait d'être honnête homme !...

MARTHE.

Je puis, pour vous consoler un peu... vous affirmer que madame Darcey n'aime personne... j'ajouterai que je voudrais qu'elle vous aimât !

DURAND, tristement.

Vous êtes bien bonne, madame, mais je ne vois pas trop... quel moyen ?

MARTHE.

Ne désespérez pas, il y en a un peut-être...

DURAND.

Pour me faire aimer ?

MARTHE.

Pour vous faire adorer !

DURAND.

Quel moyen, madame ?

MARTHE.

Si je vous le dis, vous voudrez y mettre du vôtre, et comme vous êtes amoureux, vous ne manquerez pas de commettre quelque grosse maladresse.

DURAND.

Le fait est que je suis très-maladroit !

MARTHE.

Vous en convenez... laissez-moi agir. Ayez seulement soin de ne pas vous étonner... si étonnantes que puissent vous paraître les choses que vous verrez et que vous entendrez... Maintenant vous allez partir.

DURAND.

Pour Paris ?

MARTHE.

Non ; vous êtes venu pour voir les moutons de mon mari... Allez

les voir... et revenez ici... il est quatre heures à la pendule... et à votre montre ?

DURAND.

Quatre heures dix.

MARTHE.

Revenez ici dans vingt minutes... exactement. Ne soyez ni en avance ni en retard d'une seconde... C'est important...

DURAND.

Important ! une seconde ?

MARTHE.

Je vous ai dit de ne pas vous étonner...

DURAND.

Je vous demande pardon, madame ; ce qui prouve que j'aime, c'est que je crois malheureusement que vous ne réussirez pas !...

MARTHE.

Grand merci !...

DURAND.

Et que, cependant, ça me fait grand plaisir que vous essayiez ?

MARTHE.

Cette phrase vaut mieux ! partez et soyez ici dans dix-neuf minutes.

DURAND.

Oui, madame... Ah ! ce fauteuil vide.., ce fauteuil vide !

MARTHE.

Il sera occupé quand vous reviendrez... (Durand sort.)

SCÈNE IV

MARTHE, puis GABRIELLE.

MARTHE, seule.

Le pauvre garçon... Je puis dire à Gabrielle ce que je viens de voir et d'entendre ; je puis lui affirmer qu'elle est aimée par un

honnête homme... aimée sincèrement... A ces sages paroles Gabrielle hochera dédaigneusement la tête... et la cause de mon protégé sera tout à fait perdue... Ce moyen ne vaudrait rien... Celui auquel j'ai songé est scabreux sans doute; mais il présente au moins quelque chance de succès... L'important est de jouer mon personnage avec le sérieux nécessaire et de ne pas me mettre à rire au milieu de la comédie. . (Allant à la glace et se regardant.) Voyons un peu : l'air ému !... embarrassé... et le regard... c'est cela; je suis assez contente du regard. (Entre Gabrielle.)

GABRIELE.

Enfin, ce monsieur est parti ?...

MARTHE, allant à elle, avec agitation.

Gabrielle !...

GABRIELLE.

Eh ! mon Dieu !

MARTHE, amenant Gabrielle vers le canapé et la faisant asseoir.

Venez près de moi, Gabrielle.

GABRIELLE.

Qu'y a-t-il ?

MARTHE.

Et laissez-moi vous regarder dans les yeux !

GABRIELLE.

Quel air vous avez !

MARTHE.

Quand on m'a remis la carte de M. Durand... pourquoi êtes-vous sortie ?...

GABRIELLE.

Mais, je vous l'ai dit, parce que j'ai supposé que M. Durand avait à vous parler de choses importantes...

MARTHE.

N'est-ce que cela ?...

GABRIELLE.

Sans doute...

MARTHE.

Je vous en prie, ne me cachez rien!...

GABRIELLE.

Mon Dieu! il y a bien aussi un autre motif.

MARTHE.

Ah!...

GABRIELLE.

Je le connais un peu, ce M. Durand, il ne m'est pas fort agréable... et je ne tenais pas beaucoup à rester ici pendant qu'il y était.

MARTHE.

Béni soit Dieu si ce que vous dites est vrai!... Est-ce vrai?

GABRIELLE.

Mais qu'avez-vous donc pensé?...

MARTHE.

En vous voyant sortir, j'avais supposé, moi!...

GABRIELLE.

Vous aviez supposé?...

MARTHE.

Que, malgré mes efforts, en lisant son nom, je n'avais pas été maîtresse de mon trouble...

GABRIELLE.

De votre trouble?...

MARTHE.

Que vous vous en étiez aperçue et qu'alors, avec cette délicatesse qui vous caractérise, vous vous étiez retirée.

GABRIELLE.

Troublée, vous!... à cause de M. Durand?...

MARTHE.

Vous ne l'aviez pas vu...?

GABRIELLE.

Non !

MARTHE.

Ah ! ça ne fait rien... je ne regrette pas d'avoir parlé ! j'ai confiance en vous!

GABRIELLE.

Vous avez raison !... Mais je ne comprends pas un mot à ce que vous me dites...

MARTHE.

Ah ! Gabrielle ! Gabrielle !

GABRIELLE.

Eh ! bien, Marthe?

MARTHE.

Comme vous aviez raison tout à l'heure quand vous parliez de l'attrait qu'aura toujours pour nous un homme remarqué par d'autres femmes, j'essayais vainement de vous contredire... On parle mal quand on parle contre sa pensée...

GABRIELLE.

Comment ! ce que vous me disiez?...

MARTHE.

Au moment même où je vous le disais, je me rappelais que si j'ai fait attention à lui...

GABRIELLE.

A lui... qui ?

MARTHE.

A M. Durand !

GABRIELLE.

Vous avez fait attention à M. Durand, vous?

MARTHE.

Moi...

GABRIELLE.

Par exemple !...

MARTHE.

Certes, M. Nervil est l'homme le plus loyal...

GABRIELLE.

Marthe !...

MARTHE.

Voyons, Gabrielle, voyons !... nous sommes seules, et, puisqu'il n'y a pas d'hommes ici — non, il n'y en a pas — nous pouvons bien un peu nous dire de ces choses qu'on se dit entre femmes...

GABRIELLE.

Je veux bien... mais vous me renversez...

MARTHE.

Je vous parle ainsi parce que je vous connais. Je sais que vous êtes une femme d'esprit...

GABRIELLE.

Voyons ! Marthe !

MARTHE.

Une femme de cœur...

GABRIELLE.

Voyons !... voyons !...

MARTHE.

Et puis ce secret m'étouffe... et il faut absolument que je le crie à n'importe qui... (A part, en se levant *.) C'est comme cela que parle la passion.

GABRIELLE, se levant.

M. Durand ! je n'en reviens pas !...

MARTHE.

Je sais bien que je ne devrais pas songer à un autre homme que M. Nervil, qui est bien le plus loyal...

GABRIELLE.

Ce n'est pas cela que je veux dire, il arrive que malgré soi... l'on

* Gabrielle, Marthe.

songe... il n'y a pas grand mal à ça, je veux dire que M. Durand n'est pas un homme à inspirer...

MARTHE.

Pas homme à inspirer, M. Durand ?...

GABRIELLE.

Dame! il me semble!

MARTHE.

Il y a nombre de femmes qui n'ont pas été de votre avis.

GABRIELLE.

Comment?

MARTHE.

Je ne parlerai pas des femmes de notre monde, il ne me le pardonnerait pas. Il est d'une discrétion...

GABRIELLE.

Ah!

MARTHE.

Et vous-même, vous ne seriez pas bien aise que l'on vous nommât, s'il vous arrivait de...

GABRIELLE.

Qu'est-ce que vous dites donc ?

MARTHE.

Bon ! il n'y a pas d'hommes ici !...

GABRIELLE.

A la bonne heure... mais ce n'est pas une raison...

MARTHE.

Sans nommer les femmes que nous connaissons... je puis au moins rappeler certaines aventures qui ont occupé tout Paris. Vous avez entendu parler de cette cantatrice italienne qui s'est évanouie en scène et qu'on a été obligé d'emporter...

GABRIELLE.

La Brambilla...

MARTHE.

Savez-vous pourquoi elle s'est évanouie?...

GABRIELLE.

Parce qu'elle chantait faux et qu'elle a eu peur!

MARTHE.

Pas du tout .. Elle s'est évanouie en voyant M. Durand entrer dans la salle... Depuis, elle n'a cessé de le poursuivre... Il ne peut faire un pas sans l'avoir sur les talons...

GABRIELLE.

Que me dites-vous là?

MARTHE.

Ce que tout le monde vous dira comme moi.

GABRIELLE.

M. Durand... je ne pourrai jamais croire, vous aurez beau dire... D'abord un homme qui s'appelle Durand...

MARTHE, avec sentiment.

Jacques Durand! c'est joli, Jacques!

GABRIELLE.

C'est joli, si l'on veut! (Dédaigneusement.) Jacques... Jacques...

MARTHE.

Il ne faut pas dire Jacques... Il faut dire (Avec exaltation.) Jacques!

GABRIELLE.

Enfin! il n'est pas beau!

MARTHE.

J'en conviens... Les gens à qui il a été donné d'inspirer ces passions extraordinaires ne sont généralement ni plus beaux, ni plus spirituels, ni mieux tournés que les autres... seulement ils ont...

GABRIELLE.

Ils ont...?

MARTHE.

Un certain je ne sais quoi...

GABRIELLE.

Et M. Durand...?

MARTHE, avec intention.

Jacques Durand.

GABRIELLE.

M. Jacques Durand a ce je ne sais quoi...?

MARTHE.

Évidemment.

GABRIELLE.

Je ne m'en étais pas aperçue...

MARTHE.

Cela m'étonne! (Un temps; Marthe observe Gabrielle qui, préoccupée, se dirige vers son métier *.)

GABRIELLE.

Est-ce qu'il est parti, M. Jacques Durand?

MARTHE.

Non! il est allé faire un tour dans le parc, il dînera probablement avec nous, hélas...

GABRIELLE.

Pourquoi... hélas?

MARTHE.

J'espérais jusqu'à présent avoir passé inaperçue à ses yeux; mais aujourd'hui puisqu'il vient...

GABRIELLE.

Puisqu'il vient?

MARTHE.

Il m'aime!

GABRIELLE.

Oh!

* Marthe, Gabrielle.

MARTHE.

Pour justifier sa visite il m'a donné je ne sais quel prétexte... mais je n'ai pas été sa dupe... l'amour éclatait dans ses regards... dans ses paroles... il m'aime...

GABRIELLE.

Croyez-vous?

MARTHE.

Vous n'avez pas l'air d'en être persuadée...

GABRIELLE.

Si fait! si fait... qu'il vous aimât... cela n'aurait rien d'extraordinaire... Ce que je m'obstine à ne pas admettre par exemple... c'est que vous...

MARTHE, regardant la pendule, à part.

Quatre heures vingt. (Haut.) Je puis vous donner une preuve.

GABRIELLE.

Laquelle?

MARTHE, avec émotion.

Tenez, je ne me retourne pas. Eh! bien, il n'est pas loin de nous... il doit être dans l'allée qui conduit à la porte de cette maison... C'est mon cœur qui me le dit. Regardez!

GABRIELLE, regardant.

Mais non, il n'y est pas!

MARTHE, à part.

Le niais! Je lui avais dit d'être exact. (Haut.) Il n'y est pas!

GABRIELLE.

Non!

MARTHE.

Regardez bien...

GABRIELLE.

Ah! si fait! le voici!...

MARTHE, à part.

Allons donc!

GABRIELLE.

Il court!

MARTHE, à part.

C'est pour arriver à temps!

GABRIELLE.

Ah! mais il court très-fort!

MARTHE, à part.

A la bonne heure! une minute de plus et il était prouvé que mon cœur ne sait ce qu'il dit! (Entre Durand.)

SCÈNE V

MARTHE, GABRIELLE, DURAND.

DURAND, à part *.

Ouf!

MARTHE, bas, à Gabrielle.

Ne me quittez pas!

GABRIELLE, de même.

Soyez tranquille!

MARTHE, bas, à Durand.

Eh! bien, elle est là, vous voyez...

DURAND, bas.

Je vous remercie.

MARTHE, avec trouble.

Gabrielle, je vous présente M. Jacques Durand... un des meilleurs amis de mon mari...

GABRIELLE, bas.

Faites attention, Marthe!

* Durand, Marthe, Gabrielle.

MARTHE, bas à Gabrielle.

Je serai forte!

GABRIELLE.

J'ai le plaisir de connaître un peu monsieur.

MARTHE.

Ah!

DURAND, saluant Gabrielle.

Madame...

GABRIELLE.

Monsieur...

MARTHE, bas à Gabrielle.

Vous le gênez, mais ne vous en allez pas!...

GABRIELLE, bas.

Comment! je le gêne!...

MARTHE, bas.

Évidemment! vous le gênez beaucoup!...

GABRIELLE, bas.

Par exemple!

MARTHE, bas.

Ça ne fait rien... restez! (Gabrielle se remet à travailler à son métier.)

GABRIELLE, à part.

Je reste... (Elle s'assied; Marthe fait remarquer à Durand que le fauteuil de Gabrielle n'est plus vide; Durand la remercie du regard et s'assied sur le canapé, Marthe est sur une chaise au milieu.)

MARTHE, d'une voix émue.

Vous vous êtes promené dans le parc... monsieur...

DURAND, d'une voix tremblante.

Oui, madame, jusqu'à l'heure à laquelle vous m'aviez recommandé...

MARTHE, vivement, à part.

Hum! hum! (Haut.) Êtes-vous content des travaux que mon mari a fait exécuter?

DURAND, regardant Gabrielle.

Si je suis content... madame, je suis ravi, transporté!...

MARTHE.

L'agriculture est une belle chose! (Gabrielle, tout en travaillant, jette à la dérobée des regards étonnés sur Durand.)

DURAND.

Une chose adorable!

MARTHE.

Quant aux moutons...

DURAND.

Les moutons aussi...

MARTHE.

M. Nervil a quelquefois des congés qui durent assez longtemps... il pense qu'il n'y a pas pour un marin de meilleure manière d'employer ses loisirs...

DURAND, très-troublé.

Il a raison! Moi aussi, madame... si j'avais l'honneur d'être marin... j'élèverais des moutons... dans mes moments perdus!...

MARTHE, bas à Gabrielle, rapidement.

Il perd la tête!...

GABRIELLE, de même.

Je m'en aperçois...

MARTHE.

C'est l'amour!

GABRIELLE.

Cela est possible!

MARTHE.

J'ai peut-être eu tort de l'inviter à dîner... c'est une imprudence...

GABRIELLE.

Ah! il n'a pas l'air bien dangereux!

MARTHE.

Il n'en est que plus à craindre... Enfin, puisque je l'ai invité...

GABRIELLE.

On ne peut pas le renvoyer.

MARTHE.

C'est évident ! Alors, je vais donner les ordres... (Elle se lève.)

DURAND, à part.

Qu'est-ce qu'elles disent?... (Il se lève ; Marthe lui fait signe de rester.)

GABRIELLE, bas à Marthe.

Comment! vous me laissez!...

MARTHE, de même.

Oui, je vous laisse avec lui !

GABRIELLE.

Moi!...

MARTHE.

Ne voyez-vous pas que si je reste... mon trouble...

GABRIELLE.

Mais...

MARTHE, à Durand avec agitation.

Monsieur...

DURAND.

Madame...

MARTHE.

Rien, monsieur, rien!... (Elle se dirige très-vite vers la porte, et sort à gauche, Gabrielle regarde Durand avec stupeur.)

SCÈNE VI

GABRIELLE, DURAND; Durand fait un ou deux pas vers Gabrielle, celle-ci le considère attentivement.

GABRIELLE, à part.

Qu'est-ce que ça peut bien être que ce certain... je ne sais

quoi?... (Elle travaille tout en regardant Durand qui ne peut parler; haut.) Vous connaissez madame Nervil... il paraît...

DURAND.

Oui, madame... J'ai eu le plaisir de danser avec elle... le jour où...

GABRIELLE.

Vous ne me l'aviez pas dit!...

DURAND.

Je vous l'aurais dit sans doute, si vous m'aviez permis plus souvent... (Il s'arrête en rencontrant le regard de Gabrielle.)

GABRIELLE, à part.

J'ai beau regarder... je ne vois rien... (Nouveau moment de silence, Durand, très-troublé, ne trouve rien à dire; haut.) C'est pour madame Nervil que vous êtes venu? (Elle le regarde de nouveau.)

DURAND.

Ah! madame... pouvez-vous penser...: (A part.) Qu'est-ce qu'elle a donc à me dévisager comme ça?

GABRIELLE, à part.

Je ne vois rien... Décidément, je ne vois rien. (Entrent Marthe et Antoine.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, MARTHE, ANTOINE, une lettre à la main.

MARTHE.

Parlez, Antoine! qu'est-ce que cela veut dire?...

ANTOINE.

C'est un paysan qui m'a donné cette lettre. Il m'a dit de la remettre tout de suite à M. Durand, que cela était fort pressé...

DURAND.

Une lettre pour moi, ici!

MARTHE.

Donnez donc cette lettre à M. Durand, puisqu'elle est pour lui et que c'est très-pressé !...

ANTOINE.

Voici, monsieur ! (Il donne la lettre.)

DURAND, lisant l'adresse.

« Al il signor Giacomo Durand. » Qu'est-ce que cela veut dire ? Je ne m'appelle pas Giacomo...

MARTHE.

Vous ne lisez pas, monsieur ?

DURAND.

Madame... je ne me permettrais pas...

MARTHE.

Oh ! lisez, lisez, je vous en prie...

GABRIELLE, bas.

Contenez-vous !

MARTHE, de même.

Si vous croyez que c'est facile... cette lettre...

GABRIELLE.

Songez donc... ce domestique.,.

MARTHE.

Vous avez raison... c'est bien, Antoine, laissez-nous. (Antoine sort.)

SCENE VIII

GABRIELLE, MARTHE, DURAND.

MARTHE.

Ah ! maintenant !...

GABRIELLE, bas.

Marthe !

MARTHE.

Lisez cette lettre, monsieur, lisez-la !

DURAND.

Puisque vous le permettez. (Il lit.) « Al l'idol del mio cor. »

MARTHE.

A l'idole de mon cœur !

DURAND.

Ce n'est pas du français cela !...

MARTHE.

Cette lettre n'est pas écrite en français ?...

DURAND.

Non, madame... et c'est signé : Brambilla.

MARTHE, avec éclat.

Brambilla !... C'est signé : Brambilla ?...

DURAND.

Oui, Brambilla !...

MARTHE.

Mais puisque c'est signé Brambilla... vous savez bien que c'est de l'italien...

DURAND, ne comprenant pas et très-embarrassé.

Ah ! puisque c'est signé... c'est...

MARTHE.

Vous devez savoir l'italien...

DURAND.

Non, madame.

MARTHE.

En vérité ?

DURAND.

En vérité ! Mais ça ne fait rien... avec le latin, il est très-facile !...

MARTHE.

Ah !...

DURAND.

Malheureusement, je n'en ai jamais su beaucoup de latin... et le peu que j'ai su, je l'ai oublié !

MARTHE.

Et vous, Gabrielle, savez-vous l'italien?...

GABRIELLE.

Moi, pas du tout !...

MARTHE.

Ni le latin?...

GABRIELLE.

Ni le latin !

MARTHE.

Il se croit sauvé ! (Prenant la lettre.) Mais je le sais l'italien, moi ?

DURAND.

Madame... vous attachez vraiment trop d'importance... ce ne peut être qu'une plaisanterie. Je ne connais pas ce monsieur Brambilla...

MARTHE.

Vous ne connaissez pas cette demoiselle?...

DURAND.

C'est une demoiselle !...

MARTHE.

Vous ne la connaissez pas?...

DURAND.

Mais non ! (Se reprenant sur un regard de Marthe.) C'est-à-dire...

MARTHE.

Ah ! vous vous troublez !... il se trouble !...

DURAND.

Mon Dieu ! madame...

MARTHE.

Puisque cette lettre n'est qu'une plaisanterie, vous ne vous opposez pas à ce que je la traduise avec vous...

DURAND.

Moi.. du tout... du tout... au contraire, ça m'aidera. (A part.) C'est pour me faire aimer; singulier moyen!

MARTHE, lisant.

« Io sono una donna innamorata... » Je suis une femme amoureuse!

GABRIELLE, à Durand, avec un regard irrité.

On vous écrit de ces choses-là, monsieur?

DURAND.

Madame... (A part.) Ce regard... le moyen est mauvais!

MARTHE, lisant.

« Appassionnata... Infiammata... (Avec explosion.) Brucciata!

DURAND et GABRIELLE.

Brucciata!

MARTHE, continuant.

« Io t'aspetto... all' osteria du Lion d'Argent... » Je t'attends à l'hôtel du Lion d'Argent. Vous ferez bien d'y aller, monsieur!

GABRIELLE.

Je vous fais mon compliment, monsieur.

DURAND, à part.

Elle me perd décidément.

MARTHE.

« Se tu non vieni... io moro... Brambilla... » Si tu ne viens pas, je meurs. (Elle donne la lettre à Gabrielle; à Durand.) Il serait fâcheux de terminer une plaisanterie d'une manière aussi tragique... Allez trouver cette dame et priez-la de ne pas mourir.

DURAND, bas.

Mais vous savez bien qu'il n'y a pas de Brambilla...

MARTHE, de même.

Certes! je le sais!...

DURAND.

Alors, où voulez-vous que j'aille?

MARTHE.

Allez revoir les moutons... et revenez...

DURAND.

A quelle heure?...

MARTHE.

Allez donc! je vous ai dit de ne vous étonner de rien!

GABRIELLE, après avoir lu la lettre, et la rendant à Durand.

Allez consoler cette femme, monsieur!

DURAND, il regarde les deux femmes.

Ah! vous aussi... vous voulez... j'y vais, madame! (Il sort.)

SCÈNE IX

MARTHE, GABRIELLE *.

MARTHE.

Innamorata!

GABRIELLE.

Appassionnata!

MARTHE.

Infiammata!

GABRIELLE.

Brucciata!

MARTHE.

Ces Italiennes sont bien heureuses d'avoir à leur service de pareilles expressions... Brucciata! Nous, une fois que nous avons dit à un homme : je suis folle de vous...

* Marthe, Gabrielle.

GABRIELLE.

Une fois que nous avons dit...

MARTHE.

Pardonnez-moi! J'ai la tête perdue!

GABRIELLE.

Avez-vous remarqué?... Lorsque nous avons parlé à M. Durand de cette Brambilla... il n'a pas paru comprendre.

MARTHE.

Discrétion! admirable discrétion!

GABRIELLE.

Mais non! Mais non! Il n'avait pas du tout l'air d'un homme qui se tait par discrétion, il avait l'air d'un homme fort surpris et qui, très-sincèrement, ne sait pas de quoi on veut lui parler.

MARTHE.

Jacques n'est pas discret à la façon des gens qui, en disant non, trouvent moyen de faire entendre un peu plus que oui!... Quand il dit d'une femme qu'il ne la connaît pas!... lui... on jurerait qu'il est de la meilleure foi du monde et qu'en effet il n'a jamais entendu parler d'elle... il faut être au courant des choses aussi bien que nous y sommes toutes les deux...

GABRIELLE.

Aussi bien que vous y êtes, voulez-vous dire? car pour moi...

MARTHE.

C'est vrai! vous, vous ne le connaissez pas?...

GABRIELLE, avec une certaine satisfaction.

C'est ce qui vous trompe... je connais M. Durand... un peu plus que vous ne pensez!...

MARTHE, avec force.

Vous connaissez Jacques?

GABRIELLE.

Oui! je connais Jacques.

MARTHE.

Est-ce qu'il se serait occupé de vous?...

GABRIELLE, riant.

Mon Dieu! ne me dévorez pas... il ne s'est pas occupé de moi... mais je l'ai rencontré... plusieurs fois...

MARTHE.

Alors, vous l'aimez!

GABRIELLE.

Pas du tout!

MARTHE.

Vous l'aimez peut-être sans le savoir... mais vous l'aimez.

GABRIELLE.

Je vous jure que non... Je vous avouerai même...

MARTHE.

Quoi donc?...

GABRIELLE.

Je ne sais trop comment vous dire... je vous avouerai même que M. Durand ne me plaisait pas beaucoup!

MARTHE.

Justement! l'amour! C'est comme cela qu'il commence!

GABRIELLE.

Je le trouvais très-ordinaire.

MARTHE.

L'amour!

GABRIELLE.

Pas désagréable!...

MARTHE.

L'amour!...

GABRIELLE.

Mais tout à fait insignifiant!

MARTHE.

L'amour ! l'amour !

GABRIELLE.

Je vous avouerai encore que, tout à l'heure, quand vous m'avez laissée seule avec lui, j'ai fait ce que j'ai pu pour découvrir ce certain... je ne sais quoi.. dont vous veniez de me parler.

MARTHE.

Et vous avez vu ?

GABRIELLE.

Je n'ai rien vu !

MARTHE.

Rien !

GABRIELLE.

Rien absolument !

MARTHE.

Embrassez-moi, Gabrielle. Nous pouvons nous comprendre... nous l'aimons toutes les deux !

GABRIELLE.

Mais quelle obstination ?

MARTHE.

Il n'y a pas là d'obstination !

GABRIELLE.

Le voici qui revient !

MARTHE.

C'est votre cœur qui vous l'a dit ?...

GABRIELLE.

Eh ! non... je l'aperçois ; là-bas, au bout de l'avenue.

MARTHE, *très-agitée.*

Il revient !

GABRIELLE.

Vous ne le voyez pas ?

MARTHE.

Décidément, j'ai eu tort de l'inviter à dîner... ce jeu est trop dangereux... je vais lui dire qu'il faut qu'il parte!

GABRIELLE.

Quelle raison lui donnerez-vous?

MARTHE.

Ah! vous voyez bien que vous l'aimez... puisque vous ne voulez pas que je le renvoie...

GABRIELLE.

Qui vous dit cela? vous avez une façon d'interpréter les choses.

MARTHE.

Allez-vous-en! je vous en prie!...

GABRIELLE.

Comment! que je m'en aille?...

MARTHE.

Oui, je veux être seule avec lui...

GABRIELLE.

Seule!

MARTHE.

Si vous ne l'aimez pas... qu'est-ce que cela vous fait de me laisser?..

GABRIELLE.

Vous le renverrez mieux, si je suis là; vous serez plus forte!

MARTHE.

Je vais lui parler pour la dernière fois, Gabrielle!

GABRIELLE.

Eh bien?

MARTHE.

Eh bien... quand on parle pour la dernière fois à un homme que l'on... il me semble que l'on a bien le droit... M. Nervil qui est l'homme le plus loyal...

GABRIELLE.

Marthe !...

MARTHE.

M. Nervil lui-même n'aurait pas le courage de me refuser cela !... (Entre Durand.)

SCÈNE X

Les Mêmes, DURAND.

(Durand s'arrête au fond. Marthe pousse Gabrielle vers la porte ; celle-ci tout en reculant résiste.)

MARTHE.

Allez, Gabrielle, allez donc !

GABRIELLE.

C'est que je voudrais bien avoir des nouvelles du Lion d'Argent.

MARTHE.

Je vous en donnerai... tout à l'heure... (Elle se décide à sortir en jetant un dernier regard sur Durand.)

SCÈNE XI

MARTHE, DURAND.

MARTHE.

Eh bien ! vous devez être content ?

DURAND.

Content, madame...

MARTHE.

Eh ! n'avez-vous pas vu quelle peine j'ai eue à la faire sortir... Vos affaires vont à merveille.

DURAND.

Vraiment ?

MARTHE.

Un dernier effort! et c'est partie gagnée!

DURAND.

Ah! madame, que j'ai d'excuses à vous faire... moi qui m'étais permis de juger le moyen que vous avez employé, et de le trouver mauvais...

MARTHE.

Mauvais!... vous n'êtes donc pas allé voir les moutons?

DURAND.

Si fait! j'y suis allé deux fois...

MARTHE.

Et vous n'avez pas remarqué...

DURAND.

J'ai remarqué qu'ils étaient énormes...

MARTHE.

Ce n'est pas de cela que je parle... mais de l'habitude qu'ils ont... et qui est fort connue...

DURAND.

Quelle habitude, madame?

MARTHE.

Hé! celle de sauter tous... là où l'un d'eux a sauté!

DURAND.

Oh! les moutons de monsieur votre mari sont tellement gras que je les défierais bien... Mais ça ne fait rien... je connais cette particularité... j'ai lu dans Rabelais...

MARTHE.

Vous avez lu Rabelais?...

DURAND.

Comme tous ceux qui en parlent... je l'ai lu... très-peu. Enfin, je connais l'épisode des *Moutons de Panurge.*

MARTHE.

Eh bien, monsieur, ce qui est vrai pour les moutons est bien

plus vrai encore pour les brebis... Là où une d'elles a sauté, toutes les autres sauteront. Vous rappelez-vous le major de la *Fin du roman?*... Il avait trois décorations... on lui avait donné la troisième parce qu'il en avait déjà deux... la seconde, parce qu'il en avait déjà une, et la première...

DURAND.

Parce qu'il n'en avait pas...

MARTHE.

Parce qu'il n'en avait pas... Avec une légère variante, la phrase est vraie pour les bonnes fortunes. Vous aurez la troisième, si vous avez eu la seconde... la seconde, si vous avez eu la première... et la première, si vous avez le talent de faire croire que vous en avez déjà eu beaucoup d'autres... En amour il n'y a pas, pour faire sauter les brebis, de mérite qui vaille deux ou trois aventures plus ou moins retentissantes! ces aventures vous manquaient... je les ai inventées... me comprenez-vous? Pour décider Gabrielle à sauter... j'ai fait sauter la Brambilla d'abord, et....

DURAND.

Et...?

MARTHE.

J'ai sauté moi-même!...

DURAND.

Vous dites...?

MARTHE.

Oui, j'ai proclamé que je vous adorais... je me suis compromise de la façon la plus complète.

DURAND.

Ah! madame!... que de reconnaissance!...

MARTHE.

Vous êtes trop bon!... Maintenant Gabrielle est sur le bord, la tête tendue, et, pour qu'elle saute... il suffira que vous la poussiez un peu...

DURAND.

Je la pousserai, madame... je la pousserai! Mais d'abord laissez-moi vous remercier. (Il lui prend la main.)

MARTHE.

Eh! monsieur.

DURAND.

C'est la joie, madame, c'est la joie! (Marthe lève la tête et s'arrête.)

MARTHE.

Hein?

DURAND.

Quoi?

MARTHE.

Je croyais avoir entendu... Venez ici; nous serons mieux pour finir l'explication... (Elle entr'ouvre la porte de gauche et place Durand derrière cette porte, de manière à n'avoir qu'à la pousser pour le faire disparaître.) Mettez-vous là!

DURAND.

Vous trouvez que nous serons mieux?

MARTHE.

Oui... vous allez tout à l'heure vous trouver seul avec Gabrielle. Ce sera l'instant décisif... Vous serez tout d'abord tenté de tomber à ses pieds, d'avouer la supercherie et de vouloir triompher par votre seul amour... Au théâtre, cette scène serait fort jolie peut-être, ici elle serait absurde... Si vous ne résistez pas à la tentation de la jouer .. vous êtes perdu!...

DURAND.

Je résisterai, madame. (Il sort, puis rentre aussitôt.) Mais pourquoi m'avez-vous placé derrière cette porte?

MARTHE.

Vous verrez tout à l'heure... Vous êtes adoré par la Brambilla... adoré par moi, adoré par bien d'autres... voilà ce dont il ne faut pas sortir. Vous nous sacrifierez... cela va sans dire. De quelle

façon? je n'en sais rien! ce sera votre affaire. Tout ce que je vous demande, c'est que le sacrifice soit accompli avant l'heure du dîner, et nous dînons à six heures.

DURAND.

Précises?

MARTHE.

Précises! vous dînez avec nous... vous l'ai-je dit?

DURAND.

Non, madame!

MARTHE.

Je vous le dis... vous avez bien compris...

DURAND.

Oui, madame... (Il disparaît, puis rentre.) C'est-à-dire, je n'ai pas compris du tout pourquoi vous m'avez mis derrière cette porte?...

MARTHE.

Vous allez comprendre... prenez garde à vous!

DURAND.

Hein?

MARTHE.

Prenez garde!... (La porte de droite s'ouvre doucement; Marthe ferme violemment la porte de gauche de manière à être bien vue par Gabrielle qui entre au même instant.)

SCÈNE XII

MARTHE, GABRIELLE*.

MARTHE, résolument.

Il est parti!...

GABRIELLE, stupéfaite.

Oh!

* Marthe, Gabrielle.

MARTHE.

Il est parti, je l'ai renvoyé !...

GABRIELLE, sèchement.

C'est fort bien !...

MARTHE.

Qu'avez-vous, Gabrielle ?...

GABRIELLE.

Moi, rien !... (Moment de silence ; Gabrielle à chaque instant regarde la porte de droite.) Eh bien ! M. Durand est-il allé au Lion d'Argent ?

MARTHE.

Oui.

GABRIELLE.

Et il a trouvé ?...

MARTHE.

Elle l'attendait dans une chambre... une chambre d'auberge. Vous savez ! C'est toujours la même chose... une table, quatre chaises, une pendule d'albâtre.

GABRIELLE.

Eh ! ce n'est pas cela que je vous demande... Que lui a-t-il dit ?

MARTHE.

Mais ce qu'on dit en pareille circonstance !...

GABRIELLE.

En pareille circonstance .. ne dirait-on pas que cela lui arrive tous les jours ?...

MARTHE.

Pourquoi regardez-vous cette porte, Gabrielle ?

GABRIELLE.

Moi... vous vous trompez. Ainsi, M. Durand est parti... il est retourné à Paris...

MARTHE.

Sans doute!

GABRIELLE.

Avec cette femme peut-être...

MARTHE.

Oh! pour cela, non, je vous jure...

GABRIELLE, ironiquement.

Ne jurez pas, je vous crois... il ne vous a rien dit pour moi... en partant?...

MARTHE.

Pour vous... non, rien!

GABRIELLE.

Cela est étonnant! bien étonnant!...

MARTHE.

Gabrielle, pourquoi regardez-vous cette porte?

GABRIELLE, avec compassion.

Oh! Marthe! Marthe!

MARTHE, avec éclat.

Eh! bien, oui, c'est vrai! il n'est pas parti... il est là!...

GABRIELLE.

Vous deviez le renvoyer!...

MARTHE.

Je n'en ai pas eu la force!...

GABRIELLE.

Mais cependant... il ne peut pas!...

MARTHE.

C'est vrai! c'est vrai!... Il ne peut pas rester... Ce que je n'ai pu faire... il faut que vous le fassiez, vous... vous lui ordonnerez de partir...

GABRIELLE.

Moi!

MARTHE.

Vous refusez...

GABRIELLE, vivement.

Non ! non ! je veux bien essayer...

MARTHE.

C'est un grand sacrifice que je vous demande là, ma pauvre Gabrielle, car enfin, puisque vous l'aimez...

GABRIELLE.

Mais quand je vous dis...

MARTHE.

Bien, bien... C'est comme vous voudrez, mais si vous l'aimez... vous voyez, je ne fais qu'une supposition... Si vous l'aimez, que cet amour ne vous empêche pas de lui ordonner d'aller loin, très-loin ! Dussiez-vous ne plus le revoir vous-même, faites que je ne le revoie plus.

GABRIELLE.

Je vais lui parler...

MARTHE.

Dites-lui de venir... il est là !...

GABRIELLE.

Mais...

MARTHE.

Qu'attendez-vous ?

GABRIELLE.

Je ne puis pas lui parler... devant vous !

MARTHE.

Ah ! il faut que je...

GABRIELLE.

Sans doute !...

MARTHE.

Cela est nécessaire ?

GABRIELLE.

Absolument nécessaire...

MARTHE, avec douleur.

Ah !

GABRIELLE.

Allez, Marthe; voyons, allez!... (Elle pousse Marthe par la droite; celle-ci recule lentement tout en regardant la porte de gauche.)

MARTHE, à part, au moment de sortir.

Elle sautera !

SCÈNE XIII

GABRIELLE, puis DURAND, Gabrielle traverse vivement la scène et va ouvrir la porte *.

GABRIELLE.

Venez, monsieur, venez !...

DURAND.

Vous, madame !...

GABRIELLE.

Ce n'est pas moi que vous vous attendiez à voir...

DURAND, d'un ton dégagé.

Non, madame, ce n'est pas vous !

GABRIELLE.

Et vous êtes fâché, sans doute...

DURAND, avec émotion.

Fâché, moi?... (Légèrement.) Pourquoi dites-vous une chose que vous savez ne pas être?

GABRIELLE, après un moment de surprise causé par ce brusque changement dans le ton et dans les manières de Durand.

Je tiendrais aujourd'hui à ne pas douter de ce pouvoir... que vous prétendez que j'exerce sur vous...

* Durand, Gabrielle.

DURAND.

N'en doutez pas, madame .. ce pouvoir est absolu...

GABRIELLE.

Si je vous donnais un ordre... si je vous adressais une prière...

DURAND.

Ordre ou prière, j'obéirais...

GABRIELLE.

Je suis tranquille, alors... Les choses vont aller le mieux du monde...

DURAND.

Je l'espère, madame.

GABRIELLE.

Vous n'ignorez pas que madame Nervil vous... Son embarras, son trouble l'ont trahie sans doute...

DURAND, sans aucun embarras.

Vous me faites là une question à laquelle il est difficile de répondre sans avoir l'air quelque peu niais. Enfin, je n'ignore rien !

GABRIELLE, nouveau mouvement de surprise.

Il est nécessaire pour le repos, pour le bonheur de mon amie qu'elle cesse de vous voir...

DURAND.

Ah ! je comprends cet ordre, cette prière...

GABRIELLE.

Il faut vous éloigner, monsieur !...

DURAND.

C'est une affaire entendue, madame.

GABRIELLE.

Vous consentez ?

DURAND.

Parfaitement.

GABRIELLE.

Ah ! peut-être n'avez-vous pas bien compris le sens du mot... vous éloigner... Il ne s'agit pas seulement de partir d'ici...

DURAND.

Où faut-il donc aller ?

GABRIELLE.

Il faut aller... loin !

DURAND.

Loin ?

GABRIELLE.

Très-loin ?

DURAND.

Aussi loin qu'il vous plaira.

GABRIELLE.

Vous consentez encore ?

DURAND.

Toujours, madame, toujours !... J'irai où vous voudrez, vous n'avez qu'à me montrer le chemin...

GABRIELLE.

Comment ?...

DURAND.

Sans doute !... Je dis que vous n'avez qu'à partir, je vous suivrai...

GABRIELLE.

Mais, ce n'est pas comme cela que je l'entends...

DURAND.

Moi, je ne saurais l'entendre autrement : vous êtes l'amie de madame Nervil, vous trouvez que ma présence est un danger pour elle... Si vous tenez à la soustraire à ce danger, le moyen est très-simple... Emmenez-moi... aussi loin que vous le jugerez convenable ; partez, je pars à l'instant...

GABRIELLE.

Vous moquez-vous ?... Je ne pars pas, moi !

DURAND.

Alors, je reste.

GABRIELLE.

Ah !

DURAND, très-nettement.

Vous voyez ! C'est très-simple !

GABRIELLE, regardant Durand ; à part.

Il y a quelque chose de décidé dans toute sa personne !...

DURAND.

Très-simple ! comme vous voyez !... très-simple !

GABRIELLE.

Restez, monsieur, restez ! Après tout, le danger n'est pas si grand...

DURAND, avec suffisance.

Je vous demande pardon, madame... Le danger est très-grand... Vous savez aussi bien que moi que si je reste, madame Nervil est perdue...

GABRIELLE.

Vous dites ?...

DURAND.

Je dis qu'elle est perdue !... eh ! mon Dieu ! ne faites pas attention à ce que peut avoir de légèrement ridicule un homme qui parle des passions qu'il a inspirées... nous examinons une situation ; il faut bien la prendre telle qu'elle est. Je présume que l'amour est chez les autres ce qu'il est chez moi. (Avec émotion.) Eh ! bien, l'amour chez moi ne s'arrête devant rien... (Changeant de ton sur un regard de Gabrielle.) Que m'importent les couronnes ? me disait tout à l'heure la Brambilla.

GABRIELLE.

La Brambilla !...

DURAND.

Oui. A l'osteria du Lion d'Argent!... Que m'importent les couronnes jetées sur la scène, et les applaudissements d'un public en délire... et je l'ai comprise (Avec tendresse.) parce que je sais bien, moi, que je donnerais pour un regard de vous, toutes les couronnes et tous les applaudissements. (Nouveau regard de Gabrielle, nouveau changement de ton.) Que m'importent mes devoirs, dira madame Nervil.

GABRIELLE.

Monsieur !

DURAND.

Elle le dira... et je la comprendrai... parce que je sais bien qu'il n'y a pas de devoirs que je ne me fisse un véritable plaisir de fouler aux pieds pour arriver à vous... Elle verra son avenir brisé, son existence perdue, son mari, un brave marin promenant sur les mers un incurable désespoir... Et elle viendra cependant... tout comme moi j'irais à vous, pour vous dire que je vous adore... lors même que l'on me montrerait mon avenir brisé. . mon existence perdue... et mon mari, un brave marin. Qu'est-ce que je dis, moi, qu'est-ce que je dis?

GABRIELLE, à part.

Il ne parle pas comme tout le monde!...

DURAND.

Voilà ce qui arrivera, madame. Vous avez donc raison quand vous demandez que je m'éloigne!...

GABRIELLE.

Eh! bien?...

DURAND.

Je vous ai dit à quelles conditions...

GABRIELLE.

Mais, monsieur.... je ne puis pourtant pas...

DURAND.

Je n'ai rien à ajouter. (Entre Marthe.) Voici madame Nervil. Vous vous déciderez devant elle! Son sort est dans vos mains!...

SCÈNE XIV

GABRIELLE, DURAND, MARTHE *.

MARTHE, bas à Gabrielle.

Eh bien! vous n'avez donc pas pu le renvoyer, vous non plus?

GABRIELLE, de même.

Si fait! Il consent à partir...

MARTHE.

Ah!...

GABRIELLE.

Mais à une condition...

MARTHE.

Laquelle?...

GABRIELLE, bas à Durand.

Vous le voulez, monsieur?...

DURAND, de même.

Oui.

GABRIELLE.

Vous êtes cruel... Je vais alors lui avouer que c'est pour moi, je vais lui dire...

DURAND, d'une voix émue.

Ne la tuez pas.

GABRIELLE, allant à Marthe.

Marthe!

MARTHE.

Gabrielle!...

GABRIELLE.

Vous avez cru que M. Jacques Durand était venu ici...

* Durand, Gabrielle, Marthe.

MARTHE.

Pour voir les moutons de mon mari...

GABRIELLE.

Vous vous êtes trompée... il est venu pour moi...

MARTHE.

Pour vous...

GABRIELLE.

Pour moi... qu'il aime depuis longtemps... qu'il veut épouser...

MARTHE.

Ah ! (Elle tombe sur une chaise, musique à l'orchestre jusqu'au baisser du rideau *.)

GABRIELLE.

Marthe !...

DURAND.

Madame !...

MARTHE, à Gabrielle.

Il vous aime... (Signe de Gabrielle) Et vous?

GABRIELLE.

Moi ?

MARTHE.

Vous l'aimez aussi...

GABRIELLE.

Je consens à m'éloigner avec lui...

MARTHE.

Vous l'aimez?...

GABRIELLE, bas.

Je vous sauve...

MARTHE, de même.

Eh ! ne me trompez donc pas et ne cherchez pas à vous tromper

* Durand, Marthe, Gabrielle.

vous-même... Je vous dis que vous l'aimez... je ne vous en veux pas... On ne peut pas ne pas l'aimer !...

GABRIELLE.

Le fait est qu'il a quelque chose...

MARTHE.

Le certain... je ne sais quoi... dont je vous ai parlé.

GARRIELLE.

Oui, c'est vrai !... (Entre Antoine.)

ANTOINE.

Madame est servie...

GABRIELLE, bas à Marthe.

Comment ! nous allons dîner ensemble... Est-ce que vous ne craignez pas..?

MARTHE, de même.

J'aurai du courage !... (Haut.) Donnez le bras à votre femme, monsieur... (Bas à Durand qui passe près d'elle pour aller à Gabrielle. *) Eh bien ! elle a sauté !

* Marthe, Durand, Gabrielle.

FIN.

IMPRIMERIE DE L. TOINON ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

LE HOMARD

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du PALAIS-ROYAL, le 2 avril 1874.

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

CHRISTIANE, comédie en quatre actes.
LE CHEF DE DIVISION, comédie en trois actes.
LE COMTE JACQUES, comédie en trois actes, en vers.
LA CRAVATE BLANCHE, comédie en un acte, en vers.
GAVAUT, MINARD ET Cie, comédie en trois actes.
LES GRANDES DEMOISELLES, comédie en un acte.
LIBRES! drame en cinq actes, huit tableaux.
PANAZOL, comédie en un acte, en vers libres.
PARIS CHEZ LUI, comédie en trois actes.
LES RÉVOLTÉES, comédie en un acte, en vers.
LE ROI L'A DIT, opéra-comique en trois actes.
TROP CURIEUX, comédie en un acte, en vers.
LES VICTIMES DE L'ARGENT, comédie en trois actes.

D. THIÉRY ET Cie. — Imprimerie de Lagny

A. W. Foot
June 18
B

LE

HOMARD

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR

EDMOND GONDINET

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

PERSONNAGES

MONTACABÈRE	MM.	GEOFFROY.
ROMANÈCHE		GIL PÉRÈS.
PROSPER		CALVIN.
HERMINIE	Mlles	ALICE REGNAULT.
ESTELLE		JULIETTE BARATAUD.

Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à M. Rodriguez, régisseur-général du Théâtre du Palais-Royal.

LE HOMARD

Un salon chez Romanèche. — Porte d'entrée au fond. — Pan coupé à gauche, appartement de M. Romanèche ; — pan coupé à droite, appartement de Mme Romanèche. — Cheminée à droite. Fenêtre à gauche, donnant sur le quai Voltaire. — Une table à gauche, en avant.

SCÈNE PREMIÈRE

HERMINIE, PROSPER, ESTELLE.

Herminie, en toilette de concert, est debout. Estelle, à genoux devant elle, arrange les plis de sa robe. — Prosper entre par la gauche, tenant des papiers à la main.

PROSPER, sans voir Estelle, courant à Herminie *.

Enfin, je pourrai donc...

HERMINIE, vivement.

Vous cherchez mon mari?

* Prosper, Herminie, Estelle.

PROSPER, comprenant

Oui, madame.

HERMINIE.

Je l'attends aussi. Nous allons à une matinée musicale chez le ministre. — C'est bien, Estelle. (Estelle continue.) Il est en retard.

PROSPER.

Notre éminent professeur a sans doute été retenu à l'École de droit.

HERMINIE.

Son cours est toujours terminé avant une heure. — C'est très-bien, Estelle.

Estelle recommence de l'autre côté.

PROSPER *.

Aujourd'hui, notre illustre maître fait passer des examens.

HERMINIE.

Ah ! — C'est tout à fait bien, Estelle. — (Estelle continue.) — Vous avez à lui parler ?

PROSPER.

Il m'avait chargé de préparer sa prochaine leçon. « *De legibus agrariis ante Gracchos*... » (Estelle abandonne la robe.) « Et de l'influence du tonnerre sur la politique : *Jove tonante, cum populo agere nefas.* »

Estelle se dirige vers l'appartement de Mme Romanèche et disparaît.

HERMINIE, vivement**.

Mon bracelet ?

PROSPER, de même.

Je ne l'ai pas retrouvé.

HERMINIE.

Il est perdu !

* Prosper, Estelle, Herminie.
** Prosper, Herminie.

PROSPER.

Je chercherai encore.

HERMINIE, avec désespoir *.

Perdu dans un cabinet particulier !

PROSPER.

Si innocemment ! — Mais vous...

HERMINIE.

Ne m'approchez pas.

PROSPER.

Madame !

HERMINIE.

Laissez-moi à mes remords.

PROSPER.

Vos remords ! c'est moi qui en ai.

HERMINIE, venant à lui.

Rendez-moi ma lettre.

PROSPER.

Votre lettre !

HERMINIE.

Avez-vous oublié nos conventions ?

PROSPER.

Je vous l'aie rendue.

HERMINIE.

Quand ?

PROSPER.

Hier soir.

HERMINIE.

Où ?

* Herminie, Prosper.

PROSPER.

Au Gymnase.

HERMINIE.

A quel moment?

PROSPER.

Pendant le second acte.

HERMINIE.

Je ne l'ai pas.

PROSPER.

Vous ne l'avez pas!

Estelle revient avec un éventail qu'elle va poser sur la table.

HERMINIE, reprenant son calme *.

Ce qui me plaît en vous, monsieur de Virvalais, c'est que vous êtes dévoué à mon mari.

PROSPER.

Comment ne serais-je pas dévoué au célèbre professeur qui a daigné me choisir pour son secrétaire?

HERMINIE.

Estelle, voulez-vous préparer l'habit, la cravate blanche et les gants de monsieur Romanèche?

ESTELLE, se dirigeant vers l'appartement de Romanèche.

Oui, madame.

HERMINIE, à Prosper, en suivant Estelle des yeux.

Mon mari a encore renvoyé son valet de chambre **. (Vivement, aussitôt qu'Estelle est sortie.) Pendant le second acte?

PROSPER.

A l'entrée de la jeune fille.

HERMINIE.

Je n'écoutais pas.

* Estelle, Herminie, Prosper.
** Prosper, Herminie.

PROSPER.

Vous veniez de vous apercevoir que votre bracelet manquait.

HERMINIE.

Oui.

PROSPER.

Vous m'avez obligé à courir au restaurant.

HERMINIE.

Je crois bien!

PROSPER.

J'y ai couru, j'ai cherché, je n'ai rien trouvé, je suis revenu, vous aviez disparu.

HERMINIE.

Oui, oui.

PROSPER.

Je n'ai osé interroger personne. J'avais pourtant laissé mon paletot avec vos fourrures.

HERMINIE.

Votre paletot y était! Il ne manquait plus que cela.

PROSPER.

Qu'est-il devenu?

HERMINIE.

Est-ce que je sais? — Parlons de la lettre : la lettre d'abord.

PROSPER.

Vous l'aviez enfermée dans votre corsage.

HERMINIE.

Ah! mon Dieu!

PROSPER.

Quoi?

HERMINIE.

Nous ne la retrouverons pas.

PROSPER.

Comment?

HERMINIE.

Je me suis évanouie.

PROSPER.

Vous?

HERMINIE.

Quand j'ai vu ce mari si généreux pardonner à sa femme, quand il l'a appelée si noblement : Créature de Dieu! j'ai pensé à M. Romanèche... et j'ai eu une crise de nerfs.

PROSPER.

Dans la baignoire?

HERMINIE.

On m'a transportée au foyer.

PROSPER.

Quelle aventure!

HERMINIE.

Et... comme j'étouffais...

PROSPER.

C'est horrible!

HERMINIE, *baissant les yeux.*

On a dégrafé mon corsage.

PROSPER.

Ciel!

Estelle revient avec un habit, une cravate blanche et des gants.

HERMINIE, *changeant de ton.*

C'est aujourd'hui la fête de mon mari, la Saint-Joseph. Y avez-vous pensé, monsieur de Virvalais?

PROSPER *.

Oh! certainement.

Estelle pose lentement les divers objets sur une chaise, près de la cheminée.

* Prosper, Herminie, Estelle.

HERMINIE.

Mais non, mais non, pas ici.

ESTELLE, prête à sortir *.

Je croyais...

Elle se met en devoir de reprendre le tout avec la même lenteur.

HERMINIE.

C'est bien, c'est bien, laissez cela maintenant.

Estelle se dirige vers la porte du fond.

HERMINIE, à Prosper.

Vous voyez. (Lui montrant un bouquet sur la cheminée.) Mes fleurs sont prêtes.

Estelle est sortie.

PROSPER, vivement **.

Vous vous êtes évanouie! Et je n'étais pas là.

HERMINIE.

Heureusement! — J'ai failli mourir, mon ami.

PROSPER.

Comment?

HERMINIE.

Mais j'ai été merveilleusement soignée par un médecin, un excellent médecin, dont vous chercherez à savoir le nom. Je ne veux plus consulter que lui. Mon honneur est entre ses mains.

PROSPER.

Votre honneur!

HERMINIE ***.

Une crise de nerfs, un bracelet égaré, une lettre perdue! — Quel exemple pour les femmes qui voudraient manquer à leurs devoirs!

Elle s'assied près de la table.

* Prosper, Estelle, Herminie.
** Prosper, Herminie.
*** Herminie, Prosper.

PROSPER.

Mais non ; ce n'est pas un exemple à donner. — Vous n'avez manqué à rien du tout.

HERMINIE.

Je détestais mon mari. J'avais besoin de le dire, je vous l'écrivais, — cela me calmait. — (Se levant tout à coup.) Puis on m'a appris qu'avant son mariage il était aimable et galant comme tout le monde. Alors, j'ai voulu me révolter tout à fait, aller au spectacle avec un autre, dîner au restaurant avec un autre, — car vous étiez un autre, vous. C'était votre mérite.

PROSPER.

Je l'ai encore; je l'aurai toujours, — et si votre mari...

HERMINIE, vivement.

Je vous prie de le respecter maintenant.

PROSPER.

Je suis prêt à tout pour vivre près de vous. — Voilà un an que je suis son secrétaire, ou plutôt son valet. Les autres ne restent que huit jours. — (Avec conviction.) Je peux bien dire que c'est le caractère le plus désagréable...

HERMINIE.

Non, monsieur, vous ne le pouvez pas.

PROSPER.

Vous en conveniez.

HERMINIE.

Avant, — quand je n'étais pas coupable.

PROSPER.

Mais rien n'est changé.

HERMINIE.

Une femme qui trompe son mari doit au moins le trouver charmant.

PROSPER.

Charmant! lui!

HERMINIE.

Oui, monsieur, voilà où j'en suis : condamnée à trouver monsieur Romanèche beau, gracieux et aimable.

PROSPER, s'éloignant à droite.

C'est trop fort!

HERMINIE, le suivant.

Et je le trouverai aimable, je le trouverai gracieux, je le trouverai beau, beau!

La porte s'ouvre.

PROSPER.

Le voici.

Romanèche entre par le fond, avec des livres sous le bras.

SCÈNE II

HERMINIE, PROSPER, ROMANÈCHE.

ROMANÈCHE, à lui-même, avec une joie sauvage *.

Je leur ai donné à tous des boules noires.

PROSPER, bas, en montrant Romanèche.

Essayez, madame, essayez.

ROMANÈCHE, se frottant les mains.

A tous!

HERMINIE, qui est allée prendre le bouquet sur la cheminée.

Mon ami, permettez-moi de vous souhaiter votre fête.

ROMANÈCHE.

Ma fête!

* Romanèche, sur le devant à gauche, — Herminie et Prosper, à droite.

HERMINIE.

Le dix-neuf mars.

ROMANÈCHE.

Vous voulez me rappeler que je m'appelle Joseph.

HERMINIE.

Oui.

ROMANÈCHE.

Je ne l'oublie pas. Je m'appelais déjà Romanèche; ils y ont ajouté Joseph. Voilà le patron qu'ils m'ont choisi sur les trois cent soixante-cinq. — Mais je me vengerai. Si jamais j'ai des enfants, ils s'appelleront tous Joseph. (Apercevant Prosper.) Ah! vous voilà, vous?

PROSPER *.

J'ai préparé le travail : « *De legibus agrariis ante Gracchos.* »

ROMANÈCHE.

Les Gracques! Passons aux Gracques, maintenant. Voilà des gens qui sont morts depuis dix-neuf cent quatre-vingt-quinze ans, — et le gouvernement me paie pour que je m'occupe d'eux. Pauvre pays!

Il éternue violemment. — Prosper est remonté à gauche.

HERMINIE **.

Dieu vous bénisse, mon ami.

ROMANÈCHE.

Ce sont vos fleurs qui me font éternuer.

HERMINIE.

Ne les gardez pas.

ROMANÈCHE.

Si, si, je les garderai. Vous me les avez offertes; je

* Herminie, Romanèche, Prosper.

** Prosper, Herminie, Romanèche.

suis trop poli pour ne pas les garder. Je les garderai. Seulement j'éternuerai.

HERMINIE, voulant les prendre.

Si elles vous fatiguent?

ROMANÈCHE, les gardant.

Elles me fatiguent, elles me fatiguent abominablement. Mais vous me les avez offertes.

Il éternue.

HERMINIE.

Je vous en prie.

ROMANÈCHE.

Non, non. J'éternuerai ainsi jusqu'à ce qu'elles soient fanées.

HERMINIE.

Je suis désolée.

ROMANÈCHE.

Vous ne voulez pas que j'éternue?

HERMINIE.

Je ne dis pas cela.

ROMANÈCHE.

Alors, vous permettez?

Il éternue violemment en faisant d'affreuses grimaces, mais sans quitter son bouquet.

PROSPER, à lui-même.

Quel joli caractère!

HERMINIE.

Votre habit est là, mon ami.

ROMANÈCHE.

Mon habit? Pourquoi faire?

HERMINIE.

Vous ne venez pas chez le ministre?

ROMANÈCHE.

Au concert!

HERMINIE.

Vous aviez accepté?

ROMANÈCHE.

Pour vous. Je ne déteste pas la musique quand c'est vous qui l'entendez, mais moi... (Il éternue.) Je suis trop souffrant. — Virvalais, allez me chercher un autre mouchoir.

Il place le bouquet dans un vase sur la cheminée.

HERMINIE, avec reproche.

Mais, mon ami...

ROMANÈCHE.

Allez, Virvalais. (Prosper sort à gauche, furieux mais résigné. — Romanèche présente une chaise à Herminie et va se placer en face d'elle, derrière la table.) Asseyez-vous, Herminie. — (Herminie s'assied, le regardant avec inquiétude.) Nous avons à causer. (Herminie est tremblante.) Il s'est passé, hier, un événement grave.

HERMINIE, d'une voix mal assurée.

Quoi donc, mon ami?

ROMANÈCHE.

J'ai vu mon beau-père.

HERMINIE.

Il a dû être bien heureux.

ROMANÈCHE.

C'est un paltoquet.

HERMINIE.

Mon père!

ROMANÈCHE, prenant l'attitude du professeur dans sa chaire.

Il abuse d'un texte pour me dépouiller.

HERMINIE.

Lui! c'est le plus honnête homme de la terre.

ROMANÈCHE.

Si vous croyez que c'est beaucoup dire!

HERMINIE.

Mais oui.

ROMANÈCHE.

Jugez-en. Notre contrat de mariage porte : « Il est cons-
» titué à la future conjointe, — c'est vous, — une dot de
» vingt mille livres de rente représentée, pour douze
» mille francs, par des obligations de chemins de fer, —
» c'est parfait,— et pour huit mille, par un appartement, —
» celui-ci, — dans une maison que le père de la future
» conjointe, — c'est lui, — possède quai Voltaire. »

HERMINIE.

Eh bien?

ROMANÈCHE.

Eh bien, j'ai envie de quitter Paris.

HERMINIE, se levant.

Quitter Paris!

ROMANÈCHE.

Je demande naturellement à mon honorable beau-père de reprendre son appartement et de me verser une rente annuelle de huit mille francs. — Il refuse.

HERMINIE.

Il a raison.

ROMANÈCHE.

Et il m'interdit de sous-louer.

HERMINIE.

Excellent père!

ROMANÈCHE, allant à elle.

Et si la maison me déplaît, si les cheminées fument?

HERMINIE.

Elles ne fument pas.

ROMANÈCHE, remontant, avec colère *.

Si je voulais un salon à l'est et une chambre au midi? Si je trouve le quai malsain, si la Seine entre dans mes caves?

HERMINIE.

Vous pouviez prévoir tout cela quand vous m'avez épousée.

ROMANÈCHE.

Quand je vous ai épousée, j'étais jeune.

HERMINIE.

Il y a treize mois.

ROMANÈCHE.

Je vous trouvais fort jolie. J'attachais encore quelque importance à ces frivoles avantages. Je signai les yeux fermés, et le texte est contre moi, un texte abominable, une surprise, un guet-apens.

HERMINIE.

Cependant...

ROMANÈCHE, l'interrompant avec colère.

Paris m'agace et l'école de droit m'horripile. J'ai beau appeler mes élèves crétins et leur donner des boules noires, ça ne m'amuse plus. Je veux vivre à la campagne, dans une ferme, avec de vraies bêtes.

HERMINIE.

Vous songiez à m'exiler dans une ferme?

ROMANÈCHE.

En Auvergne.

HERMINIE.

Mais que vous ai-je fait?

* Herminie, Romanèche.

ROMANÈCHE.

Rien, oh! rien. Je n'ai pas à me plaindre de vous, je le regrette.

HERMINIE.

Comment?

ROMANÈCHE.

Ah! si vous m'aviez fait quelque chose! quel prétexte! quel bon prétexte! — Mais vous êtes irréprochable.

HERMINIE.

Alors, nous resterons.

ROMANÈCHE.

Momentanément. Je n'ai pas les moyens de perdre huit mille livres de rente en même temps que ma place. J'attendrai, j'attendrai que le hasard, vulgairement la providence... (Prosper revient avec le mouchoir.) Merci.

Il recommence à éternuer en s'accoudant sur la cheminée, pendant qu'Herminie se rapproche de la table, où Prosper paraît ranger des papiers.

PROSPER, bas à Herminie *.

Eh bien?

HERMINIE, bas.

S'il apprend la vérité, nous sommes perdus

PROSPER.

Comment?

HERMINIE.

Il veut m'emmener à la campagne.

PROSPER.

Hein?

Estelle entre par le fond, avec une carte **.

ESTELLE.

Pour monsieur.

* Prosper, Herminie, Romanèche.
** Prosper, Herminie, Estelle, Romanèche.

ROMANÈCHE, prenant la carte sans la regarder.

Pour monsieur! Voilà encore un imbécile qui me fait une visite et qui croit m'être agréable! Crétin!

HERMINIE, prenant ses fourrures qui étaient déposées sur une chaise au fond et qu'Estelle vient de lui donner.

Alors, je vais prendre ma cousine Hortense. Je dirai au ministre que vous êtes souffrant.

ROMANÈCHE.

Tué! tué par ces coquines de fleurs.

HERMINIE, avec un mouvement d'impatience.

Estelle, jetez ce bouquet.

ROMANÈCHE.

Jamais, jamais.

Il éternue plus fort.

HERMINIE.

Adieu, mon ami.

ROMANÈCHE.

Adieu!

HERMINIE.

Vous ne m'embrassez pas?

ROMANÈCHE.

J'oubliais. (Il l'embrasse sans conviction. — Allant à Prosper, pendant qu'Herminie se dirige vers la porte *.) Si elle n'était pas ma femme, ce serait peut-être un plaisir, mais c'est un devoir. — Mariez-vous donc.

HERMINIE.

Adieu, mon ami.

ROMANÈCHE.

Adieu.

HERMINIE, à part, le regardant.

Ah! si je n'étais pas coupable!

Elle sort vivement par le fond.

* Prosper, Romanèche, Herminie, Estelle.

SCÈNE III

PROSPER, ROMANÈCHE, ESTELLE.

ESTELLE, timidement *.

Ce monsieur attend.

ROMANÈCHE.

Qu'il attende !

ESTELLE.

Il paraît pressé.

ROMANÈCHE.

Tant mieux! Ah! tu crois m'être agréable, animal! (A Prosper, qui allait sortir.) Un mot, Virvalais. (Prosper redescend à gauche et consulte des papiers sur la table.) — (Bas à Estelle **.) Avez-vous fait ce que je vous ai recommandé?

ESTELLE.

Oui, monsieur.

ROMANÈCHE.

Vous avez fourré de la paille dans le tuyau de la cheminée?

ESTELLE.

Oui, monsieur.

ROMANÈCHE.

Alors la cheminée fume.

ESTELLE.

Non, monsieur.

* Prosper, Romanèche, Estelle.

** Prosper, à gauche, près de la table. — Romanèche et Estelle, devant à droite.

ROMANÈCHE.

Elle ne fume pas?

ESTELLE.

Au contraire; la paille a flambé.

ROMANÈCHE.

Vous ne l'aviez pas mouillée?

ESTELLE.

Non, monsieur.

ROMANÈCHE.

Vous avez mis le feu?

ESTELLE.

Il n'est venu que deux pompiers.

ROMANÈCHE.

Cela vous suffit à vous?

ESTELLE.

Oui, monsieur.

ROMANÈCHE.

Cruche!

ESTELLE, interdite.

Oh! oh! je ne moisirai pas dans cette baraque. (En sortant par le fond, avec colère.) Cruche! cruche!

ROMANÈCHE.

Virvalais.

PROSPER, accourant *.

Mon illustre maître.

ROMANÈCHE.

Ne m'appelez pas illustre: ça me force à être modeste.

PROSPER.

Mon cher professeur.

* Prosper, Romanèche.

ROMANÈCHE.

Allez dans mon cabinet.

PROSPER.

Je reverrai mon travail : « *De Legibus...* »

ROMANÈCHE.

Vous ouvrirez mon bureau.

PROSPER.

Je prendrai votre commentaire sur la loi *Canuleïa.*

ROMANÈCHE.

Vous prendrez la clef de la cave.

PROSPER.

De la cave?

ROMANÈCHE, remontant.

Pour aller voir si la Seine y est entrée

PROSPER.

La Seine?

ROMANÈCHE, allant à la fenêtre *.

Il me semble qu'elle monte.

PROSPER.

Je ne crois pas.

ROMANÈCHE, descendant.

Alors, vous attendrez.

PROSPER, ahuri.

J'attendrai!

ROMANÈCHE **.

Allez, Virvalais, allez.

PROSPER, en sortant, à gauche, avec désespoir.

J'attendrai que la Seine monte!... — Pour elle! Et

* Romanèche, Prosper.

** Prosper, Romanèche.

je n'ai encore perdu que mon paletot, comme l'autre Joseph! Ça ne peut pas durer.

Il sort par la gauche.

ROMANÈCHE, prenant la carte de visite qu'il avait laissée sur la cheminée.

« Brutus Montacabère, avocat à Nîmes. » Allons donc! il y a erreur. (Il sonne.) Nous sommes brouillés depuis six ans. (A Estelle, qui revient par le fond *.) Quel air a ce monsieur qui attend?

ESTELLE.

Il a l'air content de lui.

ROMANÈCHE.

C'est Montacabère. — Et qu'a-t-il demandé?

ESTELLE.

Monsieur Joseph Romanèche, professeur de droit.

ROMANÈCHE.

Faites entrer. (Estelle sort. — Avec rage.) Il faut que mes ennemis viennent me voir maintenant; ce n'était pas assez de mes amis. — (Au public.) Cet idiot, qui est avocat et qui croit que c'est un sacerdoce, — pauvre pays! — s'est offensé parce que je l'avais invité à dîner avec des demoiselles, — comme si je l'obligeais à en manger. Crétin, va!

Il va s'accouder à la cheminée.

SCÈNE IV

ROMANÈCHE, MONTACABERE.

ESTELLE, annonçant.

Monsieur Montacabère, de Nîmes.

Montacabère entre vivement et joyeusement. — Romanèche s'est adossé à la cheminée dans une pose digne et froide.

* Estelle, Romanèche.

MONTACABÈRE. *

Mon bon Joseph, comment vas-tu ?

Il lui tend les mains.

ROMANÈCHE, glacial.

Permettez, monsieur.

MONTACABÈRE, lui tendant toujours les mains.

Très-bien, je le vois ; ta femme aussi ? — car j'ai appris que tu t'étais marié, — et les enfants ? Il n'y en a pas encore? ça viendra.

ROMANÈCHE.

Il me semblait, monsieur, que nous étions brouillés.

MONTACABÈRE.

Tu t'en souviens ? quelle mémoire !

ROMANÈCHE.

Votre dignité a été froissée...

MONTACABÈRE.

Quand on a de la dignité, c'est pour qu'elle soit froissée, ou elle ne servirait à rien.

ROMANÈCHE.

Votre pudeur....

MONTACABÈRE.

La pudeur aussi. — Tu m'invites au Helder ; j'y vais, et je trouve des... Comment dirai-je ? le nom n'y fait rien.

ROMANÈCHE.

Vous faites une scène !

MONTACABÈRE.

Il le fallait. Le garçon qui nous servait était de Nîmes. Et à Nîmes on m'appelle le vertueux Montacabère; chacun tient à ses petits avantages. Et puis, — pour être sincère, — je n'aime pas à dîner avec de jolies femmes.

* Montacabère, Romanèche.

ROMANÈCHE.

Ah!

MONTACABÈRE.

Parce que je me connais, je veux être aimable, je deviens spirituel, je me fais rire, — j'avale de travers, je digère mal, et comme ce que nous avons de plus précieux au monde, c'est notre estomac...

ROMANÈCHE, se rapprochant.

Dis-le donc.

MONTACABÈRE.

Nous n'avons même que cela d'absolument précieux. Parle-moi d'un bon dîner, en famille, lorsqu'on ne tient à flatter que le cuisinier, — ou la cuisinière. — Tu m'inviterais... invite-moi chez toi, avec ta femme, très-bien. Mais au cabaret, avec des hétaïres qui me surmènent l'imagination, jamais. Aussi tu vois comme je me porte : le teint frais, l'œil vif, le sourire aux lèvres, et le cœur sur la main, — soyons amis, Joseph.

ROMANÈCHE.

Tu viens me demander un service?

MONTACABÈRE.

Eh bien, oui, là, — oui.

ROMANÈCHE.

Il est probable que je ne pourrai pas te le rendre.

MONTACABÈRE.

Tu vas voir comme c'est simple. — Connais-tu tous les locataires de la maison que tu habites?

ROMANÈCHE, avec joie.

Je n'en connais aucun.

MONTACABÈRE.

As-tu un concierge intelligent?

ROMANÈCHE, de même.

Une brute. — (Changeant de ton.) Mais qu'est-ce que cela te fait?

MONTACABÈRE.

Je vais te le dire... Prends donc une chaise.

Montacabère va s'asseoir sur le fauteuil à gauche de la table.

ROMANÈCHE, à part, avec rage.

Il s'installe maintenant. (Criant.) Mon chapeau! mon chapeau!

Montacabère s'est assis sur le chapeau de Romanèche.

MONTACABÈRE, se relevant vivement.

Hein! quoi!

ROMANÈCHE, furieux, prenant son chapeau écrasé.

Mon chapeau!

MONTACABÈRE.

Il m'a fait peur; j'ai cru que c'était le mien. (A Romanèche.) Ce ne sera rien; je t'indiquerai un chapelier. (Il s'assied à demi sur le bord de la table, dominant Romanèche qui est près de lui sur une chaise *.) Or donc, je suis allé voir, hier, un de mes amis, qui est médecin, — médecin distingué.

ROMANÈCHE, hochant la tête.

Euh!

MONTACABÈRE.

Quoi, euh?

ROMANÈCHE.

Je dis : euh!

MONTACABÈRE.

Tu ne le connais pas.

ROMANÈCHE.

C'est égal.

* Montacabère, Romanèche.

MONTACABÈRE.

Il m'a offert un fauteuil d'orchestre pour le Gymnase. Excellent théâtre! (Romanèche secoue la tête.) J'ai accepté. La pièce me passionnait; elle est très-intéressante.

ROMANÈCHE.

Oh!

MONTACABÈRE.

Quoi, oh?

ROMANÈCHE.

Je dis : oh!

MONTACABÈRE.

L'as-tu vue?

ROMANÈCHE, se récriant.

Oh! non, par exemple, oh! non.

MONTACABÈRE.

Eh bien, moi, je me passionnais pour cette vertueuse coupable, — qui est fort jolie d'ailleurs, — lorsqu'à la fin du second acte, au moment le plus pathétique, on me frappe sur l'épaule. — Je me retourne; un monsieur très-poli me fait signe de le suivre. (Se levant et faisant la pantomime de ce qu'il raconte.) Je le suis. Il me conduit au foyer. — Là, je vois, étendue sur un canapé, une jeune femme évanouie, entourée d'une douzaine d'ouvreuses éperdues. — Mon guide les écarte et me fait passer en criant : « Le médecin de service *. »

ROMANÈCHE, avec un rire désagréable.

Hi! hi! hi!

Il se lève.

MONTACABÈRE.

Mon gredin d'ami m'avait donné sa stalle, et alors...

* Romanèche, Montacabère.

ROMANÈCHE.

Tu trouves ça drôle?

MONTACABÈRE.

Pas du tout, — au contraire. — Je restai cloué sur place. Que faire? Figure-toi une femme adorable : vingt ans, de grands cils noirs, une petite bouche, des joues roses, et une taille! — Pourquoi secoues-tu la tête?

ROMANÈCHE, avec ironie.

Je t'écoute.

MONTACABÈRE, reprenant.

Une de ces tailles que le corsage dessine.

ROMANÈCHE.

Hou!

MONTACABÈRE.

Quoi, hou?

ROMANÈCHE.

Je dis : hou!

MONTACABÈRE.

Tu ne la connais pas.

ROMANÈCHE.

Il y a longtemps que je suis fixé sur le néant des joues roses et le vide des corsages.

MONTACABÈRE.

Le vide! le vide! — On me crie : Elle étouffe; docteur, dégrafez la robe, dégrafez tout. — Je me mets à dégrafer, je dégrafe, je dégrafe, — et alors... — Je ne pardonnerai jamais à mon père de ne m'avoir pas fait médecin. — Quel métier, Romanèche, quel joli métier!

ROMANÈCHE, avec dégoût.

Tu as frictionné avec la paume de la main?

MONTACABÈRE, avec enthousiasme.

Des merveilles, Joseph!

ROMANÈCHE.

Peuh !

MONTACABÈRE.

Quoi, peuh !

ROMANÈCHE.

Je dis : peuh !

MONTACABÈRE.

Sapristi ! tu es agaçant avec tes peuh ! tes euh ! tes hou ! — Je suis méridional, moi, je suis enthousiaste. — J'étais en extase, quand une ouvreuse, plus barbue que les autres, m'interrompt pour m'offrir du papier, de l'encre et une plume. Je reste étonné : — « Qu'ordonne le docteur ? »

ROMANÈCHE, avec un rire méchant.

Ah ! ah !

MONTACABÈRE.

Je n'avais rien à ordonner, moi.

ROMANÈCHE, de même.

Eh ! eh !

MONTACABÈRE.

On me regardait; on voulait une ordonnance pour le pharmacien. Qu'à cela ne tienne ! Je prends la plume, j'aligne quelques jambages incohérents, je termine par un paraphe extravagant. — Eh bien, mon ami...

ROMANÈCHE.

Eh bien ?

MONTABABÈRE.

Le pharmacien a envoyé quelque chose.

ROMANÈCHE, riant méchamment.

Hi ! hi ! hi !

MONTACADÈRE.

Quoi ? qu'avait-il lu ? que contenait cette fiole ? C'était

jaune et vert. — On l'approche des lèvres de la malade, ma vue se trouble, une sueur froide inonde mon front, je m'affaisse sur un meuble, et je perds connaissance.

ROMANÈCHE, avec le même rire.

Hi ! hi ! hi !

MONTACABÈRE.

On me secoue, je reviens à moi. Cette adorable créature était debout. Elle remerciait son médecin avec un sourire que la confusion rendait plus enchanteur encore. Elle me tendait la main. — Quel métier, quel joli métier ! — Et si facile ! (Il fait une pirouette et va se regarder dans la glace, devant la cheminée.) Puis elle réclama une voiture et disparut.

ROMANÈCHE.

Sans te laisser son adresse.

MONTACABÈRE.

Oh ! je l'ai, son adresse ; — j'ai suivi la voiture.

ROMANÈCHE.

Tu sais qui elle est ?

MONTACABÈRE, devant la cheminée.

Parfaitement, — c'est une cocotte.

ROMANÈCHE.

Hein ?

MONTACABÈRE, criant.

Une cocotte.

ROMANÈCHE.

Pouah !

MONTACABÈRE.

Comment, pouah ? Je te dis qu'elle est ravissante.

ROMANÈCHE.

Oh !

MONTACABÈRE.

Ravissante. Des yeux ! des bras ! une taille !

ROMANÈCHE.

Eh bien, après ?

Montacabère le regarde gravement, lui prend le bras et lui tâte le pouls.

MONTACABÈRE.

Tu es malade.

ROMANÈCHE.

Moi ?

MONTACABÈRE.

L'estomac ne va pas ?

ROMANÈCHE, *le bousculant et passant à droite* *.

Tu te crois médecin, maintenant ?

MONTACABÈRE.

Je t'ai connu aimable et gai.

ROMANÈCHE.

Gai ! oui, j'ai été gai. Je me demande ce qui pouvait bien m'égayer. Tout est si bête dans la vie !

MONTACABÈRE.

Comment digères-tu ?

ROMANÈCHE.

Mal.

MONTACABÈRE.

Ta femme est laide.

ROMANÈCHE.

Oh ! laide ou jolie, le nez droit ou le nez de travers, — la différence est si petite. — Mais elle est jolie. Je la trouvais fort jolie, au temps où... puisque je lui sacrifiai une folle maîtresse.

MONTACABÈRE.

La séparation fut pénible ?

ROMANÈCHE.

Non, nous nous fîmes nos adieux en déjeunant chez Brébant.

* Montacabère, Romanèche

MONTACABÈRE, *faisant une grimace significative.*

Oh ! — (*Gravement.*) Qu'avez-vous mangé ?

ROMANÈCHE.

Toujours les mêmes niaiseries : (*Avec dégoût.*) un perdreau, des crevettes, un homard à la provençale.

MONTACABÈRE.

C'est le homard.

ROMANÈCHE.

Quoi, le homard? J'en raffolais, du homard.

MONTACABÈRE.

Et maintenant?

ROMANÈCHE.

Maintenant, je le trouve exécrable. Mais je l'aime, parce que mon beau-père ne peut pas le souffrir. Je lui en sers toutes les fois qu'il vient chez moi. Hier encore! Et j'en mange ; — ça lui est désagréable.

MONTACABÈRE.

Ne cherchons pas davantage, tu as une gastralgie.

ROMANÈCHE.

Te moques-tu de moi?

MONTACABÈRE.

Tout ce qui tient à l'estomac m'est familier. Le homard, aliment grossier, est la cause prédisposante.

ROMANÈCHE.

Tu es stupide.

MONTACABÈRE.

Mauvais caractère, — symptôme concomitant.

ROMANÈCHE.

Va te promener.

MONTACABÈRE.

Gastralgie. — Tu ne digères pas.

ROMANÈCHE.

Crétin !

MONTACABÈRE.

Mais si tu digérais bien, tu serais enthousiasmé comme moi de cette belle créature.

ROMANÈCHE, criant.

Je ne la connais pas.

MONTACABÈRE.

Tu la connaîtrais, puisque vous respirez sous le même toit.

ROMANÈCHE.

Le même toit !

MONTACABÈRE.

Et tu pourrais me renseigner.

ROMANÈCHE.

Elle demeure ici ?

MONTACABÈRE.

Quai Voltaire, soixante-cinq.

ROMANÈCHE.

Dans cette maison?

MONTACABÈRE.

Je l'ai vue entrer.

ROMANÈCHE.

Et tu dis que c'est une cocotte?

MONTACABÈRE.

Elle était seule. J'ai trouvé un billet dans son corsage, un bracelet dans les plis de sa jupe, et un paletot d'homme dans ses fourrures.

ROMANÈCHE.

Ah! ah! — Tu as le billet?

MONTACABÈRE.

J'étais si troublé que je mettais tout dans ma poche.... pour dégrafer plus vite. — J'ai fait le bracelet, comme on dit à la police correctionnelle. Maintenant il faut le rendre délicatement.

ROMANÈCHE, remontant, avec joie *.

Ah! il y a une cocotte dans la maison de mon beau-père, et on veut que j'y reste! (Revenant à Montacabère.) Tu en es bien sûr?

MONTACABÈRE.

Lis plutôt ce menu, qui est tombé de la poche du paletot. — On avait dîné... chez qui? — chez Bignon, cent dix-sept francs cinquante pour deux.

ROMANÈCHE.

Oh! oh! parfait! parfait!

MONTACABÈRE.

Ce n'est pas une femme honnête qu'on nourrirait si bien.

ROMANÈCHE, avec joie.

Non. — Nous avons une cocotte! — A quel étage?

MONTACABÈRE.

Je venais te le demander.

ROMANÈCHE.

Nous la trouverons.

MONTACABÈRE.

Je n'ai pas besoin de toi. Je n'aurai qu'à faire son portrait. — Elle n'a pas sa pareille.

ROMANÈCHE.

Va, va, Montacabère, et s'il te plaît de faire un peu de scandale, ne te gêne pas : la maison est à mon beau-père.

* Romanèche, Montacabère.

MONTACABÈRE.

Je me contenterai d'être irrésistible.

ROMANÈCHE.

Tu as ton porte-monnaie?

MONTACABÈRE, froissé.

Oui, — oui, je l'ai. — (Changeant de ton.) Mais je ne suis pas renseigné.

ROMANÈCHE.

Sur quoi?

MONTACABÈRE.

Sur cette jolie pécheresse. On ne peut traiter toutes les femmes de la même façon. Le genre cocotte a ses variétés.

ROMANÈCHE.

Oh! le même fruit, — à des étalages différents.

MONTACABÈRE.

J'entends bien, mais je n'aime pas à être bête avec les femmes, moi.

ROMANÈCHE.

Nous n'avons pourtant que ce moyen de leur plaire.

MONTACABÈRE.

Que lui offrirais-tu, toi?

ROMANÈCHE.

Quelques jolies pièces d'or : elles font prime.

MONTACABÈRE.

Tu oses donner ainsi, brutalement, ce vil métal?

ROMANÈCHE.

Oui.

MONTACABÈRE.

Moi, non.

ROMANÈCHE.

Pourquoi?

MONTACABÈRE.

Ça m'enlève mes illusions.

ROMANÈCHE.

Alors tu appelles un notaire?

MONTACABÈRE.

Pas du tout. J'ai un système.

ROMANÈCHE.

Ah!

MONTACABÈRE, tirant une boîte de sa poche.

Je dissimule ma vulgaire offrande dans une boîte élégante...

ROMANÈCHE, à part.

Idiot!

MONTACABÈRE.

Je la cache adroitement sur un meuble, en entrant.

ROMANÈCHE, se moquant.

Elle y reste oubliée.

MONTACABÈRE, triomphant.

Non, c'est une boîte à musique. (Il la monte, et à chaque tour de clé Romanèche fait d'horribles grimaces.) Maintenant elle jouera un air toutes les heures. — Je m'assieds; je cause délicieusement. Tout à coup, on entend un air suave. La dame s'étonne; je souris modestement; elle se lève, elle cherche; je souris toujours. Elle trouve l'objet. Elle est ravie de ma délicatesse et je saisis l'occasion pour en manquer. — C'est un mot.

ROMANÈCHE.

Tu es ingénieux, Montacabère.

MONTACABÈRE.

Mon ami, je suis de Nîmes.

ROMANÈCHE.

Je le vois bien. — Maintenant, va, va vite.

MONTACABÈRE.

Attends un peu. (Ouvrant la boîte et la lui montrant.) Est-ce assez?

ROMANÈCHE.

Peste! il y a autre chose?

MONTACABÈRE.

Le bracelet et la lettre, respectueusement enveloppés.

ROMANÈCHE, se frottant les mains.

Une lettre de cocotte! — Donne-la-moi.

MONTACABÈRE.

Jamais.

ROMANÈCHE.

Je voudrais la montrer à mon beau-père.

MONTACABÈRE.

Les lettres sont sacrées.

ROMANÈCHE.

Tu n'ouvrirais pas une lettre, et tu dégrafais...

MONTACABÈRE.

C'est bien différent. — Ne pourrais-tu me procurer quelques parfums?

ROMANÈCHE.

Hein? Des parfums!

Il sonne en haussant les épaules.

MONTACABÈRE, avec satisfaction, en pirouettant.

L'or n'est pas tout dans la vie, quoi qu'on dise.

MONTACABÈRE, à Estelle, qui vient d'entrer par la porte du fond *.

Je désirerais quelques parfums et une brosse.

ESTELLE, étonnée.

Bien, monsieur.

Elle sort à droite.

* Romanèche, Estelle, Montacabère.

MONTACABÈRE, se tournant vers Romanèche *.

Je tiens à la subjuguer.

ROMANÈCHE.

Brutus !

MONTACABÈRE.

Joseph !

ROMANÈCHE.

Permets-moi de te surprendre en flagrant délit.

MONTACABÈRE.

Hein !

ROMANÈCHE.

Je voudrais préciser à mon beau-père.

MONTACABÈRE.

Précise autrement. (Estelle revient avec une brosse et des flacons.) Mille grâces.

ROMANÈCHE, à Estelle, qui brosse Montacabère **.

Ne mettez plus de paille dans les cheminées.

ESTELLE, brossant dans le vide.

Bien, monsieur.

ROMANÈCHE.

Vous irez chercher mon secrétaire.

ESTELLE, de même.

Bien, monsieur.

ROMANÈCHE.

Il est à la cave.

ESTELLE, de même.

Bien, monsieur.

* Romanèche, Montacabère.

** Romanèche, Estelle, Montacabère.

ROMANÈCHE, à part.

La Seine n'a pas besoin d'entrer maintenant ; nous avons mieux.

MONTACABÈRE, examinant Estelle pendant qu'elle le brosse. *

Eh ! eh ! eh ! eh ! mon gaillard ! — Très-appétissante, la soubrette. (Il la lutine.) Encore quelques parfums.

ESTELLE.

A la bonne heure — voilà un maître comme je les aimerais.

Elle laisse un des flacons sur la cheminée et sort à droite.

MONTACABÈRE.

Là, je me crois présentable. — A bientôt, mon bon.

ROMANÈCHE, l'accompagnant.

Tu ne veux pas que je te surprenne ?

MONTACABÈRE, vivement.

Ah ! non, non, pas de plaisanterie, Joseph.

Il sort par le fond.

ROMANÈCHE.

Brute !

MONTACABÈRE, passant la tête.

Tu m'appelles ? — Pas de plaisanterie.

SCÈNE V

ROMANÈCHE, puis PROSPER.

ROMANÈCHE, seul, avec un rire sauvage.

Ah ! on veut me forcer à habiter une maison où il y a des cocottes ! Les juges apprécieront. — Je vais chercher mon respectable beau-père. Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! Et il y aura du scandale, quand je devrais le faire moi-même. — Ah ! ah ! ah ! (Comptant sur ses doigts.) Nous avons le monsieur

* Romanèche, Montacabère, Estelle.

qui a perdu son paletot, un. — Montacabère, deux, — ça ne fait que deux. — Moi, trois! — ça ne fait que trois! Et par le temps qui court... (Prosper entre par le fond.) Virvalais!

PROSPER, transi de froid, lui présentant la clef de la cave *.

Mon cher professeur.

ROMANÈCHE.

Vous devez plaire aux femmes, vous!

PROSPER, étonné.

Moi!

ROMANÈCHE.

Vous avez le genre de laideur qu'elles aiment.

PROSPER, avec dépit.

Je ne croyais pas...

ROMANÈCHE.

Si, si. — (Se penchant à son oreille.) Avez-vous remarqué dans cette maison, — la maison de mon beau-père, — une personne particulièrement aimable?

PROSPER.

Non.

ROMANÈCHE.

Remarquez-la. Elle a le cœur sensible, elle s'est évanouie, hier, au Gymnase.

PROSPER, interloqué.

Hein?

ROMANÈCHE.

Avec un monsieur qui en a perdu son paletot.

PROSPER, effaré.

Ah!

ROMANÈCHE.

Allez, — et brusquez les choses.

PROSPER, le regardant avec des yeux ahuris.

Vous voulez?

ROMANÈCHE.

Ça me fera plaisir.

* Romanèche, Prosper.

PROSPER, de même.

Mais...

ROMANÈCHE.

Ça me fera plaisir. (En se dirigeant vers la porte du fond, — avec joie.) Quatre ! quatre ! c'est un chiffre. Il sort.

PROSPER, revenant de son ahurissement.

Il sait tout ! Et il raille ! Et il rit ! Il fallait cela pour le faire rire ! Vipère ! — Où va-t-il ? Quels sont ses projets ? Il a dû trouver une vengeance infernale. Il est trop content ! Et sa femme est au concert, tranquillement : elle écoute des airs de piano. Il faut la prévenir. Je vais au ministère, je me glisserai dans les salons. (Se voyant dans la glace.) Pas dans ce costume. Il me faudrait une cravate blanche et un habit. (Il voit l'habit de Romanèche qui est resté sur une chaise.) Le sien ! (D'un ton tragique.) le sien ! — Dans de pareils moments l'hésitation n'est pas permise. (Il ôte vivement sa cravate et son habit.) A demain les scrupules. (Regardant l'habit de Romanèche.) Il sera trop étroit.

A ce moment, Montacabère passe la tête au fond.

MONTACABÈRE *.

On ne peut se tromper, il n'y a qu'une jolie femme dans l'immeuble. (Apercevant un monsieur en manches de chemises.) Ah !

PROSPER.

Oh !

Montacabère tourne la tête discrètement, en mettant son bras devant ses yeux. — Prosper prend ses vêtements et ceux de Romanèche et s'esquive à gauche, en cachant son visage.

SCÈNE VI

MONTACABÈRE, puis HERMINIE.

MONTACABÈRE.

Si j'avais eu des doutes ! — J'entre dans la loge du con-

* Montacabère, Romanèche.

cierge, il s'était fait remplacer par une femme de chambre. — A Paris, les femmes de chambre ne servent qu'à remplacer les concierges. — Je prends mes informations. La soubrette n'hésite pas. Une jolie femme? il n'y en a qu'une — au second. — Son nom? Elle me regarde et me répond avec dignité : Je ne suis pas concierge. Très-bien. Il s'agit maintenant de cacher adroitement la boîte. (Il prend la boîte et s'apprête à la placer sur un meuble. — Il s'arrête étonné et regarde autour de lui.) Mais... mais c'est le salon de Romanèche. Je reviens dans l'appartement de Romanèche. Je n'ai pas compté l'entresol. Je me brouille toujours dans les entresols, moi. Je vais repartir de la porte cochère et compter.

Il va se diriger vers la porte, quand il voit entrer une dame.

HERMINIE, entrant vivement et portant ses fourrures sur une chaise à gauche, près de la porte, sans voir Montacabère *.

Je n'ai pas pu rester jusqu'à la fin.

MONTACABÈRE, stupéfait en la reconnaissant.

Hein?

HERMINIE, plus étonnée encore.

Le docteur !. (Très-aimable.) Comment, c'est vous, docteur?

MONTACABÈRE, à part.

Chez Romanèche?

HERMINIE, avec un embarras qu'elle cherche à dissimuler.

On vous a déjà dit que je voulais vous voir?

MONTACABÈRE.

Vous n'avez pas oublié?...

HERMINIE.

Comment oublierais-je que vous m'avez sauvé la vie?

MONTACABÈRE, modestement.

On est médecin ou on ne l'est pas.

HERMINIE, visiblement inquiète.

Vous n'avez pas rencontré mon mari?

* Herminie, Montacabère.

MONTACABÈRE, la regardant avec étonnement.

Votre mari?

HERMINIE.

Monsieur Romanèche.

MONTACABÈRE, ahuri.

Hein!

HERMINIE.

Professeur à la faculté de droit.

MONTACABÈRE, à part.

Ah! sapristi! c'était sa femme.

HERMINIE, lui désignant un fauteuil.

Asseyez-vous donc, docteur.

MONTACABÈRE.

Madame. (A part, en allant chercher un fauteuil devant la cheminée.) Elle est encore plus jolie au grand jour.

HERMINIE, s'asseyant sur une chaise, près de lui, et très-aimable.

Vous me garderez le secret sur ce petit accident?

MONTACABÈRE.

Certes... certes. (A part.) Il est bien temps.

HERMINIE.

J'ai été si ridicule!

MONTACABÈRE.

Pas pour moi.

HERMINIE.

Une femme évanouie, c'est horrible.

MONTACABÈRE.

Je ne trouve pas.

HERMINIE.

Et puis, — on peut tout confier à son médecin, — je suis beaucoup plus coupable que vous ne croyez.

MONTACABÈRE.

Vraiment? (A part.) Pauvre Romanèche!

HERMINIE.

J'avais dîné chez une de mes cousines.

MONTACABÈRE.

Ah!

HERMINIE.

Et nous sommes allées au théâtre en cachette de nos maris.

MONTACABÈRE.

Ah! (A part.) Et le paletot? elle oublie le paletot! (Reprenant.) En cachette de vos maris. — C'est bien permis.

HERMINIE.

Je vois, docteur, que vous êtes indulgent pour vos clientes?

MONTACABÈRE.

Je leur recommande volontiers des distractions.

HERMINIE.

Vous m'avez inspiré, tout de suite, la plus grande confiance.

MONTACABÈRE, saluant.

Je suis prêt à recommencer.

HERMINIE.

Oh! non, non. — (Montacabère appuie sa main sur le dos de sa chaise et la contemple avec admiration.) Vous me regardez, vous me trouvez pâle.

MONTACABÈRE, galamment.

Je ne m'en plains pas. — Un peu de fièvre?

HERMINIE, lui tendant son bras.

Jugez, docteur.

MONTACABÈRE.

Eh! eh! Oui... oui... comptons jusqu'à soixante... (Il prend sa montre.) jusqu'à quatre-vingts.

HERMINIE.

Je ne veux plus avoir d'autre médecin que vous.

MONTACABÈRE, saluant.

Oh! la confiance dans le médecin est le meilleur des remèdes.

HERMINIE.

Je vous faisais appeler parce que, hier, en rentrant encore toute troublée, je me suis heurtée à un meuble.

MONTACABÈRE, inquiet.

Vous vous êtes blessée ?

HERMINIE.

Légèrement.

MONTACABÈRE, rassuré.

Ah ! — Où ?

HERMINIE.

Au-dessus de la hanche.

MONTACABÈRE.

Voyons.

HERMINIE.

Plus tard ; la douleur est très-supportable.

MONTACABÈRE.

Tant pis.

HERMINIE.

Comment ?

MONTACABÈRE.

Tant pis, tant mieux, ce sont deux mots qu'on emploie indifféremment en médecine. — Ce sera donc pour plus tard.

HERMINIE.

J'ai une consultation bien autrement grave à vous demander.

MONTACABÈRE, se levant, à part, très-embarrassé.

Oh ! sapristi ! (Haut.) Des distractions.

HERMINIE, se levant aussi.

Je voudrais vous parler de mon mari.

MONTACABÈRE, revenant, ravi.

Très-bien, très-bien. Les maris ! — Vous entrez dans ma spécialité. Votre mari vous est antipathique ?

HERMINIE.

Je me le reproche.

MONTACABÈRE.

Pourquoi ? — C'est un effet inexpliqué, mais général, Le mariage est une aventure charmante, qui a trop de lendemains.

HERMINIE, baissant les yeux.

Oh ! pas pour moi.

MONTACABÈRE.

Bah ! Est-ce que monsieur Romanèche ?

HERMINIE, de même.

On peut tout dire à son médecin.

MONTACABÈRE.

On le doit. (A part.) Quel métier ! quel joli métier ! — Et si facile !

HERMINIE.

Il s'occupe beaucoup de ses cours.

MONTACABÈRE.

Ah !

HERMINIE.

Il paraît que le droit romain est très-absorbant.

MONTACABÈRE.

Ah ! ah ! Et il l'absorbe... complétement ?

HERMINIE.

Complétement.

MONTACABÈRE, galamment

Oh ! oh ! (Sérieux.) Le symptôme est grave. Depuis quand ?

HERMINIE, baissant les yeux.

Mais... depuis que je suis sa femme.

MONTACABÈRE, galant.

Oh ! oh ! (Sérieux.) Monsieur Romanèche doit être maussade, hargneux, quinteux ?

HERMINIE.

Oui, docteur.

MONTACABÈRE.

Symptômes concomitants! — Son estomac perverti doit lui faire rechercher des mets vulgaires et indigestes? Il doit aimer le homard?

HERMINIE, *étonnée.*

Il en mange beaucoup.

MONTACABÈRE, *avec importance.*

C'est une gastralgie.

HERMINIE, *émerveillée.*

Vous avez vu cela?

MONTACABÈRE, *modestement.*

On est médecin ou on ne l'est pas.

HERMINIE, *avec inquiétude.*

Et il n'y a rien à faire?

MONTACABÈRE.

Je cherche... je cherche... (*A lui-même, en s'éloignant un peu d'elle.*) Etre l'amant d'une femme dont le mari a une gastralgie, ce doit être insupportable : on n'a pas d'ami.

HERMINIE, *inquiète.*

Vous ne trouvez pas?

MONTACABÈRE, *la regardant, à part.*

Mais ces yeux, ces lèvres, ces deux petites fossettes, ces épaules...

HERMINIE, *de même.*

Eh bien?

MONTACABÈRE, *se rapprochant.*

C'est incurable.

HERMINIE, *avec chagrin.*

Vous croyez?

MONTACABÈRE.

Absolument. La science est impuissante avec monsieur votre mari. Je ne dois plus m'occuper que de vous.

HERMINIE.

De moi?

MONTACABÈRE.

Des distractions! beaucoup de distractions! Il serait dangereux de vivre sans distractions à côté d'un homme aussi désagréable que Romanèche.

HERMINIE.

Vous le connaissez?

MONTACABÈRE, avec exaltation.

Je ne veux plus le connaître. — Je ne connais que vous, tendre victime d'un hymen imprudent. Laissez-moi vous dire... (La boîte à musique joue une polka dans sa poche. — Il s'arrête atterré.) Ah! sapristi! c'est la boîte!

HERMINIE, étonnée.

Qu'est-ce cela?

MONTACABÈRE, désespéré et faisant des efforts infructueux pour étouffer le son de la serinette qui joue toujours dans sa poche *.

Je n'entends rien; je n'entends absolument rien.

HERMINIE, regardant autour d'elle.

Cependant... quel drôle de bruit!

MONTACABÈRE, remuant les meubles pour couvrir le son.

Le son vient d'en haut.

HERMINIE.

Mais non.

MONTACABÈRE, se rapprochant d'elle.

Alors c'est le voisin qui joue de l'harmonica.

HERMINIE.

Ça se rapproche. — Je vais avoir peur, moi.

MONTACABÈRE, s'éloignant vivement.

L'air est joli.

Il le fredonne en sautant en mesure. — Prosper entre vivement par le fond. — Il a une cravate blanche démesurément longue et un habit démesurément court.

* Montacabère, Herminie.

SCÈNE VII

MONTACABÈRE, HERMINIE, PROSPER, puis ROMANÈCHE.

PROSPER *.

Elle n'est pas seule! — (Bas à Herminie.) J'ai à vous parler.

HERMINIE, bas, lui montrant Montacabère.

Le docteur.

PROSPER.

Ah!

Il veut saluer Montacabère qui le fuit, fredonnant et sautillant.

HERMINIE, le présentant.

Monsieur de Virvalais, le secrétaire de mon mari.

MONTACABÈRE.

Trop flatté, monsieur, trop flatté.

* Ils se saluent, en sautillant tous les deux, jusqu'à ce que Montacabère se décide à s'asseoir sur sa boîte. — La musique cesse

PROSPER.

Drôle de médecin!

MONTACABÈRE, avec un soupir de joie.

C'est fini.

PROSPER, revenant à Herminie, — vivement.

Il faut que je vous parle.

HERMINIE, l'examinant.

Quel est ce costume?

PROSPER.

C'est l'habit de monsieur Romanèche.

HERMINIE.

L'habit de mon mari!

PROSPER.

Je l'avais mis... pour aller chez le ministre...

* Montacabère, Prosper, Herminie.

MONTACABÈRE, se levant et les interrompant.

Très-flatté, monsieur.

La musique recommence. — Montacabère est désespéré.

PROSPER.

C'est moi qui suis flatté, docteur.

MONTACABÈRE, à part.

Comment voit-il que je suis médecin?

Il tombe assis sur une chaise à droite de la table. — La musique cesse.

PROSPER, bas à Herminie.

Ecoutez-moi avec calme.

HERMINIE.

Tout est fini entre nous.

Montacabère se lève, la musique recommence. — Il se rasseoit vivement, la musique cesse.

PROSPER, à Herminie.

Comment?

HERMINIE, à Prosper, d'un ton tragique et d'une voix sourde.

On ne peut pas tromper un homme atteint d'une maladie incurable. Elle s'éloigne de lui, le laissant stupéfait.

PROSPER.

Hein? *

ROMANÈCHE, entrant avec colère par la porte du fond.

Il nie! il nie! Monsieur mon beau-père nie! Il lui faut des preuves, nous lui en donnerons.

Il aperçoit Montacabère, et court à lui sans songer à personne. — Herminie étonnée descend, en passant derrière la table. — Montacabère se lève avec précaution et se trouve rassuré, en reconnaissant que la boîte ne joue plus.

MONTACABÈRE, à part.

L'air est fini.

ROMANÈCHE.

Brutus!

MONTACABÈRE.

Joseph!

ROMANÈCHE, l'attirant à part.

Eh bien?

* Herminie, au fond à gauche, — Montacabère assis, — Prosper.

MONTACABÈRE.

Quoi ?

ROMANÈCHE.

Tu l'as trouvée.

MONTACABÈRE.

Qui?

ROMANÈCHE.

La cocotte.

MONTACABÈRE, interdit, regardant Herminie.

Ah! la?.. oui... oui.

ROMANÈCHE.

Où est-elle?

MONTACABÈRE, montrant le plafond.

Elle est... au... au-dessus.

ROMANÈCHE,

Au-dessus. Très-bien. J'y vois souvent monter un dragon. Ça ferait cinq.

Il se dirige vers la porte du fond.

MONTACABÈRE, le retenant.

Où vas-tu?

ROMANÈCHE.

Je vais chez cette péronnelle.

MONTACABÈRE.

Pourquoi?

ROMANÈCHE.

Pour lui faire une scène.

MONTACABÈRE, s'attachant à lui, pour l'arrêter.

N'y vas pas, Joseph.

ROMANÈCHE, l'entraînant vers la porte.

Si, si. Je veux convaincre mon beau-père.

MONTACABÈRE, sans le lâcher.

Joseph, je t'en supplie...

ROMANÈCHE, luttant pour se dégager.

Ah! on veut que je reste dans une maison où il y a des cocottes! ah! ah! ah! ah! c'est ce que nous verrons.

Il sort et referme la porte, laissant Montacabère désespéré, qui redes-

cend en scène, en proie à la plus vive émotion. — Herminie et Prosper se rapprochent de lui pour l'interroger *.

HERMINIE.

Où va-t-il?

MONTACABÈRE, pouvant à peine parler.

Madame, savez-vous quelle est la personne qui demeure à l'étage au-dessus?

HERMINIE.

Oui, c'est madame de Gondoncourt.

MONTACABÈRE, ahuri.

Madame... madame de Gondoncourt? — Elle n'est pas mariée?

HERMINIE.

Si. Elle est la femme d'un capitaine de dragons.

MONTACABÈRE, interloqué.

Ah! mon Dieu!

PROSPER.

Un superbe dragon!

HERMINIE.

Qu'avez-vous, docteur?

MONTACABÈRE, avec désespoir.

Que va-t-il se passer?

On entend à l'étage supérieur et dans l'escalier un tapage formidable.

HERMINIE, tremblant.

Qu'est cela?

PROSPER, se précipitant au dehors.

Un accident!

MONTACABÈRE, sans se déranger.

Ça devait arriver.

HERMINIE, qui est remontée à la porte du fond.

Ciel! mon mari!

Prosper et Estelle apportent Romanèche à demi-mort et ne pouvant plus parler **.

* Herminie, Montacabère, Prosper.

** Montacabère, Romanèche, Estelle, Herminie.

ESTELLE.

Monsieur a dégringolé tous les escaliers sur la tête. — Pauvre monsieur!

Herminie a avancé un fauteuil. — On y installe Romanèche.

HERMINIE, éperdue, allant à Montacabère qui s'est éloigné *.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! — Docteur, docteur!

MONTACABÈRE.

Docteur! — Ah! oui, oui. — Quoi, madame?

HERMINIE.

Comme il est heureux que vous soyez là!

MONTACABÈRE.

Certes, certes. — Ce ne sera rien.

HERMINIE.

Vous croyez?

MONTACABÈRE, s'approchant de Romanèche **.

Quelques côtes cassées peut-être.

HERMINIE, effrayée.

Quelques côtes!

MONTACABÈRE.

Je vais les compter pour voir s'il en manque.

HERMINIE.

Sauvez-le, docteur, sauvez-le.

Elle court à la table et y prend du papier et une plume.

PROSPER, à Montacabère, pendant qu'il palpe Romanèche.

Docteur, avez-vous votre lancette?

MONTACABÈRE, se redressant.

Ma lancette?

PROSPER.

Il me semble qu'une saignée abondante lui adoucirait le caractère.

MONTACABÈRE.

Une saignée?... Ah! non, non... diable!... Une saignée! — Non, non, je prescrirai autre chose.

HERMINIE, lui présentant une plume et du papier.

Quoi, docteur?

* Montacabère, Herminie, Romanèche, Prosper, Estelle.

** Herminie, Montacabère, Romanèche, Prosper, Estelle vers le fond.

MONTACABÈRE, embarrassé en voyant le papier et la plume.

Ah! l'ordonnance? l'ordonnance! (Il va s'asseoir près de la table et écrit une ordonnance. — A part *.) Il faut que je me méfie de mes jambages.

HERMINIE, effrayée.

Docteur! il ne respire plus.

MONTACABÈRE.

Tant mieux.

HERMINIE.

Comment.

MONTACABÈRE.

C'est bon signe. (Il plie le papier et le donne avec majesté à Estelle qui sort aussitôt par le fond.) Voilà. (A part, en se levant.) Cette fois, je suis tranquille, je n'ai mis que des points.

HERMINIE, à genoux devant son mari **.

Que vous est-il arrivé, mon ami?

ROMANÈCHE.

Laissez-moi, je suis mort. — On m'a jeté par-dessus la rampe de l'escalier.

HERMINIE.

Qui?

ROMANÈCHE.

Le dragon.

MONTACABÈRE.

Parbleu!

ROMANÈCHE.

Je monte, je... (S'interrompant.) Vous me regardez avec un air compatissant qui m'agace.

HERMINIE.

Mais, mon ami...

ROMANÈCHE.

Vous m'agacez. — (Reprenant.) Je monte, je sonne... (A Prosper.) Quel habit avez-vous là, vous?

PROSPER, embarrassé.

Mon cher professeur...

* Montacabère, Herminie, Romanèche, Prosper.

** Herminie, Montacabère derrière le fauteuil, Romanèche, Prosper.

ROMANÈCHE.

C'est pour m'exaspérer, n'est-ce pas, que vous mettez un habit trop court?

PROSPER.

Vous m'aviez dit...

ROMANÈCHE.

Vous m'exaspérez. — (Reprenant.) Je monte, je sonne; on m'ouvre. — Je demande la dame. — (S'interrompant.) Cet imbécile de Montacabère la trouve jolie; elle est jaune!

MONTACABÈRE.

Tu parles trop.

ROMANÈCHE.

Et sèche!

MONTACABÈRE.

Tu t'épuises.

ROMANÈCHE.

Tu as une voix insupportable. Tais-toi. — (Reprenant.) Ça ne m'intimide pas. Je lui dis son fait. (Se levant.)* A la troisième phrase, un pantalon rouge, en manches de chemise....

PROSPER, à part.

La tête n'y est plus.

ROMANÈCHE.

Sort d'un cabinet de toilette, m'empoigne, m'emporte et me jette par-dessus la balustrade. (Avec rage.) Voilà ce que je dois encore à mon beau-père.

HERMINIE.

Comment?

ROMANÈCHE, avec rage, — se rasseyant.

A mon respectable beau-père.

HERMINIE, bas à Montacabère.

Voyez, docteur, comme il s'emporte.

MONTACABÈRE.

C'est de la gastralgie aiguë. (A part.) Il rendra la maison insupportable.

* Montacabère, Herminie, Romanèche, Prosper.

HERMINIE, à Romanèche, d'une voie doucc.

Que vous a fait mon père ?

ROMANÈCHE.

Il loge une cocotte dans sa maison.

HERMINIE, se récriant.

Oh !

ROMANÈCHE, se levant *.

Et il veut m'obliger à y rester !

HERMINIE.

Je vous assure qu'il n'y a pas de cocotte ici.

ROMANÈCHE.

Il y en a une, madame ; il y en a une sur notre tête.

PROSPER, à part.

Comment, sur notre tête !

HERMINIE.

Madame de Gondoncourt !

MONTACABÈRE, à part.

Nous allons nous embrouiller.

ROMANÈCHE.

Elle s'est évancuie hier au Gymnase.

HERMINIE, stupéfaite.

Hein !

MONTACABÈRE, à part.

Bon ! — (Haut.) Tu as la fièvre.

PROSPER, à part, avec joie.

Il croit que c'est là-haut !

ROMANÈCHE, continuant.

Avec un monsieur qui en a perdu son paletot.

HERMINIE, tremblante.

Ciel !

PROSPER, bas à Herminie.

C'est une fausse piste !

ROMANÈCHE, continuant.

Et Montacabère a trouvé son bracelet.

* Montacabère, Romanèche, Herminie, Prosper.

HERMINIE, à part.

Ah ! mon Dieu !

PROSPER, inquiet.

Bah !

MONTACABÈRE.

Tu devrais te coucher.

ROMANÈCHE.

Son bracelet et une lettre.

HERMINIE, prête à s'évanouir.

Ma lettre !

PROSPER, interdit.

Sa lettre !

MONTACABÈRE, allant vivement à Herminie et se plaçant devant elle pour que Romanèche ne remarque pas son trouble *.

Je vous jure que je ne l'ai pas lue.

ROMANÈCHE, continuant.

Il l'a enfermée dans une boîte à musique.

HERMINIE, à part.

Une boîte à musique !

PROSPER, de même.

A musique !

MONTACABÈRE.

C'est le délire !

ROMANÈCHE, à Herminie avec ironie, en passant devant Montacabère **.

Qui joue toutes les heures un air suave...

HERMINIE et PROSPER.

Oh !

ROMANÈCHE, se retournant vivement vers Montacabère.

Et qu'il a dans sa poche.

MONTACABÈRE.

Va dormir, — je te supplie d'aller dormir.

* Romanèche, Montacabère, Herminie, Prosper.

** Montacabère, Romanèche, Herminie, Prosper.

ROMANÈCHE.

Donne-moi la boîte.

Il veut la prendre

HERMINIE et PROSPER.

Grand Dieu!

MONTACABÈRE, se défendant avec énergie *.

Je ne l'ai plus.

HERMINIE, bas à Montacabère.

Merci.

Il se retourne pour répondre à Herminie.

ROMANÈCHE.

Je la vois.

MONTACABÈRE, s'échappant, en remontant derrière la table **.

Tu te trompes! tu te trompes!

HERMINIE, retenant Romanèche qui veut le suivre.

Pourquoi vous mentirait-on, mon ami?

PROSPER, le retenant aussi.

Pourquoi, mon cher professeur?

ROMANÈCHE, furieux.

Pourquoi?

MONTACABÈRE, à part, et regardant la pendule.

Ah! sapristi! elle va jouer un autre air.

ROMANÈCHE.

Parce qu'il a été soudoyé par mon beau-père.

MONTACABÈRE, à part.

La fenêtre! le quai! vlan! dans le fleuve.

Il jette la boîte par la fenêtre.

ROMANÈCHE.

Mais j'aurai la lettre.

MONTACABÈRE, descendant en souriant.

Incrédule! incrédule comme saint Thomas! Vois mes mains, — retourne mes poches.

* Romanèche, Montacabère, Herminie, Prosper.

** Montacabère, Romanèche, Herminie, Prosper.

HERMINIE, à part, avec joie.

Elle n'y est pas.

PROSPER, de même.

Comment a-t-il fait?

ROMANÈCHE, les regardant avec défiance.

On me trompe. — Et Herminie est émue. Pourquoi Herminie est-elle émue?

HERMINIE.

Parce que vous êtes souffrant, mon ami.

ROMANÈCHE.

Ce n'est pas cela. (Tout à coup.) Vous vous faites des signes. J'entrevois des choses terribles... terribles! (Poussant un cri de douleur.) Ah! oh! oh!

HERMINIE.

Docteur! docteur!

MONTACABÈRE, le soutenant et le faisant asseoir à droite de la table*.

Me voici, madame, je veille. — (Avec importance.) La maladie suit son cours. — C'est une gastralgie, compliquée de chute; — mais je veille. (Estelle entre par la droite apportant un bol de tisane qu'Herminie prend, et qu'elle offre à Romanèche. — Montacabère, étonné, va vivement à Estelle **.) Qu'apportez-vous là?

ESTELLE.

Ce que le pharmacien m'a donné.

MONTACABÈRE, stupéfait.

Il vous a donné quelque chose?

ESTELLE.

Puisque j'avais une ordonnance!

MONTACABÈRE.

Il l'a lue?

ESTELLE.

Très-bien.

* Prosper, Romanèche, Montacabère, Herminie.
** Prosper, Romanèche, Herminie, Montacabère, Estelle.

MONTACABÈRE, passant sa main sur ses yeux avec effarement *.

Ah! mon Dieu! que va-t-il boire?

HERMINIE, qui a pris le bol et qui le présente à Romanèche.

Buvez, mon ami.

Romanèche boit.

MONTACABÈRE, s'appuyant sur le dos d'un fauteuil à droite.

Qu'est-ce que ça peut bien être?

HERMINIE.

Cela le calme.

Au moment où il a fini de boire, on entend la boîte à musique jouer un air dans le tablier d'Estelle, qui s'était avancée pour examiner Romanèche.

HERMINIE, stupéfaite.

Encore!

MONTACABÈRE, ahuri.

Elle est revenue!

ROMANÈCHE, bondissant.

C'est la boîte à musique.

Estelle pousse un cri d'effroi, ouvre son tablier; la boîte tombe. — Ils se précipitent tous pour la ramasser; c'est Romanèche qui s'en empare.

ROMANÈCHE, à Estelle.

Où avez-vous pris cette boîte?

ESTELLE.

Monsieur, je ne l'ai pas prise; elle m'est tombée sur la tête.

Elle sort par le fond.

ROMANÈCHE, triomphant.

Ah! ah! ah! ah! je l'ai. Je l'ai enfin.

HERMINIE, avec désespoir **.

Je suis perdue.

* Prosper, Romanèche, Herminie, Estelle, Montacabère.

** Prosper, Romanèche, Montacabère, Herminie.

MONTACABÈRE.

Que faire?

PROSPER, éperdu.

C'est horrible!

ROMANÈCHE, cherchant le couvercle de la boîte.

La lettre de cette demoiselle va nous édifier. (Il s'arrête; sa voix s'altère; il roule des yeux effarés et les regarde.) Que m'avez-vous fait boire?

MONTACABÈRE.

Il pâlit!

La musique cesse.

ROMANÈCHE.

J'allais mieux avant.

MONTACABÈRE, tremblant.

C'est une idée.

ROMANÈCHE.

Ah! voici le couvercle. — Je... je.. je.. brûle... je brûle.

MONTACABÈRE, à part, avec effroi.

Si c'était de l'arsenic!

ROMANÈCHE.

Je voudrais de l'air, de l'eau, de l'eau fraîche. — Qu'est-ce que vous m'avez donné?

HERMINIE.

Rassurez-vous, mon ami; cela a été ordonné par le docteur.

ROMANÈCHE.

Quel docteur?

HERMINIE, montrant Montacabère qui cherche à faire bonne contenance.

Monsieur.

ROMANÈCHE.

Montacabère! il est avocat.

HERMINIE.

Hein!

ROMANÈCHE.

Vous m'avez fait soigner par un avocat! — (Se sau-

vant par le fond.) Mais que m'avez-vous donc fait boire ?

HERMINIE.

Suivez-le, monsieur de Virvalais, suivez-le.

PROSPER.

Oui, madame, oui. — Une saignée ! — une bonne saignée !

Il sort en courant.

SCÈNE VIII

MONTACABÈRE, HERMINIE.

Montacabère tombe anéanti sur un fauteuil à droite de la table *.

HERMINIE, debout devant lui.

Vous n'êtes pas médecin ?

MONTACABÈRE.

Non, madame.

HERMINIE.

Et vous avez osé, hier, me donner des soins !

MONTACABÈRE.

Un ami m'avait prêté sa stalle. Le hasard a fait le reste.

HERMINIE.

Le reste ! il appelle cela le reste ! — Vous avez pris mon bracelet et une lettre !

MONTACABÈRE.

Pour vous les rendre.

HERMINIE.

Et vous les donnez à mon mari !

MONTACABÈRE.

Bien malgré moi.

* Montacabère, Herminie.

HERMINIE.

Dans une boîte à musique!

MONTACABÈRE.

C'est mon système.

HERMINIE.

Pourquoi vous êtes-vous introduit dans cette maison?

MONTACABÈRE.

Pour vous revoir encore.

HERMINIE.

Vous l'avouez!

MONTACABÈRE.

J'avoue tout.

HERMINIE.

Vous avez surpris mes confidences!

MONTACABÈRE.

Ne vous en repentez pas; elles me font mépriser Romanèche.

HERMINIE.

Alors pourquoi avez-vous rédigé une ordonnance?

MONTACABÈRE.

Vous m'avez apporté le papier, l'encre et la plume.

HERMINIE, s'approchant, à voix basse.

Que lui avez-vous fait prendre?

MONTACABÈRE.

Je n'en sais rien.

HERMINIE.

Vous l'avez empoisonné.

MONTACABÈRE, naïvement.

Peut-être.

HERMINIE, tombant sur un fauteuil près de la cheminée.

Ah!

MONTACABÈRE, courant à elle.

Madame, madame, remettez-vous.

HERMINIE.

C'est un assassinat.

MONTACABÈRE.

Mais non, mais non.

HERMINIE.

Vous l'avez tué.

MONTACABÈRE.

D'ailleurs, ce serait comme médecin; je ne suis pas responsable.

HERMINIE, se levant *.

Vous n'êtes pas médecin; on croira que vous m'aimiez; vous avez ordonné le breuvage; c'est moi qui l'ai fait prendre, et on trouvera, dans les mains crispées de mon mari, une lettre où j'ai l'air de demander à être veuve!

MONTACABÈRE, effrayé.

Comment?

HERMINIE.

Nous sommes complices!

MONTACABÈRE, se récriant.

Complices! Permettez, complices! (Après une pause.) Elle a raison. — (Se rapprochant d'elle, avec inquiétude.) Mais il va peut-être mieux.

HERMINIE, tremblante.

Allez voir.

MONTACABÈRE, à voix basse.

Je n'ose pas.

HERMINIE.

Ni moi.

* Herminie, Montacabère.

SCÈNE IX

MONTACABÈRE, HERMINIE, PROSPER, puis ESTELLE.

Prosper revient effaré par la droite et s'arrête au fond.

MONTACABÈRE *.

Eh bien ?

HERMINIE.

Eh bien ?

PROSPER.

Il m'a renvoyé.

MONTACABÈRE.

Comment va-t-il ?

PROSPER.

Mal.

MONTACABÈRE, avec terreur.

Mal !

HERMINIE.

Mal !

HERMINIE, s'avançant **.

Et la boîte ?

PROSPER.

Il l'a toujours.

HERMINIE, avec effroi.

Toujours !

MONTACABÈRE, de même.

Toujours !

PROSPER.

Que lui avez-vous donc donné, docteur ?

* Herminie, Montacabère, Prosper.
** Montacabère, Herminie, Prosper.

MONTACABÈRE.

De la jujube, de la simple jujube. (Bas à Herminie, l'attirant à gauche.) Ne nous trahissons pas devant ce jeune homme.

HERMINIE, tremblante.

Non, non.

PROSPER, étonné.

Qu'est-ce qu'ils ont donc?

MONTACABÈRE, à Herminie.

Ne tremblez pas ainsi, madame; je vous assure que vous tremblez.

PROSPER.

Vous êtes bien sûr que c'est de la jujube?

MONTACABÈRE, vivement.

Que serait-ce donc, monsieur?

PROSPER.

Je ne sais pas, moi; j'espérais que c'était un narcotique.

MONTACABÈRE, bas à Herminie.

Ce jeune homme a des doutes, il faut nous en défaire.

HERMINIE, effrayée.

Lui aussi!

MONTACABÈRE.

Pardonnez-moi. Je suis méridional, j'ai la tête vive.

PROSPER, s'avançant.

Prenons un parti avant qu'il revienne.

MONTACABÈRE.

Oui, oui, prenons un parti.

HERMINIE, avec désespoir.

Il lit ma lettre en ce moment. Il l'a lue. Je ne pourrais plus supporter ses regards.

MONTACABÈRE, bas.

Il faut quitter cette maison.

HERMINIE.

J'y songeais.

MONTACABÈRE, à part.

Elle est divine.

PROSPER,

Fuyons.

MONTACABÈRE

Fuyons.

HERMINIE.

Fuyons. (Ils remontent tous les trois. — Herminie s'arrête et redescend. Ils la suivent.) Mais s'il succombe ?

MONTACABÈRE.

Il devait mourir un jour ou l'autre.

HERMINIE, cachant sa tête dans ses mains.

Quel exemple pour les femmes qui voudraient manquer à leurs devoirs !

MONTACABÈRE.

Certes, il vaudrait mieux vivre tranquillement, à côté d'un mari qui serait comme les autres.

PROSPER.

Certainement.

MONTACABÈRE,

Mais nous n'avons plus le choix. Fuyons.

PROSPER.

Fuyons.

HERMINIE.

Avant, je voudrais savoir comment il se trouve.

MONTACABÈRE, ému.

Allez voir.

HERMINIE, tremblante.

Je n'ose pas.

MONTACABÈRE, d'une voix sourde.

Ni moi.

PROSPER.

Ni moi.

Estelle paraît au fond *.

MONTACABÈRE.

Eh bien ?

HERMINIE.

Eh bien ?

PROSPER.

Eh bien ?

ESTELLE, étonnée.

Quoi ?

* Montacabère, Herminie, Estelle, Prosper.

MONTACABÈRE, HERMINIE, PROSPER.

Comment va-t-il ?

ESTELLE.

Qui ?

MONTACABÈRE, HERMINIE, PROSPER.

Lui.

ESTELLE.

Monsieur ? Il m'envoie chercher ce qui reste de tisane.

MONTACABÈRE, vivement en s'emparant de la tasse.

Non.

HERMINIE, devant la table.

Non.

PROSPER, étonné.

Qu'est-ce qu'ils ont ?

MONTACABÈRE, d'une voie émue, à Estelle.

Il parle donc encore ?

ESTELLE.

Il chante.

MONTACABÈRE, HERMINIE, PROSPER.

Il chante !

MONTACABÈRE, d'une voix sourde.

L'agonie qui commence !...

Ils remontent, tous les trois, pour s'en aller, sans se dire un mot. — Herminie par la gauche, Prosper par la droite, Montacabère par le fond. — Estelle les regarde avec des yeux stupéfaits. — Mais au moment où ils vont sortir, la porte du fond s'ouvre et Romanèche paraît. — Ils reculent tous les trois épouvantés.

SCÈNE X

MONTACABÈRE, HERMINIE, PROSPER, ROMANÈCHE.

Romanèche est transformé ; sa mise est plus soignée ; il s'avance en souriant. On l'examine avec effroi.

ROMANÈCHE, d'un air de satisfaction *.

Je vais mieux.

* Montacabère, Herminie, Romanèche, Prosper.

TOUS.

Hein!

ROMANÈCHE.

Je me sens tout léger. — Herminie!

HERMINIE, s'approchant en tremblant.

Mon ami!

ROMANÈCHE.

Qu'est ce que c'était que cette tisane?

MONTACABÈRE, vivement.

De la jujube.

ROMANÈCHE.

Violente! — mais parfaite. — Tu es bonne, Herminie; tu m'as bien soigné. Virvalais aussi m'a bien soigné. Bon Virvalais! je le trouve moins laid. (A Herminie) Embrasse-moi.

HERMINIE.

Oui, mon ami.

Elle tend sa joue, stupéfaite et craintive. Il l'embrasse tendrement.

MONTACABÈRE, étonné.

Mais l'estomac va bien.

ROMANÈCHE.

Encore.

Il l'embrasse une seconde fois.

MONTACABÈRE, le regardant.

L'estomac va très-bien.

ROMANÈCHE, avec enthousiasme.

Elle est jolie, ma femme. — (A Herminie.) Nous ferons un voyage en Suisse, — seuls! Au diable le droit romain! Je ne préparerai plus mes cours; je recommencerai toujours le même.

MONTACABÈRE, stupéfait.

Est-ce que je l'aurais guéri?

ROMANÈCHE, continuant.

Et je ne donnerai plus à mes élèves que des boules blanches.

HERMINIE, à part.

Ce n'est plus le même.

PROSPER, à part.

On nous l'a changé.

MONTACABÈRE, à part.

Le homard n'a pas résisté à mon médicament. — Qu'est-ce que ça pouvait bien être ?

Romanèche prend un air fin et tire lentement de sa poche la boîte à musique.

PROSPER, effrayé.

La boîte à musique !

HERMINIE, de même.

Il l'a toujours !

MONTACABÈRE, à part.

Toujours !

ROMANÈCHE, à Montacabère *.

Ce n'est pas une cocotte.

TOUS.

Ah !

ROMANÈCHE.

Elle a un mari.

TOUS.

Ah !

ROMANÈCHE.

Pauvre homme !

MONTACABÈRE, inquiet.

Tu as lu la lettre?

ROMANÈCHE, avec indignation.

Une lettre de femme mariée ! Oh ! Brutus ! oh ! — (Riant gaiement.) Ne disons rien au dragon ; — pauvre dragon ! — Je lui ferai mes excuses.

MONTACABÈRE.

C'est un ange !

* Montacabère, Romanèche, Herminie, Prosper.

ROMANÈCHE, à Montacabère.

Voici ta boîte. — (Mettant un doigt sur ses lèvres.) Soyons discrets.

MONTACABÈRE, prenant vivement la boîte.

Oui, oui.

HERMINIE, complétement rassurée

Vous êtes bon, Joseph.

ROMANÈCHE.

Parce que je suis gai, Herminie.

MONTACABÈRE, à part.

Je l'ai guéri! Quel métier! quel joli métier! — Et si facile!

ROMANÈCHE.

T'ai-je présenté à ma femme?

MONTACABÈRE, triomphant.

Pas encore.

ROMANÈCHE, présentant Montacabère et passant à droite *.

Brutus Montacabère, avocat distingué.

MONTACABÈRE, bas à Herminie en la saluant.

Le voilà comme tout le monde — crédule et confiant. — Je vous rends un mari parfait.

PROSPER, de l'autre côté, lui prenant la main.

Merci.

MONTACABÈRE, stupéfait.

Hein!... (Regardant Prosper et Herminie. — A Prosper.) Votre paletot est chez moi.

* Prosper, Montacabère, Herminie, Romanèche.

FIN

D. THIÉRY ET Cie. — Imprimerie de LAGNY

BÉBÉ

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE DU GYMNASE, le 10 Mars 1877.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

BÉBÉ

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

ÉMILE DE NAJAC ET ALFRED HENNEQUIN

PREMIÈRE ÉDITION



PARIS

A. ALLOUARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

COMMISSIONNAIRE

37, RUE SERPENTE, 37

1877

Beethoven Hall.

Théâtre Français.

A. VÈNIAT . . . . Stage Manager.

POSITIVELY SECOND AND LAST WEEK.

SATURDAY EVENING.

BEBE.

Comedie en 3 actes.

Petillon	Mess.	Chamonin.
Gaston	"	A. Veniat.
Le Baron	"	Bouteloup.
Kernanigour	"	Juignet.
Arthur	"	Henriot.
Un Coiffeur	"	Karl.
Un Domert i que	"	Armand.
La Baronne	Mesd.	S. Thal.
Toinette	"	M. Leblanc.
Diane	"	Leona.
Aurelie	"	Heymann.
Rosita	"	Chamonin.

The furniture used at this entertainment is kindly furnished by Messrs. Morse & Boyden, 615 Washington Street.

The Piano is from the celebrated manufactory of Chickering & Sons.

On commenc à 7 heures 45 m.

ERMAIN.

La musique de la chanson du deuxième acte se trouve chez MM. Girod éditeurs, boulevard Montmartre, n° 16.

May 15 - 1878.

BÉBÉ

ACTE PREMIER

Un salon à pans coupés. Porte d'entrée au fond. Une cheminée à droite dans le pan coupé; à gauche de la cheminée, un cordon acoustique. Deux portes à droite; deux portes à gauche dont une dans le pan coupé. Canapé à gauche avec petite table à ouvrage. Table à droite entre chaise et fauteuil. Meuble entre les deux portes à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE, LE BARON.

(*La baronne, assise sur le canapé, plie des gilets de flanelle. Le baron, assis dans le fauteuil à la table de droite, lit des journaux. Il y en a une pile sur la table.*)

LE BARON, *lisant.*

« Dernière heure... Rien de nouveau. » (*Parlé.*) C'était bien la peine... (*Parcourant le journal.*) Ah! ah! (*Lisant.*) « C'est avec joie que nous constatons l'augmentation pro-« posée par l'honorable rapporteur. Qu'on la vote et « nous garantissons une reprise sérieuse des affaires. » (*Parlé.*) C'est mon avis!

LA BARONNE, *tout en pliant les gilets.*

Quand tu avais l'âge de bébé, combien usais-tu de gilets de flanelle?

LE BARON.

Je n'en usais pas. Les barons d'Aigreville n'en ont jamais porté. Bébé est le premier. Voilà l'éducation moderne! Elle fourre nos fils dans du coton. Et quelle génération en sort-il?

LA BARONNE.

La flanelle n'a jamais été du coton, mon ami.

LE BARON, *parcourant un autre journal.*

Ah! Ah! (*Lisant.*) « C'est avec douleur que nous signalons « l'augmentation proposée par l'honorable rapporteur. « Qu'on la vote et nous arrivons fatalement à la banque- « route. » (*Parlé.*) C'est mon avis!

LA BARONNE, *poursuivant son idée.*

Et j'en fais porter à bébé, parce qu'il a de l'anémie. As-tu remarqué, ce matin, comme il était pâlot?

LE BARON, *prenant un troisième journal.*

Je t'en prie, laisse-moi lire mes journaux.

LA BARONNE.

Mais que fais-tu donc à ton cercle?

LE BARON.

J'en lis d'autres! Je me suis abonné à ceux qu'on n'y recevait pas, pour les lire ici...

LA BARONNE, *se levant et allant à droite.*

Oh! la politique! Chaque fois que je te demande quelque chose, tu es plongé dans un journal.

LE BARON, *toujours assis.*

Il faut bien se tenir au courant de ce qui se passe en Europe.

LA BARONNE, *s'asseyant en face du baron.*

Tu ferais beaucoup mieux de t'occuper de ce qui se passe chez toi. Tu n'as qu'un fils, et c'est à peine s'il te connaît!

LE BARON.

Voilà bien l'exagération des femmes!

LA BARONNE.

Je n'exagère pas ! As-tu jamais pris soin de lui? T'es-tu jamais inquiété de ses études?... Sais-tu seulement s'il existe? Le pauvre enfant ne rentre qu'à midi de son école de droit, et tu ne l'attends même pas pour déjeuner.

LE BARON.

Et ma gastrite?

LA BARONNE, *se levant et remontant.*

Ah! voilà! Tes journaux, ton cercle et ton estomac d'abord, bébé ensuite... Quel père!... Ah! s'il ne m'avait pas!... Je sais bien que tu t'en rapportes à moi et que je m'entends mieux que toi à veiller sur lui... (*Retournant s'asseoir sur le canapé* *.)

LE BARON.

Alors de quoi te plains-tu?

LA BARONNE.

Je ne me plains pas, car si tu t'en étais mêlé, il n'aurait certainement pas atteint ses vingt-deux ans.

LE BARON, *distrait.*

Vingt-deux, les deux cocotes.

LA BARONNE.

Mon ami, cette expression devant moi...

LE BARON, *se levant et cherchant dans ses journaux sur la table.*

Parce que ça vient dans la conversation. Si tu m'avais laissé lire mes journaux... (*Il reprend sa lecture et s'assied à droite de la table.*)

LA BARONNE, *se levant.*

Dis-moi donc... A quel âge as-tu commencé à faire tes farces, toi? (*Elle s'assied à gauche de la table.*)

LE BARON.

En rhétorique!

* La baronne, le baron.

LA BARONNE.

Bonté divine!

LE BARON.

C'est la classe où l'on débute d'ordinaire.

LA BARONNE.

Quand une mère n'est pas là qui veille!... Grâce à mes soins vigilants, je te promets bien que bébé, lui, n'a pas encore le plus petit accroc à son innocence.

LE BARON.

Je t'en félicite... Mais je m'en étonne!

LA BARONNE.

Vas-tu l'en blâmer?

LE BARON.

Je te dis ça à toi... mais s'il était là... Non! ma parole d'honneur, je n'ai jamais vu de garçon aussi en retard.

LA BARONNE.

J'en conviens, il s'est fait souvent retoquer à ses examens.

LE BARON.

Retoquer?

LA BARONNE.

C'est le mot dont il se sert. Mais ce n'est pas sa faute. Le pauvre enfant est si délicat.

LE BARON.

Il faudra bien cependant qu'un jour ou l'autre...

LA BARONNE.

Rassure-toi, ce ne sera pas long. Nous venons de louer pour lui l'entre-sol, afin qu'il soit moins dérangé, et aujourd'hui même, j'attends le répétiteur que m'a recommandé madame de Beauvert. J'ai d'autant plus hâte de voir passer à bébé ses derniers examens, que dès qu'il aura fini ses études, j'ai une idée...

SCÈNE II

LES MÊMES, TOINETTE *.

TOINETTE, *entrunt du pan coupé de gauche.*

Madame, le déjeuner de M. Gaston est servi depuis un quart d'heure, et il est en train de se refroidir. Il est bien en retard, ce matin, M. Gaston!

LA BARONNE.

D'où vient, Toinette, que vous empiétez sur le service de Baptiste?

TOINETTE.

Madame voudra bien m'excuser, mais en traversant la salle à manger, j'ai aperçu les côtelettes de M. Gaston...

LA BARONNE.

Eh bien! voyez s'il est dans son entre-sol. (*Toinette va au cordon acoustique qui est à gauche de la cheminée et souffle dedans. On entend un léger sifflet.*)

TOINETTE.

Il y est! (*Parlant par l'embouchure du cordon.*) Monsieur Gaston, votre déjeuner va se refroidir, montez vite.

LA BARONNE.

La réponse?

TOINETTE, *mettant l'oreille à l'embouchure.*

J'ôte mon paletot, et je monte. Bonjour maman!

LA BARONNE.

Amour d'enfant! Toinette, la chambre de M. de Kernanigous est-elle prête?

TOINETTE, *entr'ouvrant la première porte de gauche.*

Baptiste y met la dernière main. (*Elle revient à la petite table et range les gilets de flanelle.*)

* T., la baronne, le baron.

LE BARON, *toujours dans ses journaux.*

En effet, le cousin Kernanigous ne peut tarder à faire son voyage trimestriel à Paris.

LA BARONNE.

Et, il y a deux mois, lors de notre séjour dans son exploitation agricole de Bretagne, il m'a bien promis que cette fois il descendrait chez nous. Il vient chercher la pièce de sa femme, la petite Mathilde, qui a fini son temps de pension, et il aura besoin de moi pour lui renouveler son trousseau. Or voici mon idée, c'est de la lui demander en mariage pour bébé.

TOINETTE *qui écoute à part.*

Ah! bien par exemple!

LE BARON.

Herminie, je ne me sens pas l'affreux courage de lui mettre sitôt une femme sur les bras.

LA BARONNE.

Plaît-il?

LE BARON.

Je te dis ça, à toi, mais s'il était là...

TOINETTE.

Madame, voici M. Gaston.

SCÈNE III

LES MÊMES, GASTON *.

GASTON, *entrant par la droite premier plan.*

Bonjour maman, bonjour papa! Sapristi! que j'ai faim! (*Il embrasse la baronne*).

LA BARONNE.

Tu n'as pas froid, bébé? tu n'as pas les pieds mouillés?

* T., G. la baronne, le baron.

GASTON, *à part.*

Bébé! (*Haut.*) Mais non, maman, les trottoirs sont d'un sec!

LA BARONNE.

C'est égal, pour plus de précaution, je t'ai marqué une nouvelle douzaine de gilets de flanelle.

GASTON, *à part.*

C'est ça, des langes!

LA BARONNE.

Promets-moi de ne plus t'en servir pour frotter tes cannes. La flanelle est faite pour préserver des courants d'air.

GASTON.

Je le sais bien, maman. (*A part.*) Qu'on me refourre en nourrice alors!

LA BARONNE.

Toinette, descendez-les chez mon fils.

TOINETTE.

Oh! oui, madame! (*Elle prend la corbeille avec les gilets de flanelle et sort par la droite premier plan.*)

LE BARON.

Tu es bien en retard, ce matin.

GASTON.

Je vais vous dire, papa... je suis revenu de l'école avec Arthur, et en chemin nous avons causé de... nos examens. Nous nous sommes poussés des colles.

LE BARON.

Poussé des colles?

LA BARONNE.

Ça veut dire qu'ils se sont posé des questions.

LE BARON.

Retoqué! Poussé des colles! Quel drôle de langage!

LA BARONE, *à Gaston.*

Si bien que tu as oublié l'heure?

GASTON.

Oui, maman!

UN DOMESTIQUE, *entrant par le fond.*

Monsieur, c'est le répétiteur qui vient de la part...

LA BARONNE.

Faites entrer. (*Le domestique sort.*)

GASTON, *à part.*

Quelle scie!

LE BARON, *à part, se levant.*

Je ne pourrai donc pas être tranquille un instant!

LA BARONNE, *voyant le baron se lever.*

Comment, tu t'en vas?

LE BARON, *prenant tous les journaux qui sont sur la table.*

Tu m'as empêché de lire mes journaux. Je vais les achever dans ma chambre.

LA BARONNE.

Eh bien! et ce monsieur?

LE BARON.

Reçois-le... Qu'est-ce que tu veux que je lui dise, moi?

LA BARONNE, *à part.*

Quel père!...

GASTON.

Moi, je vais déjeuner, j'ai une faim!... (*A part.*) Il aura de l'agrément, mon répétiteur. (*Le baron sort par la droite deuxième plan. Gaston sort par le pan coupé de gauche. Le domestique introduit Pétillon.*)

SCÈNE IV

LA BARONNE, PÉTILLON, *tournure de cuistre.*

PÉTILLON, *saluant.*

Madame la baronne!

LA BARONNE, *montrant le fauteuil auprès de la table.*

Asseyez-vous, monsieur Pétillon. Mon excellente amie,

madame de Beauvert, m'a dit que vous faisiez faire des progrès sensibles à son fils... (*Elle s'assied sur le canapé.*)

PÉTILLON, *par discrétion s'assied sur une chaise près de la baronne. Il prend cette chaise derrière la table et l'apporte au milieu de la scène.*

En effet, madame la baronne, le jeune Beauvert ne va pas trop mal.

LA BARONNE.

Je désire que mon fils puisse aller aussi bien. Voilà pourquoi je vous serai obligée de lui donner des répétitions. Je connais vos conditions, je les accepte.

PÉTILLON.

Je ferai en sorte, madame la baronne, de mériter la confiance que vous voulez bien avoir en moi. Monsieur votre fils viendra-t-il chez moi, ou irai-je chez lui?

LA BARONNE.

Êtes-vous garçon?

PÉTILLON.

Je suis marié.

LA BARONNE.

Alors, ce sera chez mon fils.

PÉTILLON.

Je vous comprends, madame la baronne; mais c'est une précaution inutile.

LA BARONNE.

Vous êtes veuf?

PÉTILLON.

Moralement.

LA BARONNE.

Qu'avez-vous donc fait de votre femme?

PÉTILLON.

Je n'ai pas de secret pour les mères de mes élèves. Il y a trois ans, j'étais garçon, je donnais des répétitions dans une famille, où il y avait une jeune institutrice. Elle

était belle ! moi, j'étais bête ; nous convolâmes. Après six mois d'un bonheur entrecoupé de violentes querelles, une nuit, elle me laissa sur le paillasson du palier. Il y avait incompatibilité d'humeur. Elle n'aimait pas l'étude du droit, moi, je détestais ses goûts de coquetterie. Bref, nous nous séparâmes à l'amiable. Elle me dit qu'elle allait reprendre sa profession d'institutrice. Je continuai mes répétitions. Avec ce que je gagne, je lui fais une modeste pension que sa mère vient toucher régulièrement chez un notaire... Et voilà deux ans et demi que je ne l'ai pas revue.

LA BARONNE.

Et vous ne savez pas ce qu'elle est devenue !

PÉTILLON.

Non, madame la baronne.

LA BARONNE.

Je vous plains !

PÉTILLON.

Je serais peut-être plus à plaindre, si je le savais. Mais dans le cas hypothétique où je serais en droit d'invoquer l'article 229 du code civil...

LA BARONNE.

l'article 229?

PÉTILLON.

C'est celui qui est relatif à l'inconduite de la femme, je suis bien décidé...

LA BARONNE.

Enfin, monsieur Pétillon, je vois avec plaisir que vous êtes dans des conditions parfaites.

PÉTILLON.

Madame la baronne est trop bonne. (*Se levant.*) Demain, à midi, s'il vous agrée, j'aurai l'honneur de...

LA BARONNE.

Rasseyez-vous, monsieur Pétillon... Mon fils va sortir de table, je veux vous présenter ; (*Il se rassied.*) et, en atten-

dant, je crois utile de vous donner un léger aperçu de ses mœurs, de sa santé, et de mes intentions à son égard.

PÉTILLON.

Il serait utile aussi de savoir où il en est de ses études.

LA BARONNE.

Voilà trois ans qu'il en est à sa deuxième année de droit.

PÉTILLON.

Ça ne m'étonne pas. De nos jours, les jeunes gens prolongent leur droit au-delà des limites scolaires. Les courses, le Bois, les cercles, les théâtres, les mondes incorrects absorbent le meilleur de leur temps; et, quand nous les tenons, nous avons grand'peine à fixer leur intelligence alourdie, sur l'étude des lois. Mais vous pouvez être tranquille, madame la baronne, j'ai un système infaillible, et, je puis dire avec orgueil que j'ai fait recevoir de véritables crétins.

LA BARONNE.

Est-ce que vous prenez mon fils?...

PÉTILLON.

Dieu m'en garde, madame la baronne! Je parlais de mes élèves antérieurs.

LA BARONNE.

Mon fils a été élevé par moi; il a fait ici ses études humanitaires; je lui ai donné des principe sérieux, une éducation solide; sa conduite a toujours été exemplaire, et j'ai la satisfaction de vous le livrer intact et pur.

PÉTILLON.

Recevez mes compliments, madame la baronne.

LA BARONNE.

Je les accepte, parce que je les mérite. Si mon fils n'est pas plus avancé, c'est que sa santé exige beaucoup de ménagements. Vous allez le voir. Il est délicat, malingre, chétif.

PÉTILLON.

Vraiment?

LA BARONNE.

Oui, il tient de son père, le pauvre enfant! Aussi, je vous recommande bien, monsieur Pétillon, de ne pas le fatiguer, tout en lui faisant passer ses derniers examens le plus tôt possible.

PÉTILLON.

Sans le fatiguer?

LA BARONNE.

Oui. Combien de temps vous faudra-t-il pour le préparer?

PÉTILLON.

Sans le faire travailler?

LA BARONNE.

Non, mais sans le faire pâlir sur les livres. Je suis toute bouleversée, quand il a mauvaise mine.

PÉTILLON.

Mon Dieu, madame la baronne, dans ces conditions, il me serait bien difficile de vous dire au juste... J'aurais besoin au préalable de l'interroger, de l'examiner. (*On entend la voix de Gaston.*)

LA BARONNE, *se levant*

Le voici. Vous pouvez lui pousser une petite colle.

PÉTILLON, *se levant.*

Une petite colle, madame la baronne?...

SCÈNE V.

LES MÊMES, GASTON *.

GASTON *entrant par le fond, à gauche, pendant que Pétillon replace sa chaise au dessus de la table.*

Tiens, c'est Pétillon! Ça va bien, Pétillon?

* La baronne, G., P.

LA BARONNE.

Tu connais monsieur Pétillon?

GASTON.

Parbleu!

PÉTILLON.

J'ai eu le plaisir de rencontrer monsieur votre fils, chez son ami M. de Beauvert. Mais je ne le connaissais que par son prénom... Quant à sa santé, madame la baronne, permettez-moi de vous dire qu'à mon avis, vous vous alarmez à tort. Il ne m'a jamais paru chétif.

GASTON, *montrant son biceps.*

Moi, chétif! ah bien, oui! Tâtez-moi donc ça!

LA BARONNE.

Il ne faut pas se fier aux apparences. Il est chétif en dedans.

GASTON, *se frappant la poitrine.*

Avec ce coffre-là? Allons donc!

LA BARONNE.

Mon chéri, ne te fais pas de mal!

GASTON.

Je t'assure, maman...

LA BARONNE.

Je te prie de ne pas me contrarier et de répondre couramment à M. Pétillon qui veut bien t'examiner.

GASTON.

Sur quoi?

LA BARONNE.

Sur ce que tu sais.

GASTON *à part.*

Ah bien! ce ne sera pas long!

PÉTILLON.

Dites-moi, quelle sorte de conseil donne-t-on à un prodigue qui dépense trop?

GASTON.

On lui donne... (*A part.*) Est-ce que je sais, moi...

LA BARONNE.

Ne t'intimide pas, bébé *.

GASTON.

On lui donne le conseil de dépenser moins.

PÉTILLON.

Bien! (*A part.*) Il n'est pas fort! (*Haut.*) C'est un conseil judicieux...

LA BARONNE.

Est-ce cela, monsieur Pétillon?

PÉTILLON.

Mon Dieu, madame la baronne, on peut toujours lui donner ce conseil là. (*A Gaston.*) Autre question: Vous acceptez la succession d'un oncle qui a laissé des dettes. Qui les payera?

GASTON, *vivement.*

Ce n'est fichtre pas moi!

PÉTILLON.

Très bien! (*A part.*) C'est un cancre!

LA BARONNE.

Bravo, bébé!

PÉTILLON.

Voulez-vous me dire à présent quel point de droit vous avez le plus spécialement étudié?

GASTON.

L'adultère!

PÉTILLON.

Parfait!

LA BARONNE.

Malheureux! tu as étudié l'adultère!

GASTON.

C'est bien permis aux adultes. (*Il remonte en riant derrière sa mère.*)

* G., la baronne, P.

PÉTILLON.

D'ailleurs, c'est dans le code, madame la baronne.

LA BARONNE.

Un mauvais livre!

GASTON, *en descendant à gauche.*

Et embêtant!

PÉTILLON.

Je ne lui apprendrai que le strict nécessaire, et dans six semaines ou deux ans...

LA BARONNE.

Deux ans?

PÉTILLON, *à Gaston en passant par derrière la baronne qui descend à droite.*

Dame! s'il est indisposé... J'aurai l'honneur de vous donner ma première répétition, demain à midi. (*Il remonte pour sortir.*)

GASTON*.

Quand vous voudrez, Pétillon. Ça ne presse pas.

LA BARONNE, *à Pétillon.*

J'oubliais de vous dire que M. de Beauvert prendra ses leçons avec mon fils.

PÉTILLON.

Parfait! (*Saluant.*) Madame la baronne... (*A part sur le seuil.*) Les deux feront la paire... (*Il sort par le fond*).

SCIÈNE VI

LA BARONNE, GASTON.

LA BARONNE.

Il est très-bien, ce monsieur! (*Elle s'assied sur le canapé.*)

* G., la baronne, P.

GASTON, *très-tendre par derrière le canapé.*

Maman, ma bonne petite maman, que tu es gentille et que je t'aime ! (*Il l'embrasse.*)

LA BARONNE.

Est-il câlin !... Qu'est-ce que tu as à me demander ?

GASTON.

Maman, je ne me sens pas à l'aise.

LA BARONNE, *très-inquiète.*

Ah ! mon Dieu ! d'où souffres-tu ?

GASTON.

De la poche.

LA BARONNE.

Tu m'as fait une peur !

GASTON.

Elle a besoin de réconfortants.

LA BARONNE.

Je ne te comprends pas ! Nous te fournissons de tout, nous ne te privons de rien, et tu es toujours à court d'argent. Qu'est-ce que tu en fais donc ?

GASTON, *s'asseyant sur le canapé à côté de sa mère.*

Ce n'est pas pour moi... C'est... pour les camarades... Quand ils m'offrent un cigare ou une boisson rafraîchissante, il faut bien de mon côté... à moins de passer pour un pingre, ce qui serait humiliant, avoue le... Maman, ma bonne petite maman, rien qu'une avance sur mon mois...

LA BARONNE.

Mais je suis criblée de dettes, mon pauvre chéri. Depuis ta naissance, je ne satisfais mes fournisseurs que par à-compte. Ton père est si serré ! Le voici, d'ailleurs. Adresse-toi à lui. (*Ils se lèvent.*)

SCIÈNE VII

LES MÊMES, LE BARON *.

LE BARON, *entrant par la droite deuxième plan, des journaux à la main, et descendant en se parlant à lui-même jusqu'au milieu de la scène.*

La Russie ne dit rien, l'Angleterre est muette, l'Autriche se recueille. Il faut s'attendre à une conflagration générale...

GASTON, *allant à lui par derrière et très-tendre.*

Papa, mon bon petit papa, que vous êtes gentil et que je vous aime ! (*Il l'embrasse.*)

LE BARON, *fort étonné.*

Est-ce que c'est ma fête ?

GASTON.

Non, papa, mais j'ai lu ce matin un journal...

LE BARON, *flatté*

Tu lis les journaux ?

GASTON.

Pour faire comme vous, papa, et j'ai vu qu'on discutait le budget.

LE BARON.

Des recettes, en effet.

GASTON.

Eh bien ! papa, si vous en profitiez pour augmenter mon mois.

LE BARON.

Je te donne cinquante francs, juste ce que j'avais. C'est bien assez !

GASTON.

Papa, tout a renchéri !

* La baronne, le baron, G.

LE BARON.

A qui le dis-tu !

GASTON.

Et avec cinquante francs...

LE BARON.

Eh bien ! adresse-toi à ta mère !

GASTON.

C'est fait ! mais elle ne m'a rien donné.

LA BARONNE.

Crois bien, mon chéri, que si je n'étais pas moi-même sans le sou !...

LE BARON.

Ce n'est pas étonnant, tu te ruines en toilettes !

LA BARONNE.

Si l'on peut dire ! Mais jette donc les yeux sur mon corsage ; il est usé jusqu'à la corde !

GASTON.

Enfin, papa, je suis en pleine déconfiture.

LA BARONNE.

Et moi, je n'ose plus regarder ma couturière en face.

GASTON.

Je n'ai même pas de quoi offrir un sherry-cobler...

LE BARON.

Comment dis-tu cela ?

GASTON.

Un sherry-cobler.

LE BARON.

Quel drôle de langage !

LA BARONNE.

Et c'est à peine s'il me reste un timbre-poste...

LE BARON.

Je pourrais répondre que c'est suffisant pour s'affranchir de toute dépense.

GASTON, *riant.*

Oh! papa qui fait des mots.

LA BARONNE, *câlinant le baron.*

Voyons, rien qu'une petite avance.

GASTON, *même jeu.*

Une tout petite avance.

LE BARON, *remontant.*

D'ailleurs je n'ai pas d'argent!

GASTON, *à part.*

Encore refait!

LA BARONNE, *à part.*

Toujours le même!

LE DOMESTIQUE, *annonçant du fond.*

M. Arthur de Beauvert.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ARTHUR, *mis à la dernière mode* *.

LE BARON, *à Gaston pendant qu'Arthur salue la baronne.*

Tiens, voilà un garçon sérieux. Prends modèle sur lui. Je suis bien sûr qu'il fait des économies.

ARTHUR, *d'un ton traînard.*

Mon Dieu, monsieur le baron, vous savez, moi, je n'aime pas à singer mes contemporains, les petits crevés d'hier, les gommeux d'aujourd'hui, les... je ne sais quoi de demain. Ils sont tous coulés dans le même moule. Ils vont tous dans les mêmes endroits. Ils font tous les mêmes bêtises... Eh bien! moi, je me suis dit que ce qu'ils font tous, n'est pas à faire; et par ma tenue, mes goûts et mes manières, je cherche à me distinguer, c'est bien plus chic.

* La baronne, A., le baron, G.

GASTON, *à part.*

Est-il assez réussi !

LA BARONNE.

Vous venez travailler avec Gaston ?

ARTHUR.

Je travaille toujours, mais pas entre mes repas. C'est l'heure où je prends l'air. Et je venais te chercher pour prendre l'air, pas aux Bois, mais aux Tuileries. Les petits jeunes gens n'y vont pas.

LA BARONNE.

Et c'est bien plus chic !

ARTHUR.

N'est-ce pas ? Je venais aussi... Est-ce qu'il ne vous a pas dit ?...

GASTON, *qui lui fait des signes.*

Je n'ai pas eu le temps... mais j'allais... quand tu es entré...

LE BARON.

Qu'est-ce donc ?

ARTHUR.

Voulez-vous me permettre de l'emmener dîner ce soir ?

LA BARONNE.

Où ça ?

ARTHUR.

Dans un cabaret pas à la mode, où nous pourrons causer à loisir de notre examen.

LE BARON.

Bien volontiers ! (*Arthur remonte et descend à l'extrême droite.*)

LA BARONNE.

Tu n'y penses pas ! Et le cousin Kernanigous que nous attendons...

GASTON, *vivement* *.

Avec ma cousine ?

* La baronne, le baronne, G., A.

LA BARONNE.

Non, elle ne vient jamais à Paris... à son grand regret.

GASTON.

C'est vrai, elle me l'a dit, cet été.

LE BARON.

Il n'est pas sûr que son mari nous arrive aujourd'hui. En tous cas, nous le prierons d'excuser bébé qui dîne au restaurant pour mieux travailler. (*Il va s'asseoir sur le canapé.*)

LA BARONNE, *un peu vexée allant à son fils* *.

Va, mon enfant, puisque ton père t'autorise...

GASTON.

Merci, papa... (*Bas à Arthur.*) Oh! quand on ne lui demande pas d'argent!

LA BARONNE, *à Arthur et à son fils.*

Vous savez qu'à partir de demain, vous prenez vos répétitions ici ensemble.

ARTHUR.

Bravo! on travaille bien mieux à deux!

LA BARONNE, *allant au baron.*

M. Pétillon m'a promis que dans six semaines ou deux ans...

LE BARON.

Qui ça, Pétillon?

LA BARONNE.

Le répétiteur.

LE BARON.

Ah! bon!

LA BARONNE, *à part.*

Quel père! (*Il causent ensemble. Elle s'assied sur le canapé.*)

ARTHUR, *bas à Gaston.*

Qu'est-ce que t'a donné ton père?

* Le baron, la baronne, G., A.

GASTON, *de même.*

Rien du tout! Et le tien?

ARTHUR.

Pas un radis! mais il me reste deux dictionnaires à laver.

GASTON.

Et mois quatre.

ARTHUR.

Sont-ils naïfs, hein, les parents!... Ils se figurent que ça leur coûte moins cher de ne pas nous donner d'argent.

GASTON.

Chut!

ARTHUR.

Filons-nous?

GASTON.

Petite mère, à tout à l'heure!

LA BARONNE, *se levant.*

Tu reviendras m'embrasser avant d'aller dîner.

GASTON.

Je n'y manquerai pas... (*Ils sortent par la droite premier plan.*)

LA BARONNE.

Prends bien garde aux voitures!

VOIX DE GASTON.

Ne crains rien, maman.

LE BARON, *levant les épaules.*

Les voitures! Un garçon de vingt-deux ans!

LA BARONNE.

Il est si imprudent! Qu'est-ce que tu dirais, si on te le rapportait écrasé?

LE BARON.

Ah! tu es ridicule!

TOINETTE, *entrant en courant par le fond.*

Madame! madame! Voici M. et madame de Kernanigous!

LA BARONNE.

Comment! Elle aussi!

LE BARON, *à part, se levant.*

Allons bon! j'arriverai en retard à mon cercle!

SCÈNE IX.

LE BARON, LA BARONNE, TOINETTE, DIANE, KERNANIGOUS *.

DIANE, *courant à la baronne.*

Ah! ma chère cousine, que je suis heureuse!

LA BARONNE, *l'embrassant.*

La bonne surprise!

KERNANIGOUS.

Bonjour, baron!

TOINETTE, *à Diane.*

Madame veut-elle que je la débarrasse?

DIANE, *lui donnant son petit sac de voyage.*

Volontiers!

LA BARONNE.

Toinette, veillez aux bagages.

TOINETTE.

Oui, madame. (*Remontant au fond à gauche elle trouve en dehors le domestique. Elle lui remet le petit sac et attend Kernanigous.*

LA BARONNE, *à Kernanigous.*

C'est bien aimable à vous de nous avoir amené votre femme.

KERNANIGOUS.

Je voulais vous le télégraphier, mais elle a préféré vous faire une surprise... (*Il remonte donner des ordres à Toi-*

* La baronne, D., K., le baron.

nette et au domestique en dehors au fond; puis descend en scène à l'extrême gauche. Les portes du fond se referment.)

LE BARON.

Des plus agréables !

LA BARONNE.

J'espère que nous vous garderons longtemps. (*Elle s'assied avec Diane sur le canapé. Le baron traîne un fauteuil près du canapé.*)

DIANE.

Oui, certes ! Voilà six semaines que mon sauvage de mari m'a transplantée dans son exploitation agricole de Pontivy. Et pour une Parisienne pur sang, ce n'est pas gai, je vous assure, de recevoir des bestiaux à l'engrais, et d'être comparée à une machine à battre !

LE BARON, *gaiement à Diane en lui baisant la main.*

Ça entretient la fraîcheur et l'embonpoint. (*Il approche le fauteuil et s'assied.*)

KERNANIGOUS, *embrassant la baronne*.*

Eh! dites donc, baron ! (*Il s'assied à gauche, face à la société, près de la petite table à ouvrage.*)

LE BARON, *riant.*

Seriez-vous ombrageux?

DIANE.

Comme un double poney.

LA BARONNE.

Oh ! que c'est vilain !

DIANE.

C'est au point qu'il refuse de m'emmener, quand il vient à Paris, tous les trois mois, pour sa société du Guano comprimé... Il prétend que l'air des grandes villes contient trop d'oxygène pour les femmes.

* K., la baronne, D., le baron.

LE BARON.

Où diable a-t-il pris cela?

KERNANIGOUS.

Dans le *Moniteur de l'Agriculture.*

DIANE

Mais cette fois, il avait à ramener ma petite nièce Mathilde, et j'ai insisté pour être du voyage.

LA BARONNE.

A la bonne heure!

DIANE.

Enfin, me voilà dans Paris, mon cher Paris! Je vais donc pouvoir humer l'air des boulevards, changer de toilettes et manger des petits gâteaux!

KERNANIGOUS.

Toute la Parisienne est là!

LE BARON, *très-aimable.*

Si vous avez besoin d'un cavalier pour manger des petits gâteaux et pour changer de...

KERNANIGOUS.

Eh! là, baron!

LA BARON.

Quoi?... vous supposeriez?...

KERNANIGOUS.

Je vous connais; vous êtes un vieux coq!

LA BARONNE.

Oh! il y a longtemps qu'il a pris sa retraite.

KERNANIGOUS, *au baron.*

C'est vrai?

LE BARON.

La politique m'absorbe!

DIANE.

Mais où donc est bébé?

LA BARONNE.

Il sort à l'instant.

DIANE.

Et il va toujours bien?

TOINETTE, *qui vient d'entrer et qui écoute près de la cheminée, avec empressement, en descendant un peu.*

Oh ! oui, madame.

LA BARONNE, *avec reproche.*

Eh bien! Toinette!

TOINETTE.

Madame, ça m'a échappé!

LA BARONNE.

Donnez-moi sa dernière photographie.

TOINETTE, *allant prendre un petit portrait photographique sur la cheminée et le donnant à la baronne. Il y a un petit cadre-chevalet de chaque côté de la pendule.*

Voilà, madame. Je venais dire à madame que les bagages sont montés.

LA BARONNE.

C'est bien. (*A Diane.*) Chaque année, depuis sa naissance, nous faisons faire son portrait.

DIANE.

Il a bonne mine.

LE BARON.

Vous vous intéressez donc à ce gamin-là?

DIANE.

Il m'a tant amusée, cet été, quand nous galopions ensemble à travers la campagne! Il manquait toujours de se rompre le cou.

LA BARONNE.

Il est si jeune! un enfant!

KERNANIGOUS.

Un enfant!... Quand j'avais son âge...

LA BARONNE.

Voulez-vous bien vous taire...

DIANE.

Je le trouve grandi. (*Elle met la photographie sur la petite table*).

KERNANIGOUS.

La mauvaise herbe!

TOINETTE, *à part.*

La mauvaise herbe! Est-il malhonnête, celui-là. (*Elle sort par le fond.*)

LA BARONNE.

Ma chère Diane, si vous voulez que je vous conduise à votre chambre...

DIANE.

Volontiers. (*On se lève.*)

LA BARONNE.

A propos, quelle heure vous va pour le dîner?

KERNANIGOUS.

Demandez à ma femme. Moi je vous prierai de m'excuser pour ce soir.

LE BARON.

Vous nous abandonnez?

KERNANIGOUS.

A mon grand regret... J'ai promis à un agronome distingué de dîner avec lui, le jour de mon arrivée. Du reste, j'ai prévenu ma femme... je m'appartiens si peu quand je viens à Paris... La société du Guano comprimé...

LA BARONNE.

Si absorbante que ça, votre société?

DIANE.

Ne nous plaignons pas, ma chère cousine... Que ferions-nous de lui dans les magasins de nouveautés... Venez-vous?

LA BARONNE.

A tout à l'heure, messieurs! (*Elles sortent par la première porte de gauche.*)

SCÈNE X.

LE BARON, KERNANIGOUS *.

KERNANIGOUS, *regardant le portrait de Gaston sur la petite table.*

Bien découplé, votre gars... Qu'est-ce que vous en faites?

LE BARON.

Je n'en sais rien. Il achève ses études... Nous verrons après. Son répétiteur a promis à la baronne que dans six semaines, ou deux ans...

KERNANIGOUS.

Vous devriez me le donner. L'agriculture est en souffrance; nous manquons de bestiaux...

LE BARON.

Mais sapristi! mon fils n'est pas...

KERNANIGOUS.

Je veux bien vous croire, mais il faut des bras pour activer la reproduction.

LE BARON.

Ah! c'est avec des bras, en agriculture...

KERNANIGOUS.

Oui, et quand on a de bons fourrages, on fait de bons bestiaux, bien musclés, bien râblés, une vraie viande. Quant aux bœufs du Nord, ne m'en parlez pas!

LE BARON.

Mais il me semble...

KERNANIGOUS.

Ça se fabrique avec des épluchures de betteraves... Malheur! enfoncez le doigt, il reste un trou! Et vous appelez ça de la viande?

* K., B.,

LE BARON.

Moi ?...

KERNANIGOUS, *s'emportant.*

Allons donc, crème fouettée !

LE BARON, *timidement.*

Je vous ferai observer que je n'ai pas pris la défense des bœufs du Nord.

KERNANIGOUS.

Il n'aurait plus manqué que cela ! Quant aux volailles...

LE BARON, *à part.*

Les volailles, à présent !

KERNANIGOUS.

Mais d'abord il faut assainir votre poulailler !

LE BARON.

Je vous ferai observer que mon poulailler n'a pas besoin...

KERNANIGOUS.

Ah ! vous croyez que je vous parle de... Voudriez-vous me donner à entendre que votre fils à son âge ?...

LE BARON.

Dame ! c'est ce que prétend sa mère... Elle l'a élevé dans une boîte à coton.

KERNANIGOUS.

Et il n'en a pas soulevé le couvercle pour happer au passage quelque femme ?

LE BARON.

La baronne m'affirme que bébé est l'innocence incarnée, et que même en rêve...

KERNANIGOUS.

Alors c'est un fier serin !

LE BARON.

Mon fils, un serin !

KERNANIGOUS.

Eh ! nom d'un petit chou, moi aussi j'ai été jeune à

Paris. Je le suis encore à mes heures. (*A part.*) Une fois par trimestre. (*Haut.*) Et je sais parbleu bien qu'à moins de... bêtise surhumaine, les bébés de race parcourent fatalement plusieurs phases... tout comme la lune.

LE BARON.

Des phases, dites-vous?

KERNANIGOUS.

Sans doute! Il y en a trois, pour les bébés. Les femmes de chambre... les cocotes... et les femmes mariées. Et ils passent de l'une à l'autre, à mesure que se développe leur effronterie.

LE BARON.

Ah bien! si la baronne vous entendait...

KERNANIGOUS.

Il ne s'agit pas de la baronne... Est-ce que vous même, autrefois?... (*Il lui donne un coup d'épaule.*)

LE BARON, *chancelant.*

Je n'en disconviens pas!

KERNANIGOUS.

Eh bien, alors?...

LE BARON.

Mais je ne serais pas digne d'être le père de mon fils, si je lui permettais de faire ce que j'ai fait moi-même.

KERNANIGOUS.

Avec ça qu'il vous demanderait la permission.

LE BARON.

En tous cas, s'il est tel que me l'assure sa mère, ce n'est pas vous qui pourriez vous en plaindre.

KERNANIGOUS.

Comment cela?

LE BARON.

Ma femme se propose de vous l'offrir pour votre nièce.

KERNANIGOUS.

Le donner à Mathide, avant qu'il y ait eu de la lune! Jamais de la vie!

LE BARON.

Vous aimeriez mieux ?...

KERNANIGOUS.

Parfaitement ! Je ne consentirai à ce mariage, que lorsqu'il me sera bien prouvé que bébé a passé par ses trois phases.

LE BARON.

Par exemple !

KERNANIGOUS,

Quand on ne les a pas parcourues avant le mariage, on les parcourt après... seulement en sens inverse... on finit par les bonnes alors... après avoir passé par les cocotes, et ça ne fait pas le bonheur du ménage !

LE BARON.

Que le diable vous emporte avec votre astronomie ! Chut ! voici bébé ! (*Ils s'éloignent l'un de l'autre.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, GASTON, *puis* LA BARONNE ET DIANE *.

GASTON, *entrant du fond, à part.*

Vingt-cinq francs de dictionnaires ! Enfin c'est toujours ça ! (*Haut.*) Tiens, mon cousin Kernanigous !

KERNANIGOUS,

Moi-même, gamin. (*Ils se serrent la main.*)

GASTON.

Et ma cousine ? Comment va-t-elle ?

KERNANIGOUS.

Comme mes récoltes... à souhait !

LE BARON.

Tu vas pouvoir en juger...

* K., G., le baron.

GASTON.

Elle est ici? (*Diane avec son chapeau et son mantelet, et la baronne, entrent par la première porte de gauche* *.

LE BARON.

Regarde!

GASTON.

Ah! quelle veine! Bonjour, cousine. (*Il lui saute au cou et l'embrasse*.)

KERNANIGOUS. (*En passant entre Diane et Gaston.*)

Eh bien! Eh bien!

DIANE.

Un bébé!

GASTON, *à part* **.

Elle aussi!

KERNANIGOUS.

Un bébé de cette taille!...

LA BARONNE.

Mais puisque c'est mon fils...

KERNANIGOUS.

Si vous croyez que ça me rassure!... (*Il remonte avec Diane.*)

LA BARONNE.

Vous êtes absurde! (*A Gaston.*) Mon cher enfant, ta cousine est venue chercher sa petite nièce Mathilde...

GASTON, *à mi-voix.*

Ah! oui, une grue.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que tu dis?

GASTON.

Rien!

LE BARON.

Une grue! Quel drôle de langage!

* La baronne. D., K., G., le baron.
** K., la baronne, D., G., le baron.

UN DOMESTIQUE, *entrant du fond.*

La voiture est attelée.

LA BARONNE.

C'est bien! dites à Toinette de m'apporter mon chapeau et mon manteau. (*Le domestique sort par le fond. Les portes restent ouvertes.*)

DIANE, *à Kernanigous, en redescendant.*

Notre cousine veut bien disposer de son après-midi pour nous accompagner chez nos parents de Paris...

GASTON, *à part.*

Ah! mais alors, j'y vais aussi, moi!

DIANE.

Ce sont des visites dont vous ne pouvez vous dispenser.

KERNANIGOUS, *ennuyé, à part.*

Allons bon, des visites!... (*Haut.*) C'est que je n'ai pas encore eu le temps de prévenir mon agronome que j'étais arrivé.

DIANE.

Un mot suffira. Écrivez-lui qu'il peut compter sur vous.

GASTON, *à sa mère.*

Sapristi! et moi qui ai promis à Arthur...

LA BARONNE.

Un mot suffira. Écris-lui qu'il n'a plus à compter sur toi. (*Kernanigous et Gaston se disposent à écrire chacun d'un côté de la scène. Kernanigous arrache une feuille de son calepin et écrit au crayon assis sur le canapé et appuyé sur la petite table à ouvrage à gauche du canapé. Gaston se place sur le fauteuil devant la grande table, où il y a tout ce qu'il faut pour écrire. Les dames remontent vers la glace de la cheminée.*)

LE BARON, *à part, à l'extrême droite.*

Je les mets en voiture, et je file à mon cercle... Sapristi! trois heures! Tous les journaux seront en main!

SCÈNE XII

Les Mêmes, TOINETTE

(*Toinette est entrée et aide la baronne à mettre son manteau.*)

DIANE, *à la droite de la cheminée.*

Baron, venez donc m'aider à mettre mes gants.

LE BARON.

Je vous préviens que je suis maladroit. (*Il remonte par la droite.*)

GASTON, *écrivant.*

« Ma chère Aurélie... il m'est tombé une famille sur la tête...

KERNANIGOUS, *écrivant.*

« Ma chère Aurélie... je suis arrivé ce matin plein d'ardeur...

GASTON.

« Remettons à demain le dîner de ce soir...

KERNANIGOUS.

« Je dînerai ce soir avec toi...

GASTON.

« Ton chien chien qui est bien embêté. »

KERNANIGOUS.

« Ton monsieur de la campagne qui se porte bien. » (*A Gaston.*) Donne-moi une enveloppe. (*Toinette qui guettait entre eux deux la prend des mains de Gaston et la donne.*) Merci, ma fille.

GASTON, *écrivant l'adresse.*

« Madame de Villecouteuse. Rue Bergère 6 *bis.* »

KERNANIGOUS, *de même.*

« .....couteuse, 6 *bis*, rue Bergère..... »

* Devant : K., G., au fond T., la baronne D., le baron.

GASTON, *se levant.*

Je trouverai un commissionnaire en route.

KERNANIGOUS, *de même.*

Moi aussi. Mesdames, nous sommes à votre disposition. (*Il remonte vers la baronne.*)

DIANE, *au baron.*

Décidément, vous n'y arriverez pas. (*Elle va vers Gaston**.)

GASTON.

Voulez-vous me permettre?...

DIANE.

Volontiers!

GASTON, *tout en lui mettant son gant.*

Ah! cousine! cousine! je vous aime toujours!

DIANE.

Taisez-vous donc, bébé!

GASTON.

Bébé! Ah! vous verrez bien! (*Il lui embrasse la main à la dérobée.*)

DIANE.

Voulez-vous bien finir. (*Elle remonte.*)

LE BARON, *lui offrant le bras.*

Ma chère cousine!... (*Il sort avec elle par le fond.*)

GASTON, *à part.*

Oh! papa qui m'a dévancé!

LA BARONNE, *donnant le bras à Kernanigous.*

Tu viens, bébé?

GASTON.

Oui, petite mère! (*Il se dirige vers le fond.*)

LA BARONNE, *à Kernanigous, sur le seuil.*

Un véritable enfant, vous dis-je. (*Ils sortent par le fond.*)

* G., D.

SCÈNE XIII

TOINETTE, GASTON.

TOINETTE, *qui était sortie, rentrant par le fond à gauche vivement.*

Monsieur Gaston!...

GASTON, *qui sortait, à part.*

Toinette! (*Allant à elle, haut.*) Qu'est-ce que tu veux?

TOINETTE.

Vous ne m'embrassez donc plus avant de sortir!

GASTON, *distrait.*

Il y avait du monde.

TOINETTE, *timidement, tournant son tablier dans ses doigts.*

Il n'y a plus personne.

GASTON, *l'embrassant sur la joue légèrement.*

Eh bien, tiens! voilà!

TOINETTE, *avec reproche.*

Ah! ce n'est plus ça!

GASTON, *à part, sortant.*

Parbleu!

TOINETTE, *seule, résolûment.*

Oh! je lutterai!... je lutterai!...

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Un cabinet de travail à pans coupés. Dans le pan coupé de droite, porte d'entrée. — Dans le pan coupé de gauche, porte donnant dans le salon. — A droite, porte de la chambre à coucher, au premier plan. Petite porte d'un cabinet noir au deuxième plan. — A gauche, la porte d'un couloir. — Au fond, une bibliothèque, avec tablettes des deux côtés sur lesquelles sont des bibelots. — A gauche, entre les deux portes, une console chargée de bibelots; un cordon acoustique à gauche de la porte du salon. — Au premier plan, à gauche, un piano posé perpendiculairement à la rampe, et le clavier tourné vers la porte du couloir. Tabouret sous le clavier. Pouf devant le piano. Petite chaise sous la console. Chaises et fauteuils devant la bibliothèque. — Au premier plan à droite, une grande table de travail, sur laquelle il y a des livres, des papiers, un encrier et un pot à tabac. Un canapé devant la table. Une chaise à chaque bout. Un fauteuil au milieu.

SCÈNE I

GASTON, LE COIFFEUR, *puis* TOINETTE.

GASTON, *avec un peignoir par-dessus sa veste de chambre est assis au milieu de la scène. Il fume une cigarette. Le coiffeur est en train de le coiffer.*

LE COIFFEUR.

Depuis que vous habitez cet entre-sol, monsieur Gaston, je remarque que je vous frise plus souvent.

GASTON.

Parbleu! mon entre-sol facilite mes fugues, et mes fugues nécessitent vos frisures.

LE COIFFEUR.

Je bénis votre entre-sol...

GASTON.

Et moi donc ! J'y suis comme le poisson dans l'eau... dans une eau à compartiments. (*Indiquant les portes.*) Salle d'étude, chambre à coucher, petit boudoir capitonné... Et deux sorties, Félix... Celle-ci qui donne sur le grand escalier, et celle-là qui communique avec l'appartement de papa... C'est ça qui est commode pour faire filer les femmes...

LE COIFFEUR.

Il en est venu?

GASTON.

Il en viendra... Dites-donc, Félix, papa et maman qui me croient un petit saint nitouche !... A mon âge !

LE COIFFEUR.

Bah !

GASTON.

Trois intrigues à la fois, Félix ! Rien que ça !

LE COIFFEUR.

Je vais vous faire une frisure résistante.

GASTON.

Je ne parle pas de la première, une erreur de jeunesse qui tire à sa fin... Mais les deux autres !... Une femme du monde et une cocote dont j'ai fait la connaissance dans le train de Versailles... Elle revenait de la Chambre... J'ai dîné hier avec la femme du monde, et je cherche un truc pour m'échapper ce soir et aller dîner avec l'autre !... Voyez-vous, Félix, plus je vais, et plus je suis convaincu que les femmes, c'est ma vocation...

LE COIFFEUR.

Vous êtes une riche nature, monsieur Gaston.

GASTON.

Ça m'en a tout l'air... Est-ce que vous avez beaucoup de clients comme ça?

LE COIFFEUR.

Non. Avec les autres, ça boulotte seulement.

GASTON, *apercevant Toinette qui entre par la gauche, premier plan, bas et vivement.*

Toinette!... Pas un mot devant elle.

TOINETTE, *à part, au-dessus du piano.*

Il se fait friser!... Pour qui?

GASTON.

Qu'est-ce que vous voulez?

TOINETTE.

Je viens voir si monsieur a quelque boutonnière à rapetisser.

GASTON.

Entrez dans ma chambre, Toinette, et consolidez la patte de mon gilet chamois.

TOINETTE.

Votre beau gilet chamois?

GASTON.

Et pourquoi pas, s'il vous plaît?

TOINETTE, *tout en traversant par derrière.*

Bien, bien, monsieur Gaston... Je vais mettre du fil à votre patte. (*A part, sur le seuil.*) Il y a une femme là-dessous! Oh! je lutterai... je lutterai!... (*Elle entre dans la chambre à coucher, à droite premier plan.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, KERNANIGOUS.

KERNANIGOUS, *entrant du fond à droite* *.

C'est moi!

GASTON.

Entrez, cousin.

* Le C., G., K.

KERNANIGOUS.

Peut-on fumer dans ton box?

GASTON.

Parbleu, vous trouverez des cigares sur la console. Ils ne sont pas bien bons; mais papa est si serré!

KERNANIGOUS, *au-dessus de la table.*

Merci. Je préfère ma pipe d'écurie. (*Il la bourre.*) Ça me rappellera mes bêtes!... Ah! tu te fais bouchonner... Nous avons donc des conquêtes en perspective?...

GASTON.

Non, mais j'ai des cheveux... en baguettes de fusil...

LE COIFFEUR, *lui présentant un petit miroir.*

Monsieur, veut-il juger?

GASTON, *se regardant.*

Épatant! (*Il descend à droite par devant le canapé.*)

KERNANIGOUS, *au coiffeur qui va s'éloigner.*

Une minute, jeune artiste... Tracez-moi donc une allée centrale, dans cette broussaille. (*Il s'assied. Le coiffeur le coiffe*.*)

GASTON.

Tiens! vous vous faites coiffer, vous aussi?

KERNANIGOUS.

Une fois par trimestre.

LE COIFFEUR.

Quatre fois par an.

KERNANIGOUS.

Quand je viens à Paris pour mon guano comprimé. (*Très-fat.*) On ne sait pas ce qui peut arriver...

GASTON.

Et il vous arrive tout ce que vous voulez... Vous êtes libre, vous!

KERNANIGOUS.

Naturellement!... Je suis marié.

* Le C., K., G.

GASTON.

Il faut se marier pour se mal conduire?

KERNANIGOUS.

Ce n'est pas indispensable... Ainsi, toi, je suis bien certain que malgré papa et maman...

LE COIFFEUR.

Riche nature!

KERNANIGOUS.

S'il vous plaît?

LE COIFFEUR.

Rien, monsieur.

GASTON, *à part.*

Qu'imaginer pour être libre ce soir?... Ma cousine dîne au couvent de sa petite nièce, et il faut absolument...

LE COIFFEUR, *présentant le miroir à Kernanigous.*

Monsieur veut-il juger?

KERNANIGOUS.

En coup de vent, c'est cela! (*Il se lève et pousse la chaise vers la table.*)

GASTON, *à part, regardant Kernanigous en passant à l'extrême gauche.*

Au fait, si j'osais... Bast! essayons toujours...

LE COIFFEUR, *saluant.*

Messieurs.

GASTON.

A demain, Félix! (*Le coiffeur sort par le pan coupé à droite.*)

SCÈNE III

GASTON, KERNANIGOUS.

GASTON.

Sapristi, cousin, comme vous voilà beau!

KERNANIGOUS, *devant le canapé.*

Tu trouves?

GASTON, *allant à lui.*

Oh! la coiffure vous va... Dites donc... Eh! eh!

KERNANIGOUS.

Quoi?

GASTON.

Ça vous donne un petit air... Vous devez aimer les femmes, pas vrai?

KERNANIGOUS.

Eh! eh! Je les cultive... avec un certain succès.

GASTON, *à part.*

Bravo!

KERNANIGOUS

Ce que je leur envoie de mes produits, en bourriches!...

GASTON.

Vraiment?

KERNANIGOUS.

Je dis à ma femme que c'est pour les expositions agricoles...

GASTON, *gaîment.*

Ah! mais, vous êtes un roublard; nous allons pouvoir nous entendre alors...

KERNANIGOUS.

Ah! bon! ah! bien! Parfait! délirant! Ah! gueux de bébé!... (*Il lui donne un coup de poing sur l'épaule, qui le fait tomber sur le canapé.*)

GASTON, *à part.*

Un peu brutal, le cousin... (*Il se lève et va au milieu.*)

KERNANIGOUS, *riant en le rejoignant.*

Et ton papa qui te croit encore un terrain inculte...

GASTON.

Vous ne le croyez pas, vous?

KERNANIGOUS.

Me prends-tu pour une oie?... Ah! il est naïf, ton bonhomme de père!

GASTON.

Pas un mot au moins...

KERNANIGOUS.

Tiens, cette recommandation! A charge de revanche!

GASTON *confidentiellement.*

Eh bien! de vous à moi... ça vous amuse-t-il de dîner ce soir à la maison?

KERNANIGOUS, *de même.*

De toi à moi, ça m'amuse si peu que j'ai prié ta mère de m'excuser...

GASTON.

Quelle veine!

KERNANIGOUS.

Je lui ai dit que la société du guano comprimé donnait un banquet en l'honneur d'un nouvel engrais liquide en tablettes...

GASTON.

Comme le bouillon de voyage.

KERNANIGOUS.

Juste! Mais il n'y a pas plus de banquet...

GASTON.

Alors, je demande à en être...

KERNANIGOUS.

Ah! bon! ah bien! Parfait! délirant! Ah! gueux de... (*Il lui donne un coup de poing dans le dos, Gaston s'étant retourné.*)

GASTON, *à part, trébuchant.*

Il va me démolir. (*On entend siffler dans le cordon acoustique.*)

KERNANIGOUS *étonné.*

Qu'est-ce que c'est?

GASTON, *allant au cordon.*

C'est maman qui me siffle.

KERNANIGOUS, *s'asseyant sur le canapé.*

L'instinct maternel.

GASTON, *après avoir écouté, parlant dans le cordon.*

Non, maman !

KERNANIGOUS.

Que te demande-t-elle?

GASTON.

Si je n'ai besoin de rien... (*Parlant dans le cordon.*) Mais j'ai bien envie d'aller au banquet de l'engrais liquide en tablettes? Veux-tu que mon cousin m'emmène? (*Mettant l'oreille à l'embouchure.*) Avec plaisir, j'ai confiance en lui. (*Parlant dans le cordon.*) Merci, maman.

KERNANIGOUS, *riant.*

Ah! ah! ah! si elle se doutait...

GASTON *revenant à lui.*

Merci, cousin... De vous à moi, je ne savais comment faire... J'avais invité une jeune personne à dîner.

KERNANIGOUS.

Eh bien, de toi à moi, je viens de prévenir ma brebis parisienne que je dînerais encore avec elle ce soir.

GASTON.

Ça s'emmanche à merveille!

KERNANIGOUS.

Nous sortons pour banqueter.

GASTON.

Et nous bifurquons en route..

KERNANIGOUS, *se levant.*

Eh, mais! une idée!

GASTON.

Quoi?

KERNANIGOUS.

La tienne, femme du monde?

GASTON.

Non, cocote!.

KERNANIGOUS.

Comme la mienne!

GASTON.

Ah!

KERNANIGOUS.

Et pas bégueule?

GASTON.

Pas trop.

KERNANIGOUS.

Toujours comme la mienne!

GASTON.

Bah!

KERNANIGOUS.

Petit, je te propose une partie carrée.

GASTON.

Une partie carrée? Va pour une partie carrée! (*Il descend à gauche.*)

KERNANIGOUS, *remontant par la droite.*

Je cours retenir un cabinet pour quatre, et je reviens... (*Il prend son chapeau qu'il a posé sur la table.*)

GASTON, *venant vers lui au dessus de la table.*

Ah! cousin, quelle noce!

KERNANIGOUS.

Ah! gueux de... (*Il va pour lui donner un coup de poing.*)

GASTON, *se jetant dans ses bras.*

Non, sur mon estomac... J'aime mieux cela!.

KERNANIGOUS.

Poule mouillée, va! (*Il sort par le fond à droite.*)

SCÈNE VI

GASTON, TOINETTE.

GASTON, *redescendant à gauche.*

Ah! bien, du moment qu'il trompe sa femme... (*A Toinette qui rentre par la droite, sérieusement.*) Eh bien, Toinette, avez-vous réparé mon gilet chamois?

TOINETTE, *pleurant.*

Je me suis contentée de l'arroser de mes larmes.

GASTON.

En voilà une idée! Pourquoi diable?...

TOINETTE.

Parce que voilà ce que j'y ai trouvé, dans votre gilet chamois! (*Lisant un papier qu'elle tient à la main.*) « Mon gros bébé. »

GASTON, *à part.*

Une lettre d'Aurélie!

TOINETTE, *continuant.*

« Je te renvoie tes bretelles que tu as oubliées chez moi.
« Paye le commissionnaire, je n'ai pas de monnaie... Je
« t'embrasse, ta petite Aurélie qui t'est chère. »

GASTON.

Rends-moi cette lettre.

TOINETTE.

Voilà donc ce que vous faites de vos bretelles!

GASTON.

Veux-tu bien me donner... (*Il prend le billet.*)

TOINETTE.

Une cocote, n'est-pas?

GASTON, *avec orgueil.*

Une vraie!

TOINETTE.

Ah! j'avais bien vu qu'il y avait quelque chose! Ainsi voilà à quoi passent vos cinquante francs...

GASTON.

Ah bien! si tu crois que c'est avec ça!...

TOINETTE.

Que je serais contente, si votre père vous laissait dans la misère.

GASTON, *riant.*

Que t'es bête! La misère n'a jamais fait le bonheur des femmes... Je t'en prie, Toinette, raccommode-moi...

TOINETTE, *pleurant.*

Vous ne m'aimez plus, et vous voulez que je vous raccommode!...

GASTON.

Toinette, sois gentille.

TOINETTE.

Non, je ne veux pas.

GASTON.

A ton aise, j'en mettrai un autre... (*Il quitte sa veste de chambre.*)

TOINETTE.

C'est donc bien décidé... vous voulez rompre avec la femme de chambre de votre famille! (*Pleurant.*) Oh! la! la! la! la!

GASTON, *en manches de chemise.*

Voyons, Toinette, aspirais-tu à ma main?

TOINETTE, *pleurant toujours.*

Que t'es bête!

GASTON.

Eh bien, alors?

TOINETTE.

Mais qu'est-ce que je deviendrai?

GASTON.

Monte en grade, et je te conduirai aux Folies-Bergère. (*Il met un vêtement qu'il a pris sur un fauteuil du fond.*)

TOINETTE.

Il en est déjà aux Folies-Bergère! (*Résolûment.*) Eh bien, non! non! ça ne sera pas... je m'y oppose...

GASTON.

Si tu cafardes...

TOINETTE.

Je cafarderai, s'il le faut!

GASTON.

Alors je te ferai flanquer à la porte, je t'en préviens...

TOINETTE.

Non, non, je ne cafarderai pas ! Mais soyez gentil comme autrefois.

GASTON.

Oh ! j'étais jeune alors... je n'avais pas d'expérience.

TOINETTE, *s'appuyant sur son épaule.*

Si vous vouliez... Oh ! mon doux petit maître.

GASTON, *se dégageant après un moment d'hésitation, en passant devant elle* *.

Tu ne veux pas qu'on se fiche de moi à l'école de droit ! Non, non, plus d'antichambre, plus de corridor. Je suis en retard, j'ai à me rattraper... Je ne peux pas toute ma vie être emmailloté comme un petit garçon, comme un...

VOIX DE LA BARONNE, *derrière la porte à gauche.*

Bébé, c'est moi.

GASTON, *bas.*

Maman ! Que va-t-elle penser ? (*Il remonte la scène.*)

TOINETTE, *courant s'asseoir sur le canapé, et faisant mine de coudre un col qu'elle tire de sa poche.*

Rassurez-vous, j'ai toujours un de vos cols dans ma poche.

GASTON, *allant ouvrir.*

Entre donc...

SCÈNE V

LES MÊMES, LA BARONNE **.

LA BARONNE, *entrant, à part.*

Encore Toinette ! (*Haut.*) Que faites-vous donc ici, Toinette ?

* G., T.
** G., la B., T.

TOINETTE.

Je couds madame, je couds...

GASTON.

C'est moi qui l'avais priée de venir pour rapetisser mes boutonnières.

LA BARONNE.

Elles sont donc trop larges, tes boutonnières?

TOINETTE.

Ah! toutes, madames, toutes!

LA BARONNE, *s'approchant.*

C'est avec du fil noir que vous raccommodez ce col!

GASTON, *à part.*

Aïe!

TOINETTE.

Tiens, c'est vrai... (*Se levant.*) Je vais achever cela en haut.

LA BARONNE *.

Eh! mais, Toinette, pourquoi ces yeux rouges?

TOINETTE, *en regardant Gaston.*

C'est la cocote.

GASTON, *à part.*

Hein!

LA BARONNE.

Vous avez mal aux yeux?

TOINETTE.

Ce ne sera rien, madame, ce ne sera rien! (*A part.*) Aurélie... Ah, si je la connaissais! (*Elle sort par la gauche.*)

LA BARONNE, *suivant Toinette des yeux, à part.*

Est-ce que par hasard?...

GASTON, *à part.*

Elle se méfie, maman...

* G., T., la B.

SCÈNE VI

LA BARONNE, GASTON, *puis* ARTHUR ET PÉTILLON.

LA BARONNE, *s'assied sur le canapé et fait signe à Gaston de venir s'y asseoir* *.

Ecoute-moi, bébé... tu n'es plus un enfant.

GASTON, *assis.*

Pourquoi donc que tu m'appelles toujours bébé, alors?

LA BARONNE.

Une vieille habitude!... Et dorénavant, quand tu auras quelque raccommodage à faire faire, tu voudras bien m'en prévenir... j'en chargerai moi-même Toinette... Il n'est pas convenable qu'une jeune fille descende à chaque instant dans l'appartement d'un jeune homme.

GASTON.

Il y a donc du mal à cela, maman?

LA BARONNE.

Ce n'est pas qu'il y ait du mal, mais... (*A part.*) Est-il assez innocent, le pauvre chéri!

GASTON.

Alors il faudra que je dise à Toinette qu'elle ne vienne plus?

LA BARONNE, *se levant.*

Je me charge de ce soin. (*Elle va derrière la table.*)

GASTON, *à part, se levant et descendant vers la gauche.*

Ah! bien si maman se doutait du service qu'elle me rend... Je serai bien plus libre comme ça...

VOIX D'ARTHUR, *à la porte du fond, à droite.*

Es-tu là, Gaston?

GASTON.

Ah! c'est Arthur!

* G., la B.

LA BARONNE.

Ah ! quel désordre ! (*Elle range les objets placés sur la table.*)

ARTHUR, *entrant avec Pétillon* *.

J'ai rencontré Pétillon qui montait... (*Il s'arrête en voyant la baronne.*)

LA BARONNE.

Entrez, messieurs, entrez... (*Arthur va serrer la main de Gaston.*)

PÉTILLON, *saluant la baronne* **.

Madame la baronne... (*A part.*) Est-ce qu'elle va assister à la leçon?

LA BARONNE.

Messieurs, je vous laisse à vos études... (*Arthur et Pétillon la saluent. Gaston l'embrasse* ***.) Monsieur Pétillon, je compte sur vous pour faire travailler ce grand garçon-là. (*Elle se dirige par-dessus le piano vers la porte de gauche premier plan.*)

PÉTILLON.

Madame la baronne peut s'en rapporter à moi. (*Il va à la table, Arthur passe vers le piano guettant le départ de la baronne*).

LA BARONNE, *sur le seuil.*

Sans le fatiguer.

PÉTILLON.

Bien entendu. (*A part.*) Elle y tient !

LA BARONNE, *à Gaston.*

Etudie bien, mon chéri. (*La baronne sort par la gauche, Arthur descend entre le piano et la porte.*)

* G., la B., A., P.
** G., la B., P., A.
*** la B., G., P., A.

SCÈNE VII

GASTON, ARTHUR, PÉTILLON,

Pétillon tire son code de sa poche et va au milieu de la table *.

ARTHUR, *à Gaston.*

Ah! bien, tu es un joli lâcheur, toi! Tu me donnes rendez-vous chez Aurélie, je m'y trouve avec Rosita, et...

PÉTILLON.

Y sommes-nous?

GASTON **.

En plein! (*Ils s'asseyent, lui offrant un cigare.*) En grillez-vous un?

PÉTILLON.

Jamais... Jamais pendant mes répétitions. (*Il prend le cigare et le met dans sa poche.*) Nous commencerons, si vous voulez bien, par le titre IX : *De la puissance parternelle...* (*Ils s'asseyent.*)

GASTON.

Va pour la puissance paternelle, bien qu'au fond...

PÉTILLON.

Article 374.

GASTON.

Allez! (*A Arthur.*) Qu'est-ce qu'elle a dit de ma lettre?

ARTHUR.

Le petit animal!

GASTON.

Elle a dit cela? (*Pétillon se lève et remonte discrètement jusqu'à la bibliothèque.*)

ARTHUR.

Mais au fond elle n'était pas fâchée. En même temps

* A., G., P.
* * A., P., G.

que tu lui envoyais tes excuses, un monsieur lui écrivait pour l'inviter à dîner.

GASTON.

Enfin, elle n'a pas perdu sa soirée... Ça me soulage d'un poids... (*A Pétillon.*) Qu'attendez-vous donc, Pétillon?

PÉTILLON.

Que vous ayez fini.

GASTON.

Ça ne nous empêche pas d'écouter...

PÉTILLON, *venant prendre son code sur la table et descendant à gauche.*

Très-bien... Article 374.

GASTON *.

Article 374.

ARTHUR.

Article 374... (*A Gaston.*) Tu n'as donc pas trouvé un truc pour planter là ta famille?

PÉTILLON *lisant en passant par-devant le canapé jusqu'à l'extrême droite.*

« L'enfant ne peut quitter la maison paternelle sans la permission de son père, si ce n'est pour enrôlement volontaire **. »

ARTHUR, *écrivant.*

Pour enrôlement volontaire...

GASTON, *écrivant.*

Enrôlement volontaire... (*A Arthur.*) Mon cher, c'est moi qui n'ai pas voulu filer.

ARTHUR.

Bah!...

GASTON.

Ah! si je pouvais te dire... mais je ne peux pas te

* P., A., G.
** A., G., P.

dire... parce que, tu sais... les femmes du monde...

ARTHUR.

Comment, mon vieux, femme du monde, et cocote panachées?

GASTON, *modeste et fat.*

Mon Dieu, oui!

PÉTILLON, *qui s'est assis sur le canapé pour mieux écouter, se tournant vers Gaston* *.

Mes compliments.

GASTON.

Quoi?

PÉTILLON, *se levant et allant vers le piano* **.

Rien! Rien!... (*A part.*) Et sa mère qui le croit... Toutes comme ça, les mères! Enfin!... (*Haut.*) Article 375.

GASTON.

Article 375...

ARTHUR.

Article 375...

GASTON, *à Arthur.*

Eh bien, et toi? qu'est-ce que tu as fait?

ARTHUR.

J'ai diné chez Noël avec Rosita... Elle m'a quitté au dessert... C'était le jour du Turc, tu sais... Philoutey Pacha. J'en ai été bien aise. Il y avait une première à la salle Taitbout, et dame! tu comprends, on ne peut pas manquer une première à la salle Taitbout.

GASTON.

A moins d'être bien malade..,

PÉTILLON, *à part posant son code sur le piano.*

Il faudra que j'aille voir ça, moi.

ARTHUR.

Et pour une belle première!. Ah! mon vieux, quelle

* A., P., G.
* * P., A., G.

belle première! Nini Plumeau, Eloa Bouchotte, l'Esturgeon, la Sainte Frimousse, enfin toute la vieille garde, quoi! C'était d'un imposant!...

PÉTILLON, *courant à son fauteuil* *.

La Sainte Frimousse!. Dire que je l'ai connue, il y a une dizaine d'années...

GASTON.

Vous, Pétillon?

PÉTILLON.

De vue! Oh! de vue seulement. Elle était encore très-bien à cette époque-là.. Et comment va-t-elle?

GASTON.

Elle va toujours.

PÉTILLON, *il se lève et va prendre son code sur le piano; changeant de ton* **.

Pauvre petite! Enfin! Nous disions donc, article 375...

GASTON.

Continuez, Pétillon, continuez. Nous écoutons.

PÉTILLON.

Vous savez, si cela vous ennuie...

GASTON.

Mais du tout, Pétillon, du tout... (*A Arthur.*) Et la représentation a bien marché?

ARTHUR.

Ça n'a pas même fini!. C'était les débuts de Marcassine, tu sais, la petite du gros Blakson et Cie... A son entrée, nous avons crié: « Bravo, Marcassine, bravo! » Ça l'a encouragée, et elle a chanté faux!... Alors, pour lui donner le ton, nous l'avons tous accompagnée en chœur... Ça l'a vexée, et elle nous a dit: « Zut! » Nous avons ri! Non!... on ne s'amuse pas comme ça...

* A., P., G.
** P., A., G.

PÉTILLON, *riant en s'appuyant sur le piano et en tournant le dos, à part.*

Le fait est que ça devait être d'un drôle... (*Il pousse une série de rires aigus.*

GASTON, *écoutant.*

Chut ! Le tuyau à maman ! (*Rires aigus de Pétillon.*) Eh ! non, c'est Pétillon. Eh ! bien ! Pétillon?

PÉTILLON, *reprenant sérieusement son code et descendant un peu.*

Ah ! pardon ! (*Lisant.*) « Article 375. Le père qui a des « sujets de mécontentement très-graves sur la conduite « d'un enfant aura les moyens de correction suivants : »

ARTHUR.

La claque?

GASTON.

Le fouet?

PÉTILLON, *lisant.*

« La détention. »

GASTON.

Entre deux gendarmes comme un filou !... Zut alors ! comme dit Marcassine. (*A Arthur.*) Et après le théâtre, tu es rentré?

ARTHUR.

Ah ! bien oui ! Nous avons été finir la soirée à Tortoni... Il y avait là le grand Chose qui bûche sa polytechnique et le petit Machin qui potasse son bachot...

PÉTILLON, *à part.*

Qui buche, qui potasse ! Quel français, mon Dieu ! Si Bossuet entendait cela !

ARTHUR.

Nous avons crié comme des ânes...

PÉTILLON, *à part.*

Ah ! çà ! je m'en rapporte à eux.

ARTHUR.

Et éreinté les femmes comme des palfreniers. Nous avons ri ! Non ! on ne s'amuse pas comme ça.

PÉTILLON, *lisant.*

« Le majeur qui est dans un état habituel d'imbécillité, devra être interdit »

ARTHUR.

Est-ce que vous nous prenez?...

PÉTILLON, *montrant le code.*

Article 489.

ARTHUR.

Ah! bon!... des blagues!...

PÉTILLON, *retournant à son fauteuil.*

Faut-il que je continue?

GASTON *.

Allez toujours, vous ne nous gênez pas. (*A Arthur.*) Que fais-tu, ce soir?

ARTHUR.

Dîner de famille, mon vieux, un vrai chiendent!

GASTON.

Moi, partie carrée, mon bon! une vraie noce avec mon cousin, et nos deux brebis, comme il dit.

ARTHUR.

Ta parole?

PÉTILLON, *assis.*

Eh bien, à la bonne heure!... Voilà comment je comprends les noces, moi... en partie carrée!...

GASTON ET ARTHUR *riant.*

Vraiment, Pétillon?

PÉTILLON.

Oui, parce qu'en tête-à-tête, les femmes, c'est bien embêtant... Est-ce qu'elles sont gaies au moins, vos petites dames?

ARTHUR.

Si elles sont gaies?

* A., P., G.

GASTON.

De rudes femmes, allez, Pétillon!...

ARTHUR.

Elles te vous ont un chien d'un colossal...

GASTON.

Et elles te vous plument un nabab, le temps d'avaler une douzaine... (*Criant.*) Une douzaine, une!

PÉTILLON.

Je voudrais bien les connaître.

GASTON, *imitant Kernanigous.*

Ah! bon!... Ah! bien!... Parfait!... Délirant!... Ah! gueux de Pétillon! (*Il lui donne un coup de poing sur l'épaule et le jette à terre avec son fauteuil. Arthur relève Pétillon et Gaston, le fauteuil.*) Ah! pardon, Pétillon!

PÉTILLON.

Dites donc, pour un jeune homme chétif... (*On entend frapper à la porte du fond à droite.*)

ARTHUR *.

Chut!

GASTON.

Quoi?

ARTHUR.

On a toqué.

PÉTILLON ET GASTON.

Ah!... (*On refrappe.*)

GASTON.

Qui est là?

VOIX DE ROSITA.

C'est nous!

ARTHUR.

Le timbre de Rosita!...

* P., A., G.

GASTON *.

Pas possible!... (*A Pétillon et vivement.*) Pétillon, allez donc fumer votre cigare dans le petit salon... Nous reprendrons tout à l'heure...

PÉTILLON.

Vous ne me présentez pas à ces dames?

GASTON.

Plus souvent, vieux farceur! (*Il le pousse vers le petit salon et l'y fait entrer.*)

PÉTILLON, *à part.*

C'est beau, la jeunesse!... (*Il disparaît. Gaston ferme la porte à clé.*)

ARTHUR, *à la porte du fond à droite.*

Faut-il ouvrir?

GASTON, *courant à la porte de gauche premier plan.*

Sapristi!... Et papa qui peut entrer par cette porte...

ARTHUR.

Mets le verrou!

GASTON.

C'est fait!... (*Il met le verrou à la porte de gauche, puis remonte. Arthur a ouvert la porte du fond à droite et fait entrer Aurélie et Rosita.*)

SCÈNE VIII

GASTON, ARTHUR, AURÉLIE, ROSITA **.

AURÉLIE ET ROSITA, *entrant.*

C'est nous!

GASTON, *très-cérémonieusement.*

Ah! mesdames, que c'est aimable à vous...

ARTHUR, *même jeu.*

Nous nous attendions si peu...

* P., G., A.
** G., Aur., R., A.

GASTON, *de même.*

A la bonne fortune...

ARTHUR, *de même.*

De votre visite...

TOUS DEUX, *de même.*

Mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

ROSITA.

En voilà des manières!.

AURÉLIE.

Sont-ils bêtes!...

GASTON.

Excusez-nous. La mauvaise habitude du grand monde...

ARTHUR.

Nous nous en déferons.

AURÉLIE.

Espérons-le. (*Arthur et Gaston les embrassent.*)

GASTON.

Mais à quel heureux hasard?...

AURÉLIE, *regardant autour d'elle.*

Tiens! c'est gentil ici. (*Elle va fureter. Gaston la suit.*)

ROSITA, *tirant un portrait de sa poche.*

Nous venons de chez le photographe.

ARTHUR, *regardant.*

Réussie, ta binette!

ROSITA.

Ma binette! malhonnête! (*A Gaston.*) Regarde.

GASTON, *s'approchant.*

Voyons. (*Il regarde.*) Charmant! (*Il prend le portrait.*) Merci! (*Il va le mettre dans un buvard sur la table.*) Tu permets?...

ROSITA.

Il est bien temps de le demander. (*Changeant d'idée.*) Ah! un piano! Et moi qui adore la musique! En joues-tu, Arthur?

ARTHUR.

Comme le Conservatoire !

ROSITA, *l'entraînant.*

Eh bien ! viens me donner une leçon de tapotage *. (*Elle se met au piano. Arthur s'assied à côté d'elle et pendant ce qui suit lui fait jouer l'air de :* « ah ! vous dirai-je, maman. »)

AURÉLIE, *visitant la bibliothèque.*

Ah ! tous ces livres !... Ce sont des romans, dis ?... Tu m'en prêteras ?

GASTON.

Ah bien ! oui, des romans !... Qu'est-ce que diraient papa et maman ?

AURÉLIE, *riant.*

Papa et maman ?... Il parle comme le phoque de Saint-Cloud.

GASTON.

J'en ai bien quelques-uns (*D'un air mystérieux.*) d'un léger... Oh ! mais d'un léger...

AURÉLIE.

Mauvais sujet !

GASTON **.

Mais ils sont cachés !... Ça, ce sont des livres de droit...

AURÉLIE.

Tu travailles donc ? Tiens, un code !... (*Elle prend le code sur la table.*) Où est l'article du mariage ?... (*Elle l'ouvre.*)

GASTON.

En quoi cela peut-il t'intéresser ? (*Il veut le lui prendre.*)

AURÉLIE, *se sauvant.*

Laisse-moi donc voir ***...

GASTON, *courant après elle.*

Veux-tu bien !... (*Il va lui prendre le code.*)

* R., A., Aur., G.

* * R., A., G., Aur.

* * * R., A., Aur., G.

AURÉLIE, *le donnant à Arthur.*

Cherche-le moi, Arthur.

ARTHUR, *le prenant.*

Le code! Qu'est-ce que tu veux que je fasse de ça?... (*Il le place sur le piano.*)

AURÉLIE, *à Gaston.*

Si tu était bien gentil, tu nous chanterais quelque chose...

GASTON.

Je veux bien.

AURÉLIE, *faisant lever Rosita.*

Ote-toi de là.

ROSITA.

Ah! ça allait si bien...

GASTON, *avec emphase, s'asseyant* *.

Ma dernière inspiration. (*Il prélude.*)

ROSITA, *à Arthur.*

N'est-ce pas que j'ai fait des progrès?

ARTHUR.

Abracadabrants.

AURÉLIE, *appuyée sur le piano.*

Silence! (*Arthur et Rosita vont s'asseoir sur le canapé.*)

GASTON.

Air nouveau de M. Émile Jonas.

PREMIER COUPLET.

Si vous n'y trouvez rien à dire,
Nous irons au bois cet été,
Pour causer d'abord, puis pour rire.
L'amour n'exclut pas la gaîté.
Et voici comment l'amour cause :
(*Bruit de baisers.*)
Il ne dit jamais autre chose.
Et quand il l'a dit...
Il en rit.

* G., Aur., A., R.

REPRISE EN CHŒUR.

DEUXIÈME COUPLET.

Sous bois on aime le silence,
On marche en se pressant le bras.
Pendant qu'en tremblant on s'avance,
On pense à ce qu'on ne dit pas.
Mais voici comment l'amour cause :
(*Bruit de baisers.*)
Etc., etc.

AURÉLIE.

A-t-il une voix, hein? En a-t-il une voix!... (*L'embrassant.*) Tiens! tu es beau! Et je t'aime! La! (*Gaston se lève.*)

ROSITA, *à Arthur.*

Je connais Malborough aussi!

ARTHUR.

Mazette! quel répertoire! (*Elle se remet au piano* *.)

AURÉLIE.

A propos, tu ne sais pas...

GASTON, *s'asseyant sur le pouf devant le piano.*

Quoi ?

AURÉLIE, *se mettant sur ses genoux.*

Je ne peux pas dîner avec toi, ce soir.

GASTON.

Ah! bah!

AURÉLIE.

Impossible, mon loulou. Je venais te le dire.

GASTON.

Et moi qui avais justement organisé une partie carrée avec un des mes cousins...

AURÉLIE.

J'en suis désolée... Mais qu'y faire?... Je dîne chez ma mère.

* R., A., Aur., G.

GASTON.

Tu as une mère ?

AURÉLIE.

Ce n'est pas pour mon agrément, va... (*Se levant, à Rosita.*) Ah ! bien non ! plus d'exercices ! C'est agaçant !

ARTHUR.

Voulez-vous un nocturne à quatre mains? Viens, Gaston !

GASTON, *se levant.*

Ah ! voilà qui est ennuyeux par exemple !... (*Ils se mettent au piano et jouent un quadrille entraînant *.*)

AURÉLIE.

Ah ! le joli quadrille !... De qui est-ce ?

GASTON, *tout en jouant.*

De ton fol amant !

AURÉLIE.

Il fait tout ce qu'il veut, ce gaillard-là.

ROSITA, *commençant à sautiller.*

A la bonne heure voilà de la musique.

AURÉLIE, *de même.*

Ma foi, je n'y résiste plus ! Viens donc, Rosita. (*Elles se mettent à danser.*

GASTON, *jouant toujours.*

Elles dansent, mon vieux, elles dansent !

ARTHUR, *même jeu.*

Et nous tenons le piano.

GASTON.

Tiens le tout seul ! Je me lance ! (*Arthur continue à jouer. Gaston va faire un cavalier seul devant Aurélie et Rosita qui dansent toujours**.*) C'est-y ça?... C'est-y ça?

AURÉLIE.

Il se forme !

* G., A., R., Aur.
** A., G , Aur., R.

GASTON.

Enfoncé, le grand monde! (*On frappe à la porte de gauche; ils s'arrêtent brusquement.*)

LE BARON, *derrière la porte.*

Bébé, c'est moi! Ouvre!...

GASTON, *bondissant.*

Papa!...

LES TROIS AUTRES, *effrayés tournant sur eux-mêmes.*

Ah! mon Dieu! Ah! mon Dieu!...

GASTON, *aux femmes, leur indiquant la porte du fond, à droite.*

Filez par là!... (*A Arthur.*) Range la table, toi... Moi, je vais chercher... (*Il court à la porte par où est sorti Pétillon, l'ouvre et disparaît un instant. Rosita est arrivée à la porte du fond; Aurélie va la suivre. A ce moment on frappe.*)

VOIX DE KERNANIGOUS.

Peut-on entrer?

AURÉLIE ET ROSITA

Ah!... (*La porte s'ouvre. Rosita se cache derrière. Aurélie se précipite dans la chambre de droite, premier plan. Arthur achève de ranger les livres. Il est tourné de façon à ne pas voir ce qui se passe au fond.*)

KERNANIGOUS, *entrant.*

Où es-tu donc, petit? (*Rosita se sauve par la porte du fond et la referme vivement.*)

SCÈNE IX

GASTON, ARTHUR, PÉTILLON, KERNANIGOUS, puis le BARON, puis TOINETTE.

KERNANIGOUS, *se retournant et voyant Rosita qui ferme la porte.*

Hein? (*Il aperçoit Gaston qui ramène Pétillon.*) Ah!

PÉTILLON.

Ah! vous me déchirez!...

GASTON, *bas.*

Taisez-vous donc! (*Il le fait asseoir à gauche de la table.*) Vite, vite, reprenons! (*Arthur et Gaston prennent place, l'un au milieu et l'autre à droite, et se plongent la tête dans les mains. On entend refrapper à gauche.*)

VOIX DU BARON.

Eh bien, bébé?

GASTON, *à Kernanigous.*

Tirez le verrou!

KERNANIGOUS, *qui a suivi ce mouvement avec ahurissement, allant à la porte de gauche.*

Qu'est-ce qu'ils ont?... Qu'est-ce qu'ils ont?... (*Il tire le verrou. Le baron entre, s'arrête discrètement et fait signe à Kernanigous de ne pas troubler les travailleurs.*)

GASTON, *comme s'il récitait une leçon.*

Le père qui aura des sujets de mécontentement...

ARTHUR.

Devra être interdit...

PÉTILLON, *bas et vivement.*

Mais non, c'est le contraire.

GASTON, *bas.*

Ça ne fait rien! (*Haut.*) Article 2009.

ARTHUR.

Article 2010.

PÉTILLON.

Parfait! Parfait! (*A part.*) Où diable est mon code? (*Il cherche sous la table*).

LE BARON.

Voilà bien l'image du travail sérieux et régénérateur. Vous aviez mis le verrou pour n'être pas dérangés?

* K., B., P., G., A.

GASTON.

Oui, papa !

PÉTILLON, *à part.*

Tiens, il a donc un père ? Je ne l'avais pas encore vu.

GASTON.

Article 3009.

ARTHUR.

Article 3010.

PÉTILLON, *bas.*

Vous allez trop loin ; il n'y en a pas tant que ça.

GASTON, *bas.*

Ça ne fait rien...

KERNANIGOUS, *à part.*

Il y avait des femmes, ici !

LE BARON, *voyant le code sur le piano.*

Tiens, le code. Que fait-il donc sur le piano?...

GASTON, *à part.*

Sapristi !

KERNANIGOUS, *à part.*

Ils vont être pincés.

LE BARON, *se souvenant.*

Au fait, vous faisiez de la musique?

GASTON.

Oui, nous...

PÉTILLON, *se levant.*

Je vais vous dire, monsieur le baron. C'est... C'est mon système. La mnémotechnie musicale... Je fais chanter le texte des lois, afin de le mieux graver dans la mémoire de mes élèves...

LE BARON.

Vraiment ! (*Gaston et Arthur se lèvent.*)

GASTON, *à part.*

Elle est forte, celle-là.

LE BARON.

Montrez-moi donc ça, monsieur Pétillon.

PÉTILLON, *très-embarrassé.*

Que je?...

GASTON, *à part.*

Aïe!

LE BARON.

Oui, je suis curieux de voir...

PÉTILLON, *à part.*

Sapristi!

LE BARON, *le code à la main.*

Et vous ne changez rien au texte?

PÉTILLON.

Si, si, on est bien obligé de modifier un peu les mots, mais le sens reste le même. (*Prenant le code.*) Ainsi l'article 375... (*Fredonnant d'abord le refrain de la chanson des « Baisers, » puis voyant que ça ne va pas.*)

Chantant sur l'air de : *Ah! vous dirai-je, maman.*

Le père qu'aura des sujets
D' mécontent'ment cont' son fils,
S'ils sont grav's aura le droit, } *bis*
De le faire détenir.

REPRISE EN CHŒUR DES DEUX DERNIERS VERS.

LE BARON.

C'est vrai!... ça va! (*Montrant le code.*) Et celui-ci?

PÉTILLON, *à part.*

Encore!...

LE BARON.

L'article 374.

PÉTILLON, *cherche, s'essuie le front, puis essaye l'air de :*

« Un jour Maître Corbeau. »

L'enfant ne peut quitter la maison paternelle...

(*A part, parlé.*)

Tiens, ça va!... (*Continuant.*)

Sans la permission de Monsieur son papa,

(*A part, parlé.*)

Ça ne va plus. (*Continuant.*)

A moins qu'il ne soit en...
Rolé volontairement.
A moins qn'il ne soit enrolé volontair'ment.

Reprise en chœur.

LE BARON.

Admirable!

KERNANIGOUS.

Etourdissant!

PÉTILLON, *à part.*

Ouf!

LE BARON.

Ah! depuis mon temps, l'instruction a fait bien des progrès!...

GASTON.

Reprenons, Pétillon, reprenons... (*A part.*) Il n'aurait qu'à en demander un troisième. (*Haut.*) Article 6009.

ARTHUR.

Article 6010.

GASTON.

Article 10627.

ARTHUR.

Article 11565.

PÉTILLON, *bas.*

Arrêtez-vous, arrêtez-vous!... Cela deviendrait invraisemblable...

LE BARON.

Sont-ils assez ferrés sur leur code!... Vous devez être satisfait de mon fils, monsieur Pétillon?

PÉTILLON, *en chantant, se reprenant.*

Enchanté, monsieur le baron! C'est un jeune homme qui ira loin.

LE BARON*.

Continue comme ça, bébé, continue... (*A Kernanigous.*) Ah! j'oubliais... Votre femme vous attend, Kernanigous.

GASTON, *à part.*

Ma cousine est rentrée. (*Bas à Pétillon.*) Dites que c'est fini.

PÉTILLON, *à part.*

Je veux bien, moi... (*Haut, regardant sa montre.*) L'heure est écoulée, messieurs, vous êtes libres. (*Il se lève.*)

GASTON.

Merci, monsieur Pétillon! (*Bas à Arthur.*) Nous l'avons échappé belle!

ARTHUR, *bas.*

Je te crois.

KERNANIGOUS, *bas à Gaston, sur le devant de la scène.*

Le cabinet est retenu et le dîner commandé...

GASTON, *bas.*

Ah! bien oui!... ma petite ne peut pas venir.

KERNANIGOUS, *bas.*

Allons bon! Je vais dire que nous ne serons que deux alors... Attends-moi, je reviens... (*Il sort par le fond à droite.*)

GASTON.

Ne vous pressez pas... (*Il sort vivement par la gauche en disant à part.*) Si ma cousine pouvait être seule...

LE BARON, *qui causait au fond avec Arthur et Pétillon.*

A demain, n'est-ce pas ? Il ne faut pas laisser refroidir leur zèle...

PÉTILLON.

Ah! leur zèle n'est pas de ceux qui se refroidissent.

PÉTILLON ET ARTHUR, *saluant.*

Monsieur le baron...

* B., P., A., G., K.

PÉTILLON, *à part en sortant.*

Je crois que j'aurais dû dire à sa mère six semaines ou dix ans... (*Il sort avec Arthur par le fond à droite.*)

LE BARON, *à Toinette qui entre par la gauche portant du linge.*

Qu'est-ce?

TOINETTE.

Le linge de M. Gaston.

LE BARON.

Ah! bon. (*Il sort par la gauche en fredonnant :*)

A moins qu'il ne soit enrôlé... rôlé
Volontairement.

SCÈNE X

TOINETTE, *puis* AURÉLIE.

TOINETTE.

Est-ce que madame se douterait de quelque chose? Elle m'a dit de ne plus descendre, quand M. Gaston serait ici... C'est égal, je trouverai bien le moyen tout de même... (*Mettant son dé dans le pot à tabac.*) Ne fût-ce que pour chercher ce dé que j'aurai égaré. (*Elle va à la porte de droite premier plan et l'ouvre, aperçoit Aurélie, pousse un cri, laisse tomber le linge et recule vivement en disant:* Une femme!

AURÉLIE, *entrant vivement* *.

Taisez-vous donc!

TOINETTE, *à part.*

Une femme dans la chambre de bébé! (*Allant à Aurélie.*) Ah çà! comment se fait-il?...

* T., A.

AURÉLIE.

Chut!... (*Lui offrant de l'argent.*) Tenez, voilà pour vous *.

TOINETTE.

De l'argent!... pourquoi faire?...

AURÉLIE.

Mais pour ne rien dire...

TOINETTE, *avec éclat.*

Est-ce que vous seriez mademoiselle Aurélie ?

AURÉLIE.

Vous connaissez mon nom ?

TOINETTE, *à part.*

C'est elle ! (*Haut.*) Oh ! oui, que je le connais.

AURÉLIE, *étonnée.*

Ah !

TOINETTE.

Et vous osez venir ici !

AURÉLIE.

Qu'est-ce à dire, mademoiselle ?

TOINETTE.

Vous osez venir relancer bébé jusque chez lui !

AURÉLIE.

Hein ?

TOINETTE, *à elle-même.*

Elles n'ont pas de honte tout de même, ces femmes-là.

AURÉLIE, *après avoir réprimé un mouvement d'impatience.*

Voulez-vous me laisser passer ?

TOINETTE, *courant pour l'en empêcher.*

Non, vous ne passerez pas.

AURÉLIE.

De quel droit, je vous prie ?

TOINETTE.

Je représente sa famille, ici !

* A., T.

AURÉLIE.

En vérité, j'admire l'intérêt que vous prenez... Mais j'y songe... Est-ce que par hasard?... Ah! s'il en était ainsi, il me le payerait cher...

TOINETTE.

Qu'est-ce que vous dites?

AURÉLIE.

M'exposer à une pareille humiliation!... Rivale d'une domestique...

TOINETTE.

S'il vous plaît?... Ah! çà, dites donc!

SCÈNE XI

LES MÊMES, KERNANIGOUS *.

KERNANIGOUS, *entrant par le fond à droite.*

Je n'ai pas été longtemps, hein?

AURÉLIE, *à elle-même.*

Mon monsieur de la campagne!...

TOINETTE, *qui a entendu.*

Ah! bah!...

AURÉLIE, *bas à Toinette.*

Silence!... il le tuerait!

TOINETTE, *bas.*

Ah! mon Dieu!

KERNANIGOUS, *s'avançant.*

Aurélie!

AURÉLIE **.

Mais oui!

KERNANIGOUS.

Ah çà! m'expliquerez-vous?...

* A., T., K.
** T., A., K.

AURÉLIE.

Quoi donc?

KERNANIGOUS.

Votre présence ici, parbleu!

TOINETTE, *à part.*

Que va-t-elle dire?

AURÉLIE.

Rien de plus simple, mon ami. Je passais dans la rue, je vous vois sortir de cette maison...

KERNANIGOUS.

Quand ça?

TOINETTE, *bas.*

Il y a dix minutes...

AURÉLIE.

Il y a dix minutes à peine. Je vous appelle, vous ne me répondez pas...

KERNANIGOUS.

Je n'ai rien entendu.

AURÉLIE.

Alors un soupçon me traverse l'esprit... Je me dis : il vient de chez une femme... Je demande au concierge : « D'où sort ce monsieur? » Il me répond : « De l'entre-sol. » Je monte, je frappe...

TOINETTE.

J'ouvre à madame...

AURÉLIE.

Et mademoiselle m'apprend...

TOINETTE.

Que vous êtes ici en famille.

AURÉLIE.

Voilà!

TOINETTE.

Voilà! (*A part.*) Ah! si bébé n'était pas en jeu!...

KERNANIGOUS.

Il se pourrait?...

AURÉLIE.

Qu'aviez-vous donc supposé ?

KERNANIGOUS.

Rien... rien... Mais ce que vous avez fait là est d'une imprudence....

TOINETTE.

C'est ce que j'ai dit à madame... Seulement que voulez-vous? quand on aime, on est jaloux! Et madame vous aime tant!

AURÉLIE, *à part**.

Elle se moque de moi, mais elle ne parlera pas!

KERNANIGOUS.

Toinette, je compte sur votre discrétion...

TOINETTE.

Monsieur peut-être tranquille! (*A part en sortant.*) la vilaine femme!... Ah! il faudra que je tire bébé de ses griffes. (*Elle sort par la gauche.*)

KERNANIGOUS.

Et maintenant va-t-en vite!

AURÉLIE, *remontant vers le fond à droite avec Kernanigous.*

A ce soir.

VOIX DE GASTON, *derrière la porte.*

Vous pouvez entrer, cousine...

KERNANIGOUS.

Ma femme!...

AURÉLIE.

Ah! (*A part*) Je n'en sortirai donc pas!... (*Kernanigous la fait entrer dans le salon, porte du fond à gauche, ferme la porte à clé, met la clé dans sa poche, court à la table, saisit le code et s'assied à la gauche de la table.*)

* T., K., A.

KERNANIGOUS.

Sapristi! encore un peu... (*La porte s'ouvre, entrent Diane, la baronne et Gaston.*

SCÈNE XII

KERNANIGOUS, GASTON, LA BARONNE, DIANE *.

DIANE.

Tiens! vous êtes là, vous?

KERNANIGOUS.

Oui, chère amie, je...

GASTON.

Et ces dames qui vous attendaient là haut! Que faisiez-vous donc, cousin?

KERNANIGOUS.

Je... cherchais un article dans le code rural...

GASTON, *à part.*

Tiens!... le code de Pétillon... Il l'a oublié sans doute...

LA BARONNE, *s'asseyant sur le canapé.*

Toujours occupé d'agriculture?...

KERNANIGOUS.

Oh! toujours... C'est ma seule passion...

GASTON, *bas.*

Et les petites dames?

KERNANIGOUS, *bas.*

Tais-toi donc!...

DIANE.

Gaston, c'est ici votre salle d'étude?

GASTON, *allant vivement à elle* **.

Oui, ma cousine.

* D., G., K., Baronne.
** G., D., K., B.

LA BARONNE.

Le sanctuaire du travail et du recueillement.

KERNANIGOUS, *à part.*

Est-ce qu'ils ne vont pas s'en aller!..

DIANE, *à son mari.*

A propos, êtes-vous allé dire au couvent que je n'y dînerais que demain?

KERNANIGOUS, *se levant.*

Sapristi!... j'ai oublié... Ma chère amie, je vous demande pardon...

DIANE.

Oh! vous m'y avez habitué! Chaque fois que je vous charge d'une commission...

LA BARONNE.

Allez-y tout de suite!

KERNANIGOUS.

Comment, que?... (*A part.*) Et l'autre qui est là!

DIANE.

Eh, sans doute!... Il n'y a pas un instant à perdre...

GASTON.

Allez donc, cousin!

KERNANIGOUS.

C'est que... (*A part.*) Si je pouvais prévenir bébé...

DIANE.

Vous viendrez me rejoindre à l'Exposition où ma cousine et moi devons nous retrouver à deux heures et demie...

KERNANIGOUS.

Tu vas donc sortir?...

DIANE.

A l'instant... Quelques courses à faire... Mais, allez-donc vite!

KERNANIGOUS, *après un moment d'hésitation.*

J'y vais! (*A part.*) Je l'ai enfermée à clé... Je reviendrai la dégager... (*Il sort par le fond à droite.*)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, *moins* KERNANIGOUS *.

DIANE, *qui passe la chambre en revue.*

Savez-vous que vous êtes logé comme un prince, monsieur bébé.

GASTON.

Vous trouvez ?

DIANE.

Comme on voit que la maman a passé par là... Vous le gâtez, ma chère cousine.

LA BARONNE.

Je n'ai que lui...

DIANE.

Ce n'est pas un reproche... Vraiment, tous ces bibelots sont d'un goût...

GASTON, *vivement.*

C'est moi qui les ai choisis...

DIANE, *allant à la table.*

Oh ! le joli pot à tabac ! (*Elle le regarde et en tire un dé.*) Tiens, un dé !

LA BARONNE, *le prenant.*

Un dé ?

GASTON, *à part.*

Diable !

LA BARONNE, *le mettant dans sa poche, après avoir regardé Gaston, à part.*

Le dé de Toinette. (*Haut.*) Je sais ce que c'est. (*A part.*) Décidément, il faudra que j'avise... **

* G., D., B.
** B., G., D.

GASTON, *bas à Diane qu'il est allé rejoindre près de la table.*

C'est maintenant que je vais tenir à tous ces objets...

DIANE.

Pourquoi donc?

GASTON.

Vous les avez touchés!

DIANE.

Voulez-vous vous taire!....Si l'on vous entendait ..

GASTON, *à part.*

Ah! si je pouvais éloigner maman! (*Avisant un flacon d'eau de mélisse qui se trouve sur la console.*) Ah! quelle idée!... (*Il le met dans sa poche.*)

LA BARONNE, *se dirigeant vers Diane qui est près de la porte de droite, et lui montrant la porte du fond à gauche.*

Là, c'est la chambre à coucher... Ici, le petit salon *.

GASTON, *appuyant sa main sur sa poitrine comme s'il souffrait.*

Oh!

LA BARONNE, *se retournant.*

Qu'est-ce que tu as?

GASTON.

Je ne sais pas! Un étouffement... une crampe... (*Il se laisse tomber sur une chaise à gauche de la table.*)

LA BARONNE, *se précipitant vers lui suivie de Diane.*

Ah! mon Dieu!

DIANE.

Vous souffrez?

GASTON, *montrant sa poitrine.*

Oui... là...

LA BARONNE.

Je vais faire appeler un médecin...

GASTON, *l'arrêtant.*

Non... non... un peu d'eau de mélisse seulement..

* G., B., D.

DIANE.

Quelques gouttes sur un morceau de sucre, c'est souverain...

LA BARONNE, *courant vers la console et cherchant.*

Il y en a toujours un flacon... Où est-il donc?

GASTON.

Je n'en sais rien!... (*Montrant le flacon, à part.*) Cherche!

LA BARONNE.

C'est Toinette qui l'aura égaré sans doute.

GASTON, *à part.*

Pauvre Toinette!

LA BARONNE.

Ma foi, j'aurai plustôt fait d'aller chercher le mien...

GASTON.

Va vite, petite mère...

LA BARONNE, *sortant vivement par la gauche.*

Je reviens tout de suite, bébé, je reviens tout de suite...

GASTON, *à part.*

Enfin!...

SCÈNE XIV

GASTON, DIANE, *puis* PÉTILLON *.

DIANE, *à part.*

Comment, elle me laisse!... (*Voyant Gaston se lever aussitôt la sortie de la baronne et s'assurer qu'elle est partie.*) Hein?

GASTON, *revenant à elle.*

Ça y est!

DIANE.

Que voulez-vous dire?

GASTON.

Que voilà le flacon et que mes douleurs n'étaient qu'un truc pour rester seul avec vous!

* D., G.

DIANE, *avec reproche.*

Bébé!

GASTON.

Non, plus bébé... Bébé pour maman, bébé pour les maris... Ils ne se méfieront pas ainsi. Mais pour vous !...

DIANE, *à part.*

Il me fait peur!

GASTON, *la prenant dans ses bras.*

Diane, je vous aime!... Je n'ai jamais aimé que vous, je n'aimerai jamais que vous!...

DIANE, *se dégageant.*

Laissez-moi!... Vous êtes fou!

GASTON.

Je le deviendrai... si vous ne voulez pas m'écouter...

DIANE.

Mais, mon mari...

GASTON.

Ne parlons pas de ça!... C'est de vous seule qu'il s'agit... de vous, si jolie, si bonne et si bien faite pour être adorée...

DIANE.

Ah! Gaston, s'il rentrait!...

GASTON.

Mais puisqu'il est au couvent, votre mari... Ne parlons donc pas de ça! De vous que la cruelle destinée a unie à un être incapable de vous apprécier, de vous comprendre... (*Il la reprend dans ses bras.*)

DIANE, *voulant se dégager.*

Encore une fois, je vous en supplie !...

GASTON *.

Oui !... incapable... (*Il l'embrasse.*) Tandis que moi! (*Il l'embrasse.*) Oh! moi!... (*Il l'embrasse.*)

DIANE, *à part.*

Ah! mon Dieu!

* G., D.

GASTON.

Ah! cousine, si vous étiez bien gentille, vous passeriez à quatre heures derrière l'Opéra.

DIANE.

Moi ?

GASTON.

Oui! vous!... Il y aura là une voiture, et dans la voiture un jeune homme...

DIANE.

Oh! Gaston!... (*Elle veut s'éloigner.*)

GASTON, *l'embrassant.*

Est-ce dit ?

PÉTILLON, *entrant par le fond.*

Je dois avoir laissé mon code ici... (*Apercevant Diane et poussant un cri**.) Oh!

DIANE.

Ah! (*Elle se sauve dans la chambre de droite premier plan.*)

GASTON.

Pétillon!

PÉTILLON.

Je vous demande pardon... Si j'avais pu prévoir...

GASTON, *à part.*

Heureusement qu'il ne la connaît pas.

PÉTILLON.

Une autre fois, mettez le verrou quand elle sera ici.

GASTON.

Qui ?

PÉTILLON.

Votre petite dame...

GASTON.

Hein?... Vous prenez donc... cette personne ?...

* P., G., D.

PÉTILLON.

Pour celle que vous n'avez pas voulu me présenter tout à l'heure...

GASTON.

Mais ce n'est pas elle !

PÉTILLON.

Allons donc !

GASTON.

Ah ! je vous jure !.

PÉTILLON.

Et vous l'embrassiez comme ça !

GASTON, *à part.*

Sapristi... me voilà bien ! Et maman qui va descendre.....

PÉTILLON.

Vous permettez que je cherche mon code.

GASTON, *à part.*

Ah ! il faut absolument que je la fasse filer tout de suite. Mais s'il reste, elle ne consentira pas... (*Allant vivement à Pétillon.*) Pétillon, entrez-là ! (*Il le pousse vers la porte du placard à droite deuxième plan.*)

PÉTILLON.

Moi !

GASTON.

Vous ne sortirez que lorsque je vous appellerai. (*Il le pousse.*)

PÉTILLON.

Permettez, je suis pressé...

GASTON.

Un instant seulement... (*Il le pousse.*) Mais entrez donc !

PÉTILLON, *reculant.*

Brrr... il fait tout noir là-dedans.

GASTON.

Eh bien?

PÉTILLON.

S'il y avait des araignées...

GASTON.

Des araignées ?...

PÉTILLON.

C'est que j'en ai une peur...

GASTON, *le poussant et fermant la porte sur lui.*

Eh! il s'agit bien d'araignées! (*Allant vers la porte de sa chambre à droite premier plan.*) Pauvre Diane! (*Il entr'ouvre la porte.*) Venez vite!

SCÈNE XV

GASTON, KERNANIGOUS, *puis* LA BARONNE, LE BARON, *puis* PÉTILLON.

KERNANIGOUS, *entrant par la porte du fond à droite que Pétillon a oublié de fermer, à Gaston qu'il aperçoit*.

Psst!

GASTON, *se retournant à part.*

Le mari!... (*Il referme violemment la porte de droite premier plan.*)

KERNANIGOUS, *l'amenant sur le devant et bas.*

Ta mère est partie?

GASTON, *très-troublé.*

Oui!

KERNANIGOUS.

Il faut la faire filer tout de suite, alors.

GASTON.

Qui?

KERNANIGOUS.

La femme qui est cachée ici.

* K., G.

GASTON, *épouvanté, à part.*

Grand Dieu!

KERNANIGOUS, *indiquant la porte de gauche.*

Mets le verrou!...

GASTON, *arrêtant Kernanigous.*

Mais vous vous trompez, mon cousin.

KERNANIGOUS.

Plaît-il?

GASTON.

Il n'y a pas de femme ici.

KERNANIGOUS.

Ah! çà, galopin, puisque je te dis...

GASTON.

Ah! je puis vous jurer...

KERNANIGOUS.

C'est trop fort!

GASTON, *à part.*

Que faire?

KERNANIGOUS, *montrant la clé qu'il tient à la main sans que Gaston la voie.*

Je sais bien qu'elle n'a pas pu s'en aller, parbleu!

GASTON, *à part épouvanté tombant sur le canapé.*

Il sait tout!...

VOIX DE LA BARONNE.

Me voici, bébé, me voici!

GASTON, *à part.*

Ma mère!

KERNANIGOUS, *vivement.*

Ta mère! pas un mot!

GASTON, *étonné.*

Hein?

LA BARONNE, *entrant, un verre à la main, suivie du baron.*

Figure-toi que mon flacon était enfermé et que je ne trouvais pas mes clefs *.

* K., B., G., la Baronne.

LE BARON, *son chapeau sur la tête et un journal ouvert à la main.*

Tu ne te sens pas bien, mon garçon?

GASTON.

Oh! non...

KERNANIGOUS.

C'est donc ça que tu avais l'air si bouleversé...

GASTON.

Oui! oui!

LE BARON, *légèrement.*

Ce ne sera rien... une crampe... (*Il va s'asseoir sur le pouf devant le piano et lit son journal.*)

LA BARONNE, *à part* *.

Quel père! (*A Gaston lui donnant le verre.*) Tiens, bois cela...

GASTON.

Avec plaisir! (*Il boit, à part.*) J'en ai réellement besoin.

LA BARONNE.

Tiens! Diane est partie!

GASTON, *se levant et très-vivement.*

Oh! il y a longtemps! Il y a fort longtemps. (*Bas et vivement à sa mère pendant que Kernanigous et le baron causent.*) Emmène le cousin.

LA BARONNE, *étonnée.*

Que j'emmène Kernanigous?

GASTON.

Oui! oui! Emmène-le tout de suite, je t'en supplie.

LA BARONNE.

Pourquoi donc?

GASTON.

Je te le dirai plus tard. (*Il s'éloigne.*)

*. K., B., Baronne, G.

LA BARONNE, *à part*

Que signifie?... (*Gaston lui fait des signes désespérés. A Kernanigous.*) Cousin, j'ai à vous parler.

KERNANIGOUS *.

A moi?

LA BARONNE.

Si vous voulez me suivre...

KERNANIGOUS, *ennuyé à part, descendant.*

Allons, bon! (*Haut* **.) Ça ne presse pas, je suppose?

LA BARONNE, *sur un signe de Gaston.*

Au contraire, c'est urgent! (*Elle lui prend le bras.*)

KERNANIGOUS, *à part.*

Que peut-elle me vouloir?

LA BARONNE, *à part.*

Si je sais ce que je vais lui dire!

KERNANIGOUS, *à part.*

Au fait, je la plante là dans l'escalier et je viens délivrer Aurélie.

LA BARONNE, *à part.*

Que se passe-t-il donc? (*Elle sort par la gauche avec Kernanigous sur un nouveau signe de Gaston.*)

GASTON, *à part.*

Enfin! A papa maintenant. (*Haut.*) Papa, je vous attends.

LE BARON, *toujours assis.*

Le temps d'achever ce journal...

GASTON, *le faisant lever.*

Non, non, venez vite, j'ai besoin de prendre l'air... Je vous conduis jusqu'au cercle.

LE BARON.

Mais... (*Il est entraîné par Gaston.*) Ah! çà!...

* B., K., Baronne, G.
** B., Baronne, K., G.

GASTON, *à part.*

Je le lâche dans la rue, et je reviens délivrer Diane. (*Il sort par le fond à droite avec le baron.*)

PÉTILLON, *entr'ouvrant la porte de droite.*

Il m'a oublié sans doute... (*Voyant la porte de gauche s'ouvrir.*) Oh! du monde! (*Il rentre dans le placard.*)

SCÈNE XVI

KERNANIGOUS, *puis* GASTON, *puis* DIANE

KERNANIGOUS, *entrant vivement par la gauche, ferme la porte derrière lui au verrou, puis il se dirige vers la porte du fond à gauche.*

J'ai dit que j'avais oublié mon chapeau... Pauvre Aurélie!

GASTON, *rentrant par le fond à droite et refermant la porte.*

J'ai dit que j'avais oublié mon mouchoir... Pauvre Diane!

DIANE, *entr'ouvrant la porte de droite premier plan.*

Je n'entends plus rien... (*Elle s'avance d'un pas.*)

KERNANIGOUS, *qui a ouvert la porte du fond à gauche.*

Sortez!

GASTON, *apercevant Kernanigous.*

Grand Dieu!

KERNANIGOUS, *se retournant, à part.*

Ne sortez pas! (*Il ferme vivement la porte, mais pas à clé.*

DIANE, *à part.*

Mon mari! (*Elle tombe sur le canapé.*)

KERNANIGOUS.

Ma femme! (*Avec colère.*) Saprelotte!

GASTON, *se précipitant entre eux.*

C'est moi seul qui suis coupable!

* K., G., D.

KERNANIGOUS, *à part avec la plus grande satisfaction.*

Ah! quelle bonne idée il a là. (*Bas à Gaston.*) Très-bien!

GASTON, *dans le plus grand étonnement.*

Plaît-il?

DIANE, *se cachant la tête dans les mains.*

Oh!

KERNANIGOUS, *allant à sa femme.*

Voyons!... Voyons!... puisqu'il s'avoue coupable...

DIANE, *fort étonnée.*

Coupable?

KERNANIGOUS.

Ah çà! tu avais donc supposé que c'était pour moi!... Pour moi!... Oh!

DIANE, *à part.*

Hein?

KERNANIGOUS, *bas à Gaston.*

Parle donc!

GASTON, *à part.*

Ah! je veux que le diable m'emporte... (*Il s'éloigne un peu.*)

KERNANIGOUS, *à Diane.*

Tu comprends bien, n'est-ce pas?... Ses parents étaient là... Alors je les ai éloignés pour la faire sortir...

GASTON, *à part.*

Que dit-il?

DIANE.

Pour faire sortir qui?

KERNANIGOUS.

Mais cette jeune personne qui est là.

GASTON, *à lui-même.*

Il y a donc?...

DIANE.

Quelle jeune personne?

KERNANIGOUS, *un peu plus bas, après un moment d'hésitation.*
Eh bien!... sa... sa maîtresse...

DIANE, *se levant.*
Sa maîtresse!...

GASTON.
Ah çà! mais...

KERNANIGOUS, *bas à Gaston.*
Tais-toi donc! Je te revaudrai ça.

DIANE, *qui écoutait.*
Vous dites?

KERNANIGOUS, *très-troublé, allant à elle.*
Moi, ma chère amie?... Rien... absolument rien.

DIANE, *l'observant, à part.*
Qu'est-ce qu'il a donc?

KERNANIGOUS, *à Gaston.*
Emmène ma femme.

GASTON, *surpris.*
Que j'emmène?...

DIANE.
Ah! vous voulez qu'il?...

KERNANIGOUS, *très-troublé.*
Dans son intérêt... Si son père... ou sa mère... le surprenait ici avec... tu comprends... Tandis que moi qui suis tout à fait désintéressé.

DIANE.
Ah! vous êtes?...

KERNANIGOUS.
Oh! moi, tu sais, tout ce qui n'est pas agriculture...

DIANE, *à part.*
Ce trouble... cet embarras... Plus de doute, c'est la maîtresse de mon mari, et il la met sur le dos de bébé! Oh! je me vengerai!

GASTON, *poussé par Kernanigous**.
Ma cousine! (*Bas.*) A quatre heures, derrière l'Opéra.

* K., G., D.

DIANE, *à mi-voix.*

Oui !

GASTON, *à part avec joie.*

Ah !

SCÈNE XVII

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON, *entrant par le fond à droite.*

Eh bien, bébé !

KERNANIGOUS, *à part.*

Allons, bon !

GASTON.

Me voici. (*A part, sortant avec Diane.*) Tiens, tiens ! (*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE XVIII

KERNANIGOUS, LE BARON, PÉTILLON

KERNANIGOUS, *à part.*

Comment la faire sortir ?...

LE BARON.

Venez-vous ?

KERNANIGOUS.

Allez toujours, je vous suis. (*Le baron disparaît un instant.*)

PÉTILLON, *sortant du placard.*

Décidément on m'a oublié.

KERNANIGOUS, *l'apercevant, à part* *.

Oh ! le répétiteur ! (*Il va à lui.*)

PÉTILLON, *à part.*

Tiens, le cousin !

KERNANIGOUS, *bas.*

Monsieur Pétillon, il y a une femme dans cette chambre. (*Il montre la porte du fond à gauche.*)

* K., P.

PÉTILLON.

Pardon, dans celle-là. (*Il montre la porte de droite premier plan.*)

KERNANIGOUS.

Non, dans celle-ci.

PÉTILLON.

Pardon, dans celle-là.

KERNANIGOUS, *s'impatientant.*

Quand je vous dis...

PÉTILLON.

Bien, bien! Comme vous voudrez.

KERNANIGOUS.

Voulez-vous avoir l'obligeance de la faire sortir et de la mettre en fiacre?

PÉTILLON.

Avec plaisir.

AURÉLIE, *apparaissant à la porte du fond à gauche, à part.*

Je n'entends plus rien... (*Apercevant Pétillon, à part.*) Ciel! Pétillon! (*Elle baisse vivement son voile et sort par la porte du fond à droite.*) Ah! (*En sortant elle bouscule le baron qui reparaît à cette porte.*)

LE BARON.

Qu'est-ce que c'est que ça!

KERNANIGOUS.

La maîtresse de bébé!...

LE BARON.

Sa maîtresse!... Il avait une maîtresse!

KERNANIGOUS, *l'entraînant.*

Allons... venez... venez...

PÉTILLON, *seul.*

Pour un jeune homme intact et pur, il laisse à désirer. Ah! mon code! (*Il sort en esquissant un pas de cancan.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Décor du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

TOINETTE, *puis* LA BARONNE ET DIANE.

TOINETTE, *entrant par la droite premier plan, un portrait a la main.*

Ce que c'est pourtant que de savoir fureter dans un appartement de garçon! Ce matin, chez M. Gaston, j'ai trouvé une femme en personne... et tout à l'heure je viens d'en trouver une autre en photographie... une blonde, cette fois-ci... Ça fait deux femmes, sans me compter. Il en pleut des femmes chez M. Gaston. Ah! je devrais bien... Mais non, ça me tient toujours là. Ah! voici sa mère. (*Elle met le portrait dans sa poche.*)

LA BARONNE, *entrant par le fond avec Diane**.

Oui, ma chère Diane, quand ces messieurs nous conduisent aux expositions, ils nous y laissent toujours. Mais nous n'avons pas à nous inquiéter... Mon mari, c'est pour aller à son sempiternel cercle, et le vôtre, à sa Société du guano comprimé.

DIANE, *très-nerveuse à part.*

Il a un pouf et un chignon son guano comprimé.

* T., la baronne, D.

LA BARONNE, *pendant que Toinette prend son châle et son chapeau.*

Ne vous éloignez pas, Toinette, j'ai à vous parler. Dites donc, cousine, n'avez-vous pas remarqué tout à l'heure comme bébé était agité?

DIANE.

Du tout.

LA BARONNE.

Je ne sais ce qui se passe... mais j'ai comme un pressentiment... Ah! si vous vouliez consentir à son mariage avec Mathilde!...

DIANE, *vivement.*

Y pensez-vous!... Il est beaucoup trop jeune!

TOINETTE, *à part.*

Oh! oui!

LA BARONNE.

Trop jeune!

DIANE.

Et d'ailleurs, je doute qu'il soit disposé lui-même...

LA BARONNE.

Qui vous fait supposer?...

DIANE.

Oh! rien... (*Faisant un pas vers sa chambre.*) Nous en recauserons.

LA BARONNE, *l'arrêtant.*

Pourquoi pas tout de suite?

DIANE.

C'est que j'ai à ressortir.

LA BARONNE.

Ah!

DIANE.

Il faut que j'aille montrer à ma modiste le chapeau qu'elle m'a envoyé ce matin.

LA BARONNE, *l'observant.*

Mais vous aussi, ma chère Diane, vous paraissez toute agitée.

DIANE.

Je suis un peu nerveuse, voilà tout. (*A part.*) Ah ! monsieur mon mari, vous faites de l'agriculture en chambre... (*Elle sort par la première porte à gauche.*)

SCÈNE II

LA BARONNE, TOINETTE *.

LA BARONNE, *à part.*

A nous deux maintenant. (*Haut et sévèrement.*) Approchez, mademoiselle !...

TOINETTE, *à part.*

Mademoiselle !...

LA BARONNE, *tirant un dé à coudre de sa poche.*

Reconnaissez-vous ce dé ?

TOINETTE.

C'est celui que madame la baronne m'a donné pour mes étrennes.

LA BARONNE.

Je l'ai trouvé ce matin dans le pot à tabac de mon fils.

TOINETTE.

Ah ! oui, je sais...

LA BARONNE.

Et cette découverte, ne faisant que confirmer certains soupçons, je me vois obligée de renoncer à vos services...

TOINETTE.

Madame la baronne me renvoie pour un dé à coudre?

LA BARONNE, *s'asseyant.*

Dans le pot à tabac de mon fils, tout est là. Je craindrais

* T., la baronne,

que le pauvre enfant, malgré la solidité de ses principes...

TOINETTE, *à part.*

Oh! non, je ne m'en irai pas. (*Haut.*) Madame la baronne n'a donc pas compris qne c'était pour lui rendre service.

LA BARONNE.

Je ne vois pas le service que peut me rendre...

TOINETTE.

C'est pourtant bien simple. Il faut chercher ce qu'on dit avoir égaré, n'est-ce pas, madame la baronne? Et, en furetant un peu partout, on découvre souvent ce qu'on ne cherche pas.

LA BARONNE.

Vous avez mouchardé bébé?

TOINETTE.

Dans son intérêt!

LA BARONNE.

Et vous avez découvert?...

TOINETTE.

Qu'il est en train de se perdre.

LA BARONNE, *se levant.*

Bébé se perd?...

TOINETTE.

Dame! monsieur le baron a eu l'imprudence de lui meubler l'entre-sol.

LA BARONNE.

Pour lui permettre de travailler à loisir, loin des bruits de la famille.

TOINETTE.

Et de sortir le soir, quand tout est éteint.

LA BARONNE.

Quand tout est éteint!... C'est pour voir son cheval qui est enrhumé.

TOINETTE.

Ah bien! oui!... son cheval!

LA BARONNE.

Je ne lui connais pas d'autres animaux.

TOINETTE.

Et les cocotes?...

LA BARONNE.

Bébé va chez les cocotes?

TOINETTE.

Et elles lui rendent ses visites...

LA BARONNE.

Toinette, vous calomniez l'innocence de mon fils...

TOINETTE, *confidentiellement*.

Pas plus tard qu'aujourd'hui, j'en ai trouvé une dans sa chambre!... Une demoiselle Aurélie...

LA BARONNE.

Vous l'avez vue?

TOINETTE.

Face à face!

LA BARONNE.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! moi, qui le croyais...

TOINETTE.

Et moi donc!

LA BARONNE.

Est-ce qu'elle est jolie?

TOINETTE.

Oh! oui.

LA BARONNE.

Mais c'est affreux!

TOINETTE.

Je crois bien!

LA BARONNE.

Le pauvre chéri! si jeune, si tendre!... Elle n'en fera qu'une bouchée!

TOINETTE.

Et ce n'est pas tout...

LA BARONNE.

Qu'y a-t-il encore ?

TOINETTE.

Elle est aussi la cocote de M. de Kernanigous.

LA BARONNE.

Allons donc !

TOINETTE.

Il est féroce comme un braconnier, M. de Kernanigous, et s'il apprenait jamais que M. Gaston...

LA BARONNE.

Ah ! c'est à faire frémir, et il faut à tout prix...

TOINETTE.

Oui, mais comment ?...

LA BARONNE.

Ah ! voilà, je n'ai pas l'habitude de ces choses là, moi... C'est la première fois...

TOINETTE.

Si nous consultions monsieur le baron ?...

LA BARONNE.

Non... non ! Il se moquerait de moi, je lui ai si souvent garanti l'innocence de bébé. Et puis, le pauvre homme, il est bien incapable...

TOINETTE.

Qui alors?

LA BARONNE, *allant à la table et écrivant.*

J'ai trouvé. Oui, c'est cela !

TOINETTE.

Quelle chance !... Madame la baronne ne me renvoie plus ?

LA BARONNE, *tout en écrivant.*

Je vous augmente.

TOINETTE.

Ah !... madame la baronne...

LA BARONNE, *mettant l'adresse.*

Votre conduite est digne d'encouragement... Persévérez...

TOINETTE.

Oh ! pour ce qui est de ça !

LA BARONNE, *se levant et lui donnant la lettre.*

Dites à Baptiste de porter cette lettre chez M. Pétillon, c'est très-pressé.

TOINETTE.

Bien, madame la baronne. Ah ! voici monsieur Gaston. (*A part en s'en allant.*) Oh ! oui, je ferai tout pour le sauver !... Je suis si amoureuse ! (*Elle sort par le fond, après avoir laissé entrer Gaston.*)

SCÈNE III

LA BARONNE, GASTON, *puis* LE BARON.

GASTON, *qui est entré par le fond**.

L'heure de mon rendez-vous approche... et je n'ai plus rien pour payer la voiture... Arthur a mangé mes dictionnaires avec Rosita. Que faire?

LA BARONNE, *qui l'observait à part.*

Comme il a mauvaise mine... (*Allant à lui.*) Malheureux enfant !...

GASTON.

Plaît-il, maman ?

LA BARONNE, *apercevant le baron.*

Chut ! ton père !

LE BARON, *entrant par le fond à gauche, à part.*

C'est lui !... (*Allant à Gaston***.) Ah ! gredin !...

GASTON.

Plaît-il, papa?

* G., la baronne.

* * Le baron, G., la baronne.

LE BARON, *apercevant la baronne.*

Non! Pas devant ta mère!

GASTON, *à part.*

Qu'est-ce qu'ils ont donc?

LE BARON, *à part*.*

Il n'est pas convenable... (*Haut à la baronne.*) Tu n'as pas à sortir?

LA BARONNE.

Non, et toi?

LE BARON.

Moi non plus. Je viens de lire au cercle les journaux du matin, j'attends ceux du soir.

LA BARONNE, *à demi voix, à part.*

Quel père! Ah! si tu n'avais pas toujours eu le nez fourré dans tes journaux...

LE BARON.

Tu dis?...

LA BARONNE.

Rien! Je m'en vais. (*A part, en regardant Gaston.*) Pauvre chéri!... Heureusement qu'une fois marié... (*Elle sort par le fond à gauche.*)

SCÈNE IV

LE BARON, GASTON **.

GASTON, *à part.*

Je ne peux pourtant pas faire attendre ma cousine. Si j'essayais d'attendrir papa.

LE BARON.

Approchez... Nous avons à causer sérieusement.

GASTON, *à part.*

Diable! Le moment est mal choisi...

* G., le baron la baronne.
* * G., le baron.

LE BARON, *gaiement.*

Eh! eh! mon gaillard... Il paraît que... (*A part.*) Non, ce n'est pas ça. (*Haut, naturellement.*) Mon Dieu, bébé... (*A part.*) Pas assez sévère. Je serai mieux, assis. (*Il s'assied. Haut, sévèrement.*) Monsieur mon fils... je... (*Il cherche ses mots.*)

GASTON, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a donc?

LE BARON, *se levant, à part.*

Debout, c'est plus imposant.

GASTON.

Après, papa?

LE BARON.

Après? (*A part.*) C'est plus difficile que je ne pensais. M'y voici. (*Haut.*) Je ne suis certainement pas un père...

GASTON.

Vous n'êtes pas un père, papa?

LE BARON.

Attends donc... Je ne suis pas un père... Comment dirais-je?...

GASTON.

Vous cherchez le mot?

LE BARON.

Eh parbleu!... si je le tenais, je ne le chercherais pas.

GASTON.

Je vais vous aider. Vous n'êtes pas un père généreux.

LE BARON.

Non, barbare, c'est ça... Mais enfin... hum! hum! (*A part.*) M'y voici. (*Haut.*) Ah çà! garnement, la lune est donc dans son plein?

GASTON.

Quelle lune, papa?

LE BARON.

Ne faites pas l'innocent. La seconde phase! Je sais tout.

GASTON, *à part.*

Sapristi! (*Haut.*) Papa, quel tout savez-vous?

LE BARON.

Mon tout est une cocote.

GASTON, *vivement.*

Aurélie!

LE BARON.

Ah!... c'est son nom?

GASTON.

Oui, papa. (*A part.*) Je respire... Son tout n'est qu'un tiers. (*Haut.*) Et cela vous fâche?

LE BARON.

La question est plaisante.

GASTON.

Mais papa... j'ai vingt-deux ans, et à cet âge-là...

LE BARON.

Il n'y a pas d'âge pour les cocotes.

GASTON.

Raison de plus...

LE BARON.

Et vos examens?

GASTON.

Je les passe.

LE BARON.

Mais tu te fais retoquer!

GASTON.

Je ne me ferai plus retoquer...

LE BARON.

Allons donc! ce n'est pas dans les boudoirs roses que tu cueilleras des boules blanches.

GASTON.

Oh! je n'y tiens pas...

LE BARON.

Mais j'y tiens, moi!... C'est le fruit du travail. Et sans travail, va te promener, on n'est bon à rien.

GASTON.

Alors, papa, pourquoi est-ce que vous n'avez jamais rien fait, vous?

LE BARON.

Ce n'est pas ce que j'ai fait de mieux.

GASTON.

Ah ! Je suis bien sûr qu'autrefois...

LE BARON.

Jamais !

GASTON.

Oh ! papa, on en parle encore.

LE BARON, *flatté*.

Vrai ?

GASTON.

Vous voyez bien.

LE BARON.

Tu me fais dire des bêtises. D'abord je n'étais pas ton père, autrefois. Et aujourd'hui, tu es mon fils.

GASTON.

Pourquoi donc, maintenant que je suis votre fils, ne ferais-je pas comme vous, quand vous n'étiez pas mon père ?

LE BARON, *furieux*.

Il ose me tenir tête ! Voilà... voilà les résultats de l'éducation moderne !

SCÈNE V

LES MÊMES, PÉTILLON *.

PÉTILLON, *entrant par le fond*.

Ah ! mon Dieu ! messieurs, qu'y a-t-il ?

GASTON.

Pétillon, papa me défend d'aimer.

* G., P., le baron.

PÉTILLON.

C'est raide.

LE BARON, *le prenant à part.*

Voyons, Pétillon, vous qui êtes un homme sérieux... vous allez me dire si je bats la breloque.

PÉTILLON.

Si ça peut vous faire plaisir...

LE BARON.

Figurez-vous que ce gamin, au lieu de bûcher son code, est en train de s'abrutir avec une cocote.

PÉTILLON.

Ah! oui, la petite blonde.

LE BARON.

Plaît-il?

PÉTILLON.

Rien!

LE BARON.

Eh bien! voilà ce que je ne veux pas. Tâchez donc de lui faire entendre raison.

PÉTILLON.

Ça ne va pas faire un pli. (*Il va à Gaston qui se tient de l'autre côté de la scène.*)

GASTON, *bas à Pétillon.*

Que vous a dit papa?

PÉTILLON.

Que vous avez assez de votre code pour vous abrutir.

GASTON.

Oh! c'est bien vrai. Mais je ne peux pourtant pas passer ma vie à jouer aux billes...

PÉTILLON.

Il me semble en effet.

GASTON.

Tâchez donc de le lui faire comprendre.

PÉTILLON.

Ça ne va pas faire un pli. (*Il va au baron.*)

LE BARON, *bas à Pétillon.*

Eh bien?

PÉTILLON.

Il demande à ne plus jouer aux billes.

LE BARON.

Qu'il me promette de ne plus aller se faire dindonner dans les vilains mondes, et je lui laisse une certaine latitude.

PÉTILLON.

Parfait! (*Il va à Gaston.*)

GASTON.

Eh bien?

PÉTILLON.

Il vous laisse une certaine latitude pour aller vous faire dindonner dans les vilains mondes.

GASTON.

Mais c'est tout ce que je demande! (*Allant au baron.*) Ah! papa! que vous êtes gentil!... En échange, je vous jure de ne plus me faire retoquer *.

LE BARON.

Ah! s'il était vrai...

GASTON, *câlin.*

Seulement pour cela, il faudrait augmenter un peu mon mois...

LE BARON.

Eh bien! Eu égard à tes bonnes dispositions... Voyons, monsieur Pétillon, qu'est-ce qu'un jeune homme peut dépenser décemment... pour ses plaisirs restreints?

PÉTILLON.

Je pense qu'avec dix louis...

LE BARON, *vivement.*

En voici cinq!

* G., le baron, P.

GASTON.

Mais, papa, Pétillon a dit : dix!

LE BARON, *tirant un porte-monnaie de sa poche et comptant l'argent qu'il donne à Gaston.*

Un... deux... trois... quatre... cinq! Mais j'exige un état sommaire de tes dépenses.

GASTON.

Oui, en bloc!... Merci, papa. (*A part.*) Enfin! j'ai de quoi payer la voiture. (*Regardant la pendule.*) Sapristi! quatre heures bientôt. (*Il s'éloigne.*)

LE BARON*.

Où vas-tu?

GASTON.

Bûcher mon code, chez Arthur. Il m'attend! Au revoir, Pétillon. (*A part.*) Ah! quelle veine!... Dans un quart d'heure, derrière l'Opéra. (*Il sort par la droite, premier plan.*)

SCÈNE VI

LE BARON, PÉTILLON, *puis* LA BARONNE.

LE BARON, *à lui-même***.

J'espère que maintenant je vais être un peu tranquille.

VOIX DE LA BARONNE.

Comment! Monsieur Pétillon est là?

LE BARON,

Ma femme! Ne lui parlez pas de tout cela!

PÉTILLON.

Monsieur le baron, comptez sur ma discrétion***.

LA BARONNE, *entrant par le pan coupé de gauche.*

Ah! je vous attendais avec impatience...

* Le baron, P., G.

** Le baron, P.

*** Le baron, la baronne, P.

LE BARON.

Je vous laisse. Je vais dire à Baptiste de m'acheter les journaux du soir. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VII

PÉTILLON, LA BARONNE *.

LA BARONNE, *à part.*

Quel père ! (*Haut.*) Asseyez vous, monsieur Pétillon. Il s'agit de mon fils. (*Ils s'asseyent à la table de droite.*)

PÉTILLON.

Ah !

LA BARONNE.

Hélas !... vous me voyez bien inquiète de lui.

PÉTILLON.

Sa santé ne m'a cependant pas paru...

LA BARONNE.

Je vous ai dit hier, n'est-ce pas, que je vous le livrais intact et pur ?

PÉTILLON.

Et il ne l'est peut-être pas autant que vous le désirez...

LA BARONNE.

Oh ! les enfants !... Des bébés, toujours des bébés pour nous, et pendant que nous n'y voyons goutte...

PÉTILLON.

Il leur pousse de la barbe au menton...

LA BARONNE.

Savez vous bien, monsieur Pétillon, que j'ai découvert aujourd'hui dans son existence une petite dame, mademoiselle Aurélie.

PÉTILLON, *à part.*

Ah ! c'est donc là cette Aurélie... (*Haut.*) J'ai eu l'honneur de la rencontrer chez lui, ce matin.

* La baronne, P.

LA BARONNE.

Ah !

PÉTILLON.

Une blonde charmante et fort distinguée.

LA BARONNE, *flattée.*

Ah! ça ne m'étonne pas. Il a si bon goût, le petit monstre, et il est si séduisant!

PÉTILLON.

Et en quoi, madame la baronne, puis-je vous être utile?

LA BARONNE.

En m'aidant à le débarrasser de cette demoiselle... Figurez-vous, monsieur Pétillon, qu'elle a un amant féroce... que je connais; et s'il découvrait jamais que bébé est son rival...

PÉTILLON.

Mon Dieu, madame la baronne, je vous avouerai que ma mission est plutôt d'inculquer aux jeunes gens l'étude du droit...

LA BARONNE.

Vous pouvez toujours le sermonner... Moi, je n'ose pas. C'est un sujet si délicat pour une mère...

PÉTILLON.

Vous pouvez dire pour tout le monde, madame la baronne.

LA BARONNE, *hésitant.*

Oui, je sais bien... Mais si... si vous consentiez à aller trouver cette dame, je suis bien certaine...

PÉTILLON.

Moi, madame la baronne?... Mais jamais, au grand jamais... du moins jusqu'à présent...

LA BARONNE.

Je ne vous demande pas de la prendre à votre compte.

PÉTILLON.

Mes moyens ne me le permettraient pas ; mais quand bien même...

LA BARONNE.

Vous n'avez pas à craindre de vous compromettre aux yeux de votre femme, puisque, depuis deux ans et demi, vous ne l'avez pas revue.

PÉTILLON.

Je vous demande pardon, madame la baronne. Tout à l'heure, en traversant la rue Taitbout, je l'ai précisément aperçue en toilette fort élégante, ma foi. Et cette rencontre a ravivé mon chagrin...

LA BARONNE.

De l'avoir quittée?

PÉTILLON.

Oh ! non ! mais de lui payer une pension annuelle de douze cents francs.

LA BARONNE.

Raison de plus pour ne pas me refuser un service que je saurai reconnaître.

PÉTILLON.

Oh ! madame la baronne, ce n'est pas l'intérêt...

LA BARONNE.

J'en suis convaincue. Savez-vous où elle demeure?

PÉTILLON.

Ma femme?

LA BARONNE.

Non, mademoiselle Aurélie.

PÉTILLON.

Ah ! cela, je le saurai par mes élèves. Ils la connaissent tous.

LA BARONNE.

Ah !

PÉTILLON.

Oui, il paraît qu'elle plaît beaucoup aux étudiants en droit... Mais, une fois chez elle, madame la baronne, qu'est-ce que j'aurai à lui dire?

LA BARONNE.

Vos élèves ne vous ont pas enseigné la façon de vous y prendre?

PÉTILLON.

Je sais seulement que le meilleur argument auprès des petites dames... ce sont encore les petits cadeaux.

LA BARONNE, *se levant ainsi que Pétillon.*

Oui, vous avez raison. (*Allant prendre un billet de banque dans le meuble à gauche, entre les deux portes.*) Eh bien, tenez, monsieur Pétillon, voici ce qui me reste de mon mois, pour faire aller la maison. (*Elle le lui donne.*)

PÉTILLON.

Mais... monsieur le baron?...

LA BARONNE.

Je le réduirai au pot-au-feu... Et ce sera bien fait!... Pourquoi est-il si serré?... Vous achèterez un bracelet ou un médaillon que vous offrirez à mademoiselle Aurélie. Vous lui expliquerez que c'est le cadeau de l'étrier, et vous la supplierez, de ma part, de laisser dorénavant bébé tranquille.

PÉTILLON, *mettant le billet dans sa poche.*

Soit, madame la baronne. Ah! je vous demande aussi la permission de lui offrir un bouquet... Ces dames ne détestent pas les fleurs.

LA BARONNE.

Va pour le bouquet. Et maintenant je vous laisse, monsieur Pétillon... Hâtez-vous et ne reculez devant rien! (*Elle sort par le pan coupé de gauche.*)

PÉTILLON.

Vous serez satisfaite, madame la baronne. (*A part.*) Le

bouquet, c'est pour mon compte. On ne sait pas ce qui peut arriver...

SCÈNE VIII.

PÉTILLON, DIANE.

DIANE, *sortant de la gauche, à part.*

Personne... Ciel!... le répétiteur...

PÉTILLON.

Ah! (*A part.*) Aurélie, ici!...

DIANE.

Je vous en supplie, monsieur, pas un mot...

PÉTILLON.

Mais, malheureuse, il y a des seuils sacrés que vous ne devez pas franchir!

DIANE.

Je ne vous comprends pas...

PÉTILLON.

On sait tout!

DIANE.

Tout?

PÉTILLON.

On connaît vos relations avec M. Gaston.

DIANE, *à part.*

Grand Dieu!

PÉTILLON.

Le père, la mère... tout le monde, enfin! C'est le secret de polichinelle.

DIANE, *s'évanouissant sur un fauteuil à droite.*

Ah! je sens que je m'en vais!

PÉTILLON.

C'est ce que je vous demande!... Mais sapristi, ce n'est pas comme ça qu'il faut vous en aller. Voyons, soyez gentille, revenez à vous; j'ai de quoi vous acheter de jolis cadeaux.

DIANE.

Des cadeaux?

PÉTILLON.

Vous verrez... vous verrez!... Mais pour Dieu! allez vous en! Si l'on vous surprenait dans un pareil état...

DIANE, *se levant avec peine.*

Vous avez raison... je vais essayer de me remettre.

PÉTILLON.

Grand Dieu!... on vient! (*Voix de Kernanigous, derrière la porte du fond.*)

DIANE, *à part.*

Mon mari! Ah!... (*Elle s'évanouit dans les bras de Pétillon.*)

PÉTILLON, *la soutenant.*

Saprelotte!...

DIANE, *à moitié évanouie.*

Sauvez-moi!

PÉTILLON, *la prenant dans ses bras.*

Si vous croyez que c'est facile. Ah! par l'entre-sol...

DIANE.

Non! pas l'entre-sol!

PÉTILLON.

Mais sacrédié, on approche... Ah! cette chambre... (*A part.*) Je ne l'aurais jamais crue aussi lourde... (*Il la porte dans la chambre de droite deuxième plan.*)

SCÈNE IX

KERNANIGOUS, *puis* PÉTILLON, *puis* TOINETTE.

KERNANIGOUS, *entrant par le fond de droite.*

Aurélie n'était pas chez elle, du moins à ce que m'a dit sa bonne.

PÉTILLON, *rentrant* *.

Monsieur de Kernanigous! Ah! vous arrivez à propos.

* K., P.

KERNANIGOUS.

Qu'y a-t-il?

PÉTILLON.

A vous, je puis bien le dire. Elle est là.

KERNANIGOUS.

Qui ça?

PÉTILLON.

La maîtresse de M. Gaston qui est venue le relancer jusqu'ici...

KERNANIGOUS.

C'est de l'aplomb!

PÉTILLON.

En apprenant que la famille connaissait ses relations, elle s'est évanouie.

KERNANIGOUS.

Vraiment?

PÉTILLON.

Vous allez m'aider à la faire sortir.

KERNANIGOUS.

Volontiers! Je ne suis même pas fâché de la voir. (*Il se dirige vers la porte de droite deuxième plan* *.)

PÉTILLON.

Silence, on vient!

KERNANIGOUS, *à Toinette qui entre par le fond* **.

Qu'est-ce que vous voulez?...

TOINETTE, *des paquets à la main.*

On apporte ces paquets pour madame de Kernanigous.

KERNANIGOUS.

Ma femme est rentrée?

TOINETTE.

Oui, monsieur.

* P., K.

** T., P., K.

KERNANIGOUS, *à part.*

Sapristi !

TOINETTE, *qui a été ouvrir la porte de gauche.*

Tiens, elle n'est pas dans sa chambre.

KERNANIGOUS.

Ah !

TOINETTE.

Elle est sans doute avec madame la baronne.

PÉTILLON.

Madame la baronne est entrée là... (*Il montre la porte du fond à gauche.*)

KERNANIGOUS.

Allez, et faites en sorte qu'on ne nous dérange pas.

TOINETTE.

Bien, monsieur. (*A part.*) Qu'ont-ils donc? (*Elle sort par le pan coupé de gauche.*)

SCÈNE X

KERNANIGOUS, PÉTILLON, *puis* GASTON *puis* LE BARON.

PÉTILLON.

Et maintenant...

KERNANIGOUS.

Attendez que je m'assure... (*Il remonte vers la porte du fond à gauche.*)

GASTON, *entrant par la droite, premier plan, à part**.*

Ma cousine n'était pas au rendez-vous. Qui a pu la retenir? Oh! son mari!

PÉTILLON, *l'apercevant.*

C'est vous, monsieur Gaston... Si vous saviez...

* K., P.

** G. K. P.

GASTON.

Quoi donc?

KERNANIGOUS, *s'avançant.*

Malheureux! Ta maîtresse est là. (*Il montre la chambre de droite, deuxième plan.*)

GASTON.

Ma maîtresse?

LE BARON, *qui vient d'entrer par le fond*.*

Sa maîtresse!

GASTON, *à part.*

Papa!

KERNANIGOUS, *à part.*

Le baron!

PÉTILLON, *à part.*

a se corse...

LE BARON.

Sa maîtresse dans ma chambre!... Mais où allons-nous!... (*Il se dirige vers la porte de droite.*)

PÉTILLON, *voulant le retenir.*

Monsieur le baron..,

KERNANIGOUS, *de même.*

Cousin...

LE BARON.

Ah! laissez-moi, morbleu! (*Il entre dans la chambre de droite, deuxième plan.*

KERNANIGOUS, *à Gaston.*

Te voilà bien!

GASTON.

Ah çà! mais, comment se fait-il?...

LE BARON, *rentrant tout bouleversé, à part.*

Diane!... (*Il a refermé vivement la porte.*)

PÉTILLON.

Eh bien?...

* G., K., le baron, P.

KERNANIGOUS.

Vous l'avez vue?

LE BARON, *très-troublé.*

Oui... oui... je l'ai vue. (*A Gaston.*) Oh! Chenapan!

PÉTILLON.

Ne le grondez pas, monsieur le baron; il ne le fera plus!

GASTON.

Mais, papa...

KERNANIGOUS.

Eh bien, quoi! C'était inévitable. La seconde phase...

LE BARON.

Ah! bien, oui, la seconde... (*A lui-même.*) On n'est pas plus bête!

KERNANIGOUS.

Plaît-il?

LE BARON.

Messieurs, allez-vous-en tous. Je me charge de la faire sortir. C'est moi seul que cela regarde. Vous, Kernanigous, rentrez dans votre chambre. (*A Gaston.*) Vous, monsieur, allez bûcher votre code... Nous nous expliquerons plus tard. (*Puis poussant Kernanigous.*) Mais allez donc!

KERNANIGOUS.

Je vais... je vais! (*Il entre à gauche* *.)

GASTON, *bas à Pétillon.*

Rendez-moi un service, Pétillon. Prenez mes cinq louis, achetez-lui un petit cadeau, et dites-lui que tout est fini.

PÉTILLON, *prenant l'argent, à part.*

Encore un cadeau! Ça lui en fera deux.

GASTON, *à part.*

Maudite Aurélie! (*Il sort par la droite, premier plan.*)

* Le baron, P., G.

SCÈNE XI

PÉTILLON, LE BARON.

LE BARON.

Et vous, monsieur Pétillon, allez dans la salle à manger, et empêchez ma femme et Toinette...

PÉTILLON.

Oui, monsieur le baron ; mais j'étais chargé auprès de mademoiselle Aurélie...

LE BARON, *à part.*

Ah ! oui, l'autre... C'est juste... Il faut en finir aussi avec elle. (*Haut.*) Voici mon porte-monnaie ; vous lui achèterez un petit cadeau que vous lui porterez tout à l'heure...

PÉTILLON, *prenant le porte-monnaie, à part.*

Et de trois !... Décidément, ça devient une souscription ! (*Il sort par le fond à gauche.*)

SCÈNE XII

LE BARON, *puis* DIANE.

LE BARON, *à part.*

Oh ! les bébés ! (*Ouvrant la porte à droite, deuxième plan.*) Sortez, madame, sortez ! (*A part.*) Il en est à la troisième phase ! (*Se retournant vers Diane qui entre, avec reproche.*) Oh !

DIANE, *très-émue.*

Mon cousin !... Ah ! je vous en supplie, ne m'accablez pas !

LE BARON.

Plus bas ! plus bas ! Votre mari est là... (*Il lui montre la porte de gauche.*)

DIANE.

Mon mari! Ah ! c'est bien lui qui est la cause de tout.

* Le baron, D.

LE BARON.

Comment ?

DIANE.

J'ai appris qu'il avait reçu ce matin une cocote chez bébé.

LE BARON, *à part.*

Lui aussi !

DIANE.

Alors, j'ai perdu la tête, j'ai voulu me venger... (*Sur un mouvement du baron.*) Mais je ne suis pas coupable. Et je vous jure maintenant...

KERNANIGOUS, *derrière la porte de gauche.*

Eh bien?

LE BARON.

Un instant... un instant !... Je la congédie. (*A Diane.*) Venez, venez ! S'il vous voyait ainsi bouleversée...

DIANE, *à part.*

Ah ! quelle leçon !... (*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE XIII

KERNANIGOUS, *puis* PÉTILLON, *puis* LE BARON.

KERNANIGOUS, *entr'ouvrant la porte de gauche et allant regarder par la porte de droite deuxième plan.*

Partie !... c'est dommage !... J'aurais bien voulu la voir.

PÉTILLON, *entrant par le fond à gauche.*

Puis-je entrer ?

KERNANIGOUS.

Oui, l'oiseau est envolé ! Que faisiez-vous donc là ?

PÉTILLON.

Monsieur le baron m'avait mis en faction pour empêcher sa femme...

* P., K.

KERNANIGOUS.

Ah! je comprends.

PÉTILLON.

C'est égal, quel toupet elle a, cette mademoiselle Aurélie...

KERNANIGOUS.

Aurélie ?...

PÉTILLON.

Celle qui était là...

KERNANIGOUS.

Hein!

PÉTILLON.

C'est à l'entre-sol que je l'ai vue ce matin.

KERNANIGOUS.

C'est Aurélie qui était là?

PÉTILLON.

Parbleu!

KERNANIGOUS.

Mais alors, c'est pour moi qu'elle était venue!

PÉTILLON.

Comment?

KERNANIGOUS.

Eh! sans doute... Aurélie n'est pas la maîtresse de bébé; c'est la mienne!

PÉTILLON.

Ah bah!... vous êtes son...

KERNANIGOUS.

Une fois par trimestre.

PÉTILLON, *à part.*

Ils avaient la même! (*Haut.*) Mes compliments! Je n'ai jamais rencontré de blonde plus affriolante.

KERNANIGOUS.

De brune, vous voulez dire...

PÉTILLON.

Mais non, de blonde

KERNANIGOUS.

Je vous assure qu'elle est brune.

PÉTILLON.

Vous badinez. Elle est tout ce qu'il y a de plus blonde.

KERNANIGOUS.

Vous allez m'apprendre la nuance de ma maîtresse?

PÉTILLON.

Elle a pu se faire teindre.

KERNANIGOUS.

Elle n'a pas eu le temps... Elle était brune, ce matin.

PÉTILLON.

Moi, je l'ai vue blonde.

KERNANIGOUS.

Des yeux noirs.

PÉTILLON.

Bleus.

KERNANIGOUS.

Sa corpulence?

PÉTILLON.

Mince.

KERNANIGOUS.

Non, boulotte!

PÉTILLON.

Je m'y connais en boulottes, et jamais...

KERNANIGOUS.

Alors, ce n'est pas Aurélie.

PÉTILLON.

Error in personna...

KERNANIGOUS.

Vous dites?

PÉTILLON.

C'est du latin.

KERNANIGOUS.

Ma foi, je n'y comprends plus rien ! (*Se souvenant.*) Eh parbleu ! je n'y songeais pas... J'ai là son portrait. (*Il le prend dans sa poche.*) Il sera facile de s'assurer...

PÉTILLON, *prenant le portrait.*

Voyons. (*Le regardant et à part.*) Ma femme !

KERNANIGOUS.

Eh bien ?

PÉTILLON.

C'est ça, Aurélie ?

KERNANIGOUS.

Sans doute.

PÉTILLON.

Aurélie, votre maîtresse ?

KERNANIGOUS.

Mais oui, mille betteraves !

PÉTILLON, *retournant le portrait.*

Du reste, voilà une dédicace... qui me suffirait au besoin... (*Il met le portrait dans sa poche.*)

KERNANIGOUS.

Eh ! dites donc... rendez-moi ce portrait.

PÉTILLON.

Jamais !

KERNANIGOUS.

Plaît-il ?

PÉTILLON

Jamais, vous dis-je !

KERNANIGOUS.

Ah çà ! de quel droit, je vous prie ?...

PÉTILLON.

De quel droit ?... C'est ma femme !...

KERNANIGOUS, *renversé.*

Sa femme !

PÉTILLON.

Fanny Pétillon pour moi, Aurélie pour les autres, à ce qu'il paraît.

KERNANIGOUS, *à part.*

Sapristi! (*Haut.*) Monsieur Pétillon, je vous jure qu'il n'y a jamais eu entre nous...

PÉTILLON.

Ne vous en défendez pas !... Ne vous défendez pas !... Si vous saviez comme ça me fait plaisir!

KERNANIGOUS.

Hein?

PÉTILLON.

Je vais donc enfin pouvoir me séparer légalement et lui supprimer ses douze cents francs de pension. Quelle économie! Quel soulagement!

KERNANIGOUS.

Il devient fou!...

PÉTILLON, *lui prenant le bras.*

Allons, venez!

KERNANIGOUS.

Où ça?

PÉTILLON.

Chez le commissaire.

KERNANIGOUS, *voulant se dégager.*

Chez le commissaire?

PÉTILLON, *s'accrochant à son bras.*

Oh! je ne vous lâche pas.

KERNANIGOUS, *voyant entrer le baron, bas.*

Le baron!... Pas un mot, je vous en supplie...

PÉTILLON.

Soit, mais vous viendrez...

KERNANIGOUS, *à part.*

Mille betteraves!... Me voilà dans un joli pétrin! (*Il s'éloigne un peu à droite et va s'asseoir avec des gestes de colère.*)

PÉTILLON, *à part, passant à gauche* *.

Sapristi !... Quel bon débarras ! (*Il s'assied à gauche en se frottant les mains.*)

LE BARON, *à part, redescendant.*

Diane va revenir comme si de rien n'était... Mais quelle peur j'ai eue, mon Dieu ! quelle peur ! Tiens ! qu'est-ce qu'ils ont ! (*Allant à Kernanigous.*) Eh ! Kernanigous !

KERNANIGOUS.

Quoi ?

LE BARON.

Qu'est-ce que vous avez?

KERNANIGOUS.

Moi, je n'ai rien... Que voulez-vous que j'aie ? (*Se levant.*) Elle est partie ?

LE BARON.

Qui ?

KERNANIGOUS.

Cette dame...

LE BARON.

Mademoiselle Aurélie ?... oui... oui...

KERNANIGOUS.

Ce n'était pas elle...

LE BARON.

Hein ?

PÉTILLON.

Comment, mademoiselle Aurélie ?...

LE BARON.

Sans doute...

PÉTILLON, *se levant.*

Permettez, permettez ! Ce n'était pas Aurélie qui était là...

* P., B., K.

LE BARON.

Mais si...

PÉTILLON.

Ah çà!... voyons... je l'aurais bien reconnue.

KERNANIGOUS, *bas au baron.*

C'est sa femme!

LE BARON.

Sa femme! (*Ahuri.*) Qu'est-ce qu'il a dit?...

PÉTILLON.

Il n'y a même aucune ressemblance...

LE BARON.

Entre qui?

PÉTILLON.

Entre les deux.

LE BARON.

Les deux quoi?

KERNANIGOUS.

Les deux femmes, parbleu!...

LE BARON.

Il y avait deux femmes dans ma chambre!

PÉTILLON.

Pour moi, je n'en ai porté qu'une.

KERNANIGOUS, *à part.*

Est-il bête!

PÉTILLON.

Et ce n'était pas la mienne!...

LE BARON.

Mais je ne vous ai jamais dit...

PÉTILLON.

Celle que j'ai reçue dans les bras était blonde et mince.

LE BARON, *à part.*

Grand dieu! (*A Kernanigous.*) Ah! cousin, je puis bien vous affirmer...

KERNANIGOUS.

Quoi donc?

LE BARON.

Que monsieur Pétillon... (*Bas à Pétillon.*) Pour l'amour de Dieu! dites comme moi.

PÉTILLON.

Hein?

KERNANIGOUS, *regardant le baron.*

Ah çà! mais cousin, c'est vous qui avez quelque chose.

LE BARON.

Moi?

KERNANIGOUS.

Vous êtes là tout ému...

LE BARON.

Si l'on peut dire...

KERNANIGOUS.

Vous tremblez... même.

LE BARON.

Et pourquoi donc tremblerais-je?

KERNANIGOUS.

C'est précisément ce que je me demande. (*Surprenant les signes du baron.*) Ah çà! qu'est-ce que tout cela veut dire?

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LA BARONNE, TOINETTE.

LA BARONNE, *entrant par le fond à gauche, suivie de Toinette.*

Diane n'est pas là?

LE BARON, *à part.*

Allons, bon!

KERNANIGOUS.

Ma femme? Mais je la croyais avec vous.

* T., P., la baronne, K., le baron.

LA BARONNE.

Du tout!

LE BARON, *vivement.*

Elle est sortie.

KERNANIGOUS.

Ah!

LE BARON.

Depuis longtemps.

TOINETTE.

Je viens de la voir qui traversait la rue.

LE BARON, *à lui-même.*

L'imbécile!

KERNANIGOUS, *qui a entendu.*

Hein? (*A part.*) Ah! grand Dieu! Quel soupçon! (*Haut à Pétillon**.) Monsieur Pétillon, vous m'avez dit que la personne enfermée là était blonde et mince...

LE BARON.

Mais non!

PÉTILLON.

Mais si!

LE BARON, *à part.*

Maudit bavard!

KERNANIGOUS, *à part.*

Ah! je comprends tout alors! (*Haut.*) Mille millions de betteraves!... Ah! gredin de bébé!...

TOINETTE **.

Comment?

LA BARONNE.

Bébé, que vous a-t-il fait?

KERNANIGOUS.

Ce qu'il m'a fait?... Ah! vous le savez bien sans doute!

LA BARONNE, *à part.*

Il a donc appris qu'Aurélie?...

* T., P., K., la baronne, le baron.
** F., T., K., la baronne, le baron.

KERNANIGOUS.

Et je vais le tuer comme un canard !

TOINETTE.

Ah ! mon Dieu !

LA BARONNE.

Tuer bébé pour une cocote !

KERNANIGOUS.

Une cocote, ma femme !

LA BARONNE, TOINETTE.

Votre femme !

PÉTILLON, *à part.*

Sa femme !

LE BARON.

Ah ! je vous jure bien que ce n'est pas elle.

KERNANIGOUS.

Allons donc, vous êtes pâle comme de la crème.

LE BARON.

C'est mon teint normal.

KERNANIGOUS.

Ce n'est pas vrai ! Mais où est-il? où est-il? Ah ! dans son entre-sol.

LE BARON, LA BARONNE, TOINETTE, *voulant le retenir.*

Vous n'irez pas !... (*La baronne barre la porte à Kernanigous qui la jette dans les bras du baron.*)

KERNANIGOUS.

Laissez-moi donc!... Ah ! nom d'un petit chou ! nous allons rire ! (*Il sort à droite, premier plan.*)

PÉTILLON.

Il m'échappe ! Et le commissaire ? (*Courant après lui.*) Dites donc, monsieur, monsieur... (*Il sort à sa suite.*)

SCÈNE XV

LE BARON, LA BARONNE, TOINETTE *.

LA BARONNE, *tombant sur un siége à droite de la table.*
Mais il va écharper bébé !

LE BARON, *tombant sur un siége à gauche de la table.*
Fais le monter par le tuyau.

LA BARONNE.

Oui... oui... (*Allant en chancelant au cordon acoustique.*) Ah ! le souffle me manque... Je ne peux pas. (*Elle tombe assise à gauche de la cheminée.*)

LE BARON, *se levant.*

Oh ! les femmes ! Elle ne peut pas !... (*Voulant souffler dans le cordon, il chancelle et tombe sur un siége à droite de la cheminée.*) Moi non plus ** !

TOINETTE.

Mais je pourrai, moi ! (*Parlant dans le cordon.*) Cousin à vos trousses ! Montez vite par le grand escalier.

LA BARONNE.

Pourvu qu'il entende, mon Dieu ! (*Au baron.*) Ah çà ! m'expliqueras-tu ?...

LE BARON.

Eh ! ça devait arriver ! Kernanigous m'avait prévenu.

LA BARONNE.

Qu'il aimerait sa femme ?

LE BARON.

C'est la lune !

TOINETTE.

Le voici ! (*On se lève.*)

* T., le baron, la baronne.
** T., la baronne, le baron.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, GASTON *.

GASTON, *entrant en courant par le fond.*

Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il y a?...

LE BARON, *lui sautant au cou.*

Satané gommeux! Tu ne me laisseras donc pas respirer!

GASTON, *étouffant.*

Papa... c'est moi qui ne respire plus.

LA BARONNE, *se précipitant entre eux.*

Tu veux étrangler le dernier des Aigresville!

TOINETTE, *bousculant le baron avec énergie.*

Ah! monsieur, ne faites pas cela! **

LE BARON.

Kernanigous sait tout!

GASTON.

Ah! mon Dieu!

TOINETTE.

Sauvez-vous!

GASTON

Oh! il ne me fait pas peur!

LA BARONNE.

Mais il veut te tuer comme un canard!

GASTON.

Allons donc!

TOINETTE.

C'est un tigre!

GASTON.

N'aie pas peur, maman; les tigres ne mangent pas les canards.

* La baronne, G., le baron, T.
* G., la baronne, T., le baron.

TOINETTE, *qui a remonté la scène.*

On marche dans l'antichambre !

GASTON.

Eh ! qu'il vienne !...

LA BARONNE.

Du tout ! Cache toi... fourre-toi quelque part...

LE BARON.

Inutile ! c'est Arthur.

GASTON.

Ah ! quelle venette !...

SCÈNE XVII

LES MÊMES, ARTHUR, *puis* PETILLON, *puis* KERNANIGOUS, *puis* DIANE *.

ARTHUR, *entrant.*

Madame la baronne, monsieur le baron, je viens chercher Gaston pour travailler...

TOINETTE.

Il a bien d'autres chats à fouetter !

ARTHUR.

Quels chats?

GASTON.

Tu ne vois donc pas...

TOINETTE.

On monte l'escalier.

LA BARONNE.

C'est le tigre !

ARTHUR.

Quel tigre ?

LA BARONNE.

Viens ! viens !

* G., la baronne, A., le baron, T.

LE BARON.

Inutile ! c'est Pétillon.

ARTHUR, *un peu ahuri, à part.*

Des tigres, des chats !... Ils ont tous perdu la tête.

PÉTILLON, *entrant par la droite premier plan, pâle, défait, se soutenant à peine.*

Ouf !...

LE BARON, *à Pétillon* *.

Eh bien, et l'autre?

PÉTILLON, *en désordre.*

Un enragé! Il m'a bousculé !... Après quoi, il a renversé le lit, le bahut, les armoires...

LA BARONNE.

Et où est-il maintenant?

PÉTILLON.

Chez le concierge... Mais il ne va pas tarder à remonter. Méfiez-vous.

LA BARONNE.

Monsieur Pétillon, que faire ?

PÉTILLON

Ah ! si nous pouvions opérer une substitution!

TOUS.

Qu'est-ce que c'est?...

PÉTILLON.

Un terme de droit... Si nous avions une autre blonde à mettre à la place de sa femme... Car en somme il n'a pas de preuves.

TOINETTE.

Une autre femme? (*A part.*) Oh! quelle idée!

PÉTILLON.

Et par malheur la mienne ne peut plus servir.

LE BARON, *à la porte du fond.*

Le voici.

* A., G., la baronne, P.. le baron, T.

TOINETTE, *les arrêtant du geste, bas et vivement**.

Dites comme moi, et je vous sauve ! (*Haut.*) Non, non, madame, je ne resterai pas une minute de plus dans cette maison.

KERNANIGOUS, *qui entre, voyant Gaston, à part.*

Ah ! le voilà !...

TOINETTE, *continuant.*

Car je ne veux pas être exposée à recevoir un nouvel affront de la maîtresse de votre fils.

KERNANIGOUS, *à part.*

Hein !

LA BARONNE.

La maîtresse de mon fils ?...

TOINETTE.

Certainement, cette dame qui était ici tantôt...

KERNANIGOUS, *à part*

Que dit-elle ?

TOINETTE, *bas.*

Protestez.

LA BARONNE.

Mais cette dame n'est pas...

TOINETTE.

Allons donc !... Est-ce qu'une honnête femme donne son portrait à un jeune homme ? Or, voici sa photographie que je viens de découvrir dans son entre-sol.

KERNANIGOUS, *à part.*

Que signifie ?...

ARTHUR, *voyant le portrait.*

Rosita !

GASTON.

Tais-toi donc !

TOINETTE, *allant à Pétillon.*

Ah ! monsieur Pétillon la connaît bien, lui... Il l'a vue

* A., G., la baronne, T., P., le baron.

ici tout à l'heure. Il ne pourra pas nier. (*Bas.*) Reconnaissez-la.

PÉTILLON, *prenant le portrait.*

C'est elle, en effet.

KERNANIGOUS, *se précipitant sur le portrait.*

Permettez !

TOUS.

Hein !

KERNANIGOUS, *regardant le portrait.*

Une inconnue ! (*A Pétillon* *.) C'est la personne qui était dans cette chambre ?...

PÉTILLON.

Mais oui, monsieur. C'est elle... je la reconnais parfaitement.

LE BARON.

Moi aussi.

KERNANIGOUS.

Elle est blonde ?

GASTON.

Comme vos blés.

KERNANIGOUS, *au baron.*

Mais pourquoi ne m'avoir pas dit ?...

LE BARON, *bas.*

C'est une dame du monde qui a des ménagements à garder.

ARTHUR, *à part.*

Rosita, des ménagements... (*Il se retourne pour rire.*)

DIANE, *entrant par le fond* **.

Ouf ! j'ai cru que je n'en finirais pas.

TOUS, *à part.*

Sa femme !

* A., G., la baronne, T., K., le baron. P.
** A., G., la baronne, T., D., K., P., le baron.

KERNANIGOUS, *à part.*

Ma femme !... Ah ! nous allons bien voir... (*A Diane qu'il conduit devant Pétillon.*) Tu ne salues pas monsieur ?

DIANE.

Monsieur?... Je ne le connais pas...

PÉTILLON.

C'est la première fois en effet que j'ai l'honneur de rencontrer madame.

KERNANIGOUS.

Ah !

TOINETTE, à *voix basse.*

Sauvé !

LA BARONNE.

Mon pauvre chéri !

KERNANIGOUS.

Plaît-il ?

PÉTILLON.

A mon tour. (*Bas à Kernanigous désignant Diane.*) Qui est cette dame que je ne connais pas ?

KERNANIGOUS.

C'est ma femme !

PÉTILLON.

Ah !... c'est... Alors vous allez venir avec moi chez le commissaire.

KERNANIGOUS.

Jamais !

PÉTILLON.

Je dis tout à madame.

KERNANIGOUS, *à part.*

Sapristi ! (*Haut.*) Quand vous voudrez.

PÉTILLON, *à part.*

Je rentre dans mes douze cents francs !

DIANE, *à Kernanigous.*

Ma cousine m'a demandé la main de Mathilde pour son fils...

KERNANIGOUS.

Topez, baron! (*A part.*) Ça me rassure complétement.

LA BARONNE, *à Toinette.*

Je suis contente de vous, Toinette; je vous augmente encore.

TOINETTE.

Non, madame la baronne; je demande à m'en aller. (*A part.*) Je l'aime trop!

KERNANIGOUS, *qui a entendu.*

Hein!... Eh bien, qu'est-ce que je disais, baron. Les trois phases : les femmes de chambre...

LE BARON.

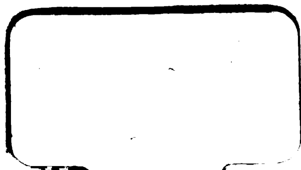
Les cocotes...

PÉTILLON, *venant entre eux deux et serrant la main à Kernanigous.*

Et les femmes mariées!

FIN.

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY




U. HOLZER